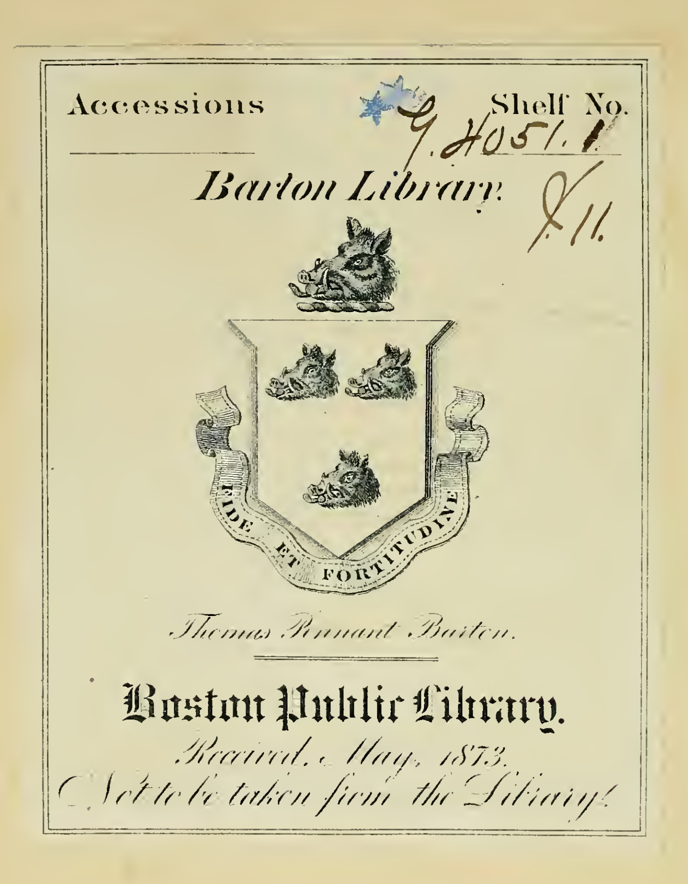

Accessions
Shelf No.
G.4051.1
Barton Library.
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME ONZIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE ÉTRANGER

(ALLEMAND, ANGLAIS, DANOIS, ESCLAVON, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, ITALIEN, POLONAIS, PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS.)

Vingt volumes in-8°.

Traduits par MM. AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'académie française; le baron de BARANTE, Benjamin CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABAUMELLE, MALTE-BRUN, MERVILLE, Charles NODIER, PICHOT, REMUSAT, le comte de SAINTE-AULAIRE, le baron de STAEL, TROGNON, et VILLEMAIN, membre de l'académie française.

La deuxième livraison paraîtra le 5 janvier prochain.

Prix : 6 fr. le volume, papier satiné.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME XI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LE ROI HENRI V,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LE ROI HENRI V.

Nous avons vu jusqu'ici Henri V, oubliant toutes les convenances auxquelles un prince doit se soumettre plus qu'un simple citoyen, s'associer à une bande de libertins et d'escrocs, et n'être remarquable que comme le plus fou et le plus aimable des compagnons de sa jeunesse orageuse. Shakspeare accompagne son héros favori sur le trône; et, d'accord avec les historiens, nous fait voir le roi disgraciant les amis du prince, n'aimant plus que la gloire et révélant à son peuple étonné l'âme d'un monarque digne de gouverner une grande nation; il est heureux pour un roi conquérant, qu'un poëte, s'abandonnant aux illusions de la gloire, le choisisse pour son héros, et le fasse en partie absoudre des reproches que l'histoire serait en droit de lui adresser. Malgré la complaisante

approbation des évêques de son royaume, Henri ne fut qu'injuste en envahissant la France; et, par une de ces vicissitudes que les révolutions des siècles ont multipliées, nous avons vu de nos jours les héritiers du sceptre de Henri marcher à la tête de la ligue des rois, et rétablir sur le trône de France, au nom de la légitimité, sainte sauvegarde des empires, le descendant d'Hugues Capet dont le vainqueur d'Azincourt attaqua les ancêtres comme des princes usurpateurs. Nous pourrions, en nous arrachant un moment au prestige du génie de Shakspeare, discuter si le prétendu respect de Henri pour la décision de l'église n'était pas une hypocrisie politique, s'il ne porta pas la guerre au dehors parce qu'il ne savait pas gouverner ses propres états, et si ses ridicules prétentions à la couronne de France n'étaient pas un prétexte pour faire oublier que ses droits à celle d'Angleterre étaient un peu douteux. Quoique dans notre siècle où nous avons vu toute la vanité de la gloire, on se croie autorisé à proclamer grands monarques ceux qui ont donné de bonnes lois, plutôt que ceux qui n'ont compté que des combats pour leurs titres à la recon-

naissance des peuples, admettons avec Shakspeare Henri V au nombre des héros; il nous semble cependant que le poëte en a fait un conquérant trop magnanime pour que le développement de son caractère pût prêter aux inspirations tragiques de son genie. Afin de faire ressortir encore sa grandeur d'âme dans le péril, sa noble modestie après la victoire, les pauvres chevaliers français sont peints comme de vrais gascons de comédie. Malheureusement ce fut en effet la vanité et un excès de confiance qui fit perdre à la France la bataille d'Azincourt; mais ce contraste ne suffit pas pour la partie comique de la pièce qui reste encore bien au-dessous des deux Henri IV, sous ce rapport. Malgré Pistol, Nym, Bardolph et surtout Fluellen, qui, dans son patois gallois, excite souvent le rire par sa franchise et sa pédanterie militaire, on ne peut s'empêcher de regretter ce pauvre Falstaff; et l'on sent quelle bonne fortune était ce caractère pour le poëte. Même dans les scènes où nous aurions voulu au moins retrouver les saillies et la vivacité de Henri, lorsqu'il cherche à gagner le cœur de Catherine, il semble que sa gaieté l'a aban-

donné depuis qu'il a disgracié son favori, et il y a peu de chose en lui de l'aimable vaurien, encore moins du prince chevalier ou du grand roi!

Quoique moins riche en beautés que les pièces précédentes, la tragédie de Henri V contient plusieurs passages dignes d'être admirés; tout ce que dit le chœur, quoique peu nécessaire, est fécond en images gracieuses ou imposantes, comme celle de la guerre; et le ton en est en général d'une couleur épique; la plupart des discours et des descriptions sont aussi des morceaux remarquables par le raisonnement et la poésie.

Selon Malone, cette pièce aurait été composée en 1599.

A. P.

LE ROI HENRI V.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI V.
LE DUC DE GLOCESTER, } frères du roi.
LE DUC DE BEDFORD, }
LE DUC D'EXETER, oncle du roi.
LE DUC D'YORK, cousin du roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.
L'ÉVÊQUE D'ÉLY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, }
LE LORD SCROOP, } conspirateurs contre le roi.
SIR THOMAS GREY, }
SIR THOMAS ERPINGHAM, }
GOWER, }
FLUELLEN, } officiers de l'armée du roi.
MACKMORRIS, }
JAMY, }
BATES, COURT, WILLIAMS, soldats anglais.
PISTOL, NYM, BARDOLPH, anciens serviteurs de Falstaff, et aujourd'hui soldats.
CHARLES VI, roi de France.
LOUIS, dauphin.
LE DUC DE BOURGOGNE, }
LE DUC D'ORLÉANS, }
LE DUC DE BOURBON, }
LE CONNÉTABLE, } seigneurs français.
RAMBURE, }
GRAND-PRÉ, }
LE GOUVERNEUR d'Harfleur.
MONTJOIE, héraut d'armes français.
AMBASSADEURS députés vers le roi d'Angleterre.
ISABELLE, reine de France.
CATHERINE, fille de Charles et d'Isabelle.
ALIX, dame française de la suite de la princesse Catherine.
QUICKLY, épouse de Pistol, aubergiste.
CHOEUR.
LORDS, COURRIERS, SOLDATS FRANÇAIS, ANGLAIS, etc.

La scène, au commencement de la pièce, est en Angleterre, ensuite toujours en France.

LE ROI HENRI V.

LE CHOEUR.

O DONNEZ-NOUS une muse de feu qui s'élève jusqu'au ciel le plus brillant de l'invention ! un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette sublime scène ; c'est alors qu'on verrait le belliqueux Henri, sous ses traits naturels, avec la majesté du dieu Mars, menant en lesse, comme des limiers, la famine, la guerre et l'incendie rampant à ses pieds, pour demander de l'emploi. Mais, pardonnez, indulgente assemblée ; pardonnez à l'impuissance du talent, qui a osé, sur ces planches indignes, exposer à la vue un objet si grand. Cette arène à combats de coqs peut-elle contenir les vastes plaines de la France ? pouvons-nous entasser dans cet O [1] de bois, tous les milliers de casques qui épouvantèrent le ciel d'Azincourt ? Pardonnez, si une figure si petite doitreprésenter ici, dans un point, un million. Permettez que, remplissant l'office des zéros dans cet énorme calcul, nous fassions travailler la force de votre imagination. Supposez qu'en ce moment, dans l'enceinte de ces murs, sont enfermées deux grandes monarchies, dont les fronts levés et menaçans, l'un contre l'autre opposés, ne sont séparés que par une étroite ceinture de l'Océan : remplissez

par vos pensées les vides que laisse notre impuissance : divisez un homme en mille parties ; et voyez en lui une armée imaginaire : figurez-vous, lorsque nous parlons des coursiers, que vous les voyez imprimer leurs pieds superbes sur le sein foulé de la terre. C'est à votre pensée à créer en ce moment des rois pour les transporter d'un espace à l'autre, franchissant les barrières du temps, et resserrant les événemens de plusieurs années dans la durée d'une heure. Pour suppléer aux lacunes, souffrez qu'un chœur complète les récits de cette dramatique histoire : c'est lui qui, dans cet instant, tenant la place du prologue, implore votre attention patiente, et vous prie d'écouter et de juger la pièce avec indulgence.

LE ROI HENRI V.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Antichambre dans le palais du roi.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

CANTORBÉRY.

Milord, je puis vous dire qu'on presse vivement la signature de ce même bill', qui aurait suivant toute apparence, et même infailliblement passé contre nous, la onzième année du règne du feu roi, si l'agitation de ces temps de trouble n'en avait pas interrompu l'examen.

ÉLY.

Mais, milord, quel obstacle lui opposerons-nous aujourd'hui?

CANTORBÉRY.

C'est à quoi il faut réfléchir. Si ce bill passe contre nous, nous perdons la plus belle moitié de nos domaines : car toutes les terres laïques, que la piété des mourans a données par testament à l'église,

nous en serions dépouillés. Voici la taxe : d'abord une somme suffisante pour entretenir, à l'honneur du roi, jusqu'à quinze comtes, quinze cents chevaliers et six mille deux cents bons gentilshommes; ensuite, pour le soulagement des pestiférés et des pauvres vieillards infirmes et languissans, dont le grand âge et le corps se refusent aux travaux, cent hôpitaux bien pourvus, bien entretenus; et de plus encore, pour les coffres du roi, mille livres sterling par an : telle est la teneur du bill.

ÉLY.

Ce serait presque épuiser la caisse.

CANTORBÉRY.

Ce serait la mettre à sec.

ÉLY.

Mais quel moyen de l'empêcher?

CANTORBÉRY.

Le roi est généreux et plein d'égards.

ÉLY.

Et ami sincère de la sainte église.

CANTORBÉRY.

Ce n'était pas là ce que promettaient les écarts de sa jeunesse. Le dernier souffle de la vie n'a pas plus tôt abandonné le corps de son père, que sa folie, mortifiée en lui, sembla expirer aussi : oui, au même moment, la raison, comme un ange descendu du ciel, vint et chassa de son sein le coupable Adam. Son âme épurée redevint un paradis, où rentrèrent les esprits célestes. Jamais jeune homme ne devint

sitôt homme fait; jamais la réforme ne vint d'un cours plus soudain entraîner les fautes d'un prince : jamais le vice, cette hydre aux têtes renaissantes, ne perdit si promptement et son trône et tout à la fois.

ÉLY.

Quel bienfait du ciel, que cet heureux changement!

CANTORBÉRY.

Entendez-le raisonner en théologie, et tout en admiration, vous formerez un voeu intérieur, c'est que le roi fût un prélat : écoutez-le discuter les affaires de l'état, et vous direz qu'il en a fait sa seule étude : s'il parle guerre, vous croyez assister à une bataille, et entendre dans son récit une musique vous en imiter le bruit formidable; mettez-le sur tous les problèmes de la politique, il vous en dénouera le nœud compliqué, aussi facilement que sa jarretière; aussi, lorsqu'il parle, l'air, contenu dans son indépendance, reste calme, et l'admiration muette veille dans l'oreille de ses auditeurs pour saisir les maximes qui sortent de sa bouche, aussi douces que le miel. Il paraît impossible que l'exercice et la pratique n'aient pas servi de maîtres à sa théorie profonde; et c'est là la merveille, comment son altesse a pu recueillir cette ample moisson, lui dont la jeunesse était livrée à toutes les vaines folies; lui dont les sociétés étaient illettrées, grossières et frivoles; lui dont les heures étaient remplies par les festins, par les jeux, par tous les excès de la débauche; lui que jamais on n'a vu appliqué à aucune étude; jamais seul dans la retraite, mais toujours livré à des fréquentations populaires.

ÉLY.

La fraise croît sous l'ombre de l'ortie, et c'est dans le voisinage des fruits les plus communs que les plantes salutaires s'élèvent et mûrissent le mieux ; ainsi le prince a caché sa raison sous le voile de la dissipation ; c'est ainsi qu'elle a crû, n'en doutez pas, comme le gazon d'été, dont les progrès sont plus rapides la nuit, quoique invisibles.

CANTORBÉRY.

Il faut bien que cela soit ; car les miracles ont cessé, et nous sommes obligés de recourir à des moyens naturels pour expliquer la cause de ces effets.

ÉLY.

Mais, mon vénérable lord, quel moyen de mitiger ce bill que sollicitent les communes ? Sa majesté penche-t-elle pour ou contre?

CANTORBÉRY.

Le roi paraît indifférent, ou plutôt il semble incliner beaucoup plus de notre côté, que favoriser le parti qui le propose contre nous ; car j'ai fait une offre à sa majesté, au sujet de la convocation de notre assemblée ecclésiastique, et par rapport aux objets dont on s'occupe actuellement, qui concernent la France, de lui donner une somme plus forte que n'en ait jamais accordé le clergé à aucun de ses prédécesseurs.

ÉLY.

Et de quel air a-t-il paru recevoir cette offre ?

CANTORBÉRY.

Le roi l'a favorablement accueillie ; mais le temps

a manqué pour entendre (comme je me suis aperçu que sa majesté l'aurait désiré), la filiation claire et suivie de ses titres divers et légitimes à certains duchés, et généralement à la couronne et au trône de France, en remontant à Édouard, son bisaïeul.

ÉLY.

Et quelle cause a donc interrompu cette discussion?

CANTORBÉRY.

A cet instant même, l'ambassadeur de France a demandé audience; et l'heure où l'on doit l'entendre, est, je pense, arrivée. Est-il quatre heures?

ELY.

Oui.

CANTORBÉRY.

Entrons donc pour connaître le sujet de son ambassade, que je pourrais, je crois, par une conjecture certaine, déclarer avant même que le Français ait ouvert la bouche.

ÉLY.

Je veux vous suivre, et je suis impatient de l'entendre.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La salle d'audience.

Paraissent **LE ROI HENRI**, **GLOCESTER**, **BEDFORD**, **WARWICK**, **WESTMORELAND**, **EXETER**, et suite.

LE ROI.

Où est mon respectable prélat de Cantorbéry ?

EXETER.

Je ne l'aperçois point encore ici.

LE ROI, à Exeter.

Cher oncle, envoyez-le chercher.

WESTMORELAND.

Mon souverain, ferons-nous entrer l'ambassadeur?

LE ROI.

Pas encore, mon cousin. Avant de l'entendre, nous voudrions être décidés sur quelques points importans, qui occupent et embarrassent nos idées par rapport à nous et à la France.

(Entrent l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque d'Ély.)

CANTORBÉRY.

Que Dieu et ses anges immortels gardent votre trône sacré, et qu'ils vous accordent d'en être longtemps l'ornement!

LE ROI.

Nous vous remercions sincèrement, savant prélat; nous vous prions de vous expliquer; développez

avec une justice exacte et religieuse, pourquoi la loi Salique qu'ils ont en France, doit ou ne doit pas être un empêchement à nos prétentions : et à Dieu ne plaise, mon cher et fidèle seigneur, que vous apprêtiez, ou torturiez votre raison. A Dieu ne plaise que vous chargiez sciemment votre conscience de subtils et coupables sophismes, pour nous présenter des titres spécieux, mais illégitimes, dont la vérité désavouerait les fausses couleurs; car Dieu sait combien de milliers d'hommes aujourd'hui pleins de vie, verseront leur sang pour soutenir le parti auquel votre révérence va nous exciter : ainsi, songez bien comment vous engagerez notre personne, et par quels droits vous réveillez le glaive endormi de la guerre. Nous vous en sommons au nom de Dieu : réfléchissez-y bien ; car jamais deux pareils royaumes n'ont lutté ensemble, que le sang n'ait coulé à grands flots ; chaque goutte est une malédiction, et implore vengeance contre l'homme dont l'injustice affile l'épée qui exerce de si horribles ravages sur la courte vie des mortels. Sous la loi de cette recommandation expresse, parlez, milord; nous allons vous écouter, et croire dans notre cœur, que tout votre discours sort de votre conscience, aussi pur que la tache originelle sort des fonts baptismaux.

CANTORBÉRY.

Daignez donc m'écoutez, gracieux souverain. — Et vous aussi, pairs, qui devez votre vie, votre foi, et vos services à ce trône impérial. — Il n'est point d'autre obstacle aux droits de votre majesté sur la France, que ce principe qu'ils font venir de Pha-

ramond : *In terram salicam mulieres ne succedant ; nulle femme ne succédera en terre salique.* Et cette terre salique, les Français, par un commentaire infidèle, prétendent que c'est le royaume de France, et donnent Pharamond pour le fondateur de cette loi qui exclut les femmes. Et cependant leurs propres historiens affirment, de bonne foi, que la terre salique est dans la Germanie, entre les fleuves de *Sala* et de l'*Elbe*, où Charles-le-Grand, après avoir subjugué les Saxons, laissa derrière lui, et établit un certain nombre de Français, qui par dédain pour les femmes germaines, dont quelques taches honteuses souillaient la vie et les mœurs, y établirent cette loi : *Que nulle femme ne serait héritière en terre salique :* et cette terre salique, comme je l'ai dit, est située entre l'*Elbe* et la *Sala*, et s'appelle aujourd'hui, en Allemagne, *Meisen*. Il est donc manifeste que la loi salique n'a pas été établie pour le royaume de France ; et les Français n'ont possédé la terre salique que quatre cent vingt-un ans après le décès du roi Pharamond, vainement supposé l'auteur de cette loi. Pharamond décéda l'année de notre rédemption, quatre cent ving-six, et Charles-le-Grand dompta les Saxons, et établit les Français au delà de la rivière de *Sala*, dans l'année huit cent cinq. De plus, leurs auteurs disent que le roi Pepin, qui déposa Childéric, fit valoir ses prétentions et son titre à la couronne de France, comme héritier légitime, étant descendu de Balthilde, qui était fille du roi Clotaire. Hugues Capet aussi, qui usurpa la couronne de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la vraie ligne et sou-

che de Charles-le-Grand, pour colorer son titre de quelque apparence de vérité (quoique dans la vérité il fût faux et nul), se porta pour héritier de *lady* Lingare, fille de Charlemagne, qui était fils de Louis, empereur, et Louis était fils de Charles-le-Grand. Aussi le roi Louis X, qui était l'unique héritier de l'usurpateur Capet, ne put, en portant la couronne de France, rester en paix avec sa conscience, jusqu'à ce qu'on lui eût prouvé que la belle reine Isabelle, son aïeule, descendait en ligne directe de *lady* Ermengare, fille du susdit Charles, duc de Lorraine; par lequel mariage, la ligne de Charles-le-Grand avait été réunie à la couronne de France : en sorte qu'il est clair, comme le soleil d'été, que le titre du roi Pepin, et la prétention de Hugues Capet, et l'éclaircissement qui tranquillisa la conscience de Louis, tirent tous leur droit et leur titre des femmes, malgré cette loi salique qu'ils opposent aux justes prétentions que votre majesté tient du chef des femmes; et ils aiment mieux se cacher dans un réseau, que d'exposer à la vue leurs titres faux, usurpés sur vos ancêtres et sur vous.

LE ROI.

Puis-je, en conscience et avec droit, hasarder cette revendication?

CANTORBÉRY.

Que le crime en retombe sur ma tête, auguste souverain! Il est écrit dans le livre des nombres : *Quand le fils meurt, que l'héritage alors descende à la fille.* Mon digne prince, soutenez vos droits : déployez votre étendard sanglant : tournez vos regards

sur vos illutres ancêtres : allez, mon souverain, allez à la tombe de votre fameux aïeul, de qui vous tenez vos droits, invoquez son âme guerrière, et celle de votre grand-oncle Édouard, le Prince Noir, qui donna une sanglante tragédie sur les champs français, et défit toutes leurs forces, tandis que son auguste père, debout sur une colline, souriait de voir son jeune lion se baigner dans le sang de la noblesse française. O vaillans Anglais, qui pouvaient, avec la moitié de leurs forces, faire face à toute la puissance de la France; tandis qu'une moitié de l'armée contemplait l'autre en souriant, avec tout le calme d'un spectateur tranquille et étranger à l'action !

ÉLY.

Réveillez le souvenir de ces morts fameux, et que votre bras puissant renouvelle leurs faits d'armes. Vous êtes leur héritier; vous êtes assis sur leur trône; le courage et le sang, qui les a rendus immortels, coule dans vos veines, et mon trois fois redoutable souverain est, dans le printemps de sa jeunesse, mûr pour les exploits de ces vastes entreprises.

EXETER.

Vos collègues, les rois et les monarques de la terre, attendent tous que vous vous leviez dans votre force, comme ont fait, avant vous, ces lions issus de votre race.

WESTMORELAND.

Ils savent que votre majesté a, tout à la fois, une cause juste, les moyens et la puissance; et rien n'est plus vrai : jamais roi d'Angleterre n'eut de noblesse

plus opulente, et des sujets plus dévoués; et leurs cœurs, laissant pour ainsi dire les corps en Angleterre, ont déjà passé les mers, et sont campés dans les plaines de France.

CANTORBÉRY.

O que leurs corps, mon souverain chéri, aillent joindre leurs cœurs, avec le fer et le feu, pour reconquérir vos droits! Pour vous aider dans cette entreprise, nous promettons de lever sur le clergé, et de fournir à votre majesté, un puissant subside, tel que jamais l'église n'en a encore apporté à aucun de vos ancêtres.

LE ROI.

Il ne suffit pas que nous armions pour envahir la France: il faut aussi prendre nos mesures pour défendre le royaume contre l'Écossais, qui viendra fondre sur nous avec toutes sortes d'avantages.

CANTORBÉRY.

Les habitans des frontières, mon souverain, seront un rempart suffisant pour défendre l'intérieur de l'état contre les incursions de ces pillards.

LE ROI.

Nous ne parlons pas seulement des incursions de quelques pillards: nous craignons une entreprise plus vaste de l'Écossais, qui fut toujours pour nous un voisin inconstant. L'histoire vous apprendra que mon illustre aïeul ne passa jamais avec ses forces en France, que l'Écossais ne vînt, comme les flots dans une brèche, se répandre sur son royaume dépourvu, avec le torrent de sa puissance, harcelant de vives et chaudes attaques nos provinces dégarnies, blo-

quant les châteaux et les villes par des siéges opiniâtres, au point que l'Angleterre, nue et sans défense, a tremblé et chancelé de ce funeste voisinage.

CANTORBÉRY.

Elle a éprouvé plus de peur que de dommage, mon souverain; et voyez-en la preuve dans les exemples qu'elle a donnés elle-même. — Lorsque tous ses chevaliers étaient passés en France, et qu'elle était comme une veuve en deuil de l'absence de tous ses nobles, non-seulement elle s'est bien défendue elle-même, mais elle a pris et enveloppé, comme un cerf égaré, le roi des Écossais : elle l'envoya en France, décorer de rois captifs la renommée du roi Édouard, et elle enrichit ses fastes d'autant de louanges, que le sable de la mer est riche en débris précieux de naufrages, et en trésors abîmés sous les eaux.

EXETER.

Mais il y a un mot fort ancien et très-vrai : Si vous voulez conquérir la France, commencez d'abord par l'Écosse. Car, lorsque l'aigle anglaise est sortie pour chercher proie au dehors, la belette, écossaise vient en rampant se glisser dans son nid sans défense, et dévore sa royale couvée; jouant le rat en l'absence du chat, elle détruit et tue plus qu'elle ne peut dévorer.

ÉLY.

La conséquence serait donc que le chat doit rester dans ses foyers : et cependant ce n'est là qu'une malheureuse nécessité ; car nous avons des clefs pour enfermer nos biens; et de petits piéges pour

prendre les petits voleurs. Quand les bras armés combattent au dehors, la tête, prudente sait se défendre au dedans; car le gouvernement, quoique formé de parties séparées, du haut, du moyen et du bas ordre, les maintient tous dans un concert et une harmonie naturelle, comme les sons dans la musique [2].

CANTORBÉRY.

Cela est vrai : aussi le ciel a divisé l'économie de l'homme en fonctions diverses; toutes ses parties, dans un effort continuel, tendent à un but commun, la subordination : telle est aussi la distribution des travaux des abeilles, créatures qui, servant d'exemple dans la nature, enseignent l'art de l'ordre à un royaume peuplé. Elles ont un roi et des officiers de différente espèce : les uns, magistrats, inspectent les fautes domestiques; d'autres, hardis commerçans, se hasardent au loin; d'autres, soldats intrépides, armés de leurs dards, butinent sur les boutons veloutés du printemps, et, chargés de leurs larcins, reviennent d'un vol triomphant au palais de leur souverain. Lui, dans son active majesté, préside ses architectes bourdonnans qui construisent leurs lambris d'or, les citoyens qui pétrissent le miel, le peuple d'artisans qui arrivent en foule, et déposent à la porte étroite de l'état leurs précieux fardeaux; et la justice, à l'œil sévère, au ton menaçant, livre aux pâles exécuteurs les sujets lâches et paresseux. — Voici ma conclusion. — Que plusieurs parties qui ont un rapport direct vers un centre commun peuvent agir en sens contraires, comme plusieurs flèches, lancées de points différens,

volent vers un seul but, comme plusieurs rues se mêlent dans une ville; comme plusieurs eaux limpides se confondent dans une mer; comme plusieurs lignes dans le centre d'un cadran : de même plusieurs entreprises, toutes sur pied à la fois, peuvent aboutir à une même fin, et marcher toutes de front, sans que l'une souffre de l'autre : ainsi, mon souverain, en France! Partagez votre heureuse nation en quatre portions; prenez-en une pour la France; elle vous suffira pour ébranler toute la Gaule : et nous, si avec les trois autres quarts de nos forces restés dans le sein du royaume nous ne pouvons pas défendre nos portes contre la dent du dogue écossais, je consens qu'il nous déchire en pièces, et que notre nation perde à jamais sa réputation de courage et de sagesse.

LE ROI.

Qu'on introduise les ambassadeurs envoyés de la part du dauphin. (*Un seigneur de la suite sort. Le roi monte sur son trône.*) Notre résolution est bien prise, et par le secours du ciel et le vôtre, vous, mes nobles, le nerf de notre puissance, la France une fois à nous, ou nous la plierons à notre joug, ou nous briserons son empire en éclats; ou l'on nous verra assis sur son trône, gouvernant dans une vaste domination ses riches duchés qui valent presque tous des royaumes, ou nous déposerons ces ossemens dans une urne sans gloire, privés de sépulture et sans aucun monument qui conserve notre souvenir. Oui; il faut ou que notre histoire célèbre librement, à pleine et haute voix, nos exploits, ou que notre tombeau, muet comme l'esclave du sérail

ottoman, ne nous accorde même pas l'honneur d'une épitaphe de cire. (*Entrent les ambassadeurs de France.*) Nous voici maintenant disposés à connaître les intentions de notre cher cousin, le dauphin; car nous apprenons que vous nous saluez de sa part, et non de celle du roi.

L'AMBASSADEUR.

Votre majesté veut-elle nous permettre d'exposer librement la commission dont nous sommes chargés? autrement, nous nous bornerons à lui faire entendre, avec réserve et sous des termes enveloppés, l'intention du dauphin, et notre ambassade.

LE ROI.

Nous ne sommes point un tyran, mais un roi chrétien : nos passions nous obéissent en silence, enchaînées à notre volonté comme les criminels qui sont aux fers dans nos prisons : ainsi, déclarez-nous les intentions du dauphin avec une franchise ouverte et sans contrainte.

L'AMBASSADEUR.

Les voici en peu de mots. Votre altesse, par ses députés qu'elle a dernièrement envoyés en France, a revendiqué certains duchés sous prétexte des droits de votre glorieux prédécesseur, le roi Édouard III. En réponse à cette prétention, le prince, notre maître, dit que vous vous ressentez trop de votre jeunesse, et il vous avertit de bien songer qu'il n'est en France aucun domaine qu'on puisse conquérir avec une gaillarde (3), et que vous ne pouvez introduire vos fêtes dans ces duchés : en indemnité, il

vous envoie, comme un présent plus conforme à vos inclinations, le trésor que contient ce baril; et il demande qu'en reconnaissance de ce don, vous laissiez là les duchés que vous réclamez, et qu'ils n'entendent plus parler de vous. Voilà ce que dit le dauphin.

LE ROI, au duc d'Exeter.

Quel trésor, cher oncle?

EXETER.

Des balles de paume, mon souverain!

LE ROI.

Nous sommes charmés de trouver le dauphin si plaisant avec nous, et nous vous remercions, et de son présent et de vos peines. Quand une fois nous aurons ajusté nos raquettes à ces balles, nous espérons, avec l'aide de Dieu, jouer en France un jeu à frapper la couronne du roi, son père, et l'envoyer dans la grille (4). Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adversaire mutin, qui poussera ses chasses dans toutes les cours de France. Nous saisissons à merveille le trait de satire qu'il veut lancer sur nous, à cause des égaremens de notre jeunesse; il ne réfléchit pas à l'usage que nous en avons fait. Non, jamais nous n'avons fait cas de ce trône chétif de l'Angleterre, et en conséquence, vivant comme loin de lui, nous nous sommes abandonnés à une licence effrénée, comme il arrive toujours que les hommes vivent plus joyeusement quand ils sont hors de chez eux; mais dites au dauphin que je reprendrai ma dignité, que je me conduirai en roi, et que je déploîrai toute l'étendue de ma grandeur

quand je me réveillerai sur le trône de France. C'est pour y parvenir que, déposant ici ma majesté, je me suis confondu dans la foule obscure du peuple, et me suis abaissé à ses arts laborieux. Mais c'est en France qu'on me verra remonter avec tant d'éclat que j'éblouirai tous les yeux : oui, le dauphin sera aveuglé encontemplant les rayons de ma gloire. Et dites encore à ce prince si plaisant, que ce badinage de sa façon a changé ses balles de paume en boulets [5] de pierre, et que sa conscience restera mortellement chargée de la vengeance meurtrière qu'elles feront voler dans ses états. Cette plaisanterie fera pleurer mille veuves privées de leurs époux, mille mères privées de leurs enfans : elle coûtera la ruine de maint château ; des générations qui ne sont pas encore nées auront des sujets de maudire l'insultante ironie du dauphin. Mais les événemens sont dans la main de Dieu , à qui j'en appelle, et c'est en son nom, annoncez-le au dauphin, que je me mets en marche pour me venger, suivant mon pouvoir, et déployer un bras armé par la justice, dans une cause sacrée. Allez, sortez de ces lieux en paix, et dites au dauphin que sa raillerie paraîtra le jeu d'un esprit bien léger et bien indiscret, lorsqu'elle fera verser plus de larmes qu'elle n'a excité de sourires.—Conduisez ces députés sous une sûre escorte. — Adieu.

(Les ambassadeurs sortent.)

EXETER.

C'est là vraiment un joyeux message!

LE ROI.

Nous espérons bien en faire rougir l'auteur; ainsi,

mes lords, ne perdons aucun instant qui puisse accélérer notre expédition ; car nous n'avons plus maintenant d'autres pensées que la France, après nos devoirs envers Dieu qui doivent passer avant nos affaires. Rassemblons promptement le nombre de troupes nécessaires pour ces guerres, et méditons tous les moyens qui peuvent ajouter raisonnablement à la célérité de notre essor ; car, j'en atteste Dieu, nous, châtierons le dauphin aux portes de son père ; ainsi, que chacun s'occupe des moyens d'entamer promptement cette belle entreprise.

(Tous sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

LE CHOEUR.

Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre brûle du feu des combats, et les parures de joie reposent dans les garde-robes, les armures prospèrent, et l'honneur est la seule pensée qui règne dans tous les cœurs anglais. Ils vendent le pré pour acheter un cheval de bataille, et suivent le miroir de tous les rois chrétiens avec des ailes tels que des Mercures. L'espérance est assise sur les airs, tenant une épée, dont le fer, depuis la garde jusqu'à la pointe, est caché sous l'amas de couronnes de toutes grandeurs qui l'entourent; couronnes d'empereur, de rois et de ducs, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Les Français, que des avis certains ont instruits de ce redoutable appareil, tremblent et cherchent à détourner par les ruses de la pâle politique les projets de l'Angleterre. O Angleterre! ton étroite enceinte est l'emblème de ta grandeur : un corps petit qui renferme un grand cœur! De combien d'exploits n'enrichirais-tu pas ta gloire, si tous tes enfans avaient pour leur mère la tendresse et les sentimens de la nature! Mais vois ta disgrâce! La France a trouvé dans ton sein un nid de cœurs

vides qu'elle remplit de trahisons par ses présens. Elle a trouvé trois hommes corrompus : l'un, Richard comte de Cambridge ; le second, le lord Henri Scroop de Marsham ; le troisième, Thomas Grey, chevalier de Northumberland ; ils ont, pour l'or de la France (ô crime!), scellé une conspiration avec la France alarmée ; et c'est de leurs mains que ce roi, l'honneur des rois, doit périr (si l'enfer et la trahison tiennent leurs promesses) à Southampton avant de s'embarquer pour la France. — Accordez-nous votre patience et pardonnez l'abus du changement de lieu auquel nous sommes réduits pour resserrer la pièce dans son cadre. — La somme est payée, les traîtres sont d'accord. — Le roi est parti de Londres, et la scène est maintenant transportée à Southampton ; c'est à Southampton que le théâtre s'ouvre en ce moment ; c'est là qu'il faut vous asseoir. De ce lieu nous vous ferons passer en France, et nous vous en ramènerons en charmant les mers pour vous procurer un passage heureux et calme : car, autant que nous le pourrons, nous tâcherons que nul de vous n'éprouve aucun dégoût pendant tout le spectacle. Mais jusqu'à ce moment du départ du roi, c'est dans Southampton que nous transférons la scène.

(Le chœur sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

East-Cheap.

Entrent NYM et BARDOLPH.

BARDOLPH.

Ah! je suis charmé de vous rencontrer, caporal Nym.

NYM.

Bonjour, lieutenant Bardolph.

BARDOLPH.

Eh bien, le vieux Pistol et vous, êtes-vous toujours amis?

NYM.

Pour moi, certes cela m'est bien égal : je ne fais pas grand bruit; mais quand l'occasion se présentera, on me verra la saisir en souriant. N'importe, il arrivera ce qui pourra. Non, je n'ose pas me battre. Mais je ne veux que donner un coup d'œil, et puis tenir mon fer devant moi. C'est une simple lame; mais qu'est-ce que cela fait; elle sera bonne pour le chaud et le froid autant qu'épée d'homme vivant; et voilà tout le plaisant de la chose.

BARDOLPH.

Pardieu! il faut que je sacrifie les frais d'un déjeuner pour vous rapatrier : et nous irons tous trois en France comme de bons frères. Allons, ainsi soit-il! Caporal Nym? Hé bien?

NYM.

Ma foi, je vivrai tant que j'ai à vivre, voilà ce qu'il y a de sûr; et quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. Voilà tout ce que j'ai à dire là-dessus, et tout finit là.

BARDOLPH.

Ce qu'il y a de certain, caporal, c'est qu'il est marié à Hélène *Quickly;* et il n'est pas douteux que celle-ci, en cela, vous a manqué essentiellement; car enfin elle vous avait donné sa foi.

NYM.

Je ne sais pas : il faut bien que les choses arrivent comme elles doivent arriver. Les gens peuvent dormir quelquefois, et pendant ce temps-là avoir leur gorge à côté d'eux; et, comme on dit, les couteaux ont des tranchans. Il faut laisser aller les choses. Quoique Patience soit un cheval fatigué, il faudra bien qu'elle laboure; les choses auront nécessairement une fin : enfin je ne puis rien dire.

(Entrent Pistol et mistriss Quickly.)

BARDOLPH.

Voilà le vieux Pistol et sa femme qui viennent. Oh ça! mon cher caporal, faites usage de toute votre patience dans cette rencontre. — Hé bien! comment vous va, mon hôte Pistol?

PISTOL.

Maraud, je crois que tu m'appelles ton hôte? Je jure par cette main que j'en déteste le titre; aussi mon Hélène ne tiendra plus d'auberge.

QUICKLY.

Non, sur ma foi, je n'en tiendrai pas encore longtemps; car nous n'oserions prendre en pension une douzaine de femmes honnêtes, vivant avec la pointe de leurs aiguilles, sans que les gens ne s'imaginasssent aussitôt qu'on tient un lieu suspect. — Oh! par Notre-Dame (*aperçevant Nym, et les épées tirées*), qu'est-ce que je vois? son épée tirée! — On va voir bientôt se commettre ici un adultère volontaire, et un meurtre tout ensemble. Mon cher enseigne! mon cher caporal! ne faites point d'esclandre ici.

NYM.

Nargue!

PISTOL.

Nargue, pour toi, chien d'Islande, aux longues oreilles.

QUICKLY.

Mon bon caporal Nym, fais voir ta valeur, mon fils, en rengaînant.

NYM.

Veux-tu nous retirer à l'écart? Tiens, je voudrais t'avoir *solus*.

(Rengaînant son épée.)

PISTOL.

(6). *Solus!* maudit chien! basse vipère, je te renvoie le *solus* sur ta face, dans les dents, dans ton gosier, dans tes ardens poumons, ta mâchoire, et ta sale bouche, ce qui est pire encore; je te reporte ton *solus*, jusque dans tes entrailles; car je puis prendre feu, ma mèche est allumée (7), et l'explosion s'ensuivra.

NYM.

Je ne suis pas le démon Barbason [8] : vous ne pouvez me conjurer. — Il me prend une humeur de vous assommer passablement bien. Si vous commencez une fois à salir vos termes avec moi, Pistol, vous pouvez compter que je vous frotterai avec ma rapière, pour parler net, comme je le vais faire. Tenez, si vous voulez seulement venir à quatre pas, je vous chatouillerai les intestins de la belle manière, comme je le sais faire; et voilà le plaisant de la chose!

PISTOL.

Oh! vil fanfaron et furibond maudit! ton tombeau bâille, et la mort s'avance sur toi : rends l'âme.

(Ils tirent tous deux l'épée.)

BARDOLPH, en les séparant.

Écoutez, écoutez-moi un peu auparavant. Celui de vous qui donnera le premier coup, peut compter que je lui passerai mon épée au travers du corps jusqu'à la garde; et je le ferai, foi de soldat.

PISTOL.

Voilà un serment bien redoutable! Ce grand feu s'abattra. — Donne-moi ton poing, entends-tu? Donne-moi ta pate de devant, te dis-je? Ma foi, j'admire l'excès de ton courage.

NYM.

Tiens, pour te parler clair et net, je te couperai la gorge un de ces jours, et voilà le plaisant de la chose!

PISTOL.

Couper la gorge? Voilà le mot. Je t'en défie mille

fois, mâtin de Crète. Crois-tu t'emparer de ma femme? Oh, non! va-t'en au tonneau de l'infamie retirer ton gibier d'hôpital de la famille de Cresside qu'on appelle Dol-tear-Sheat; et épouse-la. Pour moi, j'ai et j'aurai ma chère *quondam* Quickly pour femme, et *pauca*, voilà tout.

(Arrive le petit page de Falstaff.)

LE PAGE.

Mon cher hôte Pistol, accourez donc bien vite chez mon maître, et vous aussi, l'hôtesse, il est bien mal et au lit. Toi, mon bon Bardolph, viens fourrer ton nez entre ses draps, pour lui servir de bassinoire. Sur ma foi, il est bien malade.

BARDOLPH.

Veux-tu courir, petit coquin!

QUICKLY.

Par ma foi, je ne lui donne pas beaucoup de jours encore, avant qu'il aille apprêter un splendide repas aux corbeaux. Le roi l'a frappé au cœur. Oh, ça! mon mari, ne tarde pas à me suivre.

(Quickly sort avec le page.)

BARDOLPH.

Allons, vous racommoderai-je à présent tous les deux? Tenez, il faut que nous allions voir la France tous ensemble. Pourquoi diable avoir des couteaux pour se couper la gorge les uns aux autres?

PISTOL.

Laissons d'abord les eaux se déborder, et les diables hurler après leur pâture.

NYM.

Vous me paierez les huit schellings que je vous ai gagnés l'autre jour à un pari?

PISTOL.

Fi ! il n'y a que la canaille qui paie.

NYM.

Oh! pour cela, je ne le passerai pas, par exemple ; et voilà le plaisant de la chose !

PISTOL.

Il faudra voir qui des deux est le plus brave. Allons, tire à fond.

BARDOLPH.

Par l'épée que je tiens, celui qui porte la première botte, je le tue : oui, par cette épée, je le ferai comme je le dis.

PISTOL.

Diable ! l'épée vaut un serment, et les sermens doivent être respectés.

BARDOLPH.

Caporal Nym, veux-tu te réconcilier, être bons amis, ou ne le veux-tu pas? Eh bien, soyez donc ennemi avec moi aussi. — Je t'en prie, mon ami, rengaîne.

NYM.

Je veux avoir mes huit schellings que j'ai gagnés à un pari.

PISTOL.

Hé bien, je te donnerai un *noble* (9) comptant, et je te paierai encore à boire : l'amitié et la fraternité règneront dorénavant entre nous : je vivrai par

Nym, et Nym vivra par moi. Cela n'est-il pas juste? Car je serai vivandier dans le camp, et nos profits croîtront. Donne-moi ta main.

NYM.

Moi, je veux mon *noble*.

PISTOL.

Tu l'auras comptant.

NYM.

Allons donc, soit : et voilà le plaisant de la chose!

(Entre mistriss Quickly.)

QUICKLY.

Aussi vrai comme ce sont des femmes qui vous ont mis au monde... Oh! accourez bien vite chez sir John : ah! le pauvre cher cœur! Il a été si bien secoué d'une fièvre tierce quotidienne, qu'il fait pitié à voir. Mes chers bons amis, venez donc chez lui.

NYM.

Le roi a fait tomber sur lui sa mauvaise humeur; voilà le vrai de l'histoire!

PISTOL.

Nym, tu as dit la vérité; il a le cœur fracturé et *corroboré*.

NYM.

Le roi est un bon roi; mais enfin, on en dira ce qu'on voudra, il a ses humeurs aussi.

PISTOL.

Allons consoler le pauvre baron; car, parbleu! nous n'avons pas envie de mourir, mes agneaux.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Southampton. — Chambre du conseil.

EXETER, BEDFORD et WESTMORELAND.

BEDFORD.

J'en atteste Dieu; le roi est bien hardi de se confier à ces traîtres.

EXETER.

Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND.

Quelle douceur et quel calme ils affectent! On dirait que la fidélité repose dans leurs cœurs, entre l'obéissance et la loyauté.

BEDFORD.

Le roi est instruit de tous leurs complots, par des avis interceptés, ce dont ils ne se doutent guère.

EXETER.

Quoi! l'homme qui était son camarade de lit (10), qu'il avait enrichi et comblé de faveurs dignes des princes, a-t-il pu ainsi, pour une bourse d'or étranger, vendre la vie de son souverain à la trahison et à la mort!

(On entend les trompettes.)

(Entre le roi, Scroop, Cambridge, Grey, et suite.)

LE ROI.

Maintenant les vents sont favorables, et nous allons nous embarquer. — Milord de Cambridge, et vous, mon cher lord de Marsham, et vous, brave

chevalier, déclarez-moi vos pensées. N'espérez-vous pas que l'armée qui nous suit sur nos vaisseaux, s'ouvrira un passage au travers de la France, et exécutera l'entreprise pour laquelle nous l'avons rassemblée?

SCROOP.

Rien n'est plus sûr, mon souverain, si chacun fait son devoir.

LE ROI.

Je n'en doute point : nous sommes bien persuadés que nous n'emmenons pas de cette île un cœur qui ne soit de la plus parfaite intelligence avec le nôtre, et que nous n'en laissons pas un seul derrière nous, qui ne fasse des voeux pour que le succès et la conquête suivent nos pas.

CAMBRIDGE.

Jamais monarque ne fut plus aimé et plus redouté que ne l'est votre majesté, et je ne crois pas qu'il y ait un sujet dont le cœur soit chagrin et mécontent, sous l'ombre propice de votre gouvernement.

GREY.

Ceux même qui furent les ennemis de votre père, ont changé leur fiel en miel; ils vous servent avec des cœurs remplis de soumission et de zèle.

LE ROI.

Nous vous devons pour ces avantages une grande reconnaissance, et nous oublierons l'usage de cette main avant d'oublier de récompenser le mérite et les services, suivant leur étendue et leur importance.

SCROOP.

C'est le moyen de prêter au zèle des muscles d'a-

cier, et le travail se réparera avec l'espérance de vous rendre des services continuels.

LE ROI.

Nous n'attendons pas moins de vous. — Mon oncle Exeter, faites élargir cet homme emprisonné d'hier, qui s'est permis des railleries sur notre personne. Nous faisons réflexion, que c'est l'excès du vin qui le poussait à cette licence; à présent que ses sens refroidis l'ont rendu plus calme, nous lui pardonnons.

SCROOP.

C'est un acte de clémence; mais c'est aussi un excès de sécurité. Qu'il soit puni, mon souverain; il est à craindre que votre indulgence et l'exemple de son impunité n'enfantent que des coupables.

LE ROI.

Ah! laissez-nous exercer la clémence.

CAMBRIDGE.

Votre majesté peut l'exercer, et cependant punir aussi.

GREY.

Prince, ce sera montrer encore une assez grande clémence, si vous lui faites don de la vie, après lui avoir fait subir un châtiment rigoureux.

LE ROI.

Ah! c'est votre excès de zèle et d'attachement pour moi, qui vous porte à presser le supplice de ce malheureux. Eh! si l'on ne ferme pas les yeux sur des fautes légères, produites par l'ivresse, de quel œil faudra-t-il regarder des crimes capitaux, conçus,

méditės et arrêtés dans le cœur, lorsqu'ils paraîtront devant nous? — Nous voulons qu'on élargisse cet homme, quoique Cambridge, Scroop et Grey... dans leur tendre zèle, et leur inquiète sollicitude pour la conservation de notre personne, désirent sa punition. — Passons maintenant à notre expédition de France. — Qui sont ceux qui doivent recevoir de nous une commission?

CAMBRIGE.

Moi, milord. Votre majesté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP.

Vous m'avez enjoint la même chose, mon souverain.

GREY.

Et à moi aussi, mon digne souverain.

LE ROI.

Tenez, Richard, comte de Cambrige, voilà votre commission. — Voici la vôtre, lord Scroop de Marsham. — Et vous, chevalier Grey de Northumberland, recevez aussi la vôtre. (*Il leur donne à chacun un écrit contenant leur crime.*) Lisez-la, et apprenez que je connais tout votre mérite. — Mon oncle Exeter, nous nous embarquerons cette nuit. — Quoi! qu'avez-vous donc, milords? Que voyez-vous dans ces écrits qui puisse vous faire ainsi changer de couleur? — Ciel! quel trouble se peint sur leurs visages! Leurs joues sont de la couleur du papier. Eh bien! que lisez-vous donc qui vous fait ainsi trembler et chasse la couleur de vos joues?

CAMBRIDGE.

Je confesse mon crime, et je me livre à la merci de votre majesté.

GREY et SCROOP, ensemble.

C'est à votre clémence que nous avons recours.

LE ROI.

La clémence vivait dans mon cœur, mais vos conseils l'ont étouffée, l'ont assassinée : c'est une honte à vous d'oser parler de clémence! Vos propres argumens se tournent contre votre sein, comme un dogue furieux contre le sein de son maître, pour le déchirer. — Voyez-vous, mes princes, et vous, mes nobles pairs, ces monstres anglais ? Le lord Cambridge, que voilà.... vous le savez, combien mon amitié était empressée à le combler de tous les dons qui pouvaient l'honorer; hé bien, cet homme, pour quelques viles couronnes, a lâchement comploté, a juré aux agens clandestins de la France, de nous assassiner ici même à Hampton : et ce chevalier.... qui ne devait pas moins que Cambridge à nos bontés, a fait le même serment. — Mais que te dirai-je à toi, lord Scroop ? Toi, cruelle, ingrate, sauvage et inhumaine créature ! toi, qui tenais la clef de mes conseils les plus secrets ; toi, qui connaissais le fond de mon cœur ; toi, qui aurais pu monnayer en or ma propre personne, si tu avais entrepris de m'employer à cet usage pour ton intérêt, est-il bien possible qu'un vil salaire de l'étranger ait tiré de ton sein une étincelle de trahison seulement assez pour offenser mon petit doigt? Ta conduite est si étrange pour moi, que, malgré l'évidence

de ton crime aussi visible à mes yeux, que l'est la différence du blanc et du noir, mon œil a peine encore à se persuader qu'il le voit. La trahison et le meurtre se tiennent ensemble, comme deux démons dévoués l'un à l'autre, attachés au même joug; et leur union est aussi naturelle que celle qui lie la cause et l'effet; elle n'excite point de surprise : mais ton crime fait pousser un cri d'étonnement, en offrant la trahison et le meurtre unis en toi contre nature, et par le renversement de toutes les lois ordinaires ! Quel que soit le démon artificieux qui ait inspiré à ton cœur cette révoltante et inattendue atrocité, il doit avoir enlevé tous les suffrages de l'enfer. Les autres démons, qui suggèrent des trahisons, ne sont que des manœuvres grossiers et subalternes, qui ne travaillent en damnation qu'à l'aide de prétextes, de faux-semblans de vertu : mais le génie infernal, qui a si bien manié ton âme, n'a fait que te commander la révolte, sans te donner d'autre motif pour t'engager à la trahison, que l'honneur de te revêtir du nom de traître. Ce démon qui t'a suborné, pourrait parcourir fièrement l'univers, et rentrant dans le fond du Tartare, dire aux légions infernales : « Non, jamais je » pourrai gagner une âme aussi facilement, que j'ai gagné celle de cet Anglais. » — Oh ! de quels soupçons tu as empoisonné la douceur de la confiance ! Est-il des hommes qui paraissent attachés à leur devoir? tu le paraissais aussi. Sont-ils graves et savans? tu l'étais aussi. Sont-ils sortis d'une famille illustre? et toi aussi. Semblent-ils religieux? tu semblais tel aussi. Sont-ils sobres dans leur vie,

exempts des passions grossières, de la folle joie, de la colère, montrant une âme constante, que ne domine jamais la fougue du sang, toujours décens et modestes, accomplis en tout point, ne se déterminant jamais sur le seul témoignage des yeux, sans qu'il fût confirmé par celui des oreilles, et ne se fiant à tous deux qu'après l'examen d'un jugement épuré? tu semblais aussi parfaitement doué? Aussi ta chute laisse-t-elle une sorte de tache, qui s'étend sur l'homme le plus parfait, et le ternit de quelque soupçon. Je pleurerai sur toi; car il me semble que cette trahison est comme une seconde chute de l'homme. — (*A Exeter.*) Leurs crimes sont manifestes : arrêtez-les, pour qu'ils en répondent aux lois : et que Dieu veuille les absoudre de la peine due à leurs complots!

EXETER.

Je t'arrête pour crime de haute-trahison, sous le nom de Richard, comte de Cambridge.

Je t'arrête pour crime de haute trahison, sous le nom de Henri, lord Scroop de Marsham.

Je t'arrête pour crime de haute trahison, sous le nom de Thomas Grey, chevalier de Northumberland.

SCROOP.

C'est avec justice que Dieu a dévoilé nos desseins. Je suis moins affligé de ma mort que de ma faute, et je conjure votre majesté de me la pardonner encore, quoique je la paie de ma vie.

CAMBRIDGE.

Pour moi... ce n'est pas l'or de la France qui m'a

séduit, quoique je l'aie accepté comme un motif apparent, pour hâter l'exécution de mes desseins : mais je rends grâces au ciel qui les a prévenus, et c'est pour moi un sentiment de joie sincère, qui me consolera au milieu même de mon supplice. Je prie Dieu et vous, mon roi, de me pardonner.

GREY.

Jamais sujet fidèle ne vit avez plus d'allégresse la découverte d'une trahison dangereuse, que je n'en ressens moi-même en cet instant, en me voyant préservé d'un attentat exécrable. Mon souverain, pardonnez-moi ma faute [11] sans épargner ma vie.

LE ROI.

Que Dieu vous pardonne dans sa miséricorde! Écoutez votre arrêt. Vous avez conspiré contre notre personne sacrée, vous vous êtes ligués avec un ennemi déclaré, et vous avez reçu l'or de ses coffres pour salaire de ma mort; et par ce crime, vous consentiez à vendre votre roi au meurtre, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et tout son royaume à la dévastation. Quant à notre personne nous ne demandons point de vengeance, mais c'est un devoir pour nous de songer à la sûreté de notre royaume, dont vous avez tous trois cherché la ruine, et nous sommes forcés de vous livrer à ses lois. Sortez de ces lieux, coupables et malheureuses victimes, et allez à la mort. Dieu veuille, dans sa clémence, vous accorder la force d'en savourer l'amertume avec patience, et le repentir sincère de votre énorme forfait! Qu'on les emmène. (*On les entraîne.*) Maintenant, lords, en

France! Cette entreprise vous promet, comme à nous, une gloire éclatante. Nous ne doutons plus de l'heureux succès de cette guerre. Puisque Dieu a daigné, dans sa bonté, dévoiler à la lumière cette fatale trahison, qui s'était cachée sur notre route, pour nous traverser à l'entrée de notre carrière, nous devons croire à présent que tous les obstacles s'aplaniront devant nous. Ainsi commençons, chers compatriotes : remettons nos forces entre les mains du Tout-Puissant, et ne différons plus d'entamer l'exécution. Allons gaiement à bord : que les étendards de la guerre se déploient et s'avancent. Plus de roi d'Angleterre, s'il n'est pas aussi roi de France!

(Tous sortent.)

SCÈNE III.

Londres. — La maison de l'hôtesse Quickly, dans East-Cheap.

Entrent PISTOL, NYM, BARDOLPH, LE PAGE de Falstaff, et L'HOTESSE QUICKLY.

L'HOTESSE à Pistol.

Je t'en prie, mon cœur, mon cher petit mari, souffre que je te remène à Staines.

PISTOL.

Non, mon grand cœur est tout navré. Allons, Bardolph, réveille ton humeur joviale; Nym, ranime tes bravades et ta verve; et toi, petit drôle, arme ton courage, car Falstaff est mort : il nous faut témoigner nos regrets.

BARDOLPH.

Je voudrais être avec lui quelque part, soit au ciel ou en enfer.

L'HOTESSE.

Oh! certainement il n'est pas en enfer : il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y fut. Il a fait la plus belle fin; il a passé comme un enfant dans sa robe baptismale! Il était entre midi et une heure, quand il a passé : oui, précisément à la descente de la marée (12); quand une fois j'ai vu qu'il commençait à chiffonner ses draps, à jouer avec des fleurs (13), et à rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai bien vu qu'il n'y avait plus pour lui qu'un chemin à prendre; car il avait le nez aussi pointu que le bec d'une plume. — « Comment donc, sir John? lui dis-je. Qu'est-ce que c'est donc, cher homme? allons, prenez courage. » Mais il se mit à crier, *mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!* trois ou quatre fois; et pour le réconforter, je lui dis qu'il ne devait pas penser à Dieu, que je ne croyais pas qu'il fût encore nécessaire de s'embarrasser la tête de ces pensées-là; mais il me dit pour toute réponse, de lui couvrir davantage les pieds. Je mis ma main dans le lit pour les tâter, et ils étaient froids comme marbre. Je lui tâtai les genoux, et puis un peu plus haut, et de là un peu plus haut encore, mais tout était déja froid comme marbre!

NYM.

On dit qu'il criait après le vin d'Espagne?

L'HOTESSE.

Oh! cela est bien vrai.

BARDOLPH.

Et après les femmes.

L'HOTESSE.

Ah! cela n'est pas vrai, par exemple.

LE PAGE.

Très-vrai; car il a dit que c'étaient des diables incarnés.

L'HOTESSE

Il est vrai qu'il n'a jamais pu souffrir la carnation... C'était une couleur qui ne lui revenait point.

LE PAGE.

Il disait un jour que le diable l'emporterait à cause des femmes.

L'HOTESSE.

Il est bien vrai qu'il déclamait de temps en temps contre les femmes; mais c'est qu'il était goutteux dans ce temps-là, et puis c'était de la prostituée de Babylone qu'il parlait.

LE PAGE.

Ne vous souvenez-vous pas d'un jour qu'il aperçut une mouche sur le nez de Bardolph, et qu'il dit que c'était une âme damnée qui brûlait dans l'enfer?

BARDOLPH.

Eh bien, eh bien! l'aliment qui entretenait ce feu là est au diable. Ce nez rubicond est toute la fortune que j'aie amassée à son service.

NYM.

Décamperons-nous, enfin? Le roi sera parti de Southampton.

PISTOL.

Allons, partons. Tends-moi les lèvres, mon amour; aie bien soin de mes effets et de mes meubles; prends le bon sens pour guide. *Choisissez et payez comptant*, voilà tout ce que tu as à dire. Ne fais crédit à personne; car les sermens ne sont que paille légère, et la foi des hommes ne vaut pas une feuille d'oubli; *tiens bien*, est le meilleur chien de basse-cour, ma poulette; c'est pourquoi, prends *caveto* (14) pour ton conseiller. Va à présent essuyer tes yeux (15). Allons, camarades, aux armes, partons pour la France; et comme des sangsues, mes amis, suçons, suçons jusqu'au sang.

LE PAGE.

Ma foi, c'est une mauvaise nourriture, à ce qu'on dit.

PISTOL, au page.

Prends un baiser sur ses douces lèvres, et marche : allons.

BARDOLPH.

Adieu, notre hôtesse.

NYM.

Je ne saurais t'embrasser, moi; voilà le plaisant de la chose; mais çà n'y fait rien.—Adieu toujours.

PISTOL.

Fais voir que tu es une bonne ménagère; sois sédentaire, je te l'ordonne.

L'HOTESSE.

Bon voyage : adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

France. — Appartement dans le palais du roi de France.

Entrent LE ROI, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE, et suite.

LE ROI DE FRANCE.

Ainsi l'Anglais s'avance contre nous avec une armée nombreuse. Il est important de lui répondre par une défense digne de notre trône. Les ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant et d'Orléans vont partir; et vous aussi, dauphin, pour visiter, réparer et fortifier nos villes de guerre, les pourvoir de braves soldats, et de toutes les munitions nécessaires; car l'Angleterre s'approche avec la violence dont les eaux se précipitent vers un gouffre. Il est donc à propos de prendre toutes les mesures que la prévoyance et la crainte nous conseillent, à la vue des traces récentes qu'a laissées sur nos plaines l'Anglais fatal à la France, qui l'a trop méprisé.

LE DAUPHIN.

Mon auguste père, il convient, sans doute, de nous armer contre l'ennemi. La paix elle-même, quand la guerre serait douteuse, et qu'il ne s'agirait d'aucune querelle, la paix ne doit jamais assez endormir un royaume, pour dispenser de lever, d'assembler des troupes, d'entretenir les places fortes, et de faire tous les préparatifs comme si l'on était menacé d'une guerre : c'est d'après ce principe

que je dis, qu'il est à propos que nous partions tous pour visiter les parties faibles et endommagées de la France; mais faisons-le sans montrer aucune alarme. Non, nous pouvons être aussi tranquilles que si nous apprenions que l'Angleterre fût en mouvement pour une danse moresque de la Pentecôte; car, mon respectable souverain, l'Angleterre a sur son trône un si pauvre roi, son sceptre est le jouet d'un jeune homme si frivole, si extravagant, si superficiel, qu'elle n'est pas dans le cas d'inspirer la crainte.

LE CONNÉTABLE.

Ah! ne parlez pas ainsi, prince dauphin : vous vous méprenez trop sur le caractère de ce roi. Que votre altesse interroge les derniers ambassadeurs; sachez d'eux, avec quelle grandeur il a reçu leur ambassade; de quel nombre de sages conseillers il est environné; combien il est modeste dans ses objections; mais aussi combien il est redoutable par la constance de ses projets, et vous vous convaincrez que ses folies passées n'étaient que le masque du Brutus de Rome, qui cachait la prudence sous le manteau de la folie, comme des jardiniers couvrent de fumier les plantes qui poussent les premières et sont les plus délicates.

LE DAUPHIN.

Non, connétable, il n'en est pas ainsi; mais quoique votre opinion ne soit pas la nôtre, il n'importe. Lorsqu'il est question de se défendre, le mieux est de supposer l'ennemi plus fort qu'il ne le paraît; c'est le moyen d'avoir prévu tous les moyens de défense; car, si ces moyens sont faibles et mesquins,

c'est imiter l'avare qui pour épargner un peu d'étoffe, gâte son vêtement.

LE ROI DE FRANCE.

Voyons dans Henri un ennemi puissant, et songez, princes, à armer tous vos vassaux pour le combattre. Sa race s'est engraissée de nos dépouilles, et il est sorti de cette famille sanguinaire qui nous vint effrayer comme des fantômes jusque dans nos foyers : témoin ce jour trop mémorable de notre honte, où les champs de Crécy virent cette bataille si fatale à la France, lorsque tous nos princes furent enchaînés par le bras de ce prince au nom sinistre, de cet Édouard, dit le prince Noir, tandis que son père, sur le sommet d'une montagne, la tête élevée dans les régions de l'air, et couronnée des rayons dorés du soleil, contemplait son héroïque fils, souriant de le voir mutiler l'ouvrage de la nature, et défigurer toute cette belle jeunesse que Dieu et les Français avaient créée depuis vingt années. Ce Henri est un rejeton de cette tige victorieuse : craignons sa vigueur native et ses hautes destinées.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Des ambassadeurs d'Henri, roi d'Angleterre, demandent audience à votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

Nous la donnerons dans l'instant même. Allez, et introduisez-les. (*Le messager sort avec une partie des seigneurs.*) Vous voyez, mes amis, avec quelle ardeur cette chasse est suivie.

LE DAUPHIN.

Tournez la tête, et vous arrêterez sa course. Les chiens les plus lâches poussent leurs plus bruyans abois, lorsque la proie, qu'ils ont l'air de menacer, court bien loin devant eux. Mon respectable souverain, coupez court avec ces Anglais, et qu'ils apprennent de quelle monarchie vous êtes le chef. Trop de confiance, mon prince, n'est pas un vice aussi bas que le mépris de soi.

Les seigneurs rentrent avec Exeter et une suite.)

LE ROI DE FRANCE.

Venez-vous de la part de notre frère d'Angleterre?

EXETER.

De sa part; et voici le salut qu'il adresse à votre majesté. Il vous demande, au nom du Dieu tout-puissant, de vous dépouiller vous-même, et de déposer cet éclat et ces grandeurs empruntées qui, par le don du ciel, par la loi de la nature et des nations, lui appartiennent à lui et à ses héritiers : oui, de lui rendre cette couronne et tous ces honneurs multipliés, que la force et la coutume attribuent à la couronne de France. Et afin que vous soyez convaincu que ce n'est pas de sa part une réclamation injuste et téméraire, tirée de parchemins vermoulus dans la nuit des siècles, et arrachés de la poussière antique de l'oubli, il vous envoie cette mémorable généalogie dont chaque branche est une preuve démonstrative. (*Il remet un papier au roi.*) Il vous somme de considérer ce lignage; et après que vous aurez vu qu'il descend directement du plus fameux de ses glorieux ancêtres, d'Édouard III, il vous enjoint de céder à l'instant votre couronne et votre

royaume, que vous ne tenez que par usurpation sur lui, qui est né le véritable et le seul propriétaire.

LE ROI DE FRANCE.

Et si on le refuse, qu'arrivera-t-il?

EXETER.

Une contrainte sanglante; car vous cacheriez sa couronne dans les derniers replis de vos cœurs, qu'il irait l'y déterrer : et c'est dans ce projet qu'il s'avance avec des tempêtes menaçantes, des foudres et des tremblemens de terre comme Jupiter. Si sa paisible requête n'est pas écoutée, il vient lui-même vous y contraindre. Il vous enjoint au nom sacré de l'Éternel, de lui remettre sa couronne, et de prendre en pitié toutes les malheureuses victimes, que le monstre affamé de la guerre menace de sa dent affreuse et s'apprête à dévorer; il rejette sur votre tête les larmes des veuves, les cris des orphelins, le sang du peuple égorgé, les gémissemens des jeunes vierges qui vous redemanderont leurs époux, leurs pères et leurs fiancés engloutis dans cette querelle. Voilà sa réclamation, sa menace, et mon message : à moins que le dauphin ne soit présent. S'il est dans cette assemblée, je suis chargé aussi d'un message pour lui.

LE ROI DE FRANCE.

Quant à nous, nous voulons examiner plus à loisir cette réclamation. Demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère d'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Quant au dauphin, je répondrai pour lui. Quel message lui envoie l'Anglais?

EXETER.

Le dédain et le défi, le plus profond mépris, et tout ce qui peut vous l'exprimer, sans avilir sa propre grandeur : voilà l'opinion et le salut qu'il vous adresse. Ainsi parle mon roi ; et si votre père ne répare pas, en satisfaisant sans réserve à toutes ses demandes, l'amère raillerie dont vous avez insulté sa majesté, il vous en punira si sévèrement, que les échos des cavernes et des souterrains de France résonneront de la réponse à vos outrages et des accens de ses canons.

LE DAUPHIN.

Dites-lui que si mon père lui rend une réponse gracieuse, c'est contre ma volonté ; car je ne désire rien tant que de lier une partie avec le roi d'Angleterre ; et c'est dans cette vue que, pour assortir le présent à sa frivolité et à sa jeunesse, je lui ai fait l'envoi de ces balles de paume de Paris.

EXETER.

Et en revanche il fera trembler jusqu'aux fondemens votre Louvre de Paris, fût-il la cour souveraine de la puissante Europe. Et soyez bien sûr que vous serez grandement étonné, comme nous, ses sujets, l'avons été, de trouver une si vaste différence entre ce qu'annonçaient les jours de sa jeunesse, et ce qu'il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il pèse le temps jusqu'au dernier grain du sable, et vos pertes vous l'apprendront s'il s'arrête dans la France.

LE ROI DE FRANCE.

Demain vous serez amplement instruit de nos résolutions.

EXETER.

Expédiez-nous promptement, de crainte que notre roi ne vienne ici lui-même nous demander raison de nos délais : il est déjà descendu sur vos rivages.

LE ROI DE FRANCE.

Vous serez bientôt congédié avec des propositions avantageuses. Ce n'est pas trop d'une courte nuit, pour répondre sur des objets de cette importance.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE CHOEUR.

Ainsi, d'une vitesse égale à celle de la pensée, la scène vole sur une aile imaginaire. Figurez-vous le roi dans l'appareil de la guerre, au pont de Hampton [16], montant sur l'Océan, suivi de sa belle flotte, dont les pavillons de soie agitent l'air et les rayons du soleil matineux : livrez-vous à votre imagination, qu'elle vous montre les mousses gravissant le long des cordages : écoutez le sifflet perçant, qui attache l'ordre à des sons confus : voyez les voiles, enflées par le souffle insinuant des vents invisibles, entraîner, au travers de la mer sillonée, ces masses énormes qui offrent leurs flancs aux vagues superbes : imaginez que vous êtes debout sur le rivage ; d'où vos yeux contemplent une cité mouvante sur les ondes : tel est le tableau que présente cette flotte royale, dirigeant sa course vers Harfleur. Suivez ! suivez ! Attachez votre pensée à la poupe des vaisseaux, et quittez votre Angleterre silencieuse comme la nuit profonde, gardée par des vieillards, des enfans et des femmes, qui tous ont passé ou n'ont pas atteint encore l'âge de la force et de la vigueur. Car quel est celui dont un léger duvet ait orné le menton, qui n'aura pas voulu suivre cette brave

élite de guerriers aux rives de la France? — Que votre pensée travaille et vous y montre un siége : contemplez les canons sur leurs affûts, ouvrant leurs bouches fatales sur Harfleur bloqué. — Supposez que l'ambassadeur revient de la cour des Français, et annonce à Henri que le roi lui offre sa fille Catherine, et avec elle, en dot, quelques vains et stériles duchés. — L'offre ne plaît point à Henri, et déjà l'actif cannonier touche de sa mèche le bronze infernal. Bruit de guerre; on entend une décharge de canons de siége, et tout se renverse devant ses foudres. Continuez d'être favorables, et que vos pensées complètent notre représentation.

(Le chœur sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Harfleur assiégé. — Bruit de guerre.

Entrent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOCESTER, et des soldats avec des échelles de siéges.

LE ROI.

Allons, encore une fois à la brèche, chers amis, encore une fois : emportez-la d'assaut, ou comblez-la de morts. Dans la paix, rien ne sied tant à un homme comme la modeste douceur, et l'humilité; mais lorsque la tempête de la guerre souffle à nos oreilles, alors imitez l'active fureur du tigre : raidissez vos muscles, réveillez tout le sang de vos veines, défigurez vos traits naturels sous ceux d'une rage fa-

rouche, prêtez à votre œil un aspect terrible, qu'il sorte de son orbite, comme le canon braqué : que votre sourcil l'ombrage et inspire autant d'effroi qu'un rocher ruineux, qui semble rejeter sa base minée par les flots rongeurs de l'Océan ; montrez les dents, ouvrez de larges narines, contenez votre haleine, et tendez tous vos esprits jusqu'à leur dernier effort. — Courage ! courage ! nobles Anglais, dont le sang découle d'aïeux à l'épreuve de la guerre, d'ancêtres, qui comme autant d'Alexandres, ont, dans ces contrées, combattu depuis le soleil naissant jusqu'à son coucher, et n'ont reposé leurs épées, que lorsque les ennemis leur ont manqué. Ne déshonorez pas vos mères : prouvez aujourd'hui, que ceux à qui vous donnez le nom de pères, vous ont réellement engendrés : servez de modèle aux hommes d'un sang moins noble, et enseignez-leur à combattre. Et vous, braves milices, dont les membres ont été formés dans l'Angleterre, montrez-nous ici la vigueur du sol qui vous a nourris : faites-nous jurer que vous êtes dignes de votre race. Et je n'en doute point ; car il n'en est aucun de vous, quelle que soit la bassesse obscure de sa condition, dont je ne voie les yeux briller d'un noble feu. Je vous vois tous ardens comme le chien à la lesse, qui n'attend que le signal pour s'élancer. Hé bien, la chasse est ouverte : suivez l'ardeur qui vous emporte, et dans l'assaut, criez : *Dieu pour Henri ! Angleterre et Saint-George !*

(Le Roi sort avec sa suite.)

(Bruit de guerre : on entend une décharge de canons.)

SCÈNE II.

Les troupes défilent.

Entrent NYM, BARDOLPH, et LE PAGE.

BARDOLPH.

Allons, avance, avance ; à la brèche, à la brèche.

NYM.

Caporal, je t'en prie, ne nous presse pas si fort, il fait un peu chaud. Quant à moi, je n'ai pas un magasin de vies. La plaisanterie n'en vaut rien ; voilà le fin mot de l'histoire.

PISTOL.

Ce mot est des plus justes ; car les mauvaises plaisanteries abondent ici, les coups pleuvent de droite et de gauche, les pauvres vassaux du bon Dieu tombent et meurent par milliers, et l'épée et le bouclier s'acquièrent d'immortels honneurs dans des champs de sang.

LE PAGE.

Pour moi, je voudrais être dans une taverne à Londres ; je donnerais bien toute ma gloire à venir, pour un pot de bière et ma sûreté.

PISTOL.

Et moi, s'il ne tenait qu'à faire des souhaits, je ne resterais pas ici non plus, et je ne serais pas dix minutes à t'y rejoindre (17).

LE PAGE.

Voilà qui est aussi bien, mais non pas aussi vrai que le chant d'un oiseau sur la branche.

(Arrive Fluellen, officier gallois.)

FLUELLEN, les poussant.

Sang te Tieu! à la prèche, canaille; afancez-fous!

PISTOL.

Doucement, doucement, grand duc; ne soyez pas si dur pour des hommes d'argile; calmez cette rage, ralentissez cette fougue; allons, de la douceur, mon poulet.

NYM, à Pistol.

Voilà ce qu'on appelle de la belle humeur (*à Fluellen*), et votre seigneurie n'en a que de la mauvaise.

(Nym, Pistol et Bardolph sortent suivis de Fluellen.)

LE PAGE.

Tout jeune que je suis, j'ai bien observé ces trois ferrailleurs. Je ne suis certainement qu'un enfant auprès d'eux trois; mais tels qu'ils sont, s'ils voulaient me servir, il n'y en a pas un d'eux qui fût mon fait; car, par ma foi, ces trois originaux ne font pas ensemble la valeur d'un homme. Ce Bardolph, par exemple, il a le sang blanc et la figure rouge; il a du front, mais il ne se bat pas. — Et ce Pistol : il a une langue à tout tuer et une épée pacifique; ce qui fait qu'il estropie des mots tant qu'on veut; mais il n'entame pas une lance. — Quant à Nym, il a entendu dire que ceux qui parlent le moins sont les plus braves; voilà pourquoi il dédaigne de dire même ses prières, de peur de passer pour un

lâche : mais s'il ne parle guère, il agit encore moins ; car il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne, et encore était-ce contre une borne, un jour qu'il était ivre. Ces gens sont capables de voler tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains ; et le *vol*, ils l'appellent une *acquisition*. Bardolph a volé l'autre jour un étui de luth, l'a porté pendant douze lieues, et puis l'a vendu pour trois demi-sous. Ah ! pour Nym et Bardolph, ce sont, ma foi! les deux doigts de la main en fait en filouterie. A Calais, je les ai vus voler une pelle à feu : ce qui m'a fait penser que ces gens-là avait envie de devenir un jour porteurs de charbon (18). Si je les avais crus, ils avaient bonne envie de me rendre aussi familier avec les poches des autres, que le sont les gants et le mouchoir, mais il n'est pas du tout dans mon caractère, d'ôter de la bourse d'autrui pour mettre dans la mienne ; car c'est le moyen d'empocher des affronts... Ma foi, il faut que je les plante-là et que je cherche quelque meilleure condition. Leur lâcheté me soulève le cœur ; oui, il faut que je les plant e-là.

(Il s'en va.)

(Rentrent Fluellen et Gower, qui le suit.)

GOWER.

Capitaine Fluellen, il faut vous rendre à l'instant aux mines : le duc de Glocester veut vous parler.

FLUELLEN.

Aux mines? Allez-fous-en tire au tuc qu'il n'est pas pon t'aller aux mines; car, foyez-fous, ces mines ne sont pas suifant la tiscipline te la guerre. Les concavités ne sont pas suffisantes ; car, foyez-fous, l'atversaire (fous poufez tire ça au tuc, foyez-fous)

a creusé lui-même touze pieds plus pas que les contre-mines (19). Par Cheshus, j'ai peur qu'il ne nous fasse tous sauter, si l'on ne tonne pas te meilleures ortres.

GOWER.

Le duc de Glocester, qui a la conduite du siége, est dirigé par un Irlandais qui est ma foi un brave homme.

FLUELLEN.

Oh! c'est le capitaine Mackmorris, n'est-ce pas?

GOWER.

Oui, je crois.

FLUELLEN.

Par mon Cheshus, c'est un âne, s'il y en a un tans le monte; et je le prouferai à sa parpe. Il ne connaît pas plus les vrais tisciplines tes guerres, foyez-fous, les tisciplines des Romains, qu'un petit chien.

(Entrent Mackmorris et le capitaine Jamy (20).)

GOWER.

Le voilà qui vient, accompagné du capitaine écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN.

Le capitaine Jamy est un pien merfeilleux et faleureux capitaine: çà n'est pas touteux, et un homme te grante expétition et connaissances tans les anciennes guerres, t'après la science particulière que j'ai moi-même de ses rèkles. Par mon chaufeur! il soutientra sa thèse aussi pien qu'aucun militaire tans le monte, sur les tisciplines tes anciennes guerres tes Romains.

JAMY.

Je vous donne le bonjour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN.

Ponchour à votre cheigneurie, pon capitaine Chamy.

GOWER.

Oh çà! capitaine Mackmorris, venez-vous des mines? Les pionniers ont-ils fini?

MACKMORRIS.

Par Jésus, çà ne vaut pas le diable. L'ouvrage est abandonné, la trompette sonnant la retraite; par ma main que voilà, et par l'âme dé mon père, jé jure que l'ouvrage ne vaut rien. On y a renoncé, sans quoi j'aurais fait sauter la ville, Dieu mé pardonne! en moins d'une heure. Oh! c'est fort mal fait, c'est fort mal fait : par ce bras! c'est mal fait.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je fous en prie, foudriez-fous pien m'accorter, foyez-fous, quelques petites colloques afec fous, comme qui tirait, pour ainsi tire, touchant, ou comme à l'ékard tes tisciplines te la guerre, les guerres tes Romains, par manière te conversation, foyez-fous, et te pure communication t'amitié; et comme qui tirait, pour ainsi tire, pour la satisfaction te mon esprit. Pour à l'ékard te ce qui concerne les rèkles te la tiscipline militaire, voilà le point....

JAMY.

De bonne foi ce sera la meilleure chose du monde, mes bons capitaines, et je m'en vais profiter de cette

occasion, pour prendre congé de vous, avec votre permission.

MACKMORRIS.

Ce n'est pas ici le temps de discourir, Dieu mé pardonne! Le jour est chaud, et le temps et la guerre et lé roi et les ducs : ce n'est pas là le temps dé discourir : la ville est assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche, et nous voilà à causer. Et par lé Christ, nous ne faisons rien; c'est honteux à nous tous tant que nous sommes : Dieu mé pardonne! C'est une honte dé rester tranquilles, c'est une honte, jé lé jure; et il y a tant de gorges à couper et d'ouvrages à faire; et il n'y a rien de fait, lé Christ mé pardonne!

JAMY.

Par la sainte messe, avant que ces yeux-là que vous voyez soient assoupis, je ferai de la bonne ouvrage, ou je serai sur le carreau : oui, et je travaillerai aussi courageusement que je pourrai; c'est bien sûr cela, en deux paroles comme en quatre. Cependant, sur ma foi, je serais bien aise d'entendre quelques questions entre vous deux.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je pense, foyez-fous, sauf fotre correction, qu'il n'y en pas peaucoup de fotre nation....

MACKMORRIS.

Dé ma nation? Qu'est-cé qué c'est qué ma nation? Est-ce uné nation dé lâches, dé bâtards, dé gredins? Qu'est-cé qué c'est qué ma nation? Qui parle dé ma nation?

FLUELLEN.

Foyez-fous, si fous prenez les choses autrement qu'on ne les dit, capitaine Mackmorris, par afenture je pourrais pien penser que fous ne me traitiez pas avec cette affapilité, comme en toute discrétion vous tevez me traiter, foyez-fous, d'autant que je suis autant que fous, tant dans la tiscipline de la guerre, que par mon lignache et en tout autre chenre.

MACKMORRIS.

Jé né vous reconnais pas autant de bravoure qu'à moi, et lé Christ mé pardonne! Jé vous couperai la tête.

GOWER.

Amis, amis! allons, vous vous trompez tous les deux : c'est faute de vous entendre.

JAMY.

Oh! voilà une vilaine sottise.

(On sonne un pourparler.)

GOWER.

La ville demande à parlementer.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, quand il se troufera une meilleure occasion, foyez-fous, je prentrai la liperté te vous tire que je connais les tisciplines de la guerre; et foilà tout.

(Ils partent.)

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR et quelques citoyens sont sur les remparts, aux pieds desquels sont les troupes anglaises. LE ROI HENRI entre avec sa suite.

LE ROI.

Quelle est enfin la résolution du gouverneur? Voici le dernier pourparler que nous admettrons encore. Rendez-vous donc à notre clémence; ou, si vous êtes jaloux de votre destruction, défiez notre dernière fureur. Car, comme il est vrai que je suis soldat, nom qui, dans mes pensées, est celui qui me sied davantage, si je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai plus Harfleur, déjà à demi démoli, qu'il ne soit enseveli sous ses cendres. Les portes de la clémence seront fermées alors, et le soldat, au carnage animé, le cœur endurci et féroce, donnant carrière à sa main sanguinaire, parcourra vos foyers, avec une conscience large comme l'enfer, moissonnant comme l'herbe vos vierges et vos enfans dans la fleur de leur âge. Que m'importe à moi, si la guerre impie, couronnée de flammes comme le prince des démons, et le front tout noirci de feux, exerce toutes les horreurs barbares qui suivent l'assaut et le pillage? Que m'importe à moi, lorsque vous seuls en êtes la cause, si vos chastes vierges tombent sous la main brûlante du viol effréné? Quel mors peut arrêter la licence et ses fureurs, lorsqu'elle roule abandonnée sur la pente de son cours impétueux? Nous épuiserons en vain nos ordres, pour

rappeler des soldats acharnés sur leur proie; autant commander à l'immense Léviathan de venir sur le rivage. Ainsi, habitans d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de votre peuple, tandis que mes soldats sont encore soumis à mes ordres, tandis que le souffle paisible de la clémence écarte encore les nuages impurs et contagieux du meurtre, du pillage et des excès : sinon, attendez-vous à voir dans un moment le soldat aveugle et sanglant, déchirer d'une main odieuse la ceinture de vos jeunes vierges, poussant en vain leurs cris aigus dans les airs, vos vieillards saisis par leurs barbes d'argent, et leurs têtes vénérables écrasées contre les murs, vos enfans empalés nus sur les lances, à la vue de leurs mères éplorées et perçant les nuages de leurs hurlemens, comme jadis les veuves de Judée poursuivaient de leurs clameurs les bourreaux d'Hérode. Que répondez-vous? Voulez-vous vous rendre et prévenir ces maux; ou, coupables d'une défense trop obstinée, vous voir détruits?

LE GOUVERNEUR.

Ce jour est le terme de notre attente. Le dauphin, dont nous avions pressé les secours, nous fait répondre que ses troupes ne sont pas encore prêtes, ni en état de faire lever un si grand siége. Ainsi, roi redouté, nous cédons notre ville et notre vie à votre généreuse clémence : entrez dans notre port, disposez de nous et de nos biens; nous ne pouvons nous défendre plus long-temps.

LE ROI.

Ouvrez vos portes. — Allons, cher oncle Exeter,

entrez dans Harfleur, restez-y, et fortifiez la ville contre les Français. Faites grâce à tous. — Pour nous, cher oncle, l'hiver qui s'approche, et la maladie qui se répand sur nos soldats, nous déterminent à nous retirer vers Calais. Ce soir nous serons votre hôte dans Harfleur, et demain prêts à nous mettre en marche.

(Fanfare : ils entrent dans la ville.)

SCÈNE IV.

Rouen. — Appartement du palais.

Entrent CATHERINE et ALIX.

CATHERINE.

Alix, tu as esté en Angleterre, et tu parles bien le langage?

ALIX.

Un peu, madame.

CATHERINE.

Je te prie, m'enseignez; il faut que j'apprenne à parler. Comment appelez-vous la main, en anglais?

ALIX.

La main? Elle est appelée *de hand*.

CATHERINE.

Et les doigts?

ALIX.

Les doigts? Ma foi, j'ai oublié les doigts; mais je me souviendrai. Les doigts, je pense qu'ils sont appelés *de fingres*; oui, *de fingres*.

CATHERINE.

La main, *de hand;* les doigts, *de fingres*. Je pense que je suis le bon escolier. J'ay gagné deux mots d'anglais vitement. Comment appelez-vous les ongles?

ALIX.

Les ongles? Les appelons *de nails*.

CATHERINE.

De nails. Écoutez; dites-moi si je parle bien : *de hand, de fingres, de nails*.

ALIX.

C'est bien dit, madame; il est fort bon anglais.

CATHERINE.

Dites-moi, en anglais, le bras?

ALIX.

De arm, madame.

CATHERINE.

Et le coude?

ALIX.

De elbow.

CATHERINE.

De elbow. Je m'en fais la répétition de tous les mots que vous m'avez appris dès à présent.

ALIX.

Il est trop difficile, madame, comme je pense.

CATHERINE.

Excusez-moi, Alix. Écoutez : *De hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow*.

ALIX.

De elbow, madame.

CATHERINE.

O seigneur Dieu! je m'en oublie; *de elbow*. Comment appelez-vous le cou?

ALIX.

De neck, madame.

CATHERINE.

De neck? Et le menton?

ALIX.

De chin.

CATHERINE.

De chin? Le cou, *de neck*, le menton, *de chin.*

ALIX.

Oui : sauf votre honneur, en vérité, vous prononces les mots aussi droict que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE.

Je ne doute point d'apprendre par la grâce de Dieu, et en peu de temps.

ALIX.

N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ai enseigné?

CATHERINE.

Non, je réciterai à vous promptement, *de hand*, *de fingres*, *de mails.*

ALIX.

De nails, madame.

CATHERINE.

De nails, *de arm*, *de ilbow.*

ALIX.

Sauf vostre honneur, *de elbow*.

CATHERINE.

Aussi dis-je *de elbow*, *de neck* et *de chin*. Comment appelez-vous les pieds et la robe?

ALIX.

De foot, madame, et *de gown*.

CATHERINE.

De foot, de gown (21)? O seigneur Dieu! ce sont mots de son mauvais, corruptible, grossier et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde : il faut *de foot* et *de gown* néanmoins. Je réciterai une autre fois ma leçon ensemble; *de hand*, *de fingres*, *de nails*, *de arm*, *de elbow*, *de neck*, *de chin*, *de foot* et *de gown*.

ALIX.

Excellent, madame.

CATHERINE.

C'est assez pour une fois. Allons-nous à disner.

SCÈNE V.

Autre salle du même palais.

LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON, LE CONNÉTABLE DE FRANCE et autres seigneurs.

LE ROI DE FRANCE.

Il est certain qu'il a passé la rivière de Somme.

LE CONNÉTABLE.

Si nous n'allons pas le combattre, mon roi, renonçons donc à vivre en France; abandonnons tout, cédons nos riches vignobles à ce peuple barbare.

LE DAUPHIN.

O *Dieu vivant!* quelques boutures sorties de nous, le superflu du luxe de nos ancêtres, nos rejetons, entés sur un tronc sauvage et inculte, s'élèveront-ils si rapidement jusqu'aux nues, et surpasseront-ils en hauteur la tige dont ils sont sortis?

BOURBON.

Des Normands; oui, des bâtards normands! Mort de ma vie! s'il faut qu'ils traversent ainsi le royaume sans combat, je veux vendre mon duché pour acheter une chaumière et quelque marais fangeux dans cette île irrégulière d'Albion.

LE CONNÉTABLE.

Dieu des batailles! où donc ont-ils puisé cette ardeur? Leur climat n'est-il pas couvert de brouillards

et engourdi par le froid? Le soleil ne jette qu'à regret sur leur île de pâles rayons; il tue leurs fruits de ses sombres regards : leur bière, de l'eau et de l'orge fermenté, boisson faite pour des chevaux poussifs, peut-elle donc échauffer à ce degré leur sang épais, et l'enflammer de cette bouillante valeur? Et le sang français, avivé encore par les esprits du vin, paraîtra-t-il glacé auprès du leur? Oh! pour l'honneur de notre patrie, ne restons pas oisifs et immobiles comme ces glaçons que l'hivèr suspend au bord de nos toits, tandis qu'un peuple, né dans le berceau des frimas, répand des flots de braves jeunes gens dans nos riches campagnes; pauvres, il faut en convenir, par les maîtres qu'elles nourrissent.

LE DAUPHIN.

Par l'honneur et la foi des chevaliers, nos dames se raillent de nous; elles disent hautement que notre vigueur est épuisée, et qu'elles prodigueront leurs faveurs à la jeunesse anglaise, pour repeupler la France de bâtards belliqueux.

BOURBON.

Elles nous renvoient aux écoles de danse de l'Angleterre, et nous conseillent d'apprendre leurs cabrioles et leurs lavoltes (22), disant que toutes nos grâces sont dans nos talons, et que c'est dans la fuite que nos sublimes talens se déploient.

LE ROI DE FRANCE.

Où est le héraut Montjoie? Ordonnez-lui de partir sur-le-champ. Qu'il aille saluer l'Anglais d'un insultant défi. — Allons, princes, volez à la plaine, et

que l'honneur et le courage donnent à vos cœurs une trempe plus dure que l'acier de vos épées. Charles d'Albret, connétable de France; vous aussi, d'Orléans, Bourbon et Berri, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne; et vous, Châtillon, Rambure, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Roussi et Fauconberg, Foix, Lestrelles, Boucicaut et Charolais; grands ducs, princes, comtes, barons, lords et chevaliers, grands par vos titres, allez vous laver de ce grand opprobre : arrêtez dans sa course Henri d'Angleterre qui traverse en vainqueur notre royaume, et vengez l'insulte de ses panonceaux teints du sang de Harfleur. Fondez sur son armée comme un torrent de neiges fond sur les vallées dont l'humble profondeur reçoit les flots que vomissent les Alpes! tombez sur lui; vous avez assez de forces : ramenez-le dans les murs de Rouen captif, enchaîné sur un char victorieux.

LE CONNÉTABLE.

Voilà le rôle qui sied aux grands d'une nation! J'ai un regret, c'est que l'ennemi soit si peu nombreux et si faible, que ses soldats soient épuisés de faim et des fatigues de leur marche : car, j'en suis sûr, aussitôt qu'il verra paraître notre armée, son cœur s'abîmera dans la crainte, et son plus grand exploit sera de nous offrir sa rançon.

LE ROI DE FRANCE.

Allez donc, lord connétable : hâtez le départ de Montjoie; qu'il déclare à l'Anglais que nous envoyons savoir de lui quelle rançon il veut donner. Vous, prince dauphin, vous resterez avec nous dans Rouen.

LE DAUPHIN.

Non, mon père, j'en conjure votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

N'insistez point : vous resterez avec nous.—Allons, partez, connétable ; et vous aussi, princes, et rapportez-nous promptement la nouvelle du désastre de l'Anglais.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

GOWER et FLUELLEN.

GOWER.

Hé bien, capitaine Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Je fous assure qu'il y a d'excellente pesogne à ce pont.

GOWER.

Le duc d'Exeter est-il en sûreté?

FLUELLEN.

Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon, et c'est un homme que ch'aime et que ch'onore te toute mon âme, te tout mon cœur, te tout mon respect, pour toute ma vie, te toutes mes forces et te tout mon poufoir. Il n'a pas eu (Tieu soit loué et péni !) le plus petit accident du monde. Il a conserfé le pont le plus facilement, afec une excellente tiscipline. Il y a là, au pont, un ancien lieutenant ;

je crois, sur ma conscience, que c'est un autre Marc-Antoine pour la faleur; cependant c'est un homme qui n'a pas la moindre réputation tans le monde; mais je lui ai fu faire tes choses faillantes.

GOWER.

Comment l'appelez-vous ?

FLUELLEN.

On l'appelle l'*Anchienne Pistol*.

GOWER.

Je ne le connais pas.

(Entre Pistol.)

FLUELLEN.

Vous ne le connaissez pas ? Foilà l'homme.

PISTOL.

Capitaine, je te prie de me faire un plaisir. Le duc d'Exeter a beaucoup d'amitié pour toi.

FLUELLEN.

Moi, j'en remercie Tieu; il est vrai que j'ai mérité t'afoir quelque part tans son amitié.

PISTOL.

Un certain Bardolph, soldat intrépide et courageux, a, par un sort cruel et par un tour furieux de l'inconstante roue de cette écervelée de fortune, cette aveugle déesse qui se balance sur une pierre qui roule sans fin...

FLUELLEN.

Afec votre permission, enseigne Pistol, la téesse fortune est représentée afeugle afec un panteau tefant les yeux pour fous faire ententre que la fortune est afeugle : et on la peint aussi afec une roue,

pour fous faire foir, et c'est la morale qu'il en faut tirer, qu'elle tourne toujours et qu'elle est inconstante, et qu'elle n'est que mutapilités et ficissitudes : et son pied, foyez-fous, est posé sur une pierre sphérique qui roule, roule, roule... A dire frai, le poëte en fait une très-excellente tescription : la fortune, foyez-fous, est une excellente morale.

PISTOL.

La fortune est l'ennemie de Bardolph, et le regarde d'un mauvais œil; car il a volé un ciboire, et il doit être pendu : cela fait une vilaine mort. Le gibet est bon pour les chiens; mais l'homme devrait en être exempt. Ne souffre donc pas que le chanvre lui coupe le sifflet. Exeter a prononcé l'arrêt de mort, pour un ciboire de peu de valeur : ainsi, va donc, et parle; le duc t'écoutera : empêche que le fil de la vie du pauvre Bardolph ne soit coupé avec une ficelle d'un sou et d'un manière ignominieuse. Parle, capitaine, en faveur de sa vie, et je serai reconnaissant de ce service.

FLUELLEN.

Anchienne Pistol, je fois pien à peu près ce que fous foulez dire.

PISTOL.

Allons tant mieux pour vous.

FLUELLEN.

Certainement, Pistol, il n'y a pas là te quoi tire tant mieux; car, foyez-fous, il serait mon frère, que che prierais le tuc te suivre son pon plaisir, et te le faire exécuter; car il faut observer la tiscipline.

PISTOL.

Meurs, et va à tous les diables, et figue pour ton amitié.

FLUELLEN.

Fort pien.

PISTOL.

Je te souhaite une figue d'Espagne [23]!

(Pistol sort.)

FLUELLEN.

Fort pon.

GOWER.

Cet homme-là, c'est le plus fieffé misérable qui fut jamais. Je le remets bien à présent; c'est un infâme entremetteur, un coupe-jarret.

FLUELLEN.

Je fous assure qu'il proférait sur le pont les plus prafes paroles qu'on puisse jamais foir dans les plus peaux jours te l'été; mais cela est égal, ce qu'il vient te me tire... C'est fort pien... Je vous assure que quand l'occasion se troufera...

GOWER.

Par Dieu! c'est un filou, un bouffon, un fripon, qui de temps en temps va à la guerre, pour avoir l'avantage, à son retour à Londres, de se parer du costume d'un militaire. Ces drôles-là savent, à point nommé, les noms de tous les chefs d'une armée; ils vous diront par cœur tout ce qui s'est passé dans le service, et où il s'est fait; ils vous nommeront les lieux où il y aura eu la moindre escarmouche : *c'était à tel endroit, à telle brèche, à tel ou tel convoi;* il vous diront qui s'est distingué, qui fut tué, qui

s'est déshonoré, quels étaient les postes de l'ennemi; et ils vous rendent cela dans les meilleurs termes de guerre, qu'ils vous assaisonnent des juremens les plus nouveaux (24). Et vous ne sauriez vous imaginer l'effet merveilleux que des moustaches taillées sur le patron de celles du général, et d'horribles cris, contrefaisant ceux d'un camp, font parmi des bouteilles fumantes et des esprits abreuvés de bière mousseuse. Oh! il faut apprendre à connaître ces misérables, qui font la honte du siècle; ou bien vous feriez d'étranges méprises.

FLUELLEN.

Tenez, capitaine Gower, che vous dirai pien une chose, c'est que che m'aperçois pien, qu'il n'est pas tout ce qu'il foutrait pien faire accroire au monte qu'il est. A la première occasion que che pourrai troufer le moindre trou tans son pourpoint, che lui ferai sentir ma façon te penser. — Écoutez; voilà le roi qui vient : il faut que che lui parle sur ce qui se passe au pont. (*Entrent le roi, Glocester, des soldats.*) Tieu pénisse fotre machesté!

LE ROI.

Eh bien, Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Moi! Oui, sous le bon plaisir de fotre majesté. Le tuc t'Exeter a très-galamment conservé le pont. Les Français se sont retirés, foyez-fous, et il y a te peaux et libres passages à présent. Par sainte Marie, l'atversaire aurait eu la possession du pont; mais il a été forcé te se retirer, et le tuc d'Exeter est le

maître tu pont. Ah ! je peux pien assurer fotre machesté que c'est un prafe homme que ce tuc.

LE ROI.

Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen ?

FLUELLEN.

La *pertition* te l'atfersaire a été très-grante, fort raisonnaplement grante. Sainte Marie ! pour moi, che pense que le tuc n'a pas perdu un seul homme, sinon un qui a pien l'air d'être pentu pour afoir folé une église, un certain Pardolph... Si fotre machesté sait qui c'est ; c'est un homme qui a le fisache pourchonné et tout coufert de poutons, et comme une flamme artente, et tont les lèfres étoupent le nez, et sont comme un charpon te feu, tantôt pleues et tantôt rouges ; mais son nez est expédié à présent, et son feu est éteint ; ainsi n'en parlons plus.

LE ROI.

Je voudrais nous voir défaits ainsi de tous les pillards de son espèce. — Et nous enjoignons expressément que, dans notre marche aux travers des campagnes, on n'enlève rien des villages par violence, qu'on ne prenne rien qu'on ne le paie, qu'on n'insulte pas le dernier des Français d'aucune parole de mépris ou de reproche. Quand la douceur et la cruauté jouent à qui aura un royaume, c'est le joueur le plus doux qui gagne.

(On entend la trompette du héraut.)

(Montjoie s'avance.)

MONTJOIE.

Vous me reconnaissez à mon habillement [25] ?

LE ROI.

Oui, je te reconnais. Qu'as-tu à m'apprendre?

MONTJOIE.

Les intentions de mon maître.

LE ROI.

Déclare-les.

MONTJOIE.

Voici ce que dit mon roi. — « Annonce à Henri » d'Angleterre que, quoique nous ayons paru morts, » nous n'étions qu'endormis. La prudence est un » meilleur soldat que la témérité. Dis-lui que nous » aurions pu le repousser à Harfleur, mais que nous » n'avons pas jugé à propos de venger l'injure qu'elle » ne fût à son comble. — Maintenant c'est à notre » tour à parler, et notre voix est la voix d'un souve- » rain. L'Anglais se repentira de sa folie; il sentira » sa faiblesse et admirera notre patience. Dis-lui de » songer à sa rançon : elle doit être proportionnée » aux pertes que nous avons essuyées, au nombre » de sujets que nous avons perdus, à l'insulte que » nous avons dévorée; et si la réparation égalait la » grandeur des offenses, sa faiblesse succomberait » sous le poids. Pour payer nos pertes, son trésor » est trop pauvre : pour payer l'effusion de notre » sang, les troupes de son royaume entier sont en » nombre insuffisant. Et quant à l'insulte qui nous a » été faite, sa personne même, à nos pieds proster- » née, ne serait qu'une faible et indigne satisfaction. » A ce discours ajoute le défi; et finis par lui décla- » rer qu'il a dévoué et perdu ceux qui le suivent, » et que leur condamnation est prononcée. » —

Ainsi parle le roi mon maître : là finit mon ministère.

LE ROI.

Je connais ton rang. Quel est ton nom ?

MONTJOIE.

Montjoie.

LE ROI.

Tu remplis bien ton office. Retourne sur tes pas, et dis à ton roi : — Qu'en ce moment je ne le cherche pas, et que je serais bien aise de marcher sans empêchement jusqu'à Calais. Car, pour avouer la vérité, quoique la prudence défende un pareil aveu devant un ennemi rusé, qui sait prendre avantage de tout, mes soldats sont considérablement affaiblis par la maladie [26]; leur nombre est diminué, et le peu qui m'en reste ne vaut guère mieux qu'un pareil nombre de Français. — Tant que mes soldats étaient frais et pleins de santé, je te dis, héraut, que je croyais voir sur deux jambes anglaises marcher trois Français. — Que Dieu me pardonne si je me vante à ce point. C'est votre air de France qui souffle ce vice en moi; et je dois pourtant me le reprocher. — Pars, et dis à ton maître que tu m'as trouvé ici : ma rançon est ce corps frêle et chétif, mon armée n'est plus qu'une garde faible et consumée par la maladie. Cependant, que Dieu soit mon guide, et nous marcherons en avant, quand le roi de France lui-même, ou tout autre voisin, s'opposerait à notre passage. (*Il lui remet une bourse.*) Voilà pour te payer ton message, Montjoie. Va : dis à ton maître de bien se consulter. Si nous pouvons passer, nous passerons; si l'on veut nous en empêcher,

nous rougirons de votre sang vos noirs sillons. Adieu, Montjoie. En deux mots, voici notre réponse. Dans l'état où nous sommes, nous n'irons pas chercher le combat : et dans l'état où nous sommes, nous déclarons que nous ne l'éviterons pas. Rends cette réponse à ton roi.

MONTJOIE.

Elle sera fidèlement rendue. Je remercie votre majesté.

(Montjoie s'en va.)

GLOCESTER.

J'espère qu'ils ne viendront pas nous attaquer à présent.

LE ROI.

Nous sommes dans la main de Dieu, et non pas dans les leurs. — Marchez au pont : la nuit s'approche. — Nous camperons au delà de la rivière; et demain matin, ordonnez qu'on marche en avant.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Le camp français, à Azincourt.

Entrent LE CONNÉTABLE DE FRANCE, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN, RAMBURE, et autres seigneurs.

LE CONNÉTABLE.

Par Dieu ! j'ai bien la meilleure cuirasse du monde. Que n'est-il jour !

LE DUC D'ORLÉANS.

J'avouerai que vous avez une excellente cuirasse; mais aussi vous rendrez justice à mon cheval.

LE CONNÉTABLE.

Oh! cela est vrai; c'est le meilleur cheval de l'Europe.

LE DUC D'ORLÉANS.

Le matin n'arrivera-t-il donc jamais?

LE DAUPHIN.

Duc d'Orléans, et vous seigneur connétable, vous parlez de cheval et de cuirasse?...

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh! en fait de ces deux meubles, vous êtes aussi bien pourvu qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN.

Que cette nuit est longue! — Je ne changerais pas mon cheval pour aucun qui ne marche que sur quatre pieds; il bondit au-dessus de terre comme une balle garnie de crin : c'est le *cheval volant*, le Pégase *aux narines de feu*. Une fois en selle, je vole, je suis un faucon; il trotte dans l'air, et la terre résonne quand il la touche : oui, la corne de son sabot est plus musicale et plus harmonieuse que la flûte d'Hermès.

LE DUC D'ORLÉANS.

Il est couleur de muscade.

LE DAUPHIN.

Et chaud comme le gingembre. C'est un coursier digne de Persée : il n'est formé que d'air et de feu. Si l'on découvre en lui quelque mélange des grossiers

élémens de la terre et de l'eau, ce n'est que dans sa patiente tranquillité, lorsque son maître le monte. C'est là ce qui s'appelle un cheval; et tous les autres, auprès de lui, ne méritent que le nom de bêtes de somme.

LE CONNÉTABLE.

Oui, prince, on peut dire que c'est le cheval le plus accompli et le plus excellent qu'il y ait.

LE DAUPHIN.

C'est le prince des coursiers : son hennissement ressemble à la voix impérieuse d'un monarque, et son port majestueux vous force à lui rendre hommage...

LE DUC D'ORLÉANS.

Allons, en voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LA DAUPHIN.

Je dis plus encore, il faut n'avoir pas l'ombre d'esprit pour n'être pas en état, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, de chanter les louanges de mon cheval sans se répéter : c'est un sujet aussi inépuisable que la mer. Faites des langues éloquentes de tous les grains de sable, mon cheval peut les occuper toutes. Il est digne d'être loué par un souverain, et monté par le souverain d'un souverain. Enfin, il mérite que tout l'univers, connu et inconnu, ne fasse autre chose que de l'admirer. J'ai fait un jour un sonnet à sa louange, qui commençait ainsi : *Merveille de la nature....*

LE DUC D'ORLÉANS.

J'ai vu un sonnet pour une maîtresse qui commençait de même.

LE DAUPHIN.

Eh bien, ils auront donc imité celui que j'ai composé pour mon coursier, car mon cheval est ma maîtresse.

LE DUC D'ORLÉANS.

Votre maîtresse porte bien.

LE DAUPHIN.

Oui, moi seul; c'est là le mérite, la perfection exigée d'une bonne maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

Ma foi, l'autre jour il m'a semblé que votre maîtresse vous a durement mené.

LE DAUPHIN.

Peut-être la vôtre en a fait de même.

LE CONNÉTABLE.

La mienne n'était pas bridée.

LE DAUPHIN.

Elle était donc vieille et tranquille, et vous galopâtes comme un kerne d'Irlande (27), sans votre haut-de-chausse français et avec des caleçons étroits.

LE CONNÉTABLE.

Vous vous connaissez en équitation.

LE DAUPHIN.

Recevez donc une leçon de moi. Ceux qui chevauchent ainsi et sans précaution, tombent dans de sales fondrières : je préfère mon cheval à ma maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

J'aimerais autant que ma maîtresse fût une rosse.

LE DAUPHIN.

Je te dis, connétable, que ma maîtresse porte ses propres cheveux.

LE CONNÉTABLE.

Je pourrais en dire autant si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN.

Le chien est retourné à son vomissement, et là truie lavée au bourbier (28). Tu te sers de tout.

LE CONNÉTABLE.

Cependant je ne me sers pas de mon cheval pour maîtresse, ou d'un pareil proverbe mal à propos.

RAMBURE.

Seigneur connétable, sont-ce des étoiles ou des soleils qui brillent sur la cuirasse que j'ai vue ce soir dans votre tente ?

LE CONNÉTABLE.

Ce sont des étoiles.

LE DAUPHIN.

Il en tombera quelques-unes demain, j'espère.

LE CONNÉTABLE.

Et cependant mon ciel n'en manquera pas encore pour cela.

LE DAUPHIN.

Cela peut bien être, car vous en avez tant de superflues ! et cela vous ferait plus d'honneur qu'il y en eût quelques-unes de moins.

LE CONNÉTABLE.

C'est comme votre cheval qui porte tant de louan-

ges, et qui n'en trotterait pas moins bien quand quelques-unes de vos forfanteries seraient démontrées.

LE DAUPHIN.

Ne fera-t-il donc jamais jour? — Je veux trotter demain l'espace d'un mille, et que mon chemin soit pavé de faces anglaises.

LE CONNÉTABLE.

Moi je n'en dirai pas autant de peur qu'on ne me fît en face l'affront de me démentir; mais je voudrais en effet de tout mon cœur qu'il fît jour, pour bien frotter les oreilles aux Anglais.

LE DAUPHIN.

Qui veut courir les risques avec moi de leur faire une vingtaine de prisonniers?

LE CONNÉTABLE.

Il faut que vous commenciez par vous exposer au risque de l'être vous-même.

LE DAUPHIN.

Allons, il est minuit : je vais m'armer.

(Il sort.)

LE DUC D'ORLÉANS.

Le dauphin soupire après le jour.

RAMBURE.

Il meurt d'envie de manger les Anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je crois qu'il peut bien manger tous ceux qu'il tuera.

LE DUC D'ORLÉANS.

Par la blanche main de ma dame, c'est un aimable prince.

LE CONNÉTABLE.

Jurez plutôt par son pied, afin qu'elle puisse d'un pas effacer le serment.

LE DUC D'ORLÉANS.

Tout ce qu'on peut dire de lui, c'est que c'est peut-être l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE.

Agir c'est être actif, et il sera toujours agissant.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je n'ai jamais ouï-dire qu'il ait fait de mal à personne.

LE CONNÉTABLE.

Et je vous jure qu'il ne commencera pas encore demain; il conservera cette bonne réputation.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je sais qu'il a du courage.

LE CONNÉTABLE.

Je me suis laissé dire la même chose par quelqu'un qui le connaît mieux que vous.

LE DUC D'ORLÉANS.

Qui cela?

LE CONNÉTABLE.

Par Dieu! c'est lui-même qui me l'a dit, et il a ajouté qu'il ne se souciait pas qu'on le sût.

LE DUC D'ORLÉANS.

Il n'a pas besoin de cette précaution; son mérite n'est point caché.

LE CONNÉTABLE.

Sur ma foi, très-caché. Il n'y a jamais eu que son

laquais qui l'ait vu; mais sa valeur est comme le faucon encore coiffé de son chaperon : quand on le lâchera, on verra son essor.

LE DUC D'ORLÉANS.

Jamais la haine n'a dit du bien de son ennemi.

LE CONNÉTABLE.

Je paierai ce proverbe d'un autre : Jamais l'amitié n'est exempte de flatterie.

LE DUC D'ORLÉANS.

Et moi je répondrai par cet autre : Rendez même au diable ce qui lui est dû.

LE CONNÉTABLE.

C'est bien dit. Vous avez votre âme pour jouer le rôle du diable. Je riposte à ce proverbe par ces mots : La peste du diable !

LE DUC D'ORLEANS.

Vous êtes le plus fort de nous deux aux proverbes. Le trait d'un fou est bientôt lancé.

LE CONNÉTABLE.

Vous avez lancé le vôtre de travers.

LE DUC D'ORLÉANS.

Ce n'est pas la première fois que vous avez été manqué.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Seigneur connétable, les Anglais ne sont plus qu'à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE.

Qui en a mesuré l'espace ?

LE MESSAGER.

Le seigneur Grandpré.

LE CONNÉTABLE.

C'est un brave homme, et qui a une grande expérience. — Je voudrais qu'il fît jour. Hélas ! le pauvre Henri d'Angleterre ne soupire pas comme nous, je crois, après la naissance du jour.

LE DUC D'ORLÉANS.

Quel est donc ce rêve-creux et pauvre roi d'Angleterre, pour venir rêver avec ses stupides Anglais si loin des lieux de sa connaissance?

LE CONNÉTABLE.

Si les Anglais avaient un grain de bon sens, ils se sauveraient.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh! c'est de bon sens qu'ils manquent; car si leurs cervelles avaient la moindre défense intellectuelle, jamais ils ne pourraient porter des casques si pesans.

RAMBURE.

Il faut avouer que cette île d'Angleterre produit de valeureuses créatures : leurs dogues, par exemple, sont d'un courage non pareil.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh! pardieu! oui; voilà d'excellens chiens qui vont se jeter les yeux fermés dans la gueule d'un ours, qui leur écrase la tête d'un coup de dent comme des pommes cuites. C'est comme si vous disiez que c'est une mouche bien courageuse que celle qui ose aller prendre son déjeuner sur les lèvres d'un lion.

LE CONNÉTABLE.

Précisément : vous avez raison, et les hommes de ce pays-là ressemblent aussi un peu à leurs dogues dans leur manière lourde et pesante d'attaquer, et de laisser leur esprit avec leurs femmes ;c ar donnez-leur bien à mâcher de grosses tranches de bœuf, et puis fournissez-les de fer et d'acier, ils dévoreront comme des loups, et se battront comme des diables.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oui, mais ces pauvres Anglais sont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien, s'il en est ainsi, vous verrez que demain ils n'auront d'appétit que pour manger, et point du tout pour se battre : allons, il est temps de nous armer. Irons-nous nous équiper?

LE DUC D'ORLÉANS.

Il est deux heures. — Hé bien, avant qu'il en soit dix, nous aurons à nous chacun une centaine d'Anglais.

(Ils partent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

LE CHOEUR.

Maintenant figurez-vous ce temps de la nuit où l'on n'entend plus qu'un faible murmure, où les aveugles ténèbres remplissent l'immense vaisseau de l'univers. De l'un à l'autre camp, dans le sein obscur de la nuit, le bourdonnement des deux armées diminue par degrés. Les sentinelles, de leurs postes éloignés, s'entendent presque parler. Les feux des deux camps se répondent, et, à leurs pâles lueurs, chaque armée voit les casques et les visages ennemis dessinés dans l'ombre. Le coursier menace le coursier, et perce l'oreille engourdie de la nuit de ses fiers et longs hennissemens. Des tentes s'élève un bruit de hâtifs marteaux qui, sous leurs coups précipités, achèvent ou polissent l'armure des chevaliers, signal de terribles apprêts. Les coqs des hameaux voisins chantent, les cloches sonnent, et nomment la troisième heure du paresseux. Fiers de leur nombre, et pleins de sécurité, les Français présomptueux jouent aux dez les Anglais qu'ils dédaignent : dans leur impatience, ils querellent la marche rampante de la nuit, qui, comme une fée difforme et boiteuse, se traîne à pas si lents. Les malheureux Anglais, condamnés à périr comme des victimes, son assis et

mornes auprès de leurs feux, et ruminent dans leurs pensées les dangers du lendemain. A leur triste maintien, à leurs visages hâves et décharnés, à leurs habits usés par la guerre, on les prendrait, aux rayons de la lune, pour autant de fantômes hideux. — Que celui qui suivra de l'œil le chef royal de ces troupes délabrées, marchant de garde en garde, et d'une tente à l'autre, crie en le voyant : Louange et gloire sur sa tête ! Il visite sans cesse toute son armée, et adresse à tous le salut du matin, avec un modeste sourire, les appelant, *mes frères*, *mes amis*, *mes compatriotes*. Sur son noble visage, on ne voit rien qui annonce l'armée formidable dont il est environné ; nulle impression de pâleur ne trahit ses veilles et la fatigue de la nuit. Son air est dispos ; une douce majesté, une sérénité gaie, brillent dans ses yeux, où le soldat, pâle auparavant et abattu, puise l'espérance et la force. Ainsi que le soleil, son œil généreux verse dans tous les cœurs une douce influence qui dissout les glaces de la crainte. — Vous, honorable assemblée de tous les rangs, contemplez ici un faible portrait de Henri, sous le voile de la nuit, tel que mes débiles pinceaux peuvent l'ébaucher. De là notre scène doit passer au champ de bataille. Mais, ô quelle pitié ! Combien nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt, par le spectacle de quelques fleurets émoussés et gauchement engagés dans une ridicule pantomime de combat ! Cependant, asseyez-vous, et voyez, en vous figurant la vérité par son imitation imparfaite.

(Le chœur s'en va.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp anglais, près d'Azincourt.

LE ROI, BEDFORD et GLOCESTER.

LE ROI.

Glocester, il faut l'avouer, nous sommes dans un grand péril : notre courage doit donc s'agrandir. (*Au duc de Bedford.*) Bonjour, mon frère.—Dieu tout-puissant ! toujours quelque dose de bien repose dans le sein du mal même, si les hommes se donnaient la peine de l'y chercher. Ce dangereux voisin qui est si près de nous, nous rend diligens et matineux ; et c'est à la fois un avantage pour la santé et les soins du ménage. L'ennemi est aussi pour nous une sorte de conscience extérieure, qui nous prêche notre devoir : elle nous avertit de nous bien préparer pour la fin que nous nous proposons. C'est ainsi que l'homme peut cueillir quelques gouttes de miel sur la ronce la plus sauvage, et tirer une morale de l'enfer lui-même. (*Entre Erpingham.*) Bon jour, vieux sir Thomas Erpingham ; un bon coussin pour cette tête à cheveux blancs te siérait mieux que l'aride gazon de France.

ERPINGHAM.

Non, mon souverain : cette tente me plaît davantage, puisque je puis dire : je suis couché comme un roi.

LE ROI.

Il est bon que l'homme apprenne de l'exemple

d'autrui à chérir ses peines : cela soulage l'âme; et quand le cœur est excité, les organes, quoique morts auparavant, ressuscitent de leur léthargie. Jetant leur vieille peau, ils se meuvent avec une nouvelle légèreté. Prête-moi ton manteau, sir Thomas. (*A Bedford et à Glocester.*) Mes deux frères, recommandez-moi aux princes qui sont dans notre camp : saluez-les de ma part, et dites-leur de se rendre, sans délai, dans ma tente.

GLOCESTER.

Nous le ferons, mon souverain.

ERPINGHAM.

Suivrai-je votre majesté?

LE ROI.

Non, mon brave chevalier. Va, avec mes frères, trouver les lords d'Angleterre : nous avons, mon âme et moi, quelque chose à débattre ensemble, et je serai bien aise d'être seul.

ERPINGHAM.

Que le Dieu des cieux vous comble de ses bénédictions, noble Henri!

LE ROI.

Grand merci, cœur fidèle; tes paroles rendent l'assurance.

(Ils sortent.)

(Entre Pistol.)

PISTOL.

Qui va là?

LE ROI.

Ami.

PISTOL.

Raisonne un peu avec moi. Es-tu officier, ou es-tu d'extraction basse et populaire?

LE ROI.

Je suis officier dans une compagnie.

PISTOL.

Portes-tu la pique guerrière?

LE ROI.

Précisément. Et vous, qui êtes-vous?

PISTOL.

Aussi bon gentilhomme que l'empereur.

LE ROI.

Vous êtes donc plus que le roi?

PISTOL.

Le roi est un bon enfant et un cœur d'or : c'est un brave homme, un vrai fils de la gloire, de bonne famille, et d'un bras robuste et vaillant. Je suis son dévoué serviteur, et du plus profond de mon âme. J'aime cet aimable ferrailleur.—Comment t'appelles-tu, toi?

LE ROI.

Henri le roi.

PISTOL.

Le Roi? Ce nom sent le Cornouailles. Es-tu de ce pays-là?

LE ROI.

Non, je suis Gallois.

PISTOL.

Connais-tu Fluellen?

LE ROI.

Oui.

PISTOL.

Dis-lui que je lui frotterai la tête avec son *poireau*, le jour de Saint-David.

LE ROI.

Prenez garde, vous-même, de ne pas porter votre poignard trop près de votre chapeau, de peur qu'il ne vous en frotte la vôtre.

PISTOL.

Est-ce que tu es son ami?

LE ROI.

Et son parent aussi.

PISTOL.

Eh bien, alors, figue pour toi.

LE ROI.

Grand merci. Dieu vous conduise!

PISTOL.

Je m'appelle Pistol.

(Il s'en va.)

LE ROI.

Votre nom s'accorde bien avec votre air bouillant.

(Entrent Fluellen et Gower.)

GOWER.

Capitaine Fluellen...

FLUELLEN.

Enfin, au nom de Chechu-Christ, parlez plus pas : il n'y a rien dans le monde de plus étonnant, que de voir qu'on n'observe pas les anchiennes prérogatifes et lois de la guerre. Si fous fouliez seulement

prendre la peine d'examiner les guerres de Pompée le-Grand, fous ferriez, je fous assure, qu'il n'y a point de pavardage ni d'enfantillage dans le camp de Pompée; je fous assure, que fous ferriez les cérémonies de la guerre, et les soins de la guerre, et les formes de la guerre être tout autrement.

GOWER.

Quoi! l'ennemi fait tant de bruit! vous l'avez entendu toute la nuit?

FLUELLEN.

Et si l'ennemi est un âne, un sot, un pafard fanfaron, faut-il, croyez-fous, que nous soyons aussi, foyez-fous, âne, sot, et pafard de fanfaron? En ponne conscience, qu'en pensez-fous?

GOWER.

Je parlerai plus bas.

FLUELLEN.

Je fous en prie et je fous en supplie.

(Ils s'en vont.)

LE ROI.

Quoiqu'il paraisse un peu de la vielle méthode, il y a beaucoup d'exactitude et de valeur dans ce Gallois.

(Arrivent John Bates, Court et Williams.)

COURT.

Mon John Bates, n'est-ce pas là le jour qui pointe là-bas?

BATES.

Je m'imagine que oui; mais, ma foi, nous n'avons pas sujet de souhaiter l'arrivée du jour.

WILLIAMS.

Oui, c'est bien le commencement du jour que nous voyons là-bas; mais en verrons-nous la fin? Qui va là?

LE ROI.

Ami.

WILLIAMS.

De quelle compagnie?

LE ROI.

De celle de sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS.

Ah! c'est un bon vieux commandant, et le plus excellent des hommes. Et que pense-t-il, je vous prie, de notre présente situation?

LE ROI.

Il nous regarde comme des gens jetés sur un banc de sable par un coup de vent, et qui n'attendent plus que la prochaine marée pour être tout-à-fait engloutis.

BATES.

Il n'a pas dit sa pensée au roi, n'est-ce pas?

LE ROI.

Non; il ne serait pas fort à propos qu'il lui fît cette confidence; car, je vous le dis, même à vous, que je regarde le roi, après tout, comme n'étant qu'un homme comme moi. La violette n'a pas d'autre odeur pour lui que pour moi; l'air agit sur lui comme sur moi; enfin ses sens sont affectés des objets comme les sens des autres hommes. Mettez à part cette pompe qui l'environne; une fois dépouillé et

nu, vous ne verrez plus en lui qu'un homme; et quoique ses affections soient montées plus haut que les nôtres, cependant quand elles s'affaissent, elles descendent aussi rapidement qu'elles étaient montées. Par conséquent, quand il voit qu'il a sujet d'appréhender, comme nous le voyons, il n'est pas douteux que la crainte doit produire chez lui la même sensation que chez nous : c'est pourquoi il ne conviendrait pas que personne lui inspirât la moindre alarme, de peur que, s'il venait à la laisser voir, cela ne décourageât son armée.

BATES.

Qu'il montre autant de courage qu'il voudra, je gage que, malgré tout le froid qu'il fait cette nuit, il ne serait pas fâché de se voir plongé dans la Tamise jusqu'au cou; pour moi, je vous assure que je voudrais l'y voir, et moi y être à côté de lui à toute aventure, pourvu que nous fussions débarrassés d'ici.

LE ROI.

Ma foi, je vous dirai franchement, d'après ma conscience, ce que je pense du roi. Je crois, sur mon honneur, qu'il ne souhaite pas de se voir ailleurs qu'où il est.

BATES.

Dans ce cas, je voudrais qu'il fût ici seul : cela ferait qu'il serait bien sûr d'être rançonné, et cela sauverait la vie à bien des pauvres malheureux.

LE ROI.

Je suis persuadé que vous ne lui voulez pas assez de mal, pour souhaiter qu'il fût ici tout seul. Tout

ce que vous dites là, j'en suis sûr, n'est que pour sonder les gens, et savoir ce qu'ils pensent. Quant à moi, il me semble que je ne pourrais désirer de mourir en aucun autre endroit qu'en la compagnie du roi, surtout sa cause étant aussi juste, et sa querelle aussi honorable.

BATES.

C'est dire plus que nous n'en savons, ou plus que nous devrions chercher à pénétrer; car tout ce que nous avons besoin de savoir, c'est que nous sommes sujets du roi. Si sa cause est injuste, l'obéissance que nous lui devons efface pour nous le crime, et nous en absout.

WILLIAMS.

Mais aussi, si la cause est injuste, le roi lui-même a un terrible compte à rendre, lorsque toutes ces jambes, ces bras et ces têtes, qui auront été coupés dans une bataille, se rejoindront au jour du jugement, et lui crieront : *Nous sommes morts à tel endroit,* les uns en jurant, d'autres en implorant un chirurgien, d'autres laissant leurs pauvres femmes derrière eux, d'autres sans payer leurs dettes, d'autres laissant leurs enfans orphelins et nus. J'ai grand'peur encore qu'il y en ait bien peu qui meurent la conscience en état de grâce, de tous ceux qui sont tués dans une bataille. Car enfin, comment peuvent-ils mettre ordre à leur salut, quand ils n'ont que le sang en vue? Or, si ces gens-là ne meurent pas en état de grâce, ce sera une mauvaise affaire pour le roi qui les aura conduits là, puisque lui désobéir serait contre tous les devoirs d'un sujet.

LE ROI.

Ainsi, si un fils que son père envoie faire le négoce, se corrompt sur la mer, et manque l'objet de sa mission, son crime, suivant votre règle, doit donc retomber sur son père qui l'a envoyé? ou bien encore, si un domestique, qui par ordre de son maître, portant une somme d'argent, est attaqué par des voleurs, meurt chargé d'un amas d'iniquités, vous accuserez donc le maître d'être l'auteur de la damnation de son domestique? Mais il n'en est pas ainsi. Le roi n'est pas obligé de répondre des fautes personnelles et particulières de ses soldats, non plus que le père de celles de son fils, ni le maître de celles de son domestique : car, il ne projette nullement leur mort, quand il exige leur service. De plus, il n'est point de roi, quelque bonne que puisse être sa cause, qui puisse se flatter, lorsqu'il en faut venir à la décider par les armes, de la disputer avec une armée de soldats sans tache et sans reproche. Il y en aura peut-être parmi eux, qui seront coupables d'avoir comploté quelque meurtre; d'autres, d'avoir séduit quelques vierges innocentes par un odieux parjure; d'autres se seront servis du prétexte de la guerre, pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice, après avoir troublé la paix publique par leurs brigandages et leurs vols. Or, si ces sortes de gens ont su tromper la vigilance des lois, et se soustraire à la punition qui leur était due, quoiqu'ils puissent se sauver des mains des hommes, ils n'ont point d'ailes pour échapper à celles de Dieu. La guerre est son prevôt, la guerre est sa vengeance;

ensorte que ces hommes se trouvent pour leurs anciennes offenses contre les lois du roi, punis alors dans la querelle de ce même roi. Ils ont sauvé leur vie des lieux où ils craignaient de la perdre, pour la venir perdre où ils croyaient la sauver. Alors, s'ils meurent sans y être préparés, le roi n'est pas plus coupable de leur damnation, qu'il ne l'était auparavant des crimes et des iniquités pour lesquelles la vengeance céleste les a visités. Le roi est bien responsable des devoirs qu'il impose à chacun de ses sujets; mais chaque sujet, et non pas le roi, est seul responsable de son âme. Tout soldat devrait donc faire comme un malade sur son lit de mort, purger sa conscience de tout ce qui peut la souiller; et alors, s'il meurt dans cet état, la mort devient pour lui un avantage; s'il survit, c'est toujours avoir bien heureusement employé son temps, que de l'avoir passé à cette préparation; et celui qui échappe au trépas, ne pèche sûrement point, en pensant que c'est à l'offrande volontaire qu'il a faite à Dieu de sa vie, qu'il doit l'avantage d'avoir survécu ce jour-là, afin de rendre témoignage à sa grandeur et d'enseigner aux autres comment ils doivent se préparer.

WILLIAMS.

Il est certain que les crimes de chaque homme qui meurt mal, ne peuvent retomber que sur lui, et que le roi ne saurait en répondre.

BATES.

Je n'exige pas qu'il réponde pour moi, quoique je sois bien déterminé à me battre vigoureusement pour lui.

LE ROI.

J'ai moi-même entendu le roi dire de sa propre bouche, qu'il ne voudrait pas être rançonné.

WILLIAMS.

Ah! il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur : mais quand notre tête sera tombée de nos épaules, on peut bien le rançonner alors, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI.

S'il m'arrive de vivre assez pour voir cet affront, je ne me fierai jamais plus à sa parole.

WILLIAMS.

Vous nous chargerez donc de lui demander compte; c'est s'exposer au danger de faire éclater un vieux fusil, que de se livrer à un ressentiment particulier contre un monarque. Autant vaudrait essayer de faire un glaçon du soleil, en le rafraîchissant avec une plume de paon en guise d'éventail. *Vous ne vous fierez plus à sa parole.* Allons, sottise que vous avez dites là.

LE ROI.

Votre reproche a quelque chose de trop franc, et je m'en fâcherais, si le temps était propice.

WILLIAMS.

Eh bien, faisons-en un sujet de querelle, que nous viderons, si tu survis.

LE ROI.

Je l'accepte.

WILLIAMS.

Mais comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI.

Donne-moi quelque gage, et je le porterai à mon chapeau : alors, si tu oses le reconnaître, j'en ferai le sujet de ma querelle.

WILLIAMS.

Tiens, voilà mon gant : donne-moi le tien.

LE ROI.

Le voilà.

WILLIAMS.

Je le porterai aussi à mon chapeau; et si jamais, demain une fois passé, tu oses me venir dire : *C'est là mon gant*, par la main que voilà, je t'appliquerai un soufflet.

LE ROI.

Si jamais je vis assez pour le voir, je t'en ferai raison.

WILLIAMS.

Tu aimerais autant être pendu.

LE ROI.

Oui, je le ferai, fusses-tu en la compagnie du roi.

WILLIAMS.

Tiens ta parole, adieu.

BATES.

Quittez-vous bons amis, enfans que vous êtes; soyez amis : nous avons assez à démêler avec le faucon, si nous savions bien compter.

LE ROI.

Sans doute, les Français peuvent parier vingt

têtes [29] contre nous, qu'ils nous battront : mais ce n'est pas trahir l'Angleterre, que de couper des têtes françaises; et demain le roi lui-même se mettra à en rogner. (*Les soldats sortent.*) *Sur le compte du roi! notre vie, nos âmes, nos dettes, nos tendres épouses, nos enfans, et nos péchés, mettons tout sur le compte du roi!* — Il faut donc que nous soyons chargés de tout. — O dure condition, compagne inséparable de la grandeur, d'être soumis aux propos de chaque sot qui n'a d'autre sentiment que celui de ses contrariétés! Combien de paisibles jouissances de l'âme dont sont privés les rois, et que goûtent leurs sujets! Eh! que possèdent donc les rois, que leurs sujets ne partagent pas aussi, si ce n'est ces grandeurs, et ces pompes publiques! Et qu'es-tu, idole qu'on appelle grandeur? Quelle espèce de divinité es-tu, toi dont tout le privilége est de souffrir mille chagrins mortels, dont sont exempts tes adorateurs? Quel est ton produit annuel? quelles sont tes prérogatives? O grandeur! montre-moi donc ta valeur? Qu'avez-vous de réel, vains hommages? Es-tu rien de plus, que la place, le degré, une illusion, une forme extérieure, qui imprime le respect et la crainte aux autres hommes? Et le monarque est plus malheureux d'être craint, que ses sujets de le craindre. Que reçois-tu souvent, que le poison de la flatterie, au lieu des douceurs d'un hommage sincère? O superbe majesté, la maladie te saisit! commande donc alors à tes grandeurs de te guérir. Penses-tu que la brûlante fièvre sera chassée de tes veines par de vains titres enflés par l'adulation? Cédera-t-elle à des génuflexions respec-

tueuses? peux-tu, quand tu dis au pauvre de fléchir le genou, en exiger et obtenir la santé. Non, rêve de l'orgueil, qui enlèves si adroitement à un roi son repos : je suis un roi, moi, qui t'apprécie ; je sais que ni le baume qui consacre les rois, ni le sceptre, ni le globe, ni l'épée, ni le bâton de commandement, ni la couronne impériale, ni la robe de pourpre, tissue d'or et de perles, ni l'amas des titres exagérés qui précèdent le nom de roi, ni le trône sur lequel il s'assied, ni ces flots de pompe qui battent ces hautes régions du monde, rien de tout cet attirail, posé sur la couche royale, ne les fait dormir d'un sommeil aussi profond que le dernier des esclaves, qui, l'esprit vide et le corps rempli du pain amer de l'indigence, va chercher le repos : jamais il ne voit l'horrible spectre de la nuit, fille des enfers : le jour, depuis son lever jusqu'à son coucher, il se couvre de sueur sous l'œil de Phœbus ; mais toute la nuit il dort en paix dans un tranquille Élysée; et le lendemain, à la naissance du jour, il se lève, il aide à Hypérion à atteler ses coursiers à son char, et il suit la même carrière, pendant le cours éternel de l'année, dans la chaîne d'un travail utile, jusqu'à son tombeau. Aux vaines grandeurs près, ce misérable, dont les jours se succèdent dans les travaux, et les nuits dans le repos, aurait l'avantage sur le monarque. Le dernier des sujets, membre qui contribue à la paix de sa patrie, en jouit; et dans son cerveau grossier, le paysan ne sait guère combien de veilles il en coûte au roi pour maintenir cette paix, dont il goûte le mieux les douces heures !

(Entre Erpingham.)

ERPINGHAM.

Mon prince, vos lords, impatiens de votre absence, parcourent le camp pour vous rencontrer.

LE ROI.

Respectable et brave chevalier, allez les rassembler dans ma tente; j'y serai avant vous.

ERPINGHAM.

Je vais remplir vos ordres.

(Il sort.)

LE ROI.

O Dieu des batailles! donne la trempe de l'acier au cœur de mes soldats! Écarte d'eux la peur! Ote-leur la faculté de compter, si le nombre des ennemis devait glacer leur courage! Pas aujourd'hui, ô Dieu! non, ne te souviens point aujourd'hui de la faute que mon père a commise pour saisir la couronne! J'ai rendu de nouveaux honneurs aux cendres de Richard, et j'ai versé sur lui plus de larmes de repentir que le coup mortel n'a fait sortir de son sein de gouttes de sang: j'entretiens d'une aumône journalière cinq cents pauvres qui, deux fois le jour, lèvent vers le ciel leurs mains flétries, et le prient de pardonner le sang répandu: j'ai bâti deux chapelles, où des prêtres austères entonnent leurs chants solennels pour le repos de l'âme de Richard; je ferai plus encore, quoique, hélas! tout ce que je peux faire ne soit d'aucune valeur, et le repentir vient encore après implorer de toi le pardon.

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Mon souverain !

LE ROI.

Est-ce la voix de mon frère Glocester que j'entends? —Oui, je connais le sujet qui vous amène.—Je vais m'y rendre avec vous. — Et le jour, et vous, mes amis, tout attend après moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le camp des Français.

LE DAUPHIN, LE DUC D'ORLÉANS, RAMBURE et autres.

LE DUC D'ORLÉANS.

Le soleil dore notre armure ; allons, mes pairs.

LE DANPHIN.

Montez à cheval. — Mon cheval! Hola, *valets*, *laquais*.

LE DUC D'ORLÉANS.

O noble courage !

LE DAUPHIN.

Vià (30) *! — Les eaux et la terre.*

LE DUC D'ORLÉANS.

Rien puis ? L'air et le feu ?

LE DAUPHIN.

Ciel! Cousin Orléans ! (*Entre le connétable.*) Allons, seigneur connétable.

LE CONNÉTABLE.

Écoutez comme nos coursiers hennissent et appellent leurs cavaliers.

LE DAUPHIN.

Montez-les, creusez dans leurs flancs de profondes plaies; que leur sang bouillant jaillisse jusqu'aux yeux des Anglais, et les épouvante de l'excès de leur courage. Allons!

RAMBURE.

Quoi, voulez-vous leur faire pleurer le sang à nos chevaux? Comment distinguerons-nous alors leurs larmes naturelles?

(Arrive un messager.)

LE MESSAGER.

Pairs de France, les Anglais sont rangés en bataille.

LE CONNÉTABLE.

A cheval, vaillans princes! à cheval sans délai. Jetez seulement un regard sur cette troupe chétive et affamée, et la seule présence de votre belle armée va pomper le reste de leur courage, et ne laisser d'eux que des squelettes et des cadavres de soldats. Il n'y a pas de quoi employer tous nos bras. A peine reste-t-il dans leurs veines épuisées assez de sang pour teindre d'une marque d'honneur chacune de nos haches; il faudra que nous les renfermions aussitôt faute de victimes. Le souffle de votre valeur les renversera. Non, n'en doutez pas, mes nobles seigneurs, nos goujats même et nos paysans, peuple inutile et surnuméraire qui s'attroupe en tumulte autour de nos escadrons de bataille, suffiraient pour

purger cette plaine d'un ennemi en désordre; et nous pourrions rester au pied de la montagne, spectateurs oisifs. Mais l'honneur nous le défend. Que dirai-je de plus? Si peu que nous fassions, tout sera fini. Ainsi, que les trompettes sonnent la chasse et le signal du combat; car notre approche va répandre une si grande terreur sur leur champ de bataille, que les Anglais vont se coucher à terre, et se rendre.

(Entre Grandpré.)

GRANDPRÉ.

Pourquoi tardez-vous si long-temps, nobles seigneurs de France? Là-bas ces cadavres insulaires, presque réduits à leurs os, figurent bien mal, aux clartés du matin, sur un champ de bataille. Leurs enseignes délabrées flottent en déplorables lambeaux, et notre souffle les agite en passant avec mépris. Le farouche Mars semble sans ressource dans leur armée ruinée, et ne jette sur cette plaine qu'un regard indifférent au travers de la visière de son casque rouillé. Leurs cavaliers semblent autant de candélabres immobiles (31) qui portent leurs torches; et leurs pauvres montures, dont les flancs et la peau sont pendantes, laissent tomber la tête; ils ouvrent à demi des yeux pâles et éteints, et la bride, souillée d'herbes remâchées, reste sans mouvement dans leur bouche inanimée: déjà leurs derniers exécuteurs, les funestes corbeaux, volent au-dessus de leurs têtes, impatiens d'entendre sonner leur heure. Les termes manquent pour faire de ce cadavre d'armée le tableau qu'elle présente aux yeux.

LE CONNÉTABLE.

Ils ont récité leurs dernières prières, et n'attendent plus que la mort.

LE DAUPHIN.

Voulez-vous que nous envoyions de la nourriture et des habits neufs aux soldats, et des fourrages à leurs chevaux affamés, et que nous les combattions après ?

LE CONNÉTABLE.

Je n'attends que mon hausse-col : allons, au champ de bataille. Je vais prendre pour étendard la banderole d'une trompette, afin de prévenir tout retard. Allons, partons : le soleil s'est élevé dans les airs, et nous dépensons le jour dans l'inaction.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp anglais.

L'armée anglaise, GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, ERPINGHAM, SALISBURY et WESTMORELAND.

GLOCESTER.

Où est le roi ?

BEDFORD.

Il est monté à cheval pour aller reconnaître leur armée.

WESTMORELAND.

Ils ont soixante mille combattans.

EXETER.

C'est cinq contre un! et des troupes toutes fraîches.

SALISBURY.

Que le bras de Dieu combatte avec nous! c'est une périlleuse partie! Dieu soit avec vous tous, princes! Je vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous revoir que dans les cieux, allons, point de tristesse... Mon noble lord Bedford, mon cher lord Glocester; — et vous, mon digne lord Exeter, et toi, mon tendre parent : — braves guerriers, adieu tous.

BEDFORD.

Adieu, brave Salisbury; que le bonheur t'accompagne!

EXETER.

Adieu, cher lord : combats vaillamment aujourd'hui; mais je te fais injure en t'y exhortant : tu es pétri de valeur.

BEDFORD.

Sa valeur égale sa bonté : ce sont la valeur et la bonté d'un prince.

WESTMORELAND.

Oh! que nous eussions seulement ici dix mille de ces hommes qui se reposent aujourd'hui en Angleterre des travaux de la semaine!

(Entre le roi.)

LE ROI.

Quel est celui qui fait ce vœu? Vous, cousin Westmoreland? Non, mon beau cousin : si nous sommes destinés à mourir, nous sommes assez nombreux, et notre patrie perd assez en nous perdant : si nous sommes destinés à vivre, moins nous serons de combattans, plus notre part de gloire sera

riche. Que la volonté de Dieu soit faite! je te prie de ne pas souhaiter un seul homme de plus. Par Jupiter, je ne convoite point l'or, ni ne m'inquiète qui vit et prospère à mes dépens : peu m'importe si d'autres usent mes vêtemens : tous ces biens extérieurs ne touchent point mes désirs; mais si c'est un crime de convoiter l'honneur, je suis le plus coupable de tous les hommes qui respirent. Non, non, mon cousin, ne souhaitez pas un Anglais de plus. Par la paix de Dieu, je ne voudrais pas, dans l'espérance dont mon cœur est plein, perdre de cette gloire, ce qu'il en faudrait seulement partager avec un homme de plus. Oh! n'en souhaitez pas un de plus! Allez plutôt, Westmoreland, publier, au milieu de mon camp, qùe celui qui ne se sent pas d'humeur d'être de ce combat ait à partir : son passe-port sera signé, et sa bourse remplie d'écus pour le reconduire chez lui. Je ne voudrais pas mourir dans la compagnie d'un soldat qui craindrait de mourir de société avec nous. Ce jour est appelé, *la fête de Saint-Crépin* (32). Celui qui survivra à cette journée, et retournera dans son pays, sautera de joie, quand on nommera cette fête, et s'enorgueillira au nom de Crépin. S'il voit un long âge, il fêtera tous les ans ses amis, la veille de ce grand jour, et il dira : *C'est demain la Saint-Crépin* : et alors il déboutonnera son manteau, et montrera ses cicatrices. Les vieillards oublient; mais quand ils oublieraient tout le reste, ils se souviendront toujours, avec orgueil, et se vanteront, avec emphase, des exploits qu'ils auront faits en cette journée; et alors nos noms seront aussi familiers dans leur bouche, que ceux de leur

propre famille. Le roi Henri, Bedford, Exeter, Warwick et Talbot, Salisbury et Glocester seront toujours rappelés de nouveau, et salués à pleines coupes. Le père, en cheveux blancs, racontera cette histoire à son fils; et d'aujourd'hui à la fin des siècles, ce jour solennel ne passera jamais, qu'il n'y soit fait mention de nous; de nous, petit nombre d'heureux, troupe de frères : car celui qui verse aujourd'hui son sang avec moi, sera mon frère. Fût-il né dans la condition la plus vile, ce jour va l'anoblir : et les gentilshommes d'Angleterre, qui reposent en ce moment dans leur lit se croiront maudits de ne s'être pas trouvés ici. Comme ils se verront petits dans leur estime, quand ils entendront parler quelqu'un des guerriers qui auront combattu avec nous le jour de Saint-Crépin!

(Entre Salisbury.)

SALISBURY.

Mon souverain, hâtez-vous de vous préparer : les Français sont rangés dans un bel ordre de bataille, et vont nous charger avec impétuosité.

LE ROI.

Tout est prêt, si nos cœurs le sont.

WESTMORELAND.

Périsse l'homme, dont le cœur recule en ce moment!

LE ROI.

Quoi, cousin, tu ne souhaites donc pas à présent du secours à l'Angleterre.

WESTMORELAND.

Par l'esprit de Dieu, mon prince, je voudrais que

vous et moi tout seuls, sans autre secours, pussions expédier ce combat !

LE ROI.

Allons, tu viens de rétracter ton vœu et de retrancher cinq mille hommes, et cela me fait bien plus que de nous en souhaiter un seul de plus. (*A tous les chefs.*) Vous connaissez tous vos postes : Dieu soit avec vous !

(Fanfares. Entre Montjoie.)

MONTJOIE.

Une seconde fois, je viens savoir de toi, roi Henri, si tu veux à présent composer pour ta rançon, avant ta ruine certaine : car, tu n'en peux douter, tu es si près de l'abîme, que tu ne peux éviter d'y être englouti. De plus, ému de pitié, le connétable te prie d'avertir ceux qui te suivent, de songer à se repentir de leurs fautes, afin que leurs âmes puissent, dans une douce et paisible retraite, sortir de ces plaines, où les corps de ces infortunés doivent rester gisans et pourir.

LE ROI.

Qui t'a envoyé cette fois ?

MONTJOIE.

Le connétable de France.

LE ROI.

Je te prie, reporte-lui ma première réponse : dis-leur, qu'ils achèvent ma ruine, et qu'alors ils vendent mes ossemens. Grand Dieu ! pourquoi prennent-ils à tâche d'insulter ainsi des hommes infortunés ? Celui qui jadis vendit la peau du lion, tandis que l'animal vivait encore, fut tué en le chassant. Nom-

bre de nos corps, je n'en doute point, trouveront leur tombeau dans le sein de leur patrie; et je me flatte qu'au-dessus d'eux, le bronze attestera aux siècles futurs l'ouvrage de cette journée; et ceux qui laisseront leurs honorables ossemens dans la France, mourant en hommes courageux, quoique ensevelis dans votre fange, y trouveront la gloire : le soleil viendra les y saluer de ses rayons, et exaltera leur honneur jusqu'aux cieux : il ne vous restera que les parties terrestres pour infecter votre climat et enfanter une peste sur la France [33]. Songe bien à la bouillante valeur de nos Anglais : quoique mourante, comme un boulet amorti qui ne fait plus que glisser sur le sable, elle se relève et détruit encore dans son nouveau cours; ses derniers bonds donnent une mort aussi fatale. Permets que je me vante à tes yeux. — Dis au connétable que nous sommes des guerriers mal vêtus comme en un jour de travail; que notre éclat et notre dorure sont ternis par une marche pénible, pendant la pluie, dans vos sillons. Il ne reste pas dans notre armée, et c'est, je pense, une assez bonne preuve que nous ne fuirons pas, une seule plume aux panaches, et le temps et l'action ont usé notre parure guerrière. Mais, par mon baptême, nos cœurs sont parés, et mes pauvres soldats me promettent qu'avant que la nuit vienne, ils seront vêtus de robes fraîches et nouvelles, ou qu'ils arracheront ces panaches neufs et brillans qui ornent la tête des Français, et qu'ils les mettront hors d'état de servir. S'ils tiennent leur parole, comme ils la tiendront, s'il plaît à Dieu, ma rançon alors sera facile à recueillir. Héraut, épargne tes peines. Offi-

cieux héraut, ne viens plus me parler de rançon : ils n'en auront point d'autre, je le jure, que ces membres; et s'ils les ont dans l'état où je compte les laisser, ils n'en retireront pas grande valeur : annonce-le au connétable.

MONTJOIE.

Je le ferai, roi Henri; et je prends congé de toi : tu n'entendras plus la voix du héraut.

(Il sort.)

LE ROI.

Et moi, j'ai bien peur que tu ne reviennes encore parler de rançon.

(Entre le duc d'York.)

YORK.

Mon souverain, je vous demande à genoux la grâce de conduire l'avant-garde.

LE ROI.

Conduis-la, brave York. Allons, soldats, marchons en avant. — Et toi, grand Dieu, dispose à ta volonté de cette journée!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le champ de bataille. Bruits de guerre, combats, etc.

Arrivent **PISTOL**, **UN SOLDAT FRANÇAIS**, et l'ancien **PAGE** de Falstaff.

PISTOL.

Rends-toi, chien de Français.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Je pense que vous êtes le gentilhomme de bonne qualité.

PISTOL.

Qualité, dis-tu?— Es-tu gentilhomme? Comment t'appelles-tu? Réponds-moi.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

O Seigneur Dieu !

PISTOL.

O Seigneur Diou doit être un gentilhomme! Fais bien attention à ce que je te vais dire, ô Seigneur Diou, et observe-le. Tu meurs par l'épée, à moins, ô Seigneur Diou, que tu ne me donnes une grosse rançon.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh! prenez miséricorde.—Ayez pitié de moi.

PISTOL.

Moy ne fera pas mon affaire; il m'en faut quarante *moys* (34), ou bien je t'arracherai les entrailles sanglantes.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Est-il impossible d'échapper à la force de ton bras ?

PISTOL.

Brass ! Quoi, du cuivre? Tu m'offres du cuivre à présent, impudent satyre?

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh ! *pardonnez-moi !*

PISTOL.

Ah! est-ce là ce que tu veux dire? Est-ce là une tonne de *moys?* Écoute un peu ici, page, demande pour moi à ce vil Français comment il s'appelle.

LE PAGE, au Français.

Écoutez : comment êtes-vous appelé ?

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Monsieur le Fer.

LE PAGE.

Il dit qu'il s'appelle Monsieur Fer.

PISTOL.

Monsieur Fer ! Ah! par Dieu, je le ferrerai, je le ferlherai, je le ferrèterai. Rends-lui cela en français.

LE PAGE.

Je ne sais pas ce que c'est que ferrer, ferreter et ferlher en français.

PISTOL.

Dis-lui qu'il se prépare; car je vais lui couper le cou.

LE SOLDAT FRANÇAIS, au page.

Que dit-il, monsieur ?

LE PAGE.

Il me commande de vous dire que vous vous teniez prêt : car ce soldat-ci est disposé, tout à cette heure, à couper votre gorge.

PISTOL.

Oui, couper gorge, par ma foi, présent, à moins que tu ne me donnes des écus, et de bons écus, ou je te mets en pièces avec cette épée que voilà.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner. Je suis un gentilhomme de bonne maison : gardez ma vie, et je vous donnerai deux cents écus.

PISTOL.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE PAGE.

Il vous prie d'épargner sa vie, parce qu'il est un homme de bonne famille, et qu'il vous donnera, pour sa rançon, deux cents écus.

PISTOL.

Dis-lui que ma fureur s'apaisera, et que je prendrai ses écus.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Petit monsieur, que dit-il ?

LE PAGE.

Qu'il est contre son jurement de pardonner aucun prisonnier : néanmoins, pour les écus que vous promettez, il est content de vous donner la liberté et le franchissement.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Sur mes genoux, je vous donne mille remercîmens, et je m'estime heureux d'être tombé entre

les mains d'un chevalier, je pense, le plus brave, et le plus distingué seigneur de l'Angleterre.

PISTOL.

Interprète-moi cela, page.

LE PAGE.

Il dit qu'il vous fait à genoux mille remercîmens, et qu'il s'estime très-heureux d'être tombé entre les mains d'un seigneur, à ce qu'il croit, le plus brave, le plus généreux et le plus distingué de toute l'Angleterre.

PISTOL.

Comme il est vrai que je respire, je veux montrer quelque clémence. Allons, suis-moi, chien de Français.

LE PAGE.

Suivez, vous, ce grand capitaine. (*Le soldat et Pistol s'en vont.*) Je n'ai, ma foi, encore jamais vu une voix aussi bruyante sortir d'un cœur aussi vide : aussi cela vérifie bien le proverbe qui dit : *Que les tonneaux vides sont les plus sonores.* Bardolph et Nym avaient cent fois plus de courage que ce diable de hurleur qui, comme celui de nos antiques farces, se rogne les ongles avec un poignard de bois. Tout le monde en peut faire autant. Ils sont pourtant tous deux pendus : et il y a long-temps que celui-ci aurait été leur tenir compagnie, s'il osait voler quelque chose sans regarder derrière lui. Il faut donc que je reste, moi, avec les goujats qui ont la garde du bagage de notre camp. Les Français feraient un beau butin sur nous, s'ils le savaient ; car il n'y a personne pour le garder que des enfans.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Autre partie du champ de bataille. Bruits de guerre.

LE CONNÉTABLE, LE DUC D'ORLÉANS, BOURBON, LE DAUPHIN et RAMBURE.

LE CONNÉTABLE.

O diable !

LE DUC D'ORLÉANS.

Ah ! seigneur ! la journée est perdue, tout est perdu !

LE DAUPHIN.

Mort de ma vie ! tout est abîmé : tout ! La honte se pose avec un rire moqueur sur nos panaches, et nous couvre d'un opprobre éternel. *O méchante fortune !* — Ne nous abandonne pas.

(Bruit de guerre d'un moment.)

LE CONNÉTABLE.

Allons, tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN.

O honte qui ne passera point ! Poignardons-nous nous-mêmes. Sont-ce là ces misérables soldats dont nous avons joué le sort aux dés ?

LE DUC D'ORLÉANS.

Est-ce là le roi à qui nous avons envoyé demander sa rançon ?

BOURBON.

Opprobre ! éternel opprobre ! Partout la honte ! — Mourons à l'instant. — Retournons encore à la charge ; et que celui qui ne voudra pas suivre Bour-

bon, se sépare de nous, et aille, son bonnet à la main comme un lâche entremetteur, se tenir à la porte pendant qu'un esclave aussi grossier que mon chien, souille de ses embrassemens la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE.

Que le désordre, qui nous a perdus, nous sauve maintenant ! Allons par pelotons, offrir notre vie à ces Anglais, ou mourons avec gloire.

LE DUC D'ORLÉANS.

Nous sommes encore assez d'hommes vivans dans cette plaine, pour étouffer les Anglais dans la presse au milieu de nous, s'il est possible encore de rétablir un peu d'ordre.

BOURBON.

Au diable l'ordre, à présent ! — Je vais me jeter dans le fort de la mêlée. Abrégeons la vie : autrement notre honte durera trop long-temps.

SCÈNE VI.

Autre partie du champ de bataille.

Bruits de guerre. LE ROI HENRI entre avec ses soldats, puis EXETER et suite.

LE ROI.

Nous nous sommes conduits à merveille, braves compatriotes : mais tout n'est pas fait ; les Français tiennent encore la plaine.

EXETER.

Le duc d'York se recommande à votre majesté.

LE ROI.

Vit-il, cher oncle? Trois fois, dans l'espace d'une heure, je l'ai vu terrassé, et trois fois se relever et combattre. De son casque à son éperon, il n'était que sang.

EXETER.

C'est en cet état, le brave guerrier, qu'il est couché, engraissant la plaine; et à ses côtés sanglans est aussi gisant le noble Suffolk, compagnon fidèle de ses honorables blessures! Suffolk a expiré le premier; et York, tout mutilé, se traîne auprès de son ami, se plonge dans le sang figé où baigne son corps, et soulevant sa tête par sa chevelure, il baise les blessures ouvertes et sanglantes de son visage, et lui crie : « Arrête encore, cher Suffolk, mon âme veut accompagner la tienne dans son vol vers les cieux. Chère ombre, attends la mienne; elles voleront unies ensemble, comme dans cette plaine glorieuse et dans ce beau combat, nous sommes restés unis en chevaliers. » Au moment où il disait ces mots, je me suis approché et je l'ai consolé. Il m'a souri, m'a tendu sa main, et serrant faiblement la mienne, il m'a dit : — Cher lord, recommande mes services à mon souverain. Ensuite il s'est retourné, et il a jeté son bras blessé autour du cou de Suffolk, et a baisé ses lèvres; et ainsi marié à la mort, il a scellé de son sang le testament de sa tendre amitié, qui a si glorieusement fini. Cette noble et tendre scène m'a arraché ces pleurs que j'aurais voulu étouffer; mais

j'ai perdu le mâle courage d'un homme; toute la faiblesse d'une femme a amolli mon âme, et a fait couler de mes yeux un torrent de larmes.

LE ROI.

Je ne blâme point vos larmes; car, à votre seul récit, il me faut un effort pour contenir ces yeux couverts d'un nuage, et prêts à en verser aussi. (*Un bruit de guerre.*) Mais écoutons! Quelle est cette nouvelle alarme? Les Français ont rallié leurs soldats épars! Allons, que chaque soldat tue ses prisonniers. Nous allons égorger aussi les nôtres; et donnez-en l'ordre dans les rangs.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Autre partie du champ de bataille.

On voit entrer **FLUELLEN** et **GOWER**.

FLUELLEN.

Comment! on a tué les enfans et le pagage! C'est contre les lois expresses de la guerre; c'est un trait de passesse aussi grand, foyez-vous, qu'on en puisse offrir dans le monde. En fotre conscience, là, n'est-ce pas?

GOWER.

Il est certain qu'il n'est pas resté un seul de ces jeunes enfans en vie; et ce sont ces infâmes poltrons qui se sauvent de la bataille, qui ont fait ce carnage: ils ont encore, outre cela, brûlé ou emporté tout ce qui était dans la tente du roi; aussi le roi a-t-il, très à

propos, ordonné à chaque soldat d'égorger chacun leurs prisonniers. Oh! c'est un brave roi!

FLUELLEN.

Il est né à Monmouth, capitaine Gower. Comment appelez-fous la ville où Alexantre *le gros* est né?

GOWER.

Alexandre-le-Grand, vous voulez dire?

FLUELLEN.

Quoi, je fous prie, est-ce que *le gros* et *le grant* ne sont pas la même chose? Le gros, ou le grant, ou le puissant, ou le magnanime, refiennent touchours au même, sinon que la phrase farie un peu.

GOWER.

Je crois qu'Alexandre-le-Grand est né en Macédoine. Son père s'appelait... Philippe de Macédoine, à ce que je crois.

FLUELLEN.

Che crois aussi que c'est à Macétoine qu'Alexantre est né. Che fous tirai, capitaine, si fous cherchez tans les cartes tu monte, che fous assure que fous trouferez, en comparant Macétoine afec Monmouth, que leur situation, foyez-fous, sont toutes teux les mêmes. Il y a une rifière à Macétoine, il y en a une aussi à Monmouth. Celle te Monmouth s'appelle *Wye;* mais pour le nom te l'autre rifière, cela m'a passé te la cerfelle; mais ça n'y fait rien; c'est aussi semplaple l'un à l'autre, comme mes toigts sont avec mes toigts, et elles ont toutes teux tu saumon. Si fous faites bien attention à la fie t'Alexantre, la fie te Henri te Monmouth lui ressemple passaplement

pien aussi, tans ses rages et tans ses furies, et tans ses emportemens et tans ses colères, et tans ses humeurs et tans ses chagrins, et tans ses intignations; et aussi étant un peu enifré dans sa cerfelle, il a, tans son fin et sa fureur, tué son meilleur ami Clytus.

GOWER.

Notre roi ne lui ressemble pas en ce cas-là; car il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUELLEN.

Cela n'est pas pien te fotre part, foyez-fous, te m'arracher la parole te la pouche afant que mon conte soit fait et fini. Che ne parle qu'en figures et en comparaisons te l'histoire : te même qu'Alexantre tua son ami Clytus étant tans son fin et à poire, te même aussi Henri Monmouth étant tans son pon sens et sain te jugement, a chassé le gros et gras paron, qui afait ce gros fentre, celui qui était si plein te pons mots, te plaisanteries, te pons tours et te pouffonneries... j'ai oublié son nom...

GOWER.

Quoi! le chevalier Falstaff?

FLUELLEN.

Précisément, c'est lui-même. Che fous tis qu'il y a te praves gens nés à Monmouth.

GOWER.

Voilà sa majesté.

(Bruit de guerre. Entrent le roi Henri, Warwick, Glocester, Exeter, etc. Fanfare.)

LE ROI.

Depuis que j'ai posé le pied en France, je ne me

suis senti de colère que dans cet instant. Prends ta trompette, héraut : vole à ces cavaliers que tu vois là-bas sur la colline. S'ils veulent combattre, dis-leur de descendre, sinon qu'ils évacuent la plaine : leur vue nous offense. S'ils ne veulent prendre ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, et nous les précipiterons de cette colline, aussi rapidement que la pierre lancée par les frondes de l'antique Assyrie. — Va le leur dire.

(Entre Montjoie.)

EXETER.

Voici le héraut de France, mon prince, qui vient vers nous.

GLOCESTER.

Son regard est plus humble que de coutume.

LE ROI.

Quoi donc! Que veut dire ceci, héraut? Ne sais-tu pas que j'ai dévoué ces ossemens au paiement de ma rançon? Viens-tu encore me parler de rançon?

MONTJOIE.

Non, grand roi. Je viens vers toi te demander, au nom de l'humanité, la permission de parcourir cette plaine sanglante, d'y compter nos morts pour les ensevelir, et séparer les nobles des morts vulgaires. Car une foule de soldats obscurs se baignent dans le sang des princes; et nombre de princes, ô malédiction sur cette journée! sont noyés dans un sang vil et mercenaire, tandis que leurs coursiers, blessés et enfoncés jusqu'au poitrail dans le sang, s'indignent, et dans leur fureur, foulent sous leurs pieds armés de fer, leurs maîtres gisans, et les tuent

deux fois. O permets-nous, grand roi, d'errer en sûreté dans la plaine, et de disposer de leurs cadavres !

LE ROI.

Je te dirai franchement, héraut, que je ne sais pas si la victoire est à nous, ou non ; car je vois encore de nombreux escadrons de vos cavaliers galoper sur la plaine.

MONTJOIE.

La victoire est à vous.

LE ROI.

Louanges en soient rendues à Dieu, et non pas à notre force ! — Comment appelle-t-on ce château, qui est tout près d'ici ?

MONTJOIE.

On l'appelle Azincourt.

LE ROI.

Nous nommerons donc ce combat la bataille d'Azincourt, donnée le jour de saint Crépin et Crépinien.

FLUELLEN.

Plaise à fotre machesté, fotre grant-père, te fameuse mémoire, et fotre grand-oncle, Étouard le Noir, prince te Galles, à ce que j'ai lu tans les chroniques, ont soutenu une pien prave pataille ici en France.

LE ROI.

Il est vrai, Fluellen.

FLUELLEN.

Fotre machesté tit pien frai. Si fotre machesté s'en

ressoufient, les Gallois ont été pien utiles tans un jardin où il y afait tes poireaux, en portant tes poireaux à leurs ponnets à la Monmouth; ce que fotre machesté sait pien être encore auchourt'hui une marque honoraple te ce serfice-là; et je crois pien aussi que fotre machesté ne tétaigne pas, sans toute, te porter aussi le poireau à la Saint-Tavid.

LE ROI.

Je le porte, sans doute, en signe d'un honneur mémorable; car je suis Gallois aussi moi-même, vous le savez, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Toute l'eau te la rifière Wye ne laferait pas le sang gallois qui coule dans les feines te fotre machesté; che peux fous tire cela. Tieu fous pénisse, et fous conserfe autant qu'il plaira à sa grâce et à sa machesté aussi.

LE ROI.

Je te rends grâce, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Par mon Chésus! che suis le compatriote de fotre machesté, le sache qui foudra; je l'afouerai à toute la terre, che n'ai pas lieu te rougir te fotre machesté. Tieu soit loué, tant que fotre machesté sera un honnête homme.

LE ROI.

Dieu veuille me conserver tel. (*Montrant le héraut de France.*) Que nos hérauts l'accompagnent. Rapportez-moi au juste le nombre des morts de l'une et l'autre armée. (*Le roi montrant Williams.*) Qu'on m'appelle ce soldat que voilà.

EXETER.

Soldat, venez parler au roi.

LE ROI.

Soldat, pourquoi portes-tu ce gant à ton chapeau?

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est encore en vie.

LE ROI.

Est-ce un Anglais?

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est un drôle avec qui j'ai eu dispute la nuit dernière, et à qui, s'il est en vie et si jamais il ose réclamer ce gant-là, j'ai juré d'appliquer un soufflet; ou bien, si je puis apercevoir mon gant à son bonnet, comme il a juré foi de soldat qu'il l'y porterait (s'il est en vie), je le lui ferai sauter de la tête d'une belle manière.

LE ROI.

Que pensez-vous de ceci, capitaine Fluellen? — Est-il à propos que ce soldat tienne son serment?

FLUELLEN.

C'est un fanfaron et un lâche s'il ne le fait pas; plaise à fotre machesté, en conscience.

LE ROI.

Peut-être que son ennemi est un homme d'un rang supérieur, qui n'est pas dans le cas de lui faire raison.

FLUELLEN.

Quand il serait aussi gentilhomme que le tiable,

que Lucifer et Pelzébut lui-même, il est nécessaire, foyez-fous, sire, qu'il tienne son fœu et son serment. S'il se parjurait, foyez-fous, sa réputation serait cellé t'un insigne poltron, comme il est frai que son soulier noir a foulé la terre de Tieu, sur mon âme et conscience.

LE ROI.

Cela étant, tiens ton serment, soldat, quand tu rencontreras ce drôle-là.

WILLIAMS.

Aussi ferai-je, sire, comme il est vrai que je vis.

LE ROI.

Sous qui sers-tu ?

WILLIAMS.

Sous le capitaine Gower, sire.

FLUELLEN.

Gower est un pon capitaine, et qui a son pon safoir et une ponne littérature tans la guerre.

LE ROI.

Va le chercher, soldat, et me l'amène.

WILLIAMS.

J'y vais, sire.

(Williams sort.)

LE ROI.

Tiens, Fluellen, porte cette faveur pour moi, et mets-la à ton chapeau. Tandis qu'Alençon et moi nous étions par terre, j'ai arraché ce gant de son casque. Si quelqu'un le réclame, il faut que ce soit un ami d'Alençon, et notre ennemi par conséquent : ainsi, si tu le rencontres, arrête-le si tu m'aimes.

FLUELLEN.

Fotre grâce me fait un aussi grand honneur que puisse en tésirer le cœur te ses sujets. Che foutrais, te toute mon âme, trouver l'homme planté sur teux jampes qui se troufera offensé à la fue de ce kant : foilà tout; mais che foutrais pien le foir une fois. Tieu feuille, te sa grâce, que che le foie!

LE ROI.

Connais-tu Gower?

FLUELLEN.

C'est mon cher ami, sous le pon plaisir te fotre machesté.

LE ROI.

Je t'en prie, va donc le chercher, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN.

Che pars.

LE ROI.

Lord Warwick, et vous, mon frère Glocester, suivez de près Fluellen : le gant que je lui ai donné comme une faveur pourrait bien lui attirer un affront. C'est le gant d'un soldat que je devrais, d'après la convention, porter moi-même. Suivez-le, cousin Warwick. Si le soldat le frappait, comme je présume à son maintien brutal qu'il tiendra sa parole, il pourrait en arriver quelque malheur soudain; car je connais Fluellen pour un brave homme et, quand on l'irrite, vif comme le salpêtre : il sera prompt à lui rendre injure pour injure. Suivez-le, et veillez à ce qu'il n'arrive aucun malheur entre eux deux. Venez avec moi, vous, mon oncle Exeter.

SCÈNE VIII.

Devant la tente du roi.

Entrent GOWER et WILLIAMS.

WILLIAMS.

Je gage que c'est pour vous faire chevalier, capitaine.

(Arrive Fluellen.)

FLUELLEN.

La folonté te Tieu soit faite et son pon plaisir. Capitaine, che fous supplie, fenez-fous-en pien vite chez le roi; il se prépare peut-être plus te pien pour fous par hasard, que fous ne sauriez fous imaginer.

WILLIAMS.

Monsieur, connaissez-vous ce gant-là?

FLUELLEN.

Ce kant-là? Che sais que ce kant est un kant.

WILLIAMS.

Et moi, je connais celui-ci, et voilà comme je le réclame.

(Il le frappe.)

FLUELLEN.

Sang Tieu! foilà un traître s'il y en a un tans le monte unifersel, en France ou en Angleterre.

GOWER.

O Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (*A Williams.*) Vous, misérable...

WILLIAMS.

Croyez-vous que je veuille être parjure?

FLUELLEN.

Retirez-fous, capitaine Gower; che m'en fais le traiter, le traître, comme il le mérite, et che l'arrancherai t'importance, che fous assure.

WILLIAMS.

Je ne suis point un traître.

FLUELLEN.

C'est un mensonche : qu'il t'étrangle. Che fous ortonne à vous présent, et au nom te sa machesté, te l'arrêter. C'est un ami du duc d'Alençon.

(Entrent Warwick et Glocester.)

WARWICK.

Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il donc là? De quoi s'agit-il?

FLUELLEN.

Moncheigneur, foilà, Tieu soit péni, une tes plus contagieuses trahisons qui fient de se técoufrir, foyez-fous, que fous puissiez foir tans le plus peau chour t'été. — Foici cha machesté.

(Entrent le roi Henri et Exeter.)

LE ROI.

Comment? De quoi s'agit-il donc ici?

FLUELLEN.

Sire, foici un scélérat, un traître, qui a, foyez-fous, sire, frappé le kant que fotre machesté a arraché du casque d'Alençon.

WILLIAMS.

Sire, c'était là mon gant, en voilà le pareil, et

celui à qui je l'ai donné en échange m'a promis de le porter à son bonnet : je lui ai promis de le frapper s'il osait le faire ; j'ai rencontré cet homme avec mon gant à son bonnet, et j'ai tenu ma parole.

FLUELLEN.

Or, écoutez à présent, sire, sous le pon plaisir de fotre faillance, quel miséraple maraud c'est là. C'hespère que fotre machesté assurera, attestera, témoignera, et protestera pien, que c'est là le kant t'Alençon que fotre machesté m'a tonné, en fotre conscience, là.

LE ROI.

Donne-moi ton gant, soldat; vois-tu, voilà le pareil. C'est moi, je te l'assure, que tu as promis de frapper, et tu peux te ressouvenir que tu t'es servi de termes très-durs à mon égard.

FLUELLEN.

Eh pien, plaise à fotre machesté, que sa tête en réponte s'il y a tes lois martiales tans le monte.

LE ROI.

Comment peux-tu me faire satisfaction pour cette offense?

WILLIAMS.

Toutes les offenses, mon prince, viennent du cœur, et je proteste qu'il n'est jamais rien sorti du mien qui puisse offenser votre majesté.

LE ROI.

C'est nous-même cependant que tu as insulté.

WILLIAMS.

Vous ne vous êtes pas présenté alors sous les traits

de votre majesté; vous ne m'avez paru que comme un soldat ordinaire, témoins la nuit qu'il faisait, votre uniforme et votre air soumis; et ce que votre altesse a souffert sous cette forme, je vous supplie de le regarder comme votre faute et non comme la mienne; car si vous eussiez été ce que je vous croyais, il n'y avait point d'offense : c'est pourquoi je supplie votre altesse de me pardonner.

LE ROI.

Tenez, mon oncle Exeter, remplissez ce gant d'écus, et donnez-le à ce soldat. — Garde-le, soldat, et porte-le à ton bonnet comme une marque d'honneur, jusqu'à ce que je le réclame : donnez-lui les écus. (*A Fluellen.*) Et vous, capitaine, il faut être aussi de ses amis.

FLUELLEN.

Par ce chour et par cette lumière, ce trôle-là a tu courage et tu feu tans le fentre. Tiens, foilà un écu pour toi, et che te recommante te serfir pien Tieu, et te te préserfer tes prouilleries, tes facarmes et tes querelles, et tes tiscussions, et che t'assure que tu t'en trouferas mieux.

WILLIAMS.

Je ne veux point de votre argent.

FLUELLEN.

C'est de pon cœur : moi che te dis que cela te serfira pour raccommoder ton havresac : allons, pourquoi faire le honteux comme cela? Ton hafresac n'est déjà pas si pon. C'est un pon écu, je t'assure; ou bien attends, je le chancherai.

(Entre un héraut.)

LE ROI.

Hé bien, héraut, les morts sont-ils comptés ?

LE HÉRAUT.

Voici la liste de ceux de l'armée française.

LE ROI.

Digne oncle, quels sont les prisonniers de marque que nous avons faits ?

EXETER.

Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; Jean, duc de Bourbon, et le seigneur Boucicaut, et des autres seigneurs, barons, chevaliers, gentilshommes, quinze cents, sans compter les soldats.

LE ROI.

Cette liste porte dix mille Français morts restés sur le champ de bataille. Dans ce nombre, il y en a cent vingt-six, tant princes que nobles, portant bannières; ajoutez huit mille quatre cents, tant chevaliers, écuyers et autres guerrier distingués, dont il y en a cinq cents qui n'ont été faits chevaliers que d'hier; en sorte que, dans les dix mille hommes qu'ils ont perdus, il n'y a que six cents mercenaires : le reste sont tous princes, barons, seigneurs, chevaliers, écuyers et gentilshommes de naissance et de qualité. Les noms de leurs nobles qui ont été tués : Charles d'Albret, grand connétable de France; Jacques Châtillon, amiral de France; le grand maître des arbalêtriers; le seigneur Rambure; le brave Guichard Dauphin, grand maître de France; Jean, duc d'Alençon; Antoine, duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne; Édouard, duc de Bar;

parmi les hauts comtes : Grandpré, Roussi, Fauconberg et de Foix, Beaumont, Merle, Vaudemont et Lestrelles. Voilà une société de morts illustres. — Où est la liste des morts anglais? (*Le héraut lui présente un autre papier.*) Édouard, duc d'York; le comte de Suffolk; sir Richard Kelty; David Gam, écuyer, point d'autre de marque; et des soldats, vingt-cinq en tout. O Dieu du ciel! ton bras s'est signalé ici; et c'est à toi seul, et non pas à nous, que nous devons rendre tout l'honneur de cette journée! Quand jamais a-t-on vu, dans la mêlée d'une bataille rangée, et sans ruse ni stratagème, une si grande perte d'un côté, une si légère de l'autre? Prends-en tout l'honneur, grand Dieu, car il t'appartient tout entier.

EXETER.

Cela est miraculeux!

LE ROI.

Allons, marchons en procession au village prochain, et proclamons dans notre armée la défense, sous peine de mort, de se vanter de cette victoire, et d'en enlever à Dieu l'hommage; il n'appartient qu'à lui seul.

FLUELLEN.

Ne peut-on pas sans crime, s'il plaît à fotre machesté, tire le nompre tes morts?

LE ROI.

Oui, capitaine; mais avec l'aveu que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN.

Oui, sur ma conscience, il nous a fait crand pien.

LE ROI.

Remplissons tous les devoirs religieux. Qu'on chante le *Non nobis* [35] et le *Te Deum*. Après avoir pieusement enseveli les morts, nous marcherons vers Calais, et de là en Angleterre, où jamais n'abordèrent de France des mortels plus fortunés que nous.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

LE CHOEUR.

Permettez, vous qui n'avez pas lu l'histoire, que je vous en retrace les événemens ; et vous qui la connaissez, pardonnez mes écarts sur les temps, le nombre et l'ordre exact des faits, qui ne peuvent être présentés ici dans leurs vastes détails, et leur vivante réalité. — Maintenant c'est vers Calais que nous transportons Henri. Admettez-le dans le port, et ensuite portez-le sur l'aile de vos pensées au travers des mers : voyez autour du rivage anglais cette large ceinture d'hommes, de femmes et d'enfans, dont les acclamations et les applaudissemens surmontent la vaste voix de l'Océan ; et l'Océan, qui, comme un héraut, semble lui préparer sa route : voyez le roi descendre au milieu de son peuple, et marchant en pompe solennelle vers Londres. La pensée court d'un pas si rapide, que vous pouvez déjà le suivre sur la noire bruyère de Blackheat. Là ses lords lui demandent de porter devant lui, jusqu'à la cité, son casque brisé, et son épée ployée dans le combat. Exempt de vanité et d'orgueil, il défend cet honneur, et se refuse tout trophée, tout appareil, toute ostentation de gloire, pour les réserver à Dieu seul. Mais animez encore la forge ac-

tive et l'atelier de la pensée, et voyez avec quelle impétuosité Londres verse les flots de ses habitans; voyez sortir de ses portes le lord maire et tous ses collègues, dans leur plus riche parure, semblables aux sénateurs de l'antique Rome; suivent les plébéiens en foule pressée sur leurs pas, pour aller recevoir en triomphe leur conquérant César : ou bien, par une image moins grande, mais gracieuse pour nous, figurez-vous le général de notre souveraine [36] revenant aujourd'hui, comme il pourra revenir dans un temps heureux, des terres de l'Irlande, portant sur son glaive les trophées de la rébellion domptée. O quelle multitude immense quitterait le sein paisible de Londres pour courir saluer son retour glorieux ! Plus grande était la foule qui volait au-devant de Henri, et plus grande aussi fut sa victoire. A présent, placez-le dans le palais de Londres, où l'humble plainte des Français gémissans invite le roi d'Angleterre à y établir son séjour; où l'empereur, s'intéressant pour la France, vient régler les articles de la paix; franchissez tous les événemens qui se succédèrent jusqu'au retour de Henri dans la France : c'est là qu'il faut le ramener. Moi-même j'ai employé l'intervalle à vous rappeler...... qu'il est passé. Souffrez donc cette abréviation des époques; et que vos yeux, suivant le vol de vos idées, reportent leurs regards sur la France.

SCÈNE PREMIÈRE.

France. — Corps-de-garde anglais.

FLUELLEN et GOWER.

GOWER.

Oh ! pour cela vous avez raison : mais pourquoi portez-vous encore votre poireau à votre chapeau? La Saint-David est passée.

FLUELLEN.

Il y a tes occassions et tes causses, tes pourquoi dans toutes chosses. Tenez, che fous le tirai en ami, capitaine Gower, ce coquin, ce miséraple mentiant, ce fanfaron, ce pentard te Pistol, que fous, fous-même, comme tout le monte, safez ne faloir pas mieux qu'un trôle, foyez-fous, qui n'a aucun mérite : eh pien, il est fenu à moi hier m'apporter tu pain et tu sel, foyez-fous, et m'a tit te mancher mon poireau. Or, c'était tans un entroit où che ne poufais pas élefer te tisputes afec lui; mais che prentrai la liperté te le porter en emplème à mon chapeau, jusqu'à ce que che le retroufe, et puis che lui tirai un petit morceau te mon sentiment.

(Entre Pistol.)

GOWER.

Ma foi, le voilà qui vient en se rengorgeant comme un paon.

FLUELLEN.

Tous ses rencorchemens et ses paons n'y font rien

— Tieu fous assiste, fieux Pistol, infâme et misérable faurien, Tieu fous assiste!

PISTOL.

Ah! sors-tu de Bedlam [37], toi? Est-ce que tu veux, vil Troyen, que je déchire la toile fatale dont la Parque ourdit ta trame? Retire-toi de moi; l'odeur du poireau me donne des vapeurs.

FLUELLEN.

Che fous prie en grâces, monsieur le trôle, l'impertinent, à mon tessir, à ma requête et à ma supplique, te mancher, foyez-fous, ce poireau : précissément foyez-fous, parce que fous ne l'aimez pas, et que fos affections, fos appétits et fos tigestions ne s'accortent point afec cela : che fous prie te fouloir pien le mancher.

PISTOL.

Non, pardieu, pour *Cadwallader* [38], et toutes ses chèvres, je ne le mangerai pas.

FLUELLEN.

Tiens, foilà une chèfre pour toi. (*Il le frappe.*) — Foudriez-fous afoir la ponté te le mancher tout à l'heure?

PISTOL.

Infâme Troyen, tu mourras.

FLUELLEN.

Fous afez raison, maraut; quand il plaira à Tieu : en même temps che fous prierai te fouloir fifre, afin te mancher fotre tîné. Tiens, foilà un peu t'assaisonnement afec. (*Il le frappe.*) Fous m'afez appelé hier chentilhomme te montagne; mais che vous

ferai aujourt'hui chentilhomme te pas étache. Che fous en prie, commencez donc : partieu, si fous poufez pien goguenarter un poireau, fous poufez pien le mancher aussi.

GOWER.

Allons, en voilà assez, capitaine : vous l'avez étourdi du coup.

FLUELLEN.

Che tis que che lui ferai mancher ce poireau, ou che lui frotterai la tête quatre jours te suite. — Allons, mortez, che fous en prie, cela fera tu pien à fotre malatie et à fotre crête rouge de fat.

PISTOL.

Quoi ! faut-il que je morde ?

FLUELLEN.

Oui, sans toute, sans question, et sans ampiguités.

PISTOL.

Par ce poireau, je m'en vengerai horriblement. Je mange, mais aussi je jure...

FLUELLEN, tenant la canne levée.

Manchez, che fous prie. Est-ce que fous foutriez encore un peu t'épices pour fotre poireau? Il n'y a pas encore là assez te poireau, pour churer par lui.

PISTOL.

Tiens ta canne en repos; tu vois bien que je mange.

FLUELLEN.

Grand pien te fasse, lâche poltron; c'est te pon cœur. — Oh ! mais che fous en prie, n'en chetez pas la mointre miette par terre; la pelure est ponne pour

raccommoter fotre crête téchirée. Quand fous trouferez l'occasion te foir tes poireaux, fous m'oplicherez peaucoup te les goguenarter, ententez-fous? Foilà tout.

PISTOL.

Fort bien.

FLUELLEN.

Ah! c'est une pien ponne chosse que les poireaux! Tenez, foilà quatre sous pour guérir fotre tête.

PISTOL.

A moi, quatre sous!

FLUELLEN.

Oui, certainement; et en férité fous les prentrez; ou pien c'hai encore un poireau tans ma poche que fous mancherez.

PISTOL.

Je prends tes quatre sous comme des arrhes de vengeance.

FLUELLEN.

Si je fous tois quelque chosse, che fous paierai en coups te canne : fous serez marchand te pois, et fous n'achèterez te moi que tes pâtons. Tieu fous accompagne, fous conserfe et fous guérisse la tête!

(Il sort.)

PISTOL.

Mort de ma vie! je remuerai tout l'enfer pour venger cet affront.

GOWER.

Allez, vous n'êtes qu'un lâche rodomont. Comment osez-vous vous moquer d'une ancienne tradition, qui a pris sa source dans une circonstance honora-

ble, et dont l'emblème se porte aujourd'hui comme un trophée, en mémoire de la mort des braves gens; surtout lorsque vous n'osez pas soutenir vos paroles par vos actions. Je vous ai déjà vu deux ou trois fois badiner, invectiver ce galant homme. Vous avez cru sans doute que, parce qu'il ne pouvait pas parler aussi bon anglais que ceux du pays, il ne saurait pas non plus manier un bâton anglais. Vous voyez aujourd'hui, qu'il en est tout autrement. A commencer donc de ce jour, prenez cette correction galloise comme une bonne leçon anglaise. Adieu, portez-vous bien.

(Il sort.)

PISTOL, seul.

Est-ce que la Fortune se joue de moi à présent! Je viens d'apprendre que ma chère Hélène est morte à l'hopital, de la maladie de France, et voilà mon rendez-vous manqué. Je me fais vieux, et l'honneur vient d'être expulsé de mes membres affaiblis, à grands coups de bâton. Eh bien! je m'en vais me faire agent de plaisir, et suivre un peu mon penchant pour couper les bourses avec dextérité. Je m'en irai secrètement en Angleterre, et là je filouterai, et je mettrai des emplâtres sur ces cicatrices, et je jurerai que je les ai attrapées dans les guerres de France.

SCÈNE II.

Troyes en Champagne. — Appartement dans le palais du roi de France.

Par une porte entrent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, WARWICK, et autres lords anglais; et par l'autre, LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, la princesse CATHERINE, le duc de BOURGOGNE, et autres seigneurs français.

LE ROI.

Que la paix, qui est l'objet de notre entrevue, y préside! — Santé et bonheur à notre frère de France, et à notre illustre sœur! — Beaux jours et prospérité à notre belle princesse et cousine Catherine! Et vous, membre et rejeton de cette cour, vous dont les soins ont formé cette auguste assemblée, brave duc de Bourgogne, recevez notre salut, et vous aussi, princes et pairs de France.

LE ROI DE FRANCE.

Nous sommes dans la joie de vous voir, digne frère d'Angleterre. Vous êtes le bienvenu! et vous tous aussi, princes anglais.

LA REINE ISABELLE.

Puisse la fin de ce beau jour, ô grand roi! et l'issue de cette gracieuse assemblée, être aussi heureuses, qu'est grande notre joie de vous voir, et d'envisager ces yeux terribles qui ont eu pour les Français qu'ils ont fixé l'effet mortel de ceux du basilic.

Nous avons le doux espoir, que ces regards ont perdu leur venin, et que ce jour va changer en amour toutes les haines et tous les griefs.

LE ROI.

C'est pour dire *amen* à ce vœu que nous nous montrons ici.

LA REINE ISABELLE.

Princes de l'Angleterre, je vous salue tous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous qui m'êtes également chers, puissans rois de France, et d'Angleterre, recevez mes respectueux hommages. — Que j'ai déployé toutes les ressources de mon esprit, prodigué tous mes efforts et tous mes soins, pour amener vos majestés dans ce rendez-vous royal; c'est ce que vous pouvez attester tous les deux, chacun de votre côté. Puisque ma médiation a réussi à vous rapprocher l'un de l'autre, au point de vous voir face à face, regards contre regards, qu'on ne me fasse pas un crime de demander, en présence de cette assemblée de rois, quel est donc l'obstacle qui retarde la paix; qui empêche que cette tendre nourrice des arts, de l'abondance et de toutes les productions heureuses, maintenant indigente et nue, et le sein déchiré de plaies, ne puisse enfin remontrer ses aimables traits dans ce beau jardin de l'univers, dans notre fertile France? Hélas! depuis trop long-temps elle est bannie de ce royaume, dont toutes les richesses naturelles languissent en groupes informes et stériles, et se corrompent dans leur propre fécondité. Ses vignes, dont les esprits réjouissent le cœur, meurent non émondées.

Ses vergers, comme des prisonniers dont la chevelure s'est allongée en désordre, poussent des rameaux entremêlés. Ses terres en friche se couvrent d'ivraie, de ciguë, et de triste fumeterre; et le soc, qui devait extirper ces plantes ennemies, se rouille dans le repos. Ses vastes prairies, jadis couronnées d'une agréable moisson de primevères veinées, de pimprenelle, et de trèfle verdoyant, privées aujourd'hui de la faux, sont dégénérées, et n'enfantent que des herbes paresseuses. Rien ne prospère, que l'odieuse bougrande, le chardon épineux, et le vil glouteron : elles ont perdu leur belle et utile parure. Tels que nos vignobles, nos champs, nos prés et nos vergers, qui, dépravés dans leurs qualités natives, ne produisent plus que de sauvages avortons ; nous aussi, nos familles et nos enfans, nous avons oublié ou cessé d'apprendre, faute de temps, les sciences ornement de notre patrie. Nous devenons comme des sauvages, comme des soldats, qui ne méditent plus rien que le sang ; livrés aux imprécations grossières, aux regards féroces, au costume barbare de la guerre, et à toutes sortes d'habitudes étranges et indignes de l'homme. C'est pour rétablir les choses dans leur ancien état de splendeur, que vous êtes ici présens; et ce discours est une prière que je vous adresse, pour savoir pourquoi la paix ne repousserait pas tous ces maux et ne nous rendrait pas le bonheur de ses anciennes faveurs.

LE ROI.

Duc de Bourgogne, si vous voulez la paix, dont l'absence laisse le champ libre à tous les vices que

vous avez dénombrés, il faut que vous l'achetiez par un consentement sans réserve à toutes nos justes demandes. Vous en avez dans vos mains les articles et les clauses détaillées en peu de mots.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le roi de France en a entendu la lecture, et il n'y a point encore donné sa réponse.

LE ROI.

Hé bien, c'est de sa réponse que dépend la paix que vous sollicitez avec tant d'ardeur.

LE ROI DE FRANCE.

Je n'ai parcouru tous ces articles que d'un œil rapide. S'il plaît à votre grâce de nommer quelques lords parmi ceux qui sont présens à ce conseil, pour les relire avec nous, et les examiner avec plus d'attention, nous allons, sans délai, accepter ce que nous approuvons, et donner sur le reste notre réponse décisive.

LE ROI.

Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, et vous aussi, mon frère Glocester; et vous, Warwick, Huntington, suivez le roi; et je vous donne le plein-pouvoir de ratifier, d'augmenter, ou de changer, selon que votre prudence le jugera avantageux à notre dignité, tous les articles compris ou non compris dans nos demandes; et nous y apposerons notre sceau royal. (*A la reine.*) Voulez-vous, aimable sœur, suivre les princes, ou rester avec nous?

LA REINE.

Mon gracieux frère, je vais les suivre. Quelque-

fois la voix d'une femme peut être utile au bien, lorsque les hommes se débattent trop long-temps sur des articles trop obstinément exigés.

LE ROI.

Du moins laissez-nous notre belle cousine. Cathetherine est l'objet de notre principale demande, et cet article est le premier de tous.

LA REINE ISABELLE.

Elle est libre de rester.

(Tous sortent excepté Henri, Catherine et sa suivante.)

LE ROI.

Belle Catherine, la plus belle des princesses, voudriez-vous me faire la grâce d'enseigner à un soldat des termes propres à flatter l'oreille d'une dame, et à plaider près de son tendre cœur la cause de l'amour?

CATHERINE.

Votre majesté se moquerait de moi; je ne saurais parler votre *Angleterre*.

LE ROI.

O belle Catherine! si vous voulez bien m'aimer de tout votre cœur français, j'aurai bien du plaisir à vous entendre avouer votre amour en mauvais anglais. — M'aimez-vous, Catherine?

CATHERINE

Pardonnez-moi; je ne saurais dire ce qui me ressemble (39).

LE ROI.

Un ange, Catherine: et vous ressemblez à un ange.

CATHERINE.

Que dit-il, que je suis semblable à ces anges?

ALIX.

Oui vraiment (sauf votre grâce), ainsi dit-il.

LE ROI.

Je l'ai dit, Catherine, et ne rougis point de l'affirmer.

CATHERINE.

Oh! bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

LE ROI, à la dame d'honneur.

Que dit-elle, belle dame? *que les langues des hommes sont pleines de tromperies?*

LA DAME.

Oui, que les langues de les hommes *sont pleines de perfideries!* Voilà le dire de la princesse.

LE ROI.

La princesse n'en est que meilleure anglaise. Sur ma foi, ma chère Catherine, ma manière de vous faire la cour va, on ne peut pas mieux, avec votre peu de connaissance dans ma langue. Je suis bien-aise que vous ne sachiez pas mieux parler anglais; car, si vous le saviez, vous me trouveriez si uni et si fort sans façon pour un roi, que vous croiriez que je viens de vendre ma ferme pour en acheter ma couronne. Je ne sais ce que c'est que de filer en propos galans une déclaration d'amour; je dis tout rondement, *je vous aime;* et si vous me pressez, si vous m'en demandez plus que cette question, *est-il bien vrai que vous m'aimez?* je suis au bout de

mon rôle. Donnez-moi votre réponse; là, du cœur; en même temps frappons-nous dans la main, et tout est dit : c'est un marché conclu. — Que répondez-vous, madame?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, moi entendre bien vous.

LE ROI.

Sainte Marie! si vous exigiez de moi des vers ou une danse, pour vous plaire, chère Catherine, ma foi ce serait fait de moi; car pour les vers, je n'ai ni mots ni mesure; et pour la danse je n'ai ni *mesure* ni cadence, quoique je sois en bonne mesure pour la force. S'il ne fallait pour gagner le cœur d'une dame, que sauter en selle, ma cuirasse sur le dos, sans me vanter, je suis sûr que je ne serais pas long à sauter sur elle : ou bien, s'il était question de combattre pour ma maîtresse, ou de faire volter mon cheval pour obtenir ses faveurs, je me sens en état de m'en tirer aussi bien que le plus hardi, et de me tenir en selle comme un singe. Mais sur mon Dieu, belle Catherine, je n'entends rien à faire les yeux doux, ni à débiter avec grâce mon éloquence, et je ne sais mettre aucun art dans mes protestations : je ne sais faire que des sermens tout ronds, que je ne profère jamais que je n'y sois forcé, mais aussi qu'on ne peut jamais me forcer de violer. Si tu te sens capable, chère Catherine, d'aimer un cavalier de cette trempe, dont la figure ne craint plus le hâle, qui ne se regarde jamais dans un miroir, pour le plaisir de s'y voir, allons, qu'un coup d'œil déclare ton choix. Je te parle en soldat : si cette franchise

peut t'engager à m'aimer, accepte-moi; sinon, quand je te dirai que je mourrai, cela sera bien vrai un jour; mais que je mourrai d'amour pour toi, pardieu, je mentirais; et cependant je t'aime bien : et tant que tu vivras, chère Catherine, souviens-toi de prendre un époux d'une trempe d'amour toute brute et sans artifice; car alors il faut, de toute nécessité, qu'il te rende ce qui t'appartient, attendu qu'il n'a pas le don d'aller faire sa cour ailleurs. Il est de beaux diseurs, dont la langue ne tarit jamais, et qui ont le talent d'attraper avec des rimes les faveurs des dames; mais leurs beaux discours les en privent bientôt. Après tout, qu'est-ce qu'un beau parleur? un bavard. Les vers? une ballade. Une bonne jambe peut se casser, un dos bien droit se courbera, une barbe bien noire blanchira un jour, une tête bien frisée deviendra chauve, une belle figure se fanera, un œil bien saillant se creusera; mais un bon cœur, chère Catherine, vaut le soleil et la lune, ou plutôt le soleil et non la lune : car ce cœur brille toujours et ne change jamais dans son cours invariable. Si tu veux un cœur de cette trempe, prends le mien, prends un soldat, prends un roi. Eh bien, que réponds-tu à présent à mon amour? Parlez, ma belle; et avec franchise, je vous en conjure.

CATHERINE.

Est-ce-t-il possible à moi de aimer le ennemi de France?

LE ROI.

Non; il n'est pas possible, sans doute, que vous aimiez l'ennemi de la France, belle Catherine; mais

en m'aimant vous aimeriez l'ami de la France. Car j'aime si bien la France, que je ne me déferai pas d'un seul de ses villages : je veux l'avoir à moi toute entière. Alors, Catherine, quand toute la France m'appartiendra, et que je vous appartiendrai, toute la France sera à vous, et vous serez à moi.

CATHERINE.

Je ne sais ce que c'est que cela.

LE ROI.

Non ? Eh bien! Catherine, je vais essayer de vous le dire en mots français, lesquels, j'en suis sûr, vont rester suspendus au bout de ma langue, comme une nouvelle mariée au cou de son époux; c'est-à-dire, de façon à ne pouvoir s'en détacher : essayons. *Quand j'ai la possession de France, et quand vous avez la possession de moi* (attendez... Quoi?... Morbleu! saint Denis, aide-moi), *donc votre est France, et vous estes mienne.* Il me serait aussi facile, chère Catherine, de conquérir tout le royaume, que de dire encore autant de français. Je suis sûr, que je ne vous engagerai jamais à rien en parlant français, sinon à vous moquer de moi.

CATHERINE.

Sauf votre honneur, le français que vous parlez est meilleur que l'anglais que je parle.

LE ROI.

Non pardieu, Catherine, cela n'est pas vrai; mais il faut avouer que nous parlons tous deux, vous ma langue, et moi la vôtre, on ne peut pas plus *faux*, et que nous sommes bien de niveau là-

dessus. Mais enfin, chère Catherine, entendez-vous au moins assez d'anglais pour comprendre ceci : *Peux-tu m'aimer ?*

CATHERINE.

C'est ce que je ne puis dire.

LE ROI.

Y a-t-il quelqu'un de vos voisins, belle Catherine, qui puisse m'en instruire? Je les prierai de me le dire. — Allons, moi, je sais que vous m'aimez ; et ce soir, quand vous serez retirée dans votre cabinet, vous questionnerez cette dame à mon sujet : et je sais bien encore, Catherine, que les qualités que vous aimerez le mieux en moi, sont celles que vous priserez le moins devant elle. Mais, chère Catherine, daigne épargner mes ridicules, d'autant plus, aimable princesse, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine (et j'ai en moi une ferme foi, qui me dit que cela sera), comme je t'aurai conquise par la victoire, il faut que tu deviennes une mère féconde de bons soldats. Est-ce que nous ne pourrons pas, toi et moi, entre saint Denis et saint George, former un garçon, moitié français et moitié anglais, qui aille un jour jusqu'à Constantinople et y tire la barbe du grand turc [(40)]? Hem ! que dis-tu à cela, ma belle fleur de lis?

CATHERINE.

Je ne sais pas cela.

LE ROI.

Non, pas à présent; c'est dans la suite que tu le sauras : mais aujourd'hui tenons-nous-en à la promesse. Promettez-moi donc seulement, belle Catherine,

que de votre côté vous ferez bien votre rôle de Française, pour former un tel héritier; et pour ma moitié anglaise du rôle, recevez ma parole, foi de roi et de garçon, que je saurai m'en acquitter. *Que répondez-vous à cela, la plus belle Catherine du monde, ma très-chère et divine déesse.*

CATHERINE.

Your majesté *have* faussé *french enough to deceive de most* sage demoiselle *dat is* en France (41).

LE ROI.

Oh! fi de mon mauvais français! Sur mon honneur, en bon anglais je t'aime, chère Catherine. Je n'oserais pas faire le même serment, que tu m'aimes et en jurer aussi par mon honneur : cependant le frémissement de mon cœur commence à me flatter qu'il en est quelque chose, malgré le peu de pouvoir de ma figure. Je maudis en ce moment l'ambition de mon père; c'était un homme qui avait la tête pleine de guerres civiles, quand il m'a engendré : voilà pourquoi j'ai apporté en naissant cet air déterminé, cet aspect d'acier qui fait que, quand je veux courtiser les dames, je leur fais peur; mais au fond, Catherine, plus je vieillirai, et plus je changerai en bien. Ma consolation est que l'âge (ce destructeur de la beauté) ne saurait enlaidir ma figure. Tu m'auras, si tu m'as, dans le pire état où je puisse être; et si tu me supportes, tu me supporteras de mieux en mieux. Ainsi, dis-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi? — Mettez de côté cette rougeur virginale; déclarez les pensées de votre cœur avec le regard décidé d'une impératrice; prenez-moi par la main, et dites : *Henri d'An-*

gleterre, je suis à toi; et tu n'auras pas plus tôt enchanté mon oreille de cette douce parole, que je te répondrai à haute voix : *Chère Catherine, l'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, et Henri Plantagenet est à toi;* et ce Henri, j'ose le dire en sa présence, s'il n'est pas le meilleur des rois, tu le trouveras le roi des compagnons de bonne humeur. Allons, répondez en musique discordante; car le son de votre voix est une musique, et c'est votre Anglais qui détonne. Allons, reine des reines, belle Catherine, ouvre-moi ton cœur quoiqu'en mauvais anglais; dis, veux-tu de moi?

CATHERINE.

C'est comme il plaira au roi mon père.

LE ROI.

Oh! cela lui plaira, Catherine, cela lui plaira.

CATHERINE.

Hé bien, j'en serai contente aussi.

LE ROI.

Oh! cela étant, je vous baise la main, et je vous nomme ma reine.

CATHERINE.

Laissez, mon seigneur, laissez, laissez; sur mon honneur, je ne souffrirai pas que vous abaissiez votre grandeur en baisant la main de votre indigne serviteure : excusez-moi, je vous supplie, mon très-puissant seigneur.

LE ROI.

Hé bien, je vous baiserai donc vos lèvres, Catherine.

CATHERINE.

Les dames et demoiselles de France pour être baisées devant leurs nopces, il n'est pas la coutume de France.

LE ROI.

Madame mon interprète, que dit-elle.

ALIX.

Que ne pas être de mode par les ladies de France, je ne sais pas dire *baisers* en english.

LE ROI.

Baiser!

ALIX.

Votre majesté entendre mieux que moi.

LE ROI.

Ce n'est pas là mode des filles en France de baiser avant d'être mariées. N'est-ce pas ce qu'elle a voulu dire?

ALIX.

Oui vraiment.

LE ROI.

Oh! Catherine, les vaines modes cèdent à la puissance des rois. Ma chère Catherine, nous ne saurions, vous et moi, être compris dans la liste vulgaire de ceux qui doivent se soumettre aux usages d'un pays. C'est nous, Catherine, qui faisons les usages; et la liberté, qui marche à notre suite, ferme la bouche à la censure, comme je veux, pour vous punir de votre attachement aux petites modes de votre pays, fermer la vôtre par un baiser : ainsi, de la complaisance.... et de bonne grâce, je vous prie. (*Il l'embrasse.*) Vous avez un charme sur les lèvres!

La seule impression de leur douce ambroisie a plus d'éloquence que toutes les voix du conseil de France, et elles persuaderaient bien plus vite Henri d'Angleterre qu'une pétition générale des monarques. Votre père vient à nous.

(Entrent le roi et la reine de France, le duc de Bourgogne, Bedford, Glocester, Exeter, Westmoreland et autres seigneurs anglais et français.)

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dieu garde votre majesté! Étiez-vous là, mon cousin, occupé à enseigner l'anglais à notre princesse?

LE ROI.

Je voulais lui enseigner, mon beau cousin, combien je l'aime; et c'est là, je vous l'assure, du bon anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE.

A-t-elle des dispositions?

LE ROI.

Notre langue est un peu dure, cousin, et mon caractère n'est pas doucereux; de sorte que n'ayant pour moi ni la voix, ni le cœur de l'adulation, je n'ai pas l'art magique de conjurer en elle l'esprit d'amour, de manière à l'engager à se montrer sans voile et sous ses traits naturels.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez à la franchise de ma gaieté si je vous réponds à cela. Si vous voulez conjurer en elle, il vous faut faire un cercle; si vous voulez conjurer l'amour en elle tel qu'il est, il faut qu'il paraisse nu et aveugle. Or, en ce cas, pouvez-vous blâmer une jeune fille qui n'a encore été colorée que du seul

vermillon de la pudeur virginale, si elle refuse qu'on lui présente un enfant nu et aveugle. C'était là sûrement, seigneur, faire une dure proposition à une jeune princesse.

LE ROI.

Cependant, tout en fermant les yeux, elles y consentent toutes.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Elle sont donc excusables, seigneur, puisqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI.

Eh bien, mon cher duc, enseignez donc à votre belle cousine à consentir de fermer les yeux pour moi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je le veux bien, seigneur, si vous voulez lui enseigner à comprendre ce que je vais dire. Les filles sont comme les mouches qui, pendant les chaleurs de l'été, sont fières et rétives; mais une fois la Saint-Barthélemi passée, elles semblent aveugles, quoiqu'elles aient leurs yeux : alors elles souffrent qu'on les touche, tandis qu'auparavant elles fuyaient jusqu'aux regards.

LE ROI.

Le sens de cela, c'est que me voilà forcé d'attendre le temps et un été bien chaud. Enfin, du moins, je puis prendre la mouche, votre cousine, et la faire consentir à être aveugle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comme l'amour l'est, seigneur, avant d'aimer.

LE ROI.

Il est vrai : et vous avez bien des grâces à rendre à l'amour pour mon aveuglement, qui m'empêche de voir un si grand nombre de belles villes françaises, à cause d'une belle pucelle de France qui se trouve entre elles et moi.

LE ROI DE FRANCE.

Seigneur, ce n'est qu'en perspective que vous voyez ces villes : elles sont devenues autant de pucelles ; car elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a encore jamais forcées.

LE ROI.

Catherine sera-t-elle ma femme ?

LE ROI DE FRANCE.

Oui, comme vous le désirez.

LE ROI.

Je suis satisfait. Ainsi ces villes pucelles dont vous parlez peuvent lui rendent grâce. Si la beauté vierge qui s'est trouvée sur ma route s'oppose à l'accomplissement de mes désirs de conquête, elle me promet de combler mes voeux d'amour.

LE ROI DE FRANCE.

Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI.

Cela est-il vrai, mes lords d'Angleterre ?

WESTMORELAND.

Le roi a accordé tous les articles : d'abord sa fille,

et ensuite tout le reste, dans toute la rigueur des termes.

EXETER.

Il n'y a qu'une chose à laquelle il n'a pas consenti : c'est l'article où votre majesté demande que le roi de France, ayant l'occasion d'écrire au sujet de quelques provisions d'offices, traitera votre altesse dans la formule suivante, en ajoutant ces termes français : *Notre très-cher fils Henri d'Angleterre, héritier de France;* et en latin, ainsi : *Præclarissimus filius noster Henricus, Rex Angliæ et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE.

Cependant, mon frère, je ne l'ai pas si fort refusé, que si vous le désirez absolument, je n'y souscrive encore.

LE ROI.

En ce cas, je vous prie, d'amitié et en bonne alliance, de laisser cet article passer avec les autres : et pour conclusion, donnez-moi votre fille.

LE ROI DE FRANCE.

Prenez-la, mon fils; et, de son sang, faites-moi des enfans qui puissent enfin éteindre la haine qui a si long-temps subsisté entre ces deux royaumes, rivaux jaloux, toujours en querelle, et dont les rivages même pâlissent à la vue du bonheur l'un de l'autre. Puisse cette union établir dans leur sein l'harmonie et une paix digne de deux monarques chrétiens ! Puisse la guerre ne plus présenter jamais son épée tirée entre la France et l'Angleterre !

TOUS LES SEIGNEURS.

Amen!

LE ROI.

A présent, chère Catherine, soyez la bienvenue. (*A l'assemblée.*) Et soyez-moi tous témoins qu'ici j'embrasse mon épouse et ma reine.

(Fanfares.)

ISABELLE.

Que Dieu, le premier auteur de tous les mariages, confonde en un seul vos deux royaumes et vos deux cœurs! Comme l'époux et l'épouse, quoique deux êtres séparés, n'en font plus qu'un par l'amour, qu'il règne de même entre la France et l'Angleterre une si parfaite union, que jamais aucun acte malfaisant ne l'altère. Que la cruelle jalousie, qui trouble trop souvent la couche des mariages fortunés, ne vienne jamais se glisser dans le pacte de ces royaumes, pour les désunir par un divorce fatal! que l'Anglais accueille le Français en Anglais, et le Français l'Anglais en Français! — Dieu exauce ce vœu!

TOUS ENSEMBLE.

Qu'il l'exauce!

LE ROI.

Préparons-nous pour notre hymen. — Ce jour, duc de Bourgogne, sera celui où nous recevrons votre serment et celui de tous les pairs pour garans de notre union : ensuite je jurerai ma foi à Catherine, (*s'adressant à elle*) et vous me jurerez la vôtre. Et puissent tous nos sermens être fidèlement gardés et suivis du bonheur!

LE CHOEUR.

Jusqu'ici d'une plume grossière et inhabile notre

noble auteur a poursuivi son histoire. Courbé sous le poids de sa tâche, obligé de resserrer dans un champ étroit les plus grands personnages, et de ne montrer que par intervalles quelques points du cours de leur gloire, il demande votre indulgence. Henri, cet astre de l'Angleterre, n'a vécu que peu de jours; mais ce court espace, il l'a rempli d'une gloire immense. La Fortune avait forgé l'épée avec laquelle il conquit le plus beau jardin de l'univers, dont il laissa son fils le maître souverain. Henri VI, couronné dans les langes de l'enfance roi de France et de l'Angleterre, monta après lui sur le trône; mais tant de mains embarrassèrent les rênes de son gouvernement, qu'elles laissèrent échapper la France, et firent couler le sang de l'Angleterre. Nous vous avons souvent offert ces tableaux sur notre théâtre : daignez donc faire à celui-ci un accueil favorable (42).

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE ROI HENRI V.

---

(1) O, lettre de l'alphabet. Allusion à la forme circulaire de cette lettre.

(2) La même idée se rencontre dans Cicéron, *de Republicâ*, *lib.* 2.

Sic ex summis, et mediis, et infimis interjectis ordinibus, ut sonis, moderatam ratione civitatem, consensu dissimiliorum concinére; et quæ harmonia à musicis dicitur in cantu eam esse in civitate concordiam.

(3) Une gaillarde; danse d'alors. Letourneur traduit par *gavotte;* reste à savoir si la gavotte était de ce siècle.

(4) Termes du jeu de paume.

(5) Les premiers boulets furent de pierre.

(6) Il se fâche du mot *solus* qu'il ne comprend pas, et auquel il attache un sens déshonorant, comme ce cocher de fiacre qui se trouvait insulté de l'épithète de géographe.

(7) On ne doit pas oublier que Pistol veut dire pistolet, et l'imperfection de cette arme dans ce temps-là.

(8) Ce mot a déjà été employé dans les *Merry wives*.

(9) *Noble*, *noble à carat*. Monnaie d'or anglaise qui valait six schellings huit sous.

(10) Le lord Scroop était tellement en faveur auprès du roi, qu'il l'admettait quelquefois à partager son lit, dit Hollinshed. Ce titre familier de Bedfellow se retrouve dans une lettre du sixième comte de Northumberland à son bien-aimé cousin Th. Arondel, qui commence ainsi : Mon cher camarade de lit, etc.

(11) Un des conspirateurs contre la reine Élisabeth finit la lettre qu'il lui adressa par ces mots : *A culpâ, sed non à pœnâ absolve me, my dear lady.*

(12) Le docteur Mead cite une opinion de son temps, et semble croire lui-même qu'on ne mourait jamais qu'à la descente de la marée. Du temps de Johnson, c'était encore une opinion de bonne femme.

(13) C'est madame de Stael qui dit quelque part que Shakspeare avait décrit en médecin les maladies morales. Voici un passage qui prouve son exactitude dans l'histoire des symptômes qui précèdent la mort dans certaines maladies : *Manus ante faciem attollere, muscas quasi venari manûs operâ, flocos carpere de vestibus, vel pariete.* (*Van Swieten.*)

(14) *Caveto*, prends garde, la prudence.

(15) Quelques commentateurs disent : Va essuyer les verres de ton hôtellerie.

(16) La plaine où campa Henri V est aujourd'hui couverte en entier par la mer. (*Warton.*)

(17) Ces mots sont exprimés, dans le texte, par un couplet de chanson.

(18) Il paraît que porter des charbons était, du temps de Shakspeare, une expression proverbiale pour dire supporter un affront.

(19) Fluellen veut dire que l'ennemi a contreminé douze pieds plus bas que la mine.

(20) Nouveaux personnages qui ont aussi leur jargon particulier.

(21) *The gown*, la robe, *et cætera*.

(22) Espèce de danse.

(23) Allusion aux figues empoisonnées de la vengeance italienne et espagnole.

(24) On se rappelle ici le passage du *Menteur*.

> Ah! le beau compliment à charmer une dame!
> . . . .
> On s'introduit bien mieux à titre de vaillant.
> Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
> Qu'à mentir à propos, *qu'à jurer avec grâce*.

(25) Le costume du roi d'armes, appelé Montjoie, est décrit dans nos anciens chroniqueurs.

(26) L'armée anglaise était en effet attaquée d'une dyssenterie des plus meurtrières.

(27) *Kerne*, cavalier irlandais. Suivant Tallet, *trowses* étaient des caleçons et des bas faits exprès pour monter à cheval.

(28) Ce proverbe est en français dans le texte, comme tout ce que nous mettons en caractères italiques.

(29) Jeu de mots sur *crown*, tête, couronne, écus, etc.

(30) Allusion à la chasse du faucon.

(31) Allusion aux anciens candelabres qui représentaient souvent des figures d'hommes ou d'anges tenant des bobèches pour recevoir les torches.

(32) La bataille d'Azincourt se donna le 5 octobre, jour de saint Crépin et saint Crépinien.

(33) Cette idée n'est pas particulière à Shakspeare; il se rencontre ici avec Lucain, liv. VII, v. 821 :

Quid fugis hanc cladem? quid olentes deseris agros?
Has trahe, Cæsar, aquas; hoc, si potes, utere cœlo.
Sed tibi tabentes populi Pharsalica rura
Eripiunt, camposque tenent victore fugato.

Corneille a imité ce passage dans *Pompée :*

. . . . de chars
Sur ses champs empestés confusément épars;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes;
Et de leurs troncs pouris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

Voltaire, dans sa lettre à l'académie française, oppose les vers qui précèdent à un passage de Shakspeare, mais il s'est prudemment arrêté à ce vers que nous venons de citer. (*Steevens.*)

(34) *Moy*, pièce de monnaie. Équivoque qui va être répétée sur le mot *bras*, que l'interlocuteur prend pour *brass*, cuivre.

(35) Dans le psaume *In exitu*, que le roi fit chanter après la victoire, se trouve, selon la vulgate, celui qui commence par *Non nobis Domine.*

(36) Le comte d'Essex, alors favori d'Élisabeth.

(37) *Bedlam*, les petites-maisons de l'Angleterre.

(38) Allusion à quelque roman.

(39) Équivoque sur le mot *like*, semblable, et *to like*, aimer.

(40) Les Turcs ne se sont emparés de Constantinople qu'en l'année 1453, et il y avait déjà trente-un ans que Henri était mort.

(41) Dialogue, moitié français, moitié anglais.

(42) Il y eut une pièce composée sur ce sujet (Henri V) vers

le temps de Shakspeare ; mais on ne sait pas trop si elle parut avant ou après son Henri V. J'en ai deux copies en ma possession ; l'une sans date, et qui paraît de beaucoup la plus ancienne des deux, l'autre, imprimée apparemment sur la première, datée de 1617, quoique imprimée par Bernard Alsoop, qui était aussi l'imprimeur de la première édition, et débitée par la même personne et dans le même lieu. Il paraît qu'Alsoop était imprimeur avant 1600 ; il fut, dans la suite, un des vingt autorisés par un décret de la chambre étoilée, à imprimer pour le royaume. Je crois cependant cette pièce antérieure à celle de Shakspeare, par plusieurs raisons.

1°. Il est très-probable que c'est la pièce infortunée à laquelle il est fait allusion dans l'épilogue de la seconde partie de Henri IV. — *Car Oldcastle est mort martyr. Oldcastle* est le Falstaff de la pièce, qui est méprisable, respirant la crapule et l'impiété, depuis la première scène jusqu'à la dernière.

2°. Parce que Shakspeare paraît avoir emprunté de cette pièce plusieurs idées ; car elle comprend, en quelque sorte, l'histoire des deux parties de Henri IV, aussi-bien que celle de Henri V, et je ne crois pas que l'ignorance pût dénaturer l'or de Shakspeare en une si vile matière, quoiqu'il n'y eût que l'art de Shakspeare seul qui pût changer en or un si bas métal. Lorsque le prince de Galles, dans Henri IV, appelle Falstaff *mon vieux garçon du castel*, ce n'est probablement qu'une allusion ironique à l'infortune méritée qu'éprouva cette pièce ; car il n'y a nulle preuve que notre poëte ait jamais été obligé de changer le nom d'*Oldcastle* en celui de Falstaff, quoiqu'il soit très-certain que cette pièce doit avoir été condamnée par tout auditoire quelconque devant lequel elle ait jamais été représentée.

3°. Parce qu'il paraît, comme Farmer l'a observé, par les bons mots du fameux comédien Tarlton, qu'il avait été particulièrement célèbre dans le rôle du paysan dans Henri V ; et quoique ce caractère n'existe point dans la pièce de Shakspeare, nous le trouvons dans l'autre, que pour les raisons déjà citées je suppose antérieure.

Cette pièce anonyme de Henri V n'est divisée ni en actes, ni en scènes : elle est extraordinairement courte, et elle a tout l'air

d'avoir été imparfaitement copiée pendant la représentation. Comme il paraît qu'il en manque une grande partie, on peut croire que l'auteur n'a pas jugé à propos, pour sa réputation, d'en publier une copie plus étendue.

Il y a, à la vérité, une pièce appelée *Sir John Oldcastle*, publiée en 1600, avec le nom de Guillaume Shakspeare en tête. Comme le prologue est très-court, je le citerai d'autant plus volontiers, qu'il sert à prouver qu'une première pièce, dans laquelle le caractère d'Oldcastle était introduit, avait grandement choqué.

« Messieurs, le titre douteux mis en tête du sujet que nous avons en main peut engendrer des doutes, et troubler mal à propos le paisible repos de vos tranquilles pensées. Pour lever ce scrupule, que ce peu de mots vous suffise. Ce n'est point un gourmand couronné de pampre que nous vous présentons, ni un vieux conseiller de jeunes péchés, mais un caractère dont la vertu s'est distinguée au-dessus de la foule, un vaillant martyre, un vertueux père, connu par sa fidélité sincère et sa loyauté déclarée envers son souverain et son pays. Nous nous efforçons de payer ce tribut de notre amour que méritent vos faveurs. Que la belle vérité soit honorée, puisque les mensonges de la fiction ont défiguré les temps passés. (*Steevens.*)

PREMIÈRE PARTIE

DE HENRI VI,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR LA PREMIÈRE PARTIE

DE HENRI VI.

Les trois parties de Henri VI ont été, parmi les éditeurs et commentateurs de Shakspeare, un sujet de controverse qui n'est point encore éclairci, ni peut-être même épuisé; plusieurs d'entre eux ont pensé que la première de ces pièces ne lui appartenait en aucune façon; d'autres, en moindre nombre, lui ont aussi disputé l'invention originale des deux dernières, que, selon eux, il n'aurait fait que retoucher, et dont la conception primitive appartiendrait à un ou à deux autres auteurs. Aucune des trois pièces n'a été imprimée du vivant de Shakspeare, ce qui ne prouve rien, car il en est de même de plusieurs autres ouvrages dont personne ne conteste l'authenticité, mais ce qui laisse du moins toute latitude au doute et à la discussion.

La faiblesse générale de ces trois compositions, où l'on ne trouve qu'un petit nombre de scènes qui rappellent la touche du maître, ne seraient pas non plus un motif suffisant pour les attribuer à une autre main que la sienne; car, dans le cas où elles lui appartiendraient, ce seraient ses premiers ouvrages : circonstance qui expliquerait assez leur infériorité, du moins en ce qui regarde la conduite du drame, la liaison des scènes, l'art de soutenir et d'augmenter progressivement l'intérêt, en ramenant toutes les diverses parties de la composition à une impression unique qui s'avance et s'accroît, comme le fleuve grossit à chaque pas des eaux que lui envoient les divers points de l'horizon. Tel est en effet le caractère singulier de Shakspeare dans ses grandes compositions, et ce qui manque essentiellement aux trois parties de Henri VI, surtout à la première. Mais ce qui y manque également, ce sont les défauts de Shakspeare, cette recherche, cette emphase auxquelles il n'a pas toujours échappé dans ses plus beaux ouvrages, résultat presque nécessaire de la jeunesse des idées qui, étonnées pour ainsi dire d'elles-mêmes, ne savent comment

épuiser le plaisir qu'elles trouvent à se produire; il serait bien étrange que les premiers essais de Shakspeare en eussent été exempts.

Il faut cependant ici distinguer, entre les trois parties de Henri VI, ce qui concerne la première à laquelle on croit que Shakspeare a été presque entièrement étranger, et ce qui a rapport aux deux autres dont on ne lui dispute que l'invention et la composition originale, en reconnaissant qu'il les a considérablement retouchées. Voici les faits.

En 1623, c'est-à-dire sept ans après la mort de Shakspeare, parut la première édition complète de ses œuvres. Quatorze de ses pièces seulement avaient été imprimées de son vivant, et les trois parties de Henri VI n'étaient pas du nombre; elles parurent, en 1623, dans l'état où on les donne aujourd'hui, et toutes trois attribuées à Shakspeare, quoique deja, à ce qu'il paraît, une espèce de tradition lui disputât la première. D'un autre côté, dès l'an 1600 avaient été publiées sans nom d'auteur, par Thomas Millington, libraire, deux pièces intitulées, l'une *The first part of the contention of the two famous houses of York and Lancaster, with the*

death of the good duke Humphrey, etc. (1); l'autre : *The true tragedy of Richard duke of York and death of good king Henry the sixth* (2). De ces deux pièces, l'une a servi de moule, si on peut s'exprimer ainsi, à la seconde partie de Henri VI, l'autre à la troisième. La marche, la coupe des scènes et du dialogue s'y retrouvent à quelques légères différences près; des passages entiers ont été transportés textuellement des pièces originales dans celles que nous a données Shakspeare sous le nom de seconde et troisième parties de Henri VI. La plupart des vers ont été simplement retouchés, et quelques-uns seulement, en assez petit nombre, ont été entièrement ajoutés.

En 1619, c'est-à-dire trois ans après la mort de Shakspeare, ces deux pièces originales furent réimprimées par un libraire nommé Pavier, et cette fois avec le nom de notre poëte. Dès lors s'établit parmi les critiques l'opinion qu'elles

---

(1) *La première partie de la querelle des deux fameuses maisons d'York et de Lancastre, avec la mort du bon duc Humphrey, etc.*

(2) *La vraie tragédie de Richard, duc d'York, et la mort du bon roi Henri VI.*

appartenaient à Shakspeare, et devaient être regardées, soit comme une première composition qu'il avait lui-même revue et corrigée, soit comme une copie imparfaite prise à la représentation, et livrée en cet état à l'impression; ce qui arrivait assez souvent, dans ce temps-là, les auteurs étant peu dans l'usage de faire imprimer leurs pièces. Cette dernière opinion a été long-temps la plus générale; cependant elle ne peut guère soutenir l'examen, car, comme l'observe M. Malone, celui de tous les commentateurs qui a jeté le plus de jour sur la question, un copiste maladroit retranche et estropie, mais il n'ajoute pas; et les deux pièces originales contiennent des passages, même quelques scènes assez courtes, qui ne se retrouvent plus dans les autres. D'ailleurs rien n'y porte l'empreinte d'une copie mal faite; la versification en est régulière, le style en est seulement beaucoup plus prosaïque que celui des passages appartenant indubitablement à Shakspeare; d'où il résulterait que le copiste aurait précisément omis les traits les plus frappans, les plus propres à saisir l'imagination et la mémoire.

Resterait donc seulement la supposition d'une

première ébauche, perfectionnée ensuite par son auteur. Entre les preuves de détail qu'amasse M. Malone contre cette opinion, et qui ne sont pas toutes également concluantes, il en est une cependant qui mérite d'être prise en considération, c'est que les pièces originales sont évidemment tirées de la chronique de Hall, tandis que c'est Hollinshed qu'a toujours suivi Shakspeare, ne prenant jamais de Hall que ce qu'en a copié Hollinshed. Il n'est pas vraisemblable que, s'il eût puisé dans Hall ses premiers ouvrages, il eût ensuite quitté l'original pour le copiste.

Ces deux opinions rejetées, il faut supposer que Shakspeare aurait emprunté sans scrupule, à l'ouvrage d'un autre, le fond et l'étoffe qu'il aurait ensuite enrichis de sa broderie; ses nombreux emprunts aux auteurs dramatiques de son temps rendent cette supposition très-facile à admettre, et voici un fait qui, dans cette occasion spéciale, équivaut presque à une preuve de sa légitimité. Et d'abord il faut savoir que les deux pièces originales imprimées en 1600 existaient dès 1593, car on les trouve à cette époque enregistrées sous le même titre, et avec le nom du même libraire, dans les registres du

stationer, espèce de syndic de la corporation des libraires, imprimeurs, etc., patenté par le gouvernement, et chargé de l'annonce des ouvrages destinés à l'impression. Quelle cause retarda jusqu'en 1600 la publication de ces deux pièces, c'est ce qu'il est inutile en ce moment de discuter; mais cette preuve de l'ancienneté de leur existence, acquiert dans la question qui nous occupe une importance assez grande par le passage suivant d'un pamphlet de Green (1), auteur très-fécond mort au mois de septembre 1592. Dans ce pamphlet, écrit peu de temps avant sa mort, et imprimé aussitôt après, comme il l'avait ordonné par son testament, Green adresse ses adieux et ses conseils à plusieurs de ses amis, littérateurs comme lui; l'objet de ces conseils est de les détourner de travailler pour le théâtre, s'ils veulent éviter les chagrins dont il se plaint. Un des motifs qu'il leur donne c'est l'imprudence qu'il y aurait à eux de se fier aux acteurs; car, dit-il, « il y a là un parvenu, » corbeau paré de nos plumes, qui, avec *son* » *cœur de tigre recouvert d'une peau d'ac-*

(1) *Green's groat's worth of wit, etc.*

» *teur* (1), se croit aussi habile à enfler (*to bom-
» baste*) un vers blanc que le meilleur d'entre
» vous, et devenu absolument un *Johannes
» factotum*, est, dans sa propre opinion, le seul
» *shake-scene* (2) du pays. » Ce passage ne laisse aucun doute sur les emprunts faits à Green par Shakspeare dès 1592; et comme les Henri VI sont les seules pièces de notre poëte qu'on croie pouvoir placer avant cette époque, la question paraîtrait à peu près résolue; en même temps que la citation faite par Green, à cette occasion, d'un vers de la pièce originale, prouverait que c'était là ce qui lui tenait au cœur. Il est donc assez vraisemblable que Shakspeare, acteur alors et n'exerçant encore l'activité de son génie qu'au profit de sa troupe, aura essayé de remettre au théâtre, avec plus de succès, des pièces déjà connues, et dont le fond lui présentait quelques beautés à faire valoir. Les pièces

(1) Allusion à un vers de l'ancienne pièce *The first part of the contentions*, etc.

O tyger's heart wrapt in a woman's hide.

(2) *Shake-scene* (secoue scène), pour *shake-spear* (secoue lance.)

appartenant alors, selon toute apparence, aux comédiens qui les avaient achetées, l'entreprise était naturelle, et son succès aura été probablement le premier indice sur la foi duquel un génie ignorant encore ses propres forces aura osé s'élancer dans la carrière.

Pour s'expliquer ensuite comment Shakspeare, reprenant ainsi en sous-œuvre les deux pièces dont il a fait la seconde et la troisième partie de Henri VI, n'aurait pas fait le même travail sur la première, il suffirait de penser que cette première partie était alors en possession du théâtre avec un succès assez grand pour que l'intérêt des acteurs n'y demandât aucun changement. Cette supposition est appuyée par un passage d'un pamphlet de Thomas Nashe (1), où parlant du brave Talbot : « Combien, dit-il, se serait-il réjoui de penser qu'après avoir reposé deux cents ans dans la tombe, il triompherait de nouveau sur le théâtre, et que ses os seraient embaumés de nouveau (en différentes fois) des larmes de dix mille spectateurs au moins, qui le verraient tout

(1) *Pierce pennyless, his supplication to the devil*; 1592.

» fraîchement blessé dans la personne du tra-
» gédien qui le représente! » Nashe, intime ami de Green, n'aurait probablement pas parlé sur ce ton d'une pièce de Shakspeare, et peut-être est-ce le succès même de cette pièce qui aura engagé Shakspeare à rendre les deux autres dignes de le partager; mais, dans cette supposition même, il serait difficile de ne pas croire que, soit avant, soit plus tard, Shakspeare n'ait pas relevé, par quelques touches, le coloris d'un ouvrage qui n'avait pu plaire à ses contemporains que parce que Shakspeare ne s'était pas encore montré. Ainsi, les scènes entre Talbot et son fils doivent être de lui, ou bien il faudrait croire qu'avant lui existait, en Angleterre, un auteur dramatique capable d'atteindre à cette touchante et noble vérité, dont bien peu, après lui, ont entrevu le secret. Rien n'est plus beau que cette peinture des deux héros, l'un mourant, l'autre à peine né à la vie des guerriers; le premier, rassasié de gloire, et, dans son anxiété paternelle, occupé de sauver plutôt la vie que l'honneur de son fils; l'autre, sévère, inflexible, et ne songeant à prouver son affection filiale que par la mort qu'il est déterminé à chercher

auprès de son père, et par le soin qu'il aura de conserver ainsi l'honneur de sa race. Cette situation, variée par toutes les alternatives de crainte et d'espérance que peuvent offrir les chances d'une bataille où le père sauve son fils, où le fils est ensuite tué loin de son père, offre presqu'à elle seule l'intérêt d'un drame, et tout porte à croire que Shakspeare fut tenté d'ajouter cet ornement à une pièce que son étroite connexion avec celles qu'il avait refaites associait pour ainsi dire à ses œuvres. Il faut remarquer d'ailleurs que les scènes de Talbot et de son fils sont presque entièrement en vers rimés, ainsi qu'il s'en trouve un grand nombre dans les ouvrages de Shakspeare, tandis que dans le reste de la pièce, et dans les deux qui paraissent destinées à lui faire suite, il ne se trouve presque aucune rime. La scène qui, dans la première partie de Henri VI, en contient le plus, est celle où l'on voit Mortimer mourant dans sa prison; aussi pourrait-on penser qu'elle a reçu au moins des additions de la main de Shakspeare : ces additions et quelques autres peut-être, bien qu'en petit nombre, auront pu fournir, aux éditeurs de 1623, une rai-

son qui leur aura paru suffisante pour ranger, au nombre des ouvrages d'un poëte qui avait tué tous les autres, une pièce qui devait tout son mérite à ce qu'il y avait ajouté, et qui se joignait d'ailleurs nécessairement à deux autres ouvrages où il avait trop mis du sien pour qu'on pût les retrancher de ses œuvres.

Quant à l'insertion du nom de Shakspeare dans l'édition, donnée par Pavier, des deux pièces originales, il est aisé de l'expliquer par une fraude de libraire, fraude extrêmement commune alors, et qui a été pratiquée à l'égard de plusieurs ouvrages dramatiques composés sur des sujets qu'avait traités Shakspeare, et qu'on espérait vendre à la faveur de son nom. Ce qui rend la chose encore plus vraisemblable, c'est que cette édition est sans date, bien qu'on sache qu'elle parut en 1619, ce qui pouvait être une petite habileté du libraire, pour laisser croire qu'elle avait paru du vivant de l'auteur dont il empruntait le nom.

On ignore l'époque précise de la représentation de la première partie de Henri VI, qui, selon Malone, a d'abord porté le nom de *Pièce*

historique du roi Henri VI (1). Le style de cette pièce, excepté ce qu'on peut attribuer à Shakspeare, porte le même caractère que celui de tous les ouvrages dramatiques de cette époque qui ont précédé ceux de notre poëte, une construction grammaticale fort irrégulière, d'ailleurs, le ton assez simple mais sans noblesse, et la versification assez prosaïque. L'intérêt, assez médiocre quoique la pièce offre un grand mouvement, est d'ailleurs fort diminué pour nous par la ridicule et grossière absurdité du rôle de Jeanne, qui du reste peut nous donner l'idée la plus exacte du sentiment avec lequel les chroniqueurs anglais ont écrit l'histoire de cette fille héroïque, et des traits sous lesquels ils l'ont représentée : en ce sens la pièce est historique.

F. G.

---

(1) *The historical play of king Henri the sixth.*

PREMIÈRE PARTIE

DE HENRI VI.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VI.
LE DUC DE GLOCESTER, oncle du roi, et protecteur.
LE DUC DE BEDFORD, oncle du roi, et régent de France.
THOMAS DE BEAUFORT, duc d'Exeter, grand-oncle du roi.
HENRI DE BEAUFORT, grand-oncle du roi, évêque de Winchester et ensuite cardinal.
JEAN DE BEAUFORT, duc de Somerset.
RICHARD PLANTAGENET, fils aîné de Richard, dernier comte de Cambridge, ensuite duc d'York.
LE COMTE DE WARWICK.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE SUFFOLK.
LORD TALBOT, ensuite comte de Shrewsbury.
JEAN TALBOT, son fils.
EDMOND MORTIMER, comte des Marches.
SIR JEAN FASTOLFFE.
SIR WILLIAM LUCY.
SIR WILLIAM GLANSDALE.
SIR THOMAS GARGRAVE.
WOODVILLE, lieutenant de la Tour de Londres.
LE LORD MAIRE de Londres.
VERNON, de la rose blanche, ou faction d'York.
BASSET, de la rose rouge, ou faction de Lancastre.
CHARLES, dauphin, depuis roi de France.
RENÉ, duc d'Anjou, et roi titulaire de Naples.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ALENÇON.
LE BATARD D'ORLÉANS.
LE GOUVERNEUR DE PARIS.
LE MAITRE CANONNIER de la ville d'Orléans, et son fils.
LE GÉNÉRAL des troupes françaises à Bordeaux.
UN SERGENT français.
UN PORTIER.
UN VIEUX BERGER, père de Jeanne d'Arc, la Pucelle.
MARGUERITE, fille de René, et ensuite femme de Henri VI, et reine d'Angleterre.
JEANNE, la Pucelle, dite communément Jeanne d'Arc.
DÉMONS aux ordres de la Pucelle.
LA COMTESSE D'AUVERGNE.
LORDS, CAPITAINES, SOLDATS, COURRIERS, et autres suivans, tant Anglais que Français.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

PREMIÈRE PARTIE

DE HENRI VI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Abbaye de Westminster.

Marche funèbre. Le corps du roi Henri V, découvert, exposé en apparat, entouré des DUCS DE BEDFORD, DE GLOCESTER, et D'EXETER, du COMTE DE WARWICK, de L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, de HÉRAUTS, etc.

BEDFORD.

Que les cieux soient tendus de noir! que le jour cède à la nuit! comètes, qui amenez les révolutions dans les siècles et les états, secouez dans le firmament vos tresses de cristal, et châtiez-en les étoiles rebelles qui ont conspiré la mort de Henri, de Henri V, trop illustre pour qu'il vécût long-temps! Jamais l'Angleterre n'a perdu un si grand roi.

GLOCESTER.

Avant lui, l'Angleterre n'avait jamais eu de roi. Il avait de la vertu et méritait de commander. Son épée, quand il la brandissait, éblouissait les yeux de ses éclairs. Ses bras s'ouvraient plus largement que les ailes du dragon : ses yeux, quand ils étincelaient du feu de la colère, étourdissaient, repoussaient plus sûrement ses ennemis que le soleil du midi lançant ses brûlans rayons sur leurs visages. Que dirai-je ? Ses exploits sont au-dessus des récits. Jamais il n'a levé son bras qu'il n'ait conquis.

EXETER.

Nous pleurons couverts de deuil; pourquoi ne serions-nous pas couverts de larmes de sang? Henri est mort et ne revivra jamais. Nous entourons un cercueil de bois, et nous honorons de notre glorieuse présence la honteuse victoire de la mort, comme des captifs enchaînés à un char de triomphe. Qui accuserons-nous ? maudirons-nous les astres du malheur qui ont ainsi conspiré la ruine de notre gloire? ou faut-il croire que les rusés enchanteurs et magiciens français, épouvantés de lui, auront, par des vers magiques, amené sa perte?

WINCHESTER.

C'était un roi chéri du roi des rois. Le terrible jour du jugement ne sera pas si terrible pour les Français que l'était sa vue. Il a livré les batailles du dieu des armées : ce sont les prières de l'église qui assuraient ses succès.

GLOCESTER.

De l'église? Où est-elle? Si les ministres de l'église

n'eussent pas prié, le fil de ses jours ne se serait pas usé si vite. Vous n'aimez qu'un prince efféminé, que vous puissiez gouverner comme un jeune écolier.

WINCHESTER.

Glocester, quoi que nous aimions, tu es protectecteur de l'Angleterre, et tu aspires à gouverner le prince et le royaume; ta femme est hautaine : elle exerce sur toi plus d'empire que Dieu ou les ministres de la religion n'en pourraient jamais avoir.

GLOCESTER.

Ne nomme point la religion, car tu aimes la chair : et, dans tout le cours de l'année, tu ne vas jamais à l'église, si ce n'est pour prier contre tes ennemis.

BEDFORD.

Cessez, cessez ces querelles, et tenez vos esprits en paix. — Marchons vers l'autel. — Hérauts, suivez-nous. — Au lieu d'or, nous offrirons nos armes, puisque nos armes sont inutiles à présent que Henri n'est plus. — Postérité, attends-toi à des années malheureuses : tes enfans suceront les larmes des yeux de leurs mères, notre île nourrira ses fils de douleurs et de pleurs, et il ne restera que les femmes pour pleurer les morts. O Henri V, j'invoque ton ombre! fais prospérer ce royaume : préserve-le des troubles civils; lutte dans les cieux contre les astres ses ennemis; et ton âme sera au firmament une constellation bien plus glorieuse que celle de Jules César, ou la brillante...

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Salut à vous tous, honorables lords. Je vous ap-

porte de France de tristes nouvelles de pertes, de carnage et de déroute. La Guienne, la Champagne, Reims, Orléans, Rouen, Gisors, Paris, Poitiers, sont absolument perdus.

BEDFORD.

Qu'oses-tu dire, homme, devant le corps de Henri? Parle bas, ou la perte de ces grandes villes lui fera briser son cercueil, et il se lèvera du sein de la mort.

GLOCESTER.

Paris perdu? Rouen rendu? Si Henri était rappelé à la vie, ces nouvelles le replongeraient dans le tombeau.

EXETER.

Et comment les avons-nous perdus? Quelle trahison...

LE MESSAGER.

Aucune trahison, mais disette d'hommes et d'argent. Voici ce que murmurent entre eux les soldats : « Que vous fomentez ici différentes factions; et tandis qu'il faudrait mettre en mouvement une armée et combattre, vous disputez ici sur le choix de vos généraux. L'un voudrait traîner la guerre à peu de frais; l'autre voudrait voler d'un vol rapide, et manque d'ailes. Un troisième est d'avis que, sans aucune dépense, on peut obtenir la paix avec de belles et trompeuses paroles. » Réveillez-vous, réveillez-vous, noblesse d'Angleterre! Que la paresse ne ternisse pas vos gloires naguère conquises! Les fleurs de lis sont arrachées de vos armes, et la moitié de l'écusson d'Angleterre est coupée.

EXETER.

Si nous manquions de larmes pour ce convoi funèbre, ces fatales nouvelles les appelleraient par torrens.

BEDFORD.

C'est moi qu'elles regardent : je suis régent de France. — Donnez-moi mon armure; je vais combattre pour ressaisir la France. — Loin de moi ces honteux vêtemens de deuil! Je veux que les Français, couverts de blessures, pleurent avec des larmes de sang leurs désastres un moment interrompus.

(Entre un autre messager.)

LE DEUXIÈME MESSAGER.

Milords, lisez ces lettres pleines de revers. La France entière s'est soulevée contre les Anglais, excepté quelques petites villes de nulle importance. Le dauphin Charles a été couronné roi à Reims : le bâtard d'Orléans s'est joint à lui. René, duc d'Anjou, épouse son parti : le duc d'Alençon vole se ranger à ses côtés.

EXETER.

Le dauphin couronné roi! Tous volent à lui! Oh! où fuir pour cacher notre honte?

GLOCESTER.

Nous ne fuirons que vers nos ennemis. Bedford, si tu temporises, j'irai, moi, faire cette guerre.

BEDFORD.

Glocester, pourquoi doutes-tu de mon ardeur? J'ai déjà levé dans mes pensées une armée qui déjà inonde la France.

Entre un troisième messager.)

LE TROISIÈME MESSAGER.

Mes respectables lords, pour ajouter encore aux larmes dont vous arrosez le cercueil du roi Henri, je dois vous instruire d'un fatal combat livré entre l'intrépide Talbot et les Français.

WINCHESTER.

Comment? où Talbot a vaincu, n'est-ce pas?

LE TROISIÈME MESSAGER.

Oh! non, où lord Talbot a été défait : je vais vous en raconter les détails. Le 10 août dernier, ce redoutable lord, se retirant du siége d'Orléans, ayant à peine six mille soldats, s'est vu enveloppé et attaqué par vingt-trois mille Français; il n'a pas eu le temps de ranger sa troupe : il manquait de pieux à placer devant ses archers; faute de pieux, ils ont arraché des haies des bâtons pointus, et les ont fichés en terre à la hâte et sans ordre pour empêcher la cavalerie de fondre sur eux. Le combat a duré plus de trois heures; et le vaillant Talbot, avec son épée et sa lance, a fait des miracles au-dessus de la pensée humaine; il envoyait par centaines les ennemis aux enfers, nul n'osait lui faire face. Ici, là, partout, il frappait avec rage : les Français criaient que c'était le diable en armes. Tous restaient immobiles d'étonnement et les yeux fixés sur lui. Ses soldats, animés par son courage indomptable, ont crié tous ensemble : *Talbot! Talbot!* et se sont précipités au fort de la mêlée. De ce moment la victoire était décidée si sir Jean Fastolffe n'avait joué le rôle d'un lâche. Il était dans l'arrière-garde et placé sur

les dernières lignes, avec ordre de le suivre et de le soutenir; mais il a fui lâchement sans avoir frappé un seul coup. De là la défaite générale et le carnage. Ils ont été enveloppés par leurs ennemis : un lâche Wallon, pour faire sa cour au dauphin, a frappé Talbot au dos avec sa lance; Talbot, que toute la France, avec toutes ses forces d'élite assemblées, n'avait pas osé une seule fois envisager en face.

BEDFORD.

Talbot est-il tué? Je me tuerai alors moi-même, pour me punir de vivre oisif ici dans le luxe et la mollesse, tandis qu'un si brave général, manquant de secours, est trahi et livré à ses lâches ennemis.

LE TROISIÈME MESSAGER.

Oh! non, il vit; mais il est prisonnier, et avec lui le lord Scales et le lord Hungreford. La plupart des autres ont été massacrés ou pris.

BEDFORD.

Il n'est point, pour le délivrer, de rançon que je ne sois déterminé à payer. Je précipiterai de son trône le dauphin la tête la première, et sa couronne sera la rançon de mon ami : j'échangerai quatre de leurs seigneurs contre un de nos lords. — Adieu, messieurs, je cours à ma tâche. Il faut que j'aille sans délai allumer des feux de joie en France, pour célébrer la fête de notre grand saint Georges. Je prendrai avec moi dix mille soldats, dont les sanglans exploits ébranleront l'Europe.

LE TROISIÈME MESSAGER.

Vous en auriez besoin, car Orléans est assiégé :

l'armée anglaise est affaiblie et impuissante. Le comte de Salisbury sollicite des renforts, et c'est avec peine qu'il empêche ses soldats de se mutiner; car ils sont bien peu pour contenir tant d'ennemis.

EXETER.

Lords, souvenez-vous des sermens que vous avez faits à Henri, ou d'accabler le dauphin, ou de le ramener sous le joug de l'Angleterre.

BEDFORD.

Je m'en souviens, et je prends ici congé de vous pour aller faire mes préparatifs.

(Il sort.)

GLOCESTER.

Je vais me rendre en toute hâte à la Tour pour visiter l'artillerie et les munitions, et ensuite proclamer roi le jeune Henri.

(Il sort.)

EXETER.

Moi, je vais à Eltham, où est le jeune roi; établi son gouverneur particulier, je verrai là à prendre les meilleures mesures pour sa sûreté.

(Il sort.)

WINCHESTER.

Chacun ici a son poste et ses fonctions; moi, je suis laissé à l'écart, il ne reste rien pour moi. Mais je ne veux pas être long-temps un serviteur sans place. Je me propose de tirer le roi d'Eltham, et de m'asseoir au premier rang sur le gouvernail de l'état.

(Il sort.)

SCÈNE II.

En France, devant Orléans.

Entrent CHARLES, avec ses troupes, ALENÇON, RENÉ, et autres.

CHARLES.

Le véritable cours de Mars n'est pas plus connu aujourd'hui sur la terre qu'il ne l'est dans les cieux. Dernièrement il brillait pour les Anglais ; maintenant nous sommes vainqueurs, et c'est à nous qu'il sourit. Quelles villes un peu importantes dont nous ne soyons les maîtres? Nous sommes ici libres et tranquilles près d'Orléans : les Anglais affamés, comme de pâles fantômes, nous assiégent à peine une heure dans le mois.

ALENÇON.

Ils n'ont point ici leurs pourceaux et leurs tranches de bœuf gras : il faut que les Anglais soient repus, comme leurs mules, et qu'ils aient leur sac de nourriture lié à la bouche; autrement ils ont aussi piteuse mine que des rats noyés.

RENÉ.

Faisons lever le siége : pourquoi vivons-nous ici paresseusement? Talbot est pris, lui que nous étions accoutumés à craindre : il ne reste plus de chef que cet écervelé Salisbury; il peut dépenser son fiel en vaines fureurs : il n'a ni hommes, ni argent pour faire la guerre.

CHARLES.

Sonnez, sonnez l'alarme. Fondons sur eux; réparons nos disgrâces et l'honneur français. — Je pardonne ma mort à celui qui me tuera, s'il me voit fuir ou reculer d'un pas. (*Ils sortent. On sonne l'alarme. — Mêlée. — Ensuite une retraite.*) (*Rentrent Charles, Alençon, et René.*) Qui vit jamais telle chose? Quels hommes ai-je donc? des chiens, des poltrons, des lâches! Je n'aurais jamais fui s'ils ne m'avaient abandonné au milieu de mes ennemis.

RENÉ.

Salisbury tue en désespéré. Il combat comme un homme lassé de la vie. Les autres lords, en lions affamés, fondent sur nous comme sur une proie que leur montre la faim.

ALENÇON.

Froissard, un de nos compatriotes, rapporte que l'Angleterre n'enfantait que des Roland et des Olivier sous le règne d'Édouard III. Le fait est encore plus vrai de nos jours, car elle n'envoie pour combattre que des Samson et des Goliath. Un contre dix! De grands coquins maigres et efflanqués! qui aurait jamais cru qu'ils eussent tant de courage et d'audace?

CHARLES.

Abandonnons cette ville! Ce sont des forcenés, et la faim les rendra encore plus acharnés. Je les connais de vieille date : ils arracheront les remparts avec leurs dents plutôt que d'abandonner le siége.

RENÉ.

Je crois que, par quelque étrange invention, par

quelque sortilége, leurs armes sont ajustées pour frapper sans relâche, comme des battans de cloche; autrement, ils ne pourraient jamais tenir aussi long-temps. — Si l'on suit mon avis, nous les laisserons ici.

ALENÇON.

Soit; laissons-les.

(Entre le bâtard d'Orléans.)

LE BATARD.

Où est le dauphin? J'ai des nouvelles pour lui.

LE DAUPHIN.

Bâtard d'Orléans, sois trois fois le bienvenu.

LE BATARD.

Il me semble que vos regards sont tristes, votre visage pâle. Est-ce la dernière défaite qui vous a fait ce mal? Ne vous découragez pas : le secours est proche : j'amène ici avec moi une jeune et sainte fille, qui, dans une vision que le ciel lui a envoyée, a reçu l'ordre de faire lever cet ennuyeux siége et de chasser les Anglais de France. Elle possède l'esprit de prophétie bien mieux que les neuf Sibylles de Rome. Elle peut raconter le passé et l'avenir. Dites, la ferai-je entrer? Croyez-en mes paroles : elles sont certaines et infaillibles.

CHARLES.

Allez, faites-la venir. (*Le bâtard sort.*) Mais, pour éprouver sa science, René, prends ma place et fais le dauphin. Interroge-la fièrement; que tes regards soient sévères. Par cette ruse, nous sonderons son habileté.

(Entrent la Pucelle, le bâtard d'Orléans et autres.)

RENÉ.

Belle fille, est-il vrai que tu veux exécuter ces étonnans prodiges?

LA PUCELLE.

René, espères-tu me tromper? — Où est le dauphin? — Sors, sors, ne te cache plus là derrière. Je te connais sans t'avoir jamais vu. Ne sois pas étonné, rien n'est caché pour moi. Je veux t'entretenir seul en particulier. — Retirez-vous, seigneurs, et laissez-nous un moment à part.

RENÉ.

Elle débute hardiment.

(Ils s'éloignent.)

LA PUCELLE.

Dauphin, je suis née fille d'un berger; mon esprit n'a été exercé dans aucune espèce d'art. Il a plu au ciel et à Notre-Dame-de-Grâce de jeter un regard sur mon obscure condition. Un jour que je gardais mes tendres agneaux, exposant mon visage aux rayons brûlans du soleil, la mère de Dieu daigna m'apparaître; et, dans une vision pleine de majesté, elle me commanda de quitter ma basse profession, et de délivrer mon pays de ses calamités : elle me promit son assistance, et me garantit le succès. Elle daigna se révéler à moi dans toute sa gloire. J'étais noire et basanée auparavant; les purs rayons de lumière qu'elle versa sur moi me douèrent de cette beauté que vous voyez. Fais-moi toutes les questions que tu pourras imaginer, et je répondrai sans préparation; essaie mon courage dans un combat, si tu l'oses, et tu verras que je surpasse mon sexe. Sois certain de ceci :

tu seras heureux si tu me reçois pour ton compagnon de guerre.

CHARLES.

Tu m'as étonné par la hauteur de ton discours. Je ne veux que cette preuve de ton mérite; tu lutteras avec moi dans un combat singulier : si tu as l'avantage, tes paroles sont vraies; autrement je te refuse ma confiance.

LA PUCELLE.

Je suis prête. Voilà mon épée à la pointe affilée, ornée de chaque côté de cinq fleurs de lis. Je l'ai choisie dans le cimetière de Sainte-Catherine en Touraine, parmi un amas de vieilles armes.

CHARLES.

Viens donc : par le saint nom de Dieu! Pucelle, je ne crains aucune femme.

LA PUCELLE.

Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme.

(Ils combattent.)

CHARLES.

Arrête, arrête; tu es une amazone : tu combats avec l'épée de Débora.

LA PUCELLE.

La mère de Dieu me seconde; sans elle, je serais trop faible.

CHARLES.

Quelle que soit la main qui te secoure, c'est toi qui dois me secourir. Un désir ardent consume mon âme; tu as vaincu à la fois et ma force et mon cœur. Sublime Pucelle, si tel est ton nom, permets que je

sois ton serviteur et non pas ton souverain : c'est le dauphin de France qui te conjure ainsi.

LA PUCELLE.

Je ne dois céder à aucun voeu d'amour, car ma vocation a été consacrée d'en haut. Quand j'aurai chassé tes ennemis de ces lieux, je songerai alors à une récompense.

CHARLES.

En attendant, jette un regard de bonté sur ton esclave dévoué.

RENÉ, en dedans de la tente avec Alençon.

Monseigneur, il me semble, a un long entretien.

ALENÇON.

N'en doutez pas : il sonde cette femme en tout sens; autrement il n'aurait pas prolongé à ce point la conférence.

RENÉ.

Le dérangerons-nous, puisqu'il ne garde aucune mesure?

ALENÇON.

Il prend peut-être des mesures plus profondes que nous ne savons : les femmes sont de lascives tentatrices avec leur langue enchanteresse.

RENÉ.

Mon prince, où êtes-vous? Quel objet vous occupe si long-temps? Abandonnerons-nous Orléans, ou non?

LA PUCELLE.

Non, non, vous dis-je, infidèles sans foi! Combattez jusqu'au dernier soupir : je serai votre sauvegarde.

CHARLES.

Ce qu'elle dit, je le confirmerai : nous combattrons jusqu'à la fin.

LA PUCELLE.

Je suis destinée à être le fléau des Anglais. Cette nuit je ferai certainement lever le siége. Puisque je me suis engagée dans cette guerre, comptez sur un été de la Saint-Martin, sur les jours de l'alcyon. La gloire est comme un cercle dans l'onde; il ne cesse de s'élargir et de s'étendre, jusqu'à ce qu'à force de s'étendre il s'évanouisse. La mort de Henri est le terme où finit le cercle des Anglais; toutes les gloires qu'il renfermait sont dispersées. Je suis maintenant comme cet orgueilleux vaisseau qui portait César et sa fortune.

CHARLES.

Si Mahomet était inspiré par une colombe (1), tu l'es donc, toi, par un aigle. Ni Hélène, la mère du grand Constantin, ni les filles de saint Philippe (2) ne t'égalèrent jamais. Brillante étoile de Vénus, descendue sur la terre, par quel culte assez respectueux pourrai-je te révérer?

ALENÇON.

Abrégeons les délais, et faisons lever le siége.

RENÉ.

Femme, fais ce qui est en ton pouvoir pour sauver notre honneur. Chasse-les d'Orléans, et immortalise-toi.

CHARLES.

Nous allons en faire l'essai. — Allons, marchons à l'entreprise. Si sa promesse est trompeuse, je ne crois plus à aucun prophète.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Londres. — Colline devant la Tour.

Entre LE DUC DE GLOCESTER qui s'approche des portes de la Tour, avec ses gens vêtus de bleu.

GLOCESTER.

Je viens pour visiter la Tour : je crains que depuis la mort de Henri, il ne s'y soit commis quelque larcin. Où sont donc les gardes, qu'on ne les trouve pas à leur poste? Ouvrez les portes : c'est Glocester qui vous appelle.

PREMIER GARDE.

Qui frappe ainsi en maître?

PREMIER SERVITEUR DE GLOCESTER.

C'est le noble duc de Glocester.

DEUXIÈME GARDE.

Qui que ce soit, vous ne pouvez entrer ici.

DEUXIÈME SERVITEUR DE GLOCESTER.

Misérables, est-ce ainsi que vous répondez au lord protecteur?

PREMIER GARDE.

Que Dieu protége le protecteur : voilà notre réponse. Nous n'agissons que d'après nos ordres.

GLOCESTER.

Qui vous les a donnés? Quelle volonté doit commander ici, que la mienne? Il n'est point d'autre protecteur du royaume que moi. (*A ses gens.*) Forcez ces portes : je répondrai de la violence. Me laisserai-je jouer de la sorte par de vils esclaves?

(Les gens de Glocester cherchent à forcer les portes.)

WOODVILLE, en dedans.

Quel est ce bruit? Qui sont ces traîtres?

GLOCESTER.

Lieutenant, est-ce vous dont j'entends la voix? Ouvrez les portes : c'est Glocester qui veut entrer.

WOODVILLE.

Patience, noble duc; je ne puis ouvrir. Le cardinal de Winchester le défend : j'ai reçu de lui l'ordre exprès de ne laisser entrer ni toi, ni aucun des tiens.

GLOCESTER.

Lâche Woodville, tu le préfères à moi, cet arrogant Winchester, ce prélat hautain que Henri, notre feu roi, ne put jamais supporter? Tu n'es ami ni de Dieu, ni du roi. Ouvre les portes, ou dans peu je te fais chasser de la Tour.

PREMIER SERVITEUR DE GLOCESTER.

Ouvrez les portes au lord protecteur. Nous les enfoncerons si vous n'obéissez pas à l'instant.

(Entre Winchester suivi de ses gens en habits jaunâtres (3).

WINCHESTER.

Hé bien, ambitieux Humfroy, que veut dire ceci?

GLOCESTER.

Vil prêtre tondu, est-ce toi qui commandes qu'on me ferme les portes?

WINCHESTER.

Oui, c'est moi, traître qui médites l'usurpation, et n'es point le protecteur du roi ou du royaume.

GLOCESTER.

Retire-toi, audacieux conspirateur, toi qui machinas le meurtre de notre feu roi, toi qui vends aux filles de mauvaise vie des indulgences qui leur permettent le péché. Je te bernerai dans ton large chapeau de cardinal, si tu t'obstines dans cette insolence.

WINCHESTER.

Retire-toi toi-même; je ne reculerai pas d'un pied. Que ceci soit la colline de Damas; et toi, sois le Caïn maudit; égorge ton frère Abel, si tu veux.

GLOCESTER.

Je ne veux pas te tuer, mais te chasser; je me servirai pour t'emporter d'ici, de ta robe d'écarlate, comme on se sert des langes d'un enfant.

WINCHESTER.

Fais ce que tu voudras; je te brave en face.

GLOCESTER.

Quoi! je serai ainsi bravé et insulté en face! Aux armes, mes gens, en dépit des priviléges de ce lieu; les habits bleus contre les habits jaunes. Prêtre, défends ta barbe. (*Glocester et ses gens attaquent l'évêque.*) Je veux te l'allonger d'un pied et te souffleter d'importance; je foulerai aux pieds ton

chapeau de cardinal, en dépit du pape et des dignités de l'église; je te traînerai en tous sens par les oreilles.

WINCHESTER.

Glocester, tu répondras de cette insulte devant le pape.

GLOCESTER.

Oison de Winchester ! — Je crie — une corde ! une corde ! chassez-les d'ici à coups de corde.—Pour quoi les laissez-vous encore là ?—Je te chasserai d'ici, loup couvert d'une peau d'agneau. — Hors d'ici les habits jaunes ! hors d'ici, hypocrite en écarlate !

(Il se fait un grand tumulte. Au milieu du désordre entrent le maire de Londres et ses officiers.)

LE MAIRE.

Fi, milords ! vous, magistrats suprêmes, troubler ainsi outrageusement la paix publique !

GLOCESTER.

Paix, lord maire : tu ne connais pas les outrages que j'ai essuyés. Ce Beaufort, qui ne respecte ni Dieu ni le roi, a ici usurpé la Tour à son usage.

WINCHESTER, au maire.

Tu vois ici Glocester, l'ennemi des citoyens, un homme qui propose toujours la guerre, et jamais la paix ; imposant sur vos libres trésors d'énormes tributs ; cherchant à renverser la religion, sous prétexte qu'il est le protecteur du royaume. Et il voudrait ici enlever de la Tour l'armure et l'appareil de la majesté, pour se couronner roi, et supplanter le prince.

GLOCESTER.

Je ne te répondrai pas par des mots, mais par des coups.

(Leurs gens s'attaquent de nouveau.)

LE MAIRE.

Dans cette rixe tumultueuse, il ne me reste que la ressource d'une proclamation à haute voix. — Officier, avance, et parle aussi haut que tu le pourras.

L'OFFICIER.

Vous tous, gens de toute classe, qui êtes ici assemblés en armes, contre la paix de Dieu et du roi, nous vous ordonnons et commandons, au nom de sa majesté, de vous retirer chacun dans vos maisons, et de ne porter, manier, ni employer désormais aucune épée, arme ou poignard sous peine de mort.

GLOCESTER.

Cardinal, je ne veux pas enfreindre la loi : mais nous nous rencontrerons, et nous nous expliquerons à loisir.

WINCHESTER.

Oui, Glocester, nous nous rencontrerons, à tes dépens, sois-en sûr : j'aurai le sang de ton cœur pour ce que tu as fait là aujourd'hui.

LE MAIRE.

Je vais assembler le peuple, si vous différez de vous retirer. — Ce cardinal est plus hautain que Satan.

GLOCESTER.

Maire, adieu. Ce que tu fais, tu as droit de le faire.

WINCHESTER.

Exécrable Glocester, veille sur ta tête; car je prétends l'avoir avant peu.

(Ils sortent.)

LE MAIRE à ses officiers.

Voyez à purger les environs de la Tour, et après nous nous retirerons. — Grand Dieu ! est-il possible que des nobles nourrissent de pareilles haines? Pour moi je ne combats pas une fois dans quarante ans.

(Il sort avec ses officiers.)

SCÈNE IV.

France. — Devant Orléans.

Entrent, sur les remparts, LE MAITRE CANONNIER d'Orléans et SON FILS.

LE CANONNIER.

Mon garçon, écoute : tu sais comment Orléans est assiégé, et comment les Anglais ont emporté les faubourgs?

LE FILS.

Je le sais, mon père, et j'ai souvent tiré sur eux : mais, malheureux que je suis, chaque fois j'ai manqué mon coup.

LE CANONNIER.

A présent tu ne le manqueras pas. Suis mes avis. Je suis maître canonnier en chef de cette ville; il faut que je fasse quelque chose pour me faire bienvenir. Les espions du prince m'ont informé que les Anglais, bien retranchés dans les faubourgs, pénè-

trent par une secrète grille de fer dans la tour que tu vois là bas, pour dominer la ville, et découvrir de là comment ils pourront, avec le plus d'avantage, nous mettre en péril, soit par leur artillerie, soit par un assaut. Pour faire cesser cet inconvénient, j'ai dirigé contre cette tour une pièce de calibre, et j'ai veillé ces trois jours entiers pour tâcher de les apercevoir. Toi, mon garçon, prends ma place, et veille à ton tour, car je ne puis rester plus long-temps à ce poste. Si tu aperçois quelque Anglais, cours et viens me l'annoncer; tu me trouveras chez le gouverneur.

(Il sort.)

LE FILS.

Mon père, ne vous inquiétez pas : je n'irai pas vous déranger si je puis les découvrir.

(Entrent dans une partie élevée de la tour les lords Salisbury et Talbot, sir Guillaume Glansdale, sir Thomas Gargrave et autres.)

SALISBURY.

Talbot, ma vie, ma joie, de retour ici! Et comment t'a-t-on traité tant que tu as été prisonnier? Et par quels moyens as-tu obtenu d'être relâché? Fais-moi ce récit, je t'en conjure, ici sur le plateau de cette tour.

TALBOT.

Le duc de Bedford avait un prisonnier qu'on appelait le brave seigneur Poton de Saintrailles : j'ai été échangé contre lui. Mais auparavant ils avaient voulu, par mépris, me troquer contre un homme d'armes bien plus ignoble : moi, je l'ai refusé avec dédain et colère, et j'ai demandé la mort plutôt que d'être estimé à si vil prix. Enfin j'ai été racheté

comme je le désirais... Mais, oh ! la pensée du traître Fastolffe me déchire le cœur : je l'exécuterais de mes propres mains, si je le tenais en ce moment en ma puissance.

SALISBURY.

Mais tu ne me dis pas comment tu as été traité.

TALBOT.

Accablé de brocards, d'insultes et d'épithètes ignominieuses. Ils m'ont exposé dans la place publique d'un marché, pour servir de spectacle à tout le peuple : « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, l'épouvantail qui effraie nos enfans. » Alors je me suis dégagé des officiers qui me conduisaient, et avec mes ongles j'arrachais les pierres du pavé, pour les lancer aux spectateurs de mon opprobre. Mon air menaçant a fait fuir les autres. Personne n'osait approcher, craignant une mort soudaine. Ils ne me croyaient pas assez en sûreté dans des murs de fer. Telle était la terreur que mon nom avait répandue parmi eux, qu'ils s'imaginaient que je pourrais briser des barres d'acier, et mettre en pièces des poteaux de diamant. Aussi avais-je une garde des fusiliers les plus adroits qui se promenaient à toute minute autour de moi; et si je bougeais seulement de mon lit, aussitôt ils me couchaient en joue, prêts à me tirer au cœur.

SALISBURY.

Je suis au supplice d'entendre les tourmens que tu as essuyés; mais nous en serons bien vengés. Maintenant c'est l'heure du souper dans la ville : ici, au travers de cette grille, je peux compter chaque homme, et voir comment les Français fortifient

leurs remparts. Allons les observer : cette vue te récréera. Sir Thomas Gargrave, et vous, sir Guillaume Glansdale, je veux savoir positivement votre avis sur le lieu où il nous convient le mieux de diriger notre batterie.

GARGRAVE.

Je pense que c'est à la porte du nord, car c'est là que se tiennent les nobles.

GLANSDALE.

Et moi, ici, au boulevart du pont.

TALBOT.

Autant que je puis voir, il faut affamer cette ville, et l'affaiblir de plus en plus par de légères escarmouches.

(Un coup de canon part des remparts de la ville; Salisbury et Gargrave tombent.)

SALISBURY.

O Dieu, aie pitié de nous, misérables pécheurs!

GARGRAVE.

O Dieu, aie pitié de moi, malheureux que je suis!

TALBOT.

Quel est ce coup qui vient si soudainement traverser nos projets? — Parle, Salisbury.... si tu peux parler encore. Quelle est ta blessure, modèle de tous les guerriers? Oh! un de tes yeux et ta joue emportés! Tour maudite! Exécrable et fatale main, qui as machiné ce coup fatal! Salisbury, vainqueur dans treize batailles! lui qui forma Henri V à la guerre! Tant que sonnait une trompette, ou que battait un tambour, son épée ne cessait de frapper sur le champ de bataille. — Respires-tu encore, Sa-

lisbury? Si tu n'as pas de voix, il te reste du moins un œil que tu peux lever vers le ciel, pour implorer sa miséricorde. Le soleil embrasse l'univers d'un seul regard. Ciel, ne fais grâce à aucun mortel, si Salisbury ne l'obtient pas de toi. — Enlevez son corps : je vais vous aider à l'ensevelir. Et toi, Gargrave, respires-tu encore? Parle à Talbot : lève tes regards vers lui. — Salisbury, console ton âme par cette pensée : tu ne mourras point tant que.... Il me fait signe de la main, et me sourit comme s'il me disait : « Quand je ne serai plus, souviens-toi de me venger sur les Français. — Plantagenet, je te le promets : comme Néron, je jouerai du luth en contemplant l'incendie de leurs villes. (*Un coup de tonnerre, ensuite une alarme.*) Quel est ce tumulte? Que signifie ce vacarme dans les cieux? D'où viennent cette alarme et ce bruit?

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Milord, milord : les Français ont rassemblé leurs troupes. Le dauphin, avec une certaine Jeanne la Pucelle.... une sainte prophétesse qui vient de se manifester tout nouvellement, arrive à la tête d'une grande armée pour faire lever le siége.

(Ici Salisbury pousse un gémissement.)

TALBOT.

Écoutez, écoutez, comme gémit Salisbury mourant! son cœur souffre de ne pouvoir se venger. Français, je serai pour vous un Salisbury! Pucelle, ou non Pucelle, dauphin ou chien de mer, j'écra-

serai vos cœurs sous les pieds de mon cheval. Portez Salisbury dans sa tente; et, après, voyons jusqu'où va l'audace de ces lâches ennemis.

(Une alarme. Ils sortent emportant les deux morts.)

SCÈNE V.

Les mêmes, devant une des portes d'Orléans.

Alarmes. Escarmouches. **TALBOT** poursuit le **DAUPHIN**, et le chasse devant lui : alors paraît **LA PUCELLE**, chassant les Anglais devant elle. Ensuite rentre **TALBOT**.

TALBOT.

Où est ma force, mon intrépidité, ma valeur? Nos Anglais se retirent : je ne puis les arrêter. Une femme, vêtue en guerrier, les chasse devant elle. (*Entre la Pucelle.*) La voici, la voici qui s'avance. — Je veux me mesurer avec toi : démon mâle ou femelle, je veux te conjurer : je saurai te tirer du sang [(4)]; tu n'es qu'une sorcière : je vais livrer dans l'instant ton âme au maître que tu sers.

LA PUCELLE.

Viens, viens; c'est à moi seule qu'il est réservé de ternir ta gloire.

(Ils combattent.)

TALBOT.

Ciel! peux-tu souffrir que l'enfer l'emporte? Plutôt que de renoncer à châtier cette insolente créature, les élans de mon courage feront éclater ma poitrine; et, dans ma fureur, j'arracherai de mes épaules ces bras impuissans.

LA PUCELLE.

Adieu, Talbot, ton heure n'est pas encore venue : en attendant, il faut que j'aille ravitailler Orléans. — Essaie de me vaincre, si tu peux : je me ris de ta force; va, va plutôt rafraîchir tes soldats affamés, aider Salisbury à faire son testament. Cette journée est à nous, et bien d'autres qui vont la suivre.

(Elle entre dans Orléans avec les soldats.)

TALBOT.

Mes pensées tourbillonnent comme la roue d'un potier. Je ne sais où je suis, ni ce que je fais. Une sorcière, par la peur qu'elle répand, et non pas par sa force, comme un autre Annibal, pousse devant elle nos troupes, et triomphe comme il lui plaît. Ainsi on voit les abeilles fuir de leurs ruches devant la fumée, et les colombes chassées de leurs asiles par une mauvaise odeur. Ils nous appelaient des *dogues Anglais,* à cause de notre acharnement; aujourd'hui, timides comme de petits chiens, nous fuyons en poussant des cris. (*Une courte alarme.*) Holà, compatriotes! ou recommencez le combat, ou arrachez les lions de l'écusson d'Angleterre : mettez-y des moutons au lieu de lions; renoncez à votre patrie. Non, le mouton ne fuit pas devant le loup, ni le cheval et le bœuf devant le léopard, aussi timidement que vous devant ces lâches que vous avez tant de fois vaincus. (*Une alarme. Une autre escarmouche.*) Ils ne le feront pas. — Retirez-vous dans vos retranchemens : vous avez tous conspiré la mort de Salisbury, car nul de vous ne veut

frapper un seul coup pour le venger. — La Pucelle est entrée dans Orléans malgré nous et tous nos efforts. Oh ! je voudrais mourir avec Salisbury ! La honte me forcera de cacher ma tête.

(Il sort.)

(Alarme, retraite, fanfares.)

SCÈNE VI.

Paraissent sur les remparts, LA PUCELLE, CHARLES, RENÉ, ALENÇON, et des soldats.

LA PUCELLE.

Arborons nos étendards déployés sur les murs. Orléans est délivré des loups anglais.—Ainsi Jeanne la Pucelle a accompli sa parole.

CHARLES.

Divine créature, fille brillante d'Astrée, de quels honneurs assez grands te paierai-je ce succès ? Tes promesses ressemblent aux jardins d'Adonis, qui donnaient aujourd'hui des fleurs, et le lendemain des fruits. France, triomphe et réjouis-toi de ta glorieuse prophétesse. La ville d'Orléans est regagnée : jamais bonheur plus signalé n'est échu à notre empire.

RENÉ.

Pourquoi donc toutes les cloches de la ville n'annoncent-elles pas notre victoire? Dauphin, commandez aux citoyens d'allumer des feux de joie, et d'ouvrir des fêtes et des banquets dans les rues et les places, pour célébrer le bonheur que Dieu vient de nous accorder.

ALENÇON.

Toute la France sera dans la joie, quand elle apprendra quel mâle courage nous avons montré.

CHARLES.

C'est à Jeanne, et non à nous, que ce beau triomphe est dû. En reconnaissance, je veux partager ma couronne avec elle ; tous les prêtres, tous les religieux de mon royaume chanteront en chœur ses immortelles louanges. Je veux lui élever une pyramide plus magnifique que ne fut jamais celle de la Rhodope de Memphis. En mémoire d'elle, quand elle sera morte, ses cendres, enfermées dans une urne plus précieuse que le coffre aux riches diamans de Darius, seront portées aux fêtes solennelles devant les rois et les reines de France. Ce ne sera plus saint Denis que nous invoquerons; Jeanne la Pucelle sera désormais la patronne de la France. Entrons, et après ce beau jour de victoire, allons nous réjouir dans un banquet royal.

(Fanfare. Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

France. — Devant Orléans.

Entre un **SERGENT** français, avec deux **SENTINELLES.**

LE SERGENT.

Camarades, prenez vos postes, et soyez vigilans. Si vous entendez quelque bruit, si vous apercevez quelque ennemi près des remparts, donnez-nous en avis au corps-de-garde par quelque signal.

LES SENTINELLES.

Sergent, vous serez averti. (*Le sergent sort.*) Ainsi les pauvres subalternes, tandis que les autres dorment tranquilles sur leurs lits, sont contraints au milieu de la nuit de supporter le froid et la pluie!

(Entrent Talbot, Bedford, le duc de Bourgogne et les troupes, munis d'échelles d'assaut. Leurs tambours battent une marche sourde.)

TALBOT.

Lord régent, et vous, duc redouté dont l'alliance nous donne l'amitié des provinces d'Artois, de Flandre et de Picardie, pendant cette nuit favorable,

les Français sont sans défense, après avoir bu et banqueté tout le jour. Saisissons cette occasion : elle est faite pour nous venger de leur fraude, œuvre de perfidie et d'une sorcellerie diabolique.

BEDFORD.

Lâche roi ! Quel outrage il fait à sa renommée en désespérant ainsi de sa propre valeur, et se liguant avec des sorcières et des suppôts d'enfer !

LE DUC DE BOURGOGNE.

Les traîtres n'ont jamais d'autre alliance. Mais quelle est donc cette Pucelle qu'on dit si chaste?

TALBOT.

Une jeune fille, dit-on.

BEDFORD.

Une jeune fille ! et si guerrière !

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dieu veuille qu'avant peu elle ne se trouve un homme, si elle continue, comme elle a commencé, à porter l'armure des guerriers sous l'étendard des Français !

TALBOT.

Hé bien, qu'ils commercent, qu'ils complottent avec les esprits infernaux ! Dieu est notre rempart, à nous ; en son nom victorieux, déterminons-nous à escalader leurs murailles.

BEDFORD.

Monte, brave Talbot, nous te suivrons.

TALBOT.

Non pas tous ensemble : il vaut bien mieux, à

mon avis, que nous entrions par divers côtés à la fois : si quelqu'un de nous vient à échouer, les autres pourront tenir encore contre les ennemis.

BEDFORD.

D'accord. Je vais monter par cet angle, là-bas.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et moi, par celui-ci.

TALBOT.

Et Talbot montera par ici, ou y trouvera son tombeau. Allons, Salisbury; c'est pour toi et pour le droit de Henri d'Angleterre; cette nuit va montrer combien je vous suis dévoué à tous les deux.

(Les Anglais escaladent les murailles en criant : *Saint-George! Talbot!*)

UNE SENTINELLE, en dedans des murs.

Aux armes! aux armes! L'ennemi livre l'assaut.

(Les Français accourent et sautent sur les murs en chemise. Le Bâtard, Alençon, René, arrivent par différens côtés, les uns habillés et armés, et les autres en désordre.)

ALENÇON.

Quoi donc, guerriers, dans ce désordre, à demi nus?

LE BATARD.

A demi nus? oui; et bien joyeux d'avoir échappé si heureusement!

RENÉ.

Il était temps, je crois, de s'éveiller et de quitter nos lits; l'alarme retentissait à la porte de nos chambres.

ALENÇON.

De tous les exploits que j'ai vus, depuis que je fais

la guerre, jamais je n'ai ouï parler d'une entreprise plus hasardeuse et plus désespérée que cet assaut.

LE BATARD.

Je crois que ce Talbot est un démon des enfers.

RENÉ.

Si ce n'est pas l'enfer, à coup sûr, c'est le ciel qui le seconde.

ALENÇON.

Voici Charles qui vient. Je suis étonné de sa diligence.

(Entrent Charles et la Pucelle.)

LE BATARD, avec ironie.

Bon ! la divine Jeanne était sa garde.

CHARLES, à la Pucelle.

Est-ce-là ton art, trompeuse déesse ? N'as-tu commencé par nous flatter d'abord par un léger succès, que pour nous exposer après à une perte dix fois plus grande ?

LA PUCELLE.

Pourquoi Charles est-il si exigeant avec ses amis ? Prétendez-vous que ma puissance suffise en toute occasion ? Dois-je l'emporter soit que je veille, soit que je dorme ? ou rejeterez-vous sur moi toutes les fautes ? Imprévoyans soldats, si vous aviez fait bonne garde, ce désastre soudain ne serait jamais arrivé.

CHARLES.

Duc d'Alençon, c'est votre faute, à vous, qui commandiez la garde de nuit, de n'avoir pas été plus attentif à cet important emploi.

ALENÇON.

Si tous vos quartiers avaient été aussi soigneusement veillés que celui dont j'avais l'inspection, nous n'aurions pas été si honteusement surpris.

LE BATARD.

Le mien était en sûreté.

RENÉ.

Et le mien aussi, mon prince.

CHARLES.

Pour moi, j'ai passé la plus grande partie de cette nuit dans le quartier de la Pucelle et dans le mien, à errer de garde en garde, et à relever les sentinelles : comment donc les ennemis ont-ils pu entrer ? par quel côté ont-ils pénétré le premier ?

LA PUCELLE.

Ne demandez plus, seigneur, comment et par où. Il est certain qu'ils ont trouvé quelque partie faiblement gardée, où la brèche a été ouverte. Et maintenant il ne nous reste que la ressource de rallier nos soldats épars, et d'établir de nouvelles plates-formes, pour inquiéter les Anglais.

(Une alarme. Entre un soldat anglais criant : *Talbot ! Talbot !* Le roi, les ducs et la Pucelle fuient, laissant derrière eux une partie de leurs habits.)

LE SOLDAT.

J'aurai bien la hardiesse de prendre ce qu'ils ont laissé. Le cri de *Talbot* me sert d'épée. Me voilà chargé de dépouilles, sans avoir employé d'autre arme que son nom.

SCÈNE II.

Orléans. — En dedans de la ville.

Entrent **TALBOT**, **BEDFORD**, **LE DUC DE BOURGOGNE**, **UN CAPITAINE** et autres.

BEDFORD.

Le jour commence à percer, et la nuit fuit en repliant le noir manteau dont elle couvrait la terre. Cessons ici notre chaude poursuite, et faisons sonner la retraite.

(On sonne la retraite.)

TALBOT.

Qu'on apporte le corps du vieux Salisbury et qu'on le dépose au milieu de la place publique, dans le centre même de cette ville maudite. — Me voilà donc acquitté du vœu que j'avais fait à son âme. Pour chaque goutte de sang qu'il a perdue, cinq Français au moins sont morts cette nuit, et afin que les siècles futurs sachent quel désastre a produit sa vengeance, je veux ériger dans leur principal temple, une tombe où sera enterré son corps : sur sa tombe, et de telle sorte que chacun le puisse lire, sera gravé le récit du sac de cette ville, par quelle trahison est arrivée sa mort déplorable, et quelle terreur il inspirait à la France. — Mais je songe, seigneurs, que dans notre sanglant carnage nous n'avons pas rencontré l'altesse du dauphin, ni son nouveau champion, la vaillante Jeanne d'Arc, ni aucun de ses perfides alliés.

BEDFORD.

On croit, lord Talbot, qu'au commencement du combat, arrachés tout d'un coup à leurs lits paresseux, et au milieu des pelotons de gens armés, ils ont sauté par dessus les murailles pour chercher un asile dans la plaine.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Moi-même, autant que j'ai pu distinguer à travers la fumée et les noires vapeurs de la nuit, je suis sûr d'avoir effrayé le dauphin et sa compagne, comme ils accouraient tous deux les bras enlacés, ainsi qu'un couple de tendres tourterelles, qui ne peuvent vivre séparées ni le jour ni la nuit. —Quand nous aurons mis ordre à tout ici, nous marcherons sur leurs traces avec toutes nos troupes.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Salut à vous tous, milords! Quel est celui, dans cette noble réunion, que vous nommez le belliqueux Talbot, célèbre par ses exploits si vantés dans tout le royaume de France?

TALBOT.

Voici Talbot; qui veut lui parler?

LE MESSAGER.

Une vertueuse dame, la comtesse d'Auvergne, admirant avec respect ta renommée, te supplie par moi, illustre lord, de lui accorder la faveur de visiter l'humble château où elle réside, afin qu'elle puisse se vanter d'avoir vu de ses yeux l'homme dont la gloire remplit l'univers de son éclat.

LE DUC DE BOURGOGNE.

En est-il donc ainsi? Allons, je vois que nos guerres deviendront un gai et paisible passe-temps, si les dames demandent qu'on aille ainsi les visiter. — Vous ne pouvez, honnêtement, milord, dédaigner sa gracieuse requête.

TALBOT.

Ne me croyez plus désormais; car ce qu'un peuple entier d'orateurs n'auraient jamais pu obtenir de moi avec toute leur éloquence, la politesse d'une femme l'emporte. Ainsi, dites-lui que je lui rends grâce, et que, soumis et respectueux, j'irai lui faire ma cour. Vos seigneuries ne me tiendront-elles pas compagnie?

BEDFORD.

Non certes : ce serait plus que n'exige la politesse; et j'ai ouï dire que les hôtes qui ne sont pas priés ne sont jamais mieux venus que lorsqu'ils s'en vont.

TALBOT.

Allons, j'irai donc seul, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre; je veux faire l'essai de la courtoisie de cette dame. — Capitaine, approchez. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous devinez mes intentions?

LE CAPITAINE.

Oui, milord, et je m'y conformerai.

SCÈNE III.

Cour du château de la comtesse d'Auvergne.

LA COMTESSE, suivie du CONCIERGE de son château.

LA COMTESSE.

Concierge, souviens-toi de ce dont je t'ai chargé; et, quand tu l'auras fait, apporte-moi les clefs.

LE CONCIERGE.

Je le ferai, madame.

(Il sort.)

LA COMTESSE.

Le plan est dressé. Si tout réussit, je serai aussi fameuse par cet exploit que la Scythe Thomyris par la mort de Cyrus. — On fait un grand bruit de ce redoutable chevalier et de ses merveilleuses prouesses. Je serais bien aise que le témoignage de mes yeux concourût avec celui de mes oreilles, pour porter mon jugement sur ses hauts faits.

(Entrent le messager et Talbot.)

LE MESSAGER.

Madame, conformément à votre désir exprimé par mon message, le lord Talbot vient vous voir.

LA COMTESSE.

Il est le bienvenu. — Quoi! est-ce là lui?

LE MESSAGER.

Madame, lui-même.

LA COMTESSE.

Est-ce là le fléau de la France? Est-ce là ce Talbot si redouté dans l'Europe, et dont le nom sert aux mères pour faire taire leurs enfans? Je vois à présent combien les récits sont fabuleux et trompeurs; je m'attendais à voir un Hercule, un second Hector, à l'aspect farouche, d'une vaste et forte stature. Eh! c'est un enfant, un nain ridicule; il ne se peut pas que cet automate étroit, faible, frappe ses ennemis d'une si grande terreur.

TALBOT.

Madame, j'ai pris la hardiesse de vous importuner; mais puisque votre seigneurie n'est pas en loisir, je choisirai quelque autre temps pour vous faire ma visite.

LA COMTESSE.

Que prétend-il? Allez lui demander où il va.

LE MESSAGER.

Daignez rester, milord Talbot : ma maîtresse désire savoir la cause de votre brusque départ.

TALBOT.

Hé mais, c'est parce que je vois qu'elle est dans l'erreur : je vais lui prouver que Talbot est ici.

(Rentre le Concierge avec des clefs.)

LA COMTESSE.

Si tu es Talbot, tu es donc prisonnier.

TALBOT.

Prisonnier? Et de qui?

LA COMTESSE.

Le mien, lord altéré de sang : et voilà pourquoi je t'ai attiré chez moi. Depuis long-temps ton ombre est ma prisonnière, car ton portrait est pendu dans ma galerie. Aujourd'hui l'original subira le même sort, et j'enchaînerai ces bras qui, depuis tant d'années, ont tyranniquement opprimé, ravagé ma patrie, égorgé nos citoyens, et envoyé dans les fers nos enfans et nos maris.

TALBOT.

Ha, ha; ha!

LA COMTESSE.

Tu ris, misérable! Va, ta joie se changera bientôt en gémissemens.

TALBOT.

Je ris de votre folie, de croire que vous ayez en votre possession autre chose que l'ombre de Talbot pour objet de vengeance.

LA COMTESSE.

Quoi! n'es-tu pas l'homme?

TALBOT.

Oui, sans doute.

LA COMTESSE.

Hé bien, j'en possède donc l'original.

TALBOT.

Non, non : je ne suis que l'ombre de moi-même. Vous êtes déçue, madame; vous n'avez ici que l'ombre de Talbot : ce que voient vos yeux n'est qu'un frêle et mince individu de l'espèce humaine. Je vous dis, madame, que si Talbot tout entier était ici, vous le verriez d'une grandeur et d'une étendue si

immense, que votre appartement ne suffirait pas pour le contenir.

LA COMTESSE.

Cet homme ne veut parler que par énigmes : il est ici et il n'est point ici : comment ces contradictions peuvent-elles se concilier?

TALBOT.

Je vais vous le montrer dans l'instant. (*Il donne un coup de sifflet : on entend des tambours ; aussitôt suit une décharge d'artillerie. Les portes sont forcées ; entre une troupe de soldats.*) Qu'en dites-vous, madame? Reconnaissez-vous à présent que je ne suis que l'ombre de Talbot? (*Montrant ses soldats.*) Voilà sa substance, ses muscles, ses bras, sa force avec laquelle il courbe sous le joug vos têtes rebelles, rase vos cités, renverse vos places, et les change en un moment en solitudes désolées.

LA COMTESSE.

Victorieux Talbot! pardonne mon outrage. Je vois que tu n'es pas moins grand que ne te peint la renommée, et que tu es bien plus grand que ne l'annonce ta stature. Que ma présomption ne provoque pas ton courroux! Je me reproche de ne t'avoir pas reçu avec le respect qui t'est dû.

TALBOT.

Ne vous effrayez point, belle dame; et ne vous méprenez pas sur l'âme de Talbot, comme vous vous êtes méprise sur son apparence extérieure. Ce que vous avez fait ne m'a point offensé : et je ne vous demande d'autre satisfaction, que de nous per-

mettre, de votre plein gré, de goûter votre vin et de voir quelles douceurs vous avez à nous offrir : car l'appétit des soldats les sert toujours à merveille.

LA COMTESSE.

De tout mon cœur. Et croyez que je me trouve honorée de fêter un si grand guerrier dans ma maison.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Londres. — Le jardin du Temple.

Entrent les COMTES de SOMERSET, de SUFFOLK et de WARWICK, RICHARD PLANTAGENET, VERNON, et un autre avocat.

PLANTAGENET.

Nobles lords, et vous gentilshommes, que signifie ce silence? Personne n'ose-t-il donc rendre hommage à la vérité?

SUFFOLK.

Cette salle du Temple retentirait trop de nos débats : le jardin nous convient mieux.

PLANTAGENET.

Dites donc, en un mot, si j'ai soutenu la vérité, et si l'obstiné Somerset n'était pas dans l'erreur.

SUFFOLK.

Sur ma foi, je fus toujours un disciple paresseux en matière de lois ; jamais je n'ai pu plier ma volonté à la loi : en revanche je plie la loi à ma volonté.

SOMERSET.

Jugez donc entre nous deux, vous, lord Warwick.

WARWICK.

Demandez-moi, entre deux faucons, quel est celui qui vole le plus haut ; entre deux dogues, celui qui a la plus large gueule ; entre deux lames, quelle est la mieux trempée ; entre deux chevaux, quel est celui qui a la plus belle encolure ; entre deux jeunes filles, quelle est celle dont l'œil est le plus riant : j'ai là-dessus quelques légères connaissances, assez peut-être pour porter un jugement ; mais dans ces fines et subtiles équivoques de la loi, sur ma foi, je ne m'y entends nullement, pas plus qu'un choucas.

PLANTAGENET.

Bah ! c'est un adroit subterfuge pour éviter de parler. La vérité paraît si nue, si visible de mon côté, que l'œil le moins perçant peut l'apercevoir.

SOMERSET.

Et elle se manifeste de mon côté, si claire et si brillante, que ses rayons se feraient sentir à l'œil même de l'aveugle.

PLANTAGENET.

Puisque votre langue est enchaînée, et qu'il vous répugne tant de parler, déclarez vos pensées par des signes muets. Que celui qui est né vrai gentilhomme, et tient à l'honneur de sa naissance, s'il pense que j'ai plaidé la cause de la vérité, arrache avec moi une rose blanche de cet églantier.

SOMERSET.

Que celui qui n'est pas un lâche, ni un flatteur,

et qui ose se ranger du parti de la vérité, arrache avec moi de cette épine, une rose rouge.

WARWICK.

Je n'aime point les couleurs, et dédaignant de colorer mes intentions par une basse et insinuante flatterie, j'arrache cette pâle rose avec Plantagenet.

SUFFOLK.

Et moi cette rose rouge avec le jeune Somerset, et j'ajoute que je pense qu'il a le bon droit pour lui.

VERNON.

Arrêtez, lords et gentilshommes; et ne cueillez plus de roses avant d'avoir décidé que celui des deux qui aura le moins de roses cueillies de son côté, cédera à l'autre, et reconnaîtra la justice de son opinion.

SOMERSET.

Sage Vernon, c'est bien dit; si c'est moi qui ai le moins de roses, j'y souscris en silence.

PLANTAGENET.

Et moi aussi.

VERNON.

Eh bien, pour rendre hommage à la bonne cause et à son évidence, je cueille ce bouton pâle et vierge, et donne mon suffrage au parti de la rose blanche.

SOMERSET.

Fort bien, fort bien : allons, qui encore?

L'AVOCAT, à Somerset.

Si mon étude n'est pas vaine, si mes livres ne sont pas faux, le système que vous avez embrassé

est une erreur; et, en preuve, j'arrache aussi une rose blanche.

PLANTAGENET.

Hé bien, Somerset, où est maintenant votre argument?

SOMERSET.

Ici, dans le fourreau, où il se propose de teindre votre rose blanche en rouge de sang.

PLANTAGENET.

En attendant, vos joues contrefont nos roses, car elles pâlissent de crainte, pour attester que la vérité est à nous.

SOMERSET.

Non, Plantagenet, ce n'est pas de crainte, mais de colère de voir tes joues rougir de honte pour contrefaire nos roses; tandis que ta langue refuse de confesser ton erreur.

PLANTAGENET.

Somerset, ta rose n'a-t-elle pas une souillure qui la ronge?

SOMERSET.

Plantagenet, ta rose n'a-t-elle pas une épine?

PLANTAGENET.

Oui, une épine aiguë et piquante, propre à défendre la vérité; tandis que la souillure qui te dévore mettra à nu ton mensonge.

SOMERSET.

Eh bien, je trouverai des amis qui porteront mes roses sanglantes et qui soutiendront la vérité de ce que j'ai avancé, tandis que le fourbe Plantagenet n'osera pas se montrer.

PLANTAGENET.

Par ce jeune bouton qui est dans ma main, je te méprise, toi et ton parti, maussade enfant.

SUFFOLK.

Plantagenet, ne dirige pas tes mépris de ce côté.

PLANTAGENET.

Présomptueux Pole, je le veux ainsi, et je te brave ainsi que lui.

SUFFOLK.

C'est dans ton sang que j'en serai vengé.

SOMERSET.

Cesse, cesse, noble Guillaume Pole : nous honorons trop ce paysan, en conversant avec lui.

WARWICK.

Par le ciel, tu lui fais injure, Somerset. Son aïeul était Lionel duc de Clarence, troisième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Sort-il, d'une souche si antique, des roturiers sans armoiries?

PLANTAGENET.

Il se fie sur le privilége de ce lieu (5) : autrement, son lâche cœur n'aurait pas osé se permettre ce langage.

SOMERSET.

Par celui qui m'a créé, je soutiendrai mes paroles sur tous les coins de terre de la chrétienté. Richard, le comte de Cambridge, ton père, n'a-t-il pas été exécuté sous le règne du feu roi, pour crime de trahison? Et sa trahison ne t'a-t-elle pas entaché, souillé et dégradé de ton ancienne noblesse? son

crime vit encore dans ton sang, et jusqu'à ce que tu sois réhabilité, non, tu n'es qu'un roturier.

PLANTAGENET.

Mon père fut accusé et non convaincu : il fut condamné à mourir pour trahison; mais il ne fut point un traître. Et ce que je dis ici, je le prouverai contre de plus illustres adversaires que Somerset, si le temps dans son cours amène et mûrit à mon gré l'occasion. Ton partisan Pole, et toi, vous serez notés dans ma mémoire, et je vous châtierai un jour pour cet injurieux préjugé : souvenez-vous-en bien, et tenez-vous pour avertis.

SOMERSET.

Soit : tu nous trouveras toujours prêts à te répondre, et reconnais-nous à ces couleurs pour tes ennemis : mes amis les porteront en dépit de toi.

PLANTAGENET.

Et j'en jure par mon âme, je porterai à jamais, moi et mon parti, cette rose pâle de courroux, en symbole de ma haine qui ne s'éteindra que dans ton sang. Ou cette fleur se flétrira avec moi dans ma tombe, ou elle fleurira avec moi jusqu'au degré d'élévation qui m'appartient.

SUFFOLK.

Poursuis ta route, et trouve ta ruine dans ton ambition; adieu, jusqu'à la première occasion de te rejoindre.

(Il sort.)

SOMERSET.

Je te suis, Pole. — Adieu, ambitieux Richard.

(Il sort.)

PLANTAGENET.

Comme on me brave ! Et je suis forcé de l'endurer !

WARWICK.

Cette tache, qu'ils reprochent à votre maison, sera effacée dans le prochain parlement, convoqué pour régler un accord entre Winchester et Glocester. Et si vous n'êtes pas ce jour-là créé duc d'York, je ne veux plus vivre Warwick. En attendant, en témoignage de mon affection pour vous contre l'orgueilleux Somerset et Guillaume Pole, je veux porter cette rose qui me déclare de votre parti. Et je prédis ici que cette querelle des roses blanches et des roses rouges, née dans le jardin du Temple, et qui a déjà formé une faction, précipitera des milliers d'hommes dans les ombres du tombeau.

PLANTAGENET.

Sage Vernon, je vous dois beaucoup, d'avoir cueilli une rose en faveur de mon parti.

VERNON.

Et je la porterai toujours pour sa défense.

L'AVOCAT.

Et moi aussi.

PLANTAGENET.

Je vous rends grâces, brave gentilhomme. — Allons dîner ensemble tous quatre. J'ose dire qu'un jour viendra où cette querelle s'abreuvera de sang.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une salle dans l'intérieur de la Tour.

Entre **MORTIMER** porté sur un siége par deux **GEOLIERS.**

MORTIMER.

Gardiens compatissans de mon infirme vieillesse, laissez Mortimer mourant se reposer ici. Je souffre dans tous mes membres endoloris de ma longue prison, comme un malheureux à peine échappé à la torture. Aussi vieux que Nestor et vieilli par un siècle de peines, ces cheveux blancs, messagers du trépas, annoncent la fin d'Edmond Mortimer. Ces yeux, tels que deux lampes dont l'huile est consumée, s'obscurcissent de plus en plus, comme prêts à s'éteindre. Mes épaules fléchissent sous le poids du chagrin, et mes bras languissans tombent comme une vigne flétrie, dont les rameaux desséchés rampent sur la terre. Et cependant ces pieds, dont la plante sans force ne peut plus soutenir cette masse d'argile, semblent prendre des ailes dans le désir de me porter au tombeau, comme pour m'indiquer qu'il ne me reste plus d'autre refuge. Mais, dis-moi, geôlier, mon neveu viendra-t-il?

PREMIER GEOLIER.

Milord, Richard Plantagenet viendra : nous avons envoyé à son appartement dans le Temple, et sa réponse a été qu'il allait venir.

MORTIMER.

C'est assez; mon âme sera donc satisfaite! — Pauvre jeune homme! son sort égale le mien. Depuis que Henri Monmouth a commencé de régner (hélas! avant son élévation, je brillais à la guerre), j'ai été confiné dans cette odieuse solitude; et, depuis le même temps, Richard est tombé dans l'obscurité, dépouillé de ses honneurs et de son héritage. Mais aujourd'hui que l'équitable mort, cet arbitre souverain qui termine tous les désespoirs, et acquitte l'homme des misères de la vie, va de sa main propice m'élargir de ma longue prison, je voudrais que les peines de ce jeune homme fussent aussi à leur terme et qu'il pût recouvrer ce qu'il a perdu.

(Entre Plantagenet.)

PREMIER GEOLIER.

Milord, votre cher neveu est arrivé.

MORTIMER.

Richard Plantagenet, mon ami, est-il arrivé?

PLANTAGENET.

Oui, mon noble oncle, votre neveu Richard, si indignement traité, et tout récemment si insulté encore, vient vers vous.

MORTIMER.

Conduisez mes bras, que je puisse l'y serrer et rendre dans son sein mon dernier soupir. Oh! dites-moi quand mes lèvres seront près de toucher ses joues, afin que je puisse dans ma faiblesse lui donner encore un baiser. — Et apprends-moi, cher re-

jeton de l'illustre tige d'York, pourquoi tu as dit que tu avais tout récemment été insulté.

PLANTAGENET.

Commencez par appuyer sur mon bras votre corps épuisé, et, ainsi en repos, vous pourrez entendre le récit de mes douleurs. — Ce jour même, dans une conférence sur un cas de la loi, quelques paroles ont été échangées entre Somerset et moi, et dans la chaleur de cette discussion il a donné carrière à sa langue, et m'a reproché la mort de mon père. Ce reproche imprévu m'a fermé la bouche; autrement j'aurais repoussé l'injure par l'injure. Ainsi, cher oncle, au nom de mon père, pour l'honneur d'un vrai Plantagenet, et en considération de notre alliance, déclarez-moi pourquoi le comte de Cambridge, mon père, a été décapité.

MORTIMER.

La même cause, mon beau neveu, qui m'a fait emprisonner et détenir, pendant toute ma florissante jeunesse, dans une odieuse prison, pour y languir solitaire, a été aussi la cause détestée de sa mort.

PLANTAGENET.

J'ignore tout. Expliquez-moi cette cause avec plus de détail, car je ne peux rien deviner.

MORTIMER.

Je vais le faire, si ma voix qui tombe me le permet, et si la mort ne survient pas avant la fin de mon récit. — Henri IV, aïeul du roi, déposa son cousin Richard, le fils d'Édouard, le premier né et l'héritier légitime du roi Édouard, troisième roi de

cette race. Pendant son règne, les Percy du Nord, trouvant son usurpation injuste, s'efforcèrent de me porter au trône. La raison qui poussa ces lords belliqueux à cette entreprise était que le jeune roi Richard ainsi écarté, et ne laissant aucun héritier de sa génération, j'étais le premier après lui par ma naissance et ma parenté; car je descends par ma mère de Lionel, duc de Clarence, troisième fils du roi Édouard III; tandis que lui, Monmouth, descend de Jean de Gaunt, qui n'est que le quatrième de cette race héroïque. Mais écoutez : dans cette grande et difficile entreprise, où ils tentaient de placer sur le trône l'héritier légitime, je perdis ma liberté, et eux la vie. Long-temps après ceci, lorsque Henri V, succédant à son père Bolingbroke, vint à régner, ton père, le comte de Cambridge, qui descendait du fameux Edmond Langley, duc d'York, épousa ma sœur, qui fut ta mère. De nouveau touché de ma cruelle infortune, il leva une armée, espérant me délivrer et ceindre mon front du diadème; mais ce généreux comte y périt comme les autres, et fut décapité. Ainsi furent détruits les Mortimer, en qui reposait ce titre.

PLANTAGENET.

Et vous, milord, vous êtes le dernier de leur nom ?

MORTIMER.

Oui; et tu vois que je n'ai point de postérité, et que ma voix défaillante annonce ma mort prochaine. Tu es mon héritier : je fais des vœux pour que tu en recueilles les droits; mais sois circonspect dans cette périlleuse affaire.

PLANTAGENET.

Vos graves conseils ont sur moi un juste empire : cependant il me semble que l'exécution de mon père ne fut qu'un acte sanglant de tyrannie.

MORTIMER.

Garde le silence, mon neveu, et conduis-toi avec prudence. La maison de Lancastre est solidement établie, et, telle qu'une montagne, n'est pas facile à ébranler. — Mais en ce moment ton oncle va quitter cette vie, comme les princes quittent leur cour lorsqu'ils sont rassasiés d'un long séjour dans le même lieu.

PLANTAGENET.

O mon oncle, je voudrais qu'une part de mes jeunes années pût éloigner le terme de votre vieillesse.

MORTIMER.

Tu voudrais donc me faire souffrir, comme le meurtrier qui donne mille coups de poignard, lorsqu'un seul peut tuer. Ne t'afflige point, ou ne t'afflige que pour mon bien. Donne seulement des ordres pour mes obsèques : adieu; que toutes tes espérances s'accomplissent, et que ta vie soit heureuse dans la paix et dans la guerre!

(Il expire.)

PLANTAGENET.

Que la paix et non la guerre accompagne ton âme qui s'enfuit! Tu as passé ton pélerinage dans une prison, et, comme un ermite, tu y finis tes jours. — Oui, j'enfermerai ton conseil dans mon sein; ce que je conçois y reposera en silence. — Geôliers, emportez son corps de ces lieux; je verrai avec moins

de douleur ses obsèques que sa triste vie. — (*Les geôliers sortent emportant le corps de Mortimer.*) Ici s'éteint le flambeau consumé des jours de Mortimer, victime de l'ambition de ses inférieurs. Quant à l'outrage, à l'injure amère que Somerset a reprochée à ma maison, j'espère bien l'effacer avec honneur : et dans ce dessein, je vais hâter mes pas vers le parlement. Ou je serai rétabli dans tous les honneurs dus à mon sang, ou je ferai de mon malheur même l'instrument de ma fortune.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — La salle du parlement.

Fanfares. Entrent **LE ROI HENRI**, **EXETER**, **GLOCESTER**, **WINCHESTER**, **WARWICK**, **SOMERSET**, **SUFFOLK** et **RICHARD PLANTAGENET**. Glocester se met en mesure de présenter un bill; Winchester le lui arrache et le déchire.

WINCHESTER.

Humfroi de Glocester, viens-tu ici avec des écrits soigneusement prémédités, des libelles écrits et arrangés avec art? Si tu as à m'accuser, et que tu te proposes de me charger de quelque imputation, parle sur-le-champ et sans préparation, comme je me propose de répondre sur-le-champ, et par un discours sans apprêt, à ce que tu m'opposeras.

GLOCESTER.

Prêtre présomptueux, ce lieu m'impose la patience; autrement tu connaîtrais à quel point tu m'as outragé. Ne crois pas que, si j'ai voulu présenter par récit le tableau de tes lâches et odieux méfaits, j'aie rien inventé ou que je sois hors d'état de répéter de vive voix ce qu'avait tracé ma plume.

Tu n'es pas un prélat : telle est ton audacieuse perversité, telles sont tes perfidies et ton ambitieuse soif de discorde, que les enfans même parlent de ton coupable orgueil. Tu es un infâme usurier; insolent par nature, ennemi de la paix, licencieux, débauché, livré à tout ce qui ne convient pas à un homme de ton état et de ton rang. Et quant à tes trahisons, quoi de plus notoire? Tu m'as tendu un piége pour surprendre ma vie au pont de Londres et à la Tour; et je craindrais bien, si l'on venait à sonder tes pensées, que le roi ton souverain ne fût pas tout-à-fait à l'abri des jaloux complots de ton cœur ambitieux.

WINCHESTER.

Glocester, je te défie. — Milords, daignez entendre ma réponse : si j'étais avide, pervers, ambitieux, comme il veut que je le sois, comment serais-je si pauvre? Comment arrive-t-il que je ne cherche pas à m'avancer, à m'élever plus haut, et que je me renferme dans mon état? Quant à l'esprit de dissension, qui chérit la paix plus que moi..... à moins que je ne sois provoqué? Non, mes dignes lords, ce n'est pas là ce qui offense le duc, ce n'est pas là ce qui l'a irrité : ce qui fait son courroux, c'est qu'il voudrait que nul autre ne gouvernât que lui, que personne que lui n'approchât le roi; voilà ce qui soulève la tempête dans son cœur, voilà ce qui lui fait exhaler ces accusations contre moi. Mais il connaîtra que je suis aussi bien né.....

GLOCESTER.

Aussi bien né? Toi, bâtard de mon aïeul!

WINCHESTER.

Ah! orgueilleux seigneur, qui es-tu, je te prie, qu'un sujet impérieux sur le trône d'un autre?

GLOCESTER.

Prêtre insolent, ne suis-je pas le protecteur?

WINCHESTER.

Et moi, ne suis-je pas un prélat de l'église?

GLOCESTER.

Oui, comme un proscrit se tient dans un château et s'en sert pour protéger son brigandage.

WINCHESTER.

Insolent Glocester!

GLOCESTER.

Ta profession mérite du respect, mais non pas ta conduite.

WINCHESTER.

Rome me vengera.

GLOCESTER.

Va donc mendier le secours de Rome (6).

SOMERSET.

Milord, il serait de votre devoir de vous contenir.

WARWICK, à Somerset.

Et vous, retenez donc l'évêque dans les bornes du sien.

SOMERSET.

Il me semble que milord devrait être respectueux, et connaître mieux la dignité sacrée d'un prélat.

WARWICK.

Il me semble que *sa grandeur* devrait être plus modeste; il ne convient pas à un prélat de parler ainsi.

SOMERSET.

Il en a le droit, lorsque son caractère sacré est si vivement offensé.

WARWICK.

Sacré ou profane, qu'importe? *Sa grâce* n'est-elle pas le *protecteur* du roi?

PLANTAGENET, à part.

Plantagenet, je le vois, doit ici garder le silence: on pourrait lui dire: « Attendez à parler, vous, quand vous en aurez le droit. Votre avis téméraire doit-il se mêler aux débats des lords? » Sans cette crainte, j'aurais déjà lancé un trait à Winchester.

LE ROI.

Glocester, et vous, Winchester, mes oncles, vous les premiers gardiens de notre Angleterre, je voudrais vous prier, si les prières avaient sur vous quelque empire, de réconcilier vos cœurs dans la paix et l'amitié. Oh! quel scandale pour notre couronne que deux nobles pairs tels que vous soient en discord! Croyez-moi, lords, ma jeunesse peut dire que la discorde civile est un ver funeste qui ronge le cœur de l'état. (*On entend un grand bruit en dehors avec ces cris:* « A bas, à bas la livrée jaune! ») Quel est ce tumulte?

WARWICK.

C'est une émeute, j'ose l'assurer, commencée par la furie des gens de l'évêque.

(On entend encore ces cris : *Des pierres! des pierres!*)

(Entre le Maire de Londres, avec son escorte.)

LE MAIRE.

O mes dignes lords! ô vertueux Henri! prenez pitié de la cité de Londres, prenez pitié de nous. Les gens de l'évêque et ceux du duc de Glocester, malgré la défense récente de porter aucune arme, ont rempli leurs poches de pierres, et, se rangeant en bandes ennemies, les font pleuvoir si violemment les uns sur les autres que nombre d'hommes ont la tête fracassée; on brise nos fenêtres le long des rues, et dans notre alarme nous avons été forcés de fermer nos boutiques.

(Entrent, en se battant et la tête ensanglantée, les gens de Glocester et ceux de Winchester.)

LE ROI.

Nous vous enjoignons, par l'obéissance que vous nous devez, d'arrêter vos mains homicides et de rester en paix. — Mon oncle Glocester, je vous en conjure, apaisez cette rixe.

UN DES GENS DU DUC.

Si l'on nous interdit les pierres, nous combattrons avec nos dents.

UN AUTRE DU PARTI OPPOSÉ.

Faites ce qui vous plaira : nous sommes aussi déterminés.

(Ils recommencent à se battre.)

GLOCESTER.

Hommes de ma maison, cessez cette odieuse querelle, et mettez fin à cet étrange combat.

UN TROISIÈME DE LA SUITE DU DUC.

Milord, nous savons que votre grâce est un homme juste et droit, et par votre royale naissance, vous ne le cédez à personne qu'à sa majesté; aussi, avant que nous souffrions qu'un si noble prince, un si bon père de l'état soit insulté par un vil clerc, nous combattrons tous, nous, nos femmes et nos enfans, et nous consentirons plutôt à nous voir massacrés par vos ennemis.

UN AUTRE.

Oui; et morts, on nous verra creuser encore la terre de nos ongles furieux.

(Le combat recommence.)

GLOCESTER.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je! et si vous m'aimez comme vous le dites, laissez-moi vous persuader de suspendre un instant votre fureur.

LE ROI.

Oh! que cette discorde afflige mon âme! — Milord Winchester, pouvez-vous voir mes soupirs et mes larmes, et ne pas ralentir votre haine? Qui donc sera pitoyable, si vous ne l'êtes pas? Qui se montrera l'ami de la paix, si les saints ministres de l'église se plaisent dans le trouble?

WARWICK.

Milord protecteur, cédez.... Cédez, Winchester; à moins que vous ne vouliez, par votre obstination, égorger aussi votre souverain et bouleverser le royaume. Vous voyez quels désastres, quels meur-

tres sont l'ouvrage de votre inimitié! Restez donc en paix si vous n'êtes pas altérés de sang.

WINCHESTER.

Qu'il commence par se soumettre, ou je ne céderai jamais.

GLOCESTER.

Ma tendre compassion pour le roi me commande de céder; sans quoi, je verrais le cœur de ce prêtre arraché de ses entrailles, avant qu'il pût se vanter de cet avantage sur moi.

WARWICK.

Voyez, milord Winchester, voyez; le duc a déjà banni toute furieuse colère : son front adouci vous l'annonce. Pourquoi paraissez-vous encore si farouche et si menaçant?

GLOCESTER.

Voilà ma main, Winchester; je te l'offre.

LE ROI.

C'est une honte, Beaufort! Je vous ai entendu prêcher que la haine était un grave et énorme péché : ne pratiquerez-vous pas la morale que vous enseignez? Voulez-vous être le premier à la transgresser?

WARWICK.

Bon roi! le prélat est touché. — Allons, milord Winchester, au nom de la honte, apaisez-vous. Quoi! un enfant vous enseignera-t-il votre devoir?

WINCHESTER.

Hé bien, duc de Glocester, je veux bien te céder. Je te rends amour pour amour, et j'unis ma main à la tienne.

GLOCESTER, à part.

Oui, mais je crains bien que ce ne soit d'un cœur infernal... (*Haut.*) Voyez, mes amis, mes chers compatriotes : ce gage est un signal de trêve entre nous et tous nos serviteurs ; que Dieu m'assiste, comme il est vrai que je ne dissimule rien.

WINCHESTER, à part.

Que Dieu m'assiste, comme ce n'est pas là mon intention.

LE ROI.

O mon bon oncle, mon cher duc de Glocester, que vous me rendez joyeux par cet accord de paix ! (*A leurs gens.*) Allons, mes amis, retirez-vous : ne nous troublez pas davantage ; redevenez amis, à l'exemple de vos maîtres.

UN DES GENS.

Volontiers. — Je vais chez le chirurgien.

UN AUTRE.

Et moi aussi.

UN TROISIÈME.

Et moi, je vais voir quel remède la taverne pourra me procurer.

(Sortent les gens des deux partis, le Maire, etc.)

WARWICK.

Gracieux souverain, recevez cette requête, que nous présentons à votre majesté pour la restitution des droits de Richard Plantagenet.

GLOCESTER.

J'approuve votre démarche, milord Warwick. — (*Au roi.*) En effet, cher prince, si votre majesté

considère toutes les circonstances, vous trouverez de grands motifs de réhabiliter Plantagenet dans ses droits, surtout, si vous songez aux événemens d'Eltham, dont j'ai entretenu votre majesté.

LE ROI.

Oui, ce furent autant d'actes de violence. Aussi, chers lords, nous voulons que Richard soit rétabli dans tous les priviléges de sa naissance.

WARWICK.

Que Richard soit rétabli dans les priviléges de sa naissance ; ainsi seront réparés les torts faits à son père.

WINCHESTER.

L'avis de l'assemblée sera celui de Winchester.

LE ROI.

Que Richard jure d'être fidèle, et je lui rendrai non-seulement cela, mais encore tout l'héritage de la maison d'York, dont vous descendez, Richard, en ligne directe.

RICHARD.

Votre humble sujet vous dévoue son obéissance et ses services, jusqu'à son dernier soupir.

LE ROI.

Incline-toi donc, et mets ton genou à mes pieds; et en retour de cet acte d'hommage ainsi accompli, je te ceindrai de la vaillante épée d'York. — Lève-toi, Richard, comme un vrai Plantagenet; et lève-toi, créé par nous prince et duc d'York.

RICHARD.

Que Richard prospère, et que vos ennemis suc-

combent! et périssent tous ceux qui cachent une seule pensée suspecte contre votre majesté, comme il est vrai que mon zèle est ardent et ma soumission sincère!

TOUS LES PAIRS.

Salut, noble prince, puissant duc d'York!

SOMERSET, à part.

Périsse ce prince, cet ignoble duc d'York!

GLOCESTER.

Maintenant l'intérêt de votre majesté est de traverser les mers et de vous faire couronner en France. La présence d'un roi réveille l'amour dans le cœur de ses sujets et de ses fidèles amis, comme elle décourage ses ennemis.

LE ROI.

Quand Glocester a parlé, Henri n'hésite point : le conseil d'un ami sage est la mort de beaucoup d'ennemis.

GLOCESTER.

Votre flotte est prête à faire voile.

(Tous sortent, excepté Exeter.)

EXETER seul.

Oui : nous pourrions bien voyager en France ou en Angleterre, sans prévoir les événemens qui nous menacent. Le feu de cette dernière dissension, qui s'est élevée entre ces pairs, couve sous les cendres trompeuses d'une fausse amitié, et éclatera bientôt en flammes terribles; ainsi que les membres gangrenés se corrompent par degrés, jusqu'à ce que la chair, les os et les nerfs tombent en dissolution, de même se développera cette jalouse et fatale haine;

et je crains bien l'accomplissement de cette sinistre prédiction qui, du temps de Henri V, était dans la bouche des enfans à la mamelle : *Que le Henri né à Monmouth gagnerait tout, et que le Henri né à Windsor perdrait tout.* Cela est si probable, que le vœu d'Exeter est de finir ses jours, avant de voir ces temps désastreux.

SCÈNE II.

En France. — Devant Rouen.

Entrent LA PUCELLE déguisée, et des SOLDATS vêtus en paysans, portant des sacs sur le dos.

LA PUCELLE.

Voici les portes de Rouen, dont il faut que notre adresse nous ouvre l'entrée. Soyez sur vos gardes, faites bien attention à vos paroles; parlez comme les paysans de la campagne, qui viennent au marché vendre leur blé. Si nous parvenons à entrer, comme j'en ai l'espérance, et que nous ne trouvions qu'une garde faible et négligente, d'un signal j'avertirai nos amis, afin que le dauphin Charles vienne attaquer les Anglais.

UN SOLDAT.

Les sacs que nous portons préparent le sac de la ville, et nous serons bientôt maîtres et seigneurs de Rouen. Allons, frappons aux portes.

(Ils frappent.)

LA SENTINELLE.

Qui va là ?

LA PUCELLE.

Paysans, pauvres gens de France ; de pauvres fermiers qui viennent vendre leur blé.

LA SENTINELLE.

Entrez, entrez ; la cloche du marché a déjà sonné.

(Elle ouvre les portes.)

LA PUCELLE.

C'est maintenant, ô Rouen, que je renverserai tes remparts jusque dans leurs fondemens!

(Ils entrent dans la ville.)

(Entrent Charles, le Bâtard d'Orléans, Alençon et des troupes.)

CHARLES.

Que saint Denis favorise cet heureux stratagème! et nous dormirons encore une fois en sûreté dans Rouen.

LE BATARD.

Voici par où sont entrées la Pucelle et sa troupe. A présent qu'elle est dans la ville, comment nous indiquera-t-elle le passage le plus facile et le plus sûr?

ALENÇON.

En plaçant, à cette tour, une torche allumée : à l'endroit où nous la verrons paraître, ce signal nous annoncera qu'il n'est point de passage plus facile, que celui par où la Pucelle s'est introduite.

(La Pucelle paraît sur le haut d'une tour, tenant une torche allumée.)

LA PUCELLE.

Regardez ; voici l'heureux flambeau d'union, qui va réunir Rouen à ses compatriotes : mais il brille d'un éclat fatal aux gens de Talbot.

LE BATARD.

Voyez, noble Charles, le phare de notre amie. La torche enflammée est plantée là-bas sur cette petite tour.

CHARLES.

Qu'elle brille comme une comète vengeresse et présage la ruine de nos ennemis!

ALENÇON.

Ne perdons pas de temps; les délais finissent mal : entrons à l'instant, en criant : *Vive le dauphin!* et égorgeons la sentinelle.

(Ils entrent.)

(Alarme. Arrive Talbot suivi de quelques Anglais.)

TALBOT.

France, tes larmes expieront cette trahison, si Talbot survit à cette perfidie. C'est la Pucelle, cette sorcière, cette infernale magicienne, qui a ourdi cette trame diabolique, et nous a surpris; à grand'-peine avons-nous échappé au malheur de servir d'ornement à l'orgueil de la France.

(Une alarme. Sortie, escarmouche. Entrent Bedford, transporté mourant sur un siége hors de la ville, Talbot, le duc de Bourgogne et les troupes anglaises. Paraissent sur les remparts, la Pucelle, Charles, le Bâtard, Alençon et autres.)

LA PUCELLE.

Salut, mes braves : avez-vous besoin de blé pour faire du pain? Je crois que le duc de Bourgogne jeûnera quelque temps avant d'en racheter une seconde fois à pareil prix : il était plein d'ivraie. En aimez-vous le goût?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Raille, raille, vil démon, courtisane effrontée. Je me flatte qu'avant peu nous t'étoufferons avec ton

blé, et que nous te ferons maudire la moisson que tu viens de faire.

CHARLES.

Votre altesse pourrait bien mourir de faim avant ce moment-là.

BEDFORD.

Oh ! que des actions et non des paroles nous vengent de cette trahison !

LA PUCELLE.

Hé! que ferez-vous, pauvre vieillard à la barbe grise? Prétendez-vous rompre une lance et porter un coup mortel, assis et défaillant sur votre chaise?

TALBOT.

Odieux démon de France, sorcière dévouée à l'opprobre, qui te fais suivre sans pudeur de tes lascifs galans, te convient-il d'insulter son honorable vieillesse, et de braver lâchement un homme à demi mort? Ma belle, je veux faire assaut avec toi, ou que Talbot périsse dans l'ignominie.

LA PUCELLE.

Vous êtes bien vif, seigneur. — Mais nous, restons en paix; si Talbot commence à tonner, l'orage suivra bientôt. (*Talbot et les autres Anglais délibèrent ensemble.*) Que Dieu préside à votre parlement! Qui de vous sera l'orateur?

TALBOT.

Oseras-tu sortir et venir nous joindre en plaine?

LA PUCELLE.

En vérité, votre seigneurie nous prend donc pour

des insensés, en nous proposant de remettre en question si ce qui nous appartient est à nous ?

TALBOT.

Ce n'est point à cette moqueuse Hécate que je parle ; c'est à toi, Alençon, et aux autres chevaliers. Voulez-vous venir et combattre en soldats ?

ALENÇON.

Non, seigneur.

TALBOT.

Au diable avec ton seigneur ! — Vils goujats de France ! Ils se tiennent sur les murailles comme d'ignobles paysans, et n'osent prendre les armes en gentilshommes.

LA PUCELLE, à Alençon et autres seigneurs.

Capitaines, quittons ces remparts : le regard de Talbot ne nous annonce rien de bon. Que Dieu soit avec vous, milord ! Nous étions venus simplement pour vous dire que nous étions ici.

(La Pucelle et les Français descendent des remparts.)

TALBOT.

Et nous y serons aussi avant peu, ou que l'ignominie devienne la gloire de Talbot. Jure, duc de Bourgogne, par l'honneur de ta maison offensée des outrages publics qu'ose soutenir la France ; jure, jure de reprendre la ville ou de périr : et moi, aussi sûr qu'il l'est que Henri d'Angleterre respire, que son père est entré ici en conquérant, et que le grand cœur de Richard-Cœur-de-Lion est enseveli dans cette ville que la trahison vient de nous enlever, je jure de la reprendre ou de mourir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'associe mon vœu au tien.

TALBOT.

Mais, avant de partir, prenons soin de ce héros mourant, du vaillant duc de Bedford. — (*A Bedford.*) Venez, milord; nous allons vous placer dans un lieu plus sûr, et plus favorable pour votre état languissant, et votre grand âge.

BEDFORD.

Lord Talbot, ne me déshonore pas à ce point. Je veux rester ici, assis devant les murs de Rouen; et partager encore vos succès ou vos revers.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Courageux Bedford, laissez-vous persuader.

BEDFORD.

Non, je ne quitterai point ce lieu; je me souviens d'avoir lu que jadis l'intrépide Pendragon, mourant, se fit porter dans sa litière au champ de bataille, et vainquit ses ennemis. Il me semble que d'ici je ranimerai encore les cœurs de nos soldats : je les ai toujours vus partager mes sentimens.

TALBOT.

O courage invincible dans un corps mourant! Hé bien, soit : que le ciel garde en sûreté le vieux Bedford! et nous, maintenant, brave duc de Bourgogne, nous n'avons plus qu'à rassembler les troupes qui sont sous notre main, et à fondre sur notre insolent ennemi.

(Ils sortent.)

(Alarme. Sorties, escarmouches. Entrent sir Jean Fastolffe et un Capitaine.)

LE CAPITAINE.

Où va sir Jean Fastolffe, à pas si précipités?

FASTOLFFE.

Où je vais? me sauver en fuyant (7). Nous avons bien l'air d'être mis en déroute une seconde fois.

LE CAPITAINE.

Quoi, vous fuyez? Vous abandonneriez lord Talbot?

FASTOLFFE.

Tous les Talbot de l'univers, pour sauver ma vie.

(Il sort.)

LE CAPITAINE.

Lâche chevalier, que le malheur te suive!

(Il sort.)

(Retraite, escarmouches. Entrent, au sortir de la ville, la Pucelle, Charles, Alençon et autres qui fuient.)

BEDFORD.

A présent, mon âme, pars en paix, quand il plaira au ciel! j'ai vu la déroute de nos ennemis. Qu'est-ce que la force et la confiance insensée? ceux qui tout à l'heure nous insultaient de leurs railleries, sont trop heureux en ce moment de sauver leur vie par la fuite.

(Il expire et on l'emporte.)

(Alarme. Entrent Talbot, le duc de Bourgogne et autres.)

TALBOT.

Perdue et reprise en un jour! C'est un double honneur, duc de Bourgogne! Mais que le ciel ait toute la gloire de cette victoire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Brave Talbot, le duc de Bourgogne t'ouvre un sanctuaire dans son cœur, et y grave tes nobles exploits en monument de ta valeur.

TALBOT.

Duc, je te rends grâces. — Mais où est la Pucelle maintenant? Je pense que son démon familier est endormi. Où sont maintenant les bravades du Bâtard, et les railleries de Charles? Quoi, tous évanouis! Rouen est dans le deuil, et gémit d'avoir perdu de si braves hôtes! — A présent mettons quelque ordre dans la ville, en y plaçant des officiers expérimentés, et allons ensuite à Paris, rejoindre le roi : car le jeune Henri y est avec sa cour.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tout ce que veut le lord Talbot plaît au duc de Bourgogne.

TALBOT.

Mais, avant de partir, n'oublions pas le noble duc de Bedford, qui vient de mourir : assistons à ses obsèques dans la ville. Jamais plus brave guerrier ne tint sa lance en arrêt; jamais caractère plus aimable ne gouverna une cour. Mais les rois et les plus fiers potentats doivent mourir. C'est le terme des misères humaines.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent CHARLES, LE BATARD, ALENÇON, LA PUCELLE et des troupes.

LA PUCELLE.

Princes, ne vous découragez pas pour un revers, et ne gémissez plus de voir Rouen retomber aux mains de l'ennemi. Le chagrin n'est point un remède, mais bien plutôt un corrosif de plus. Laissez le frénétique Talbot triompher un moment, et, comme un paon, étaler fièrement sa queue : nous lui arracherons ses brillantes plumes, et tout son orgueilleux appareil, si vous voulez vous laisser conduire par mes avis.

CHARLES.

C'est vous qui nous avez guidés jusqu'ici, et nous nous confions en votre habileté : un échec inattendu n'éveillera pas notre défiance.

LE BATARD.

Cherchez dans votre génie quelque ressource heureuse, et nous publierons votre renommée dans l'univers.

ALENÇON.

Nous placerons ta statue dans quelque lieu sacré, et nous t'y révérerons comme une sainte. Agis donc, admirable vierge, et travaille à notre succès.

LA PUCELLE.

Hé bien, voici ce que Jeanne propose. Par un discours insinuant et de douces paroles, nous cap-

tiverons le duc de Bourgogne, et le déterminerons à quitter Talbot pour nous suivre.

CHARLES.

Ah! chère Jeanne, si nous pouvions gagner cela, la France alors, malgré son étendue, n'offrirait pas un seul point où pussent tenir les soldats de Henri : cette nation ne serait plus si fière avec nous, et nous l'extirperions de nos provinces.

ALENÇON.

L'Anglais serait pour jamais chassé de la France, et n'y conserverait pas le titre d'un seul comté.

LA PUCELLE.

Vos seigneuries seront témoins de la manière dont je vais m'y prendre pour parvenir au but que vous désirez. (*On entend battre le tambour.*) Écoutez; au son de ces tambours vous pouvez reconnaître que l'armée anglaise marche vers Paris. (*Une marche anglaise. Entrent et passent à distance Talbot et ses troupes*) Voilà Talbot qui s'avance, enseignes déployées, et suivi de toutes les troupes anglaises. (*Une marche française. Entrent le duc de Bourgogne et ses troupes.*) Ensuite viennent à l'arrière-garde le duc et sa troupe. La fortune nous seconde en le faisant rester ainsi en arrière. Faites demander un pourparler; nous entrerons en conférence avec lui.

(On sonne pour demander un pourparler.)

CHARLES.

Un pourparler avec le duc de Bourgogne!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Qui demande une conférence avec moi?

LA PUCELLE.

Le prince Charles de France, ton compatriote.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Hé bien, Charles, que me veux-tu? je suis pressé de partir d'ici.

CHARLES.

Parle, Jeanne, et charme-le par tes paroles.

LA PUCELLE.

Brave duc de Bourgogne, infaillible espoir de la France, arrête et permets à ton humble servante de t'entretenir un moment.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parle; mais abrège.

LA PUCELLE.

Contemple ton pays, contemple la fertile France; vois ses villes et ses cités défigurées par les ravages destructeurs d'un ennemi cruel; ainsi qu'une mère contemple son jeune enfant au berceau, dont la mort va fermer les yeux, vois, vois les maux qui consument la France. Vois les plaies, les plaies barbares dont ta main dénaturée a déchiré son malheureux sein; ah! détourne contre d'autres victimes le fer de ton épée; frappe ceux qui t'offensent, et ne blesse pas ceux qui t'aiment. Une seule goutte de sang tirée du sein de ta patrie devrait te causer plus de douleur que des flots d'un sang étranger. Efface donc par tes larmes les taches sanglantes qui couvrent le corps de ta malheureuse patrie.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il faut qu'elle m'ait ensorcelé par ses paroles, ou que la nature m'inspire cet attendrissement soudain!

LA PUCELLE.

Toute la France et ses enfans poussent sur toi des cris de surprise, et commencent à douter de ta naissance et de ta légitimité... A quel peuple t'es-tu associé? A une nation hautaine, qui ne te sera fidèle que selon son intérêt. Quand Talbot a mis le pied en France, et a fait de toi un instrument de calamités, dis, quel autre que Henri d'Angleterre sera le souverain? et toi, tu seras rejeté comme un proscrit. Rappelle à ta mémoire... et que ceci serve à te convaincre : — le duc d'Orléans n'était-il pas ton ennemi? et n'était-il pas prisonnier en Angleterre? mais dès qu'ils ont su qu'il était ton ennemi, ils lui ont rendu sa liberté sans rançon, au mépris des intérêts du duc de Bourgogne et de tous ses amis. Vois donc, tu combats contre tes compatriotes, et tu t'es lié avec ceux qui sont prêts à devenir tes assassins. Allons, reviens, reviens, prince égaré; Charles et toute la France sont prêts à te recevoir dans leurs bras.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je suis vaincu; les victorieuses paroles de cette fille étonnante ont battu, dompté ma volonté, comme le canon bat les remparts d'une ville; et je me sens prêt à fléchir les genoux. — Pardonne, ô ma patrie; pardonnez, mes chers compatriotes; et vous, princes, acceptez ce doux et sincère embras-

sement. Mes forces et mes soldats sont à vous ; adieu, Talbot ; je ne veux plus rester uni à toi.

LA PUCELLE.

Je reconnais là un Français : change encore une fois pour revenir vers nous.

CHARLES.

Sois le bienvenu, brave duc ; ton amitié renouvelle nos forces.

LE BATARD.

Elle ramène un nouveau courage dans notre sein.

ALENÇON.

La Pucelle a rempli admirablement son rôle : elle mérite une couronne d'or.

CHARLES.

Allons, seigneurs, marchons ; joignons nos troupes, et cherchons tous les moyens de nuire à notre ennemi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Paris. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER, WINCHESTER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, WARWICK, EXETER ; TALBOT, suivi de quelques officiers, leur adresse ces paroles.

TALBOT.

Mon auguste prince, et vous, illustres pairs ! ayant appris votre arrivée dans ce royaume, j'ai suspendu

quelque temps mes combats, pour venir rendre hommage à mon souverain. Ce bras qui a remis sous votre obéissance cinquante forteresses, douze villes, et sept places fortes, outre cinq cents prisonniers de marque, laisse tomber son épée aux pieds de votre majesté; et, avec la soumission d'un cœur loyal, il renvoie toute la gloire de ses conquêtes d'abord à son Dieu, et ensuite à son roi.

LE ROI.

Est-ce là lord Talbot, mon oncle Glocester, ce guerrier qui depuis si long-temps combat en France?

GLOCESTER.

Oui, mon souverain, c'est lui-même.

LE ROI.

Soyez le bienvenu, brave capitaine, victorieux Talbot. Lorsque j'étais jeune, et je ne suis pas vieux encore, je me rappelle que mon père me disait que jamais plus intrépide chevalier n'avait manié l'épée. Depuis long-temps nous étions instruits de votre loyauté, de vos fidèles services, de vos travaux guerriers, et cependant vous n'avez jamais connu les récompenses de votre souverain; vous n'avez pas même reçu du moins ses remercîmens: car, avant ce jour, je n'avais jamais vu vos traits. Levez-vous, et pour tous ces illustres services nous vous créons ici comte de Shrewsbury; vous prendrez votre rang à notre couronnement.

(Sortent le roi, Glocester, Talbot et autres seigneurs.)

VERNON.

Maintenant, seigneur, vous qui étiez si fougueux

sur mer et qui avez insulté les couleurs que je porte en l'honneur de mon noble lord York, osez-vous ici soutenir les paroles que vous avez dites?

BASSET.

Oui, je l'ose, comme vous osez soutenir les jalouses inventions de votre langue insolente, contre mon noble lord, le duc de Somerset.

VERNON.

Drôle, j'honore ton lord pour ce qu'il est.

BASSET.

Et qu'est-il? Il vaut autant qu'York.

VERNON.

Lui? non. Et en preuve reçois ceci.

(Il le frappe.)

BASSET.

Lâche, tu sais trop que la loi des armes est que quiconque tire son épée dans le palais du roi est sur-le-champ condamné à mort; sans cela cette attaque te coûterait le plus pur de ton sang; mais je vais m'adresser à sa majesté, et lui demander la liberté de me venger de cet affront; et alors tu verras si je sais te joindre et t'en punir.

VERNON.

Allons, homme sans foi; j'y serai aussitôt que toi; et, après, tu me rencontreras plus tôt que tu ne voudras.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paris. — Une salle d'apparat.

LE ROI HENRI, GLOCESTER, WINCHESTER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, WARWICK, TALBOT, EXETER, LE GOUVERNEUR de Paris, et autres.

GLOCESTER.

Lord évêque, placez la couronne sur sa tête.

WINCHESTER.

Que Dieu protége le roi Henri sixième du nom!

GLOCESTER.

A présent, gouverneur de Paris, prêtez votre serment. — (*Le gouverneur se met à genoux*) Que vous ne reconnaîtrez d'autre roi que Henri; que vous n'aurez d'amis que ses amis, et que vous ne compterez pour vos ennemis que ceux qui machineront de coupables complots contre sa majesté. Vous remplirez ces devoirs; et alors que le Dieu de justice vous protége!

(Sortent le gouverneur et la suite.)

(Entre sir Jean Fastolffe.)

FASTOLFFE.

Mon gracieux souverain, comme je venais de Calais, pressant mon cheval pour me trouver à votre couronnement, on a remis dans mes mains cette lettre adressée à votre majesté par le duc de Bourgogne.

TALBOT.

Opprobre sur le duc de Bourgogne et sur toi! Lâche chevalier, j'ai fait vœu, dès que je te trouverais, d'arracher la jarretière de ta jambe fuyarde, et je le fais (*il la lui arrache*), car tu étais indigne d'être élevé à ce rang honorable. Pardonnez, mon roi, et vous, lords; ce cœur lâche et dégénéré, à la bataille de Patay, lorsque je n'avais en tout que six mille hommes, et que les Français étaient presque dix contre un, avant même que nous nous fussions choqués, avant qu'un seul coup eût été frappé, s'est enfui comme un écuyer confident. Dans cette attaque nous avons perdu douze cents hommes, et moi-même avec nombre d'autres gentilshommes, nous avons été surpris et faits prisonniers. Jugez à présent, nobles lords, si j'ai mal fait, et si de tels lâches sont faits pour porter cet ornement des chevaliers.

GLOCESTER.

Il faut l'avouer, cette action est infâme : elle déshonorerait un simple soldat; à plus forte raison un chevalier, un officier, un chef.

TALBOT.

Dans les premiers temps où cet ordre fut établi, milords, les chevaliers de la jarretière étaient

d'une noble naissance, vaillans et généreux, pleins d'un courage intrépide, comme des hommes nés pour s'illustrer par la guerre, qui ne craignaient point la mort, qui n'étaient point abattus par l'infortune, mais toujours pleins de résolution dans les plus affreuses extrémités. Celui-ci donc, qui n'est pas doué de ces qualités, usurpe le nom sacré de chevalier, profane l'honneur de cet ordre, et devrait, si l'on s'en rapportait à mon jugement, être dégradé comme un obscur paysan qui oserait se vanter d'être issu d'un sang illustre.

LE ROI, à Fastolffe.

Opprobre de ton pays, tu viens d'entendre ta condamnation; fuis de notre vue, toi qui fus jadis chevalier : nous te bannissons de notre présence sous peine de mort. (*Fastolffe sort.*) Maintenant, lord protecteur, voyons cette lettre que nous envoie notre oncle le duc de Bourgogne.

GLOCESTER, lisant la suscription.

Que prétend donc son altesse, en changeant son style ordinaire? On ne lit ici que cette adresse nue et familière : *Au roi.* A-t-il donc oublié que Henri est son souverain? ou cette formule irrespectueuse annonce-t-elle quelque changement dans sa volonté? —Voyons ce qu'elle dit. (*Il ouvre et lit.*) « Cédant à » des motifs particuliers, et ému de pitié des désas- » tres de ma patrie, et des plaintes des victimes in- » fortunées que vous opprimez, j'ai abandonné votre » inique faction, et me suis joint à Charles, le roi » légitime de la France. » O trahison monstrueuse! Se peut-il que dans une telle alliance, au sein de

tant d'amitié et de sermens, nous ne trouvions que tant de fausseté et de perfidie?

LE ROI.

Quoi! Est-ce que mon oncle le duc de Bourgogne se révolte contre nous?

GLOCESTER.

Oui, mon prince, il est devenu votre ennemi.

LE ROI.

Est-ce là tout ce que sa lettre contient de sinistre?

GLOCESTER.

Oui, mon souverain; voilà tout ce qu'il écrit.

LE ROI.

Hé bien, lord Talbot aura une entrevue avec lui, et saura le punir de cette fourberie. (*A Talbot.*) Milord, qu'en dites-vous? n'est-ce pas votre avis?

TALBOT.

Mon avis? Oui, sans doute, mon souverain; et si vous ne m'aviez prévenu, j'allais vous supplier de me charger de cette tâche.

LE ROI.

Rassemblez des forces, et marchez sans délai: qu'il connaisse quelle indignation nous inspire sa perfidie, et quel crime c'est d'insulter ses amis.

TALBOT.

Je pars, mon prince, en formant dans mon cœur le vœu que vous voyiez bientôt vos ennemis confondus.

(Il sort.)

(Entrent Vernon et Basset.)

VERNON.

Gracieux souverain, accordez-moi le combat.

BASSET.

Et à moi aussi, mon seigneur.

YORK.

Celui-ci est de ma maison : écoutez-le, noble prince.

SOMERSET.

Et l'autre est de la mienne : aimable Henri, soyez-lui favorable.

LE ROI.

Contenez-vous, lords, et laissez-les parler. — Expliquez-vous, gentilshommes : quelle est la raison de cette démarche? Pourquoi demandez-vous le combat, et avec qui?

VERNON.

Avec lui, mon prince; il m'a outragé.

BASSET.

Et moi avec lui : c'est lui qui m'a outragé.

LE ROI.

Quel est cet outrage dont vous vous plaignez tous deux? faites-le moi connaître; et ensuite je vous répondrai.

BASSET.

En traversant la mer d'Angleterre en France, cet homme, d'une langue insultante et railleuse, m'a reproché la rose que je porte; disant que la couleur de sang de ses feuilles représente la rougeur des joues de mon maître, dans une dispute où il repous-

sait opiniâtrément la vérité, sur une question de loi élevée entre le duc d'York et lui; et il y a ajouté d'autres paroles pleines de mépris et d'ignominie. C'est pour réfuter son odieux reproche, et pour défendre l'honneur de mon seigneur que je réclame le privilége de la loi des armes.

VERNON.

Et c'est aussi là ma demande, noble seigneur. Car bien qu'il affectede colorer adroitement d'un vernis trompeur son audace et ses torts, apprenez que c'est lui qui m'a provoqué, et qui, le premier, a lancé ses observations malignes sur la rose que je porte, en disant que la pâleur de cette fleur décelait la faiblesse du cœur de mon maître.

YORK.

Hé quoi, Somerset, ne renonceras-tu jamais à cette maligne animosité?

SOMERSET.

Et c'est vous, milord d'York, dont la secrète envie éclate à tout moment, malgré vos adroites précautions pour la dissimuler.

LE ROI.

Grand Dieu! quel délire insensé s'empare des hommes, pour nourrir, sur des causes si legères, sur des prétextes si frivoles, ces haines jalouses et factieuses? nobles cousins, York, et vous, Somerset, apaisez vos ressentimens, je vous prie, et vivez en paix.

YORK.

Que d'abord un combat vide cette querelle, et ensuite votre majesté nous commandera la paix.

SOMERSET.

Cette querelle n'intéresse que nous seuls : laissez-nous donc la vider ensemble.

YORK.

Voilà mon gage ; relève-le, Somerset.

VERNON.

Non, que la querelle reste entre nous deux avec qui elle a commencé.

BASSET, à Somerset.

Oui ; daignez le permettre, mon honorable seigneur.

GLOCESTER.

Le permettre? Maudits soient vos débats, et vous et vos audacieux propos! vassaux présomptueux, n'êtes-vous pas honteux de venir troubler et inquiéter le roi et nous, de vos indiscrètes et insolentes clameurs? — Et vous, milords, il me semble que vous avez grand tort de souffrir leurs mutuels reproches; et beaucoup plus encore de prendre occasion des querelles de vos vassaux pour éveiller la discorde entre vous-mêmes. Laissez-moi vous persuader de suivre un parti plus sage.

EXETER.

Ceci désole sa majesté. Chers lords, soyez amis.

LE ROI.

Approchez, vous qui demandez le combat. — Je vous enjoins désormais, si vous êtes jaloux de notre faveur, d'oublier pour toujours cette querelle et sa

cause. — Et vous, milords, souvenez-vous des lieux où nous sommes; en France, au milieu d'une nation inconstante et légère. S'ils surprennent la dissension dans nos regards, s'ils s'aperçoivent que nous soyons divisés, combien leurs cœurs, déjà irrités, se porteront aisément à la désobéissance et à la révolte! Et quel déshonneur pour vous si les princes étrangers viennent à apprendre que pour un rien, une chose sans importance, les pairs d'Angleterre et la première noblesse du roi Henri se sont détruits eux-mêmes, et ont perdu le royaume de France? Oh! songez à la conquête de mon père, à ma tendre jeunesse, et ne sacrifiez pas pour une bagatelle le prix de tant de sang. Laissez-moi être l'arbitre de votre différent. Je ne vois aucune raison, si je porte cette rose (*il prend une rose rouge*), de faire soupçonner à personne que j'incline plus pour Somerset que pour York : tous deux sont mes parens, et je les aime tous deux. On pourrait donc aussi me reprocher ma couronne, parce que le roi d'Écosse est aussi couronné. Mais vos lumières peuvent bien mieux vous persuader que mes raisonnemens et mes avis. Allons, nous sommes venus ici en paix, continuons de vivre en paix et en bonne amitié. Cousin d'York, nous vous établissons régent de ces contrées de la France; et vous, noble lord de Somerset, unissez votre cavalerie à son infanterie, et comme des sujets fidèles, dignes fils de vos pères, vivez d'accord ensemble, et déchargez votre ressentiment sur nos ennemis. Nous, le lord protecteur et les autres lords, après quelque repos, nous reprendrons le chemin de Calais : de là nous repasserons en Angleterre, où

j'espère apprendre avant peu vos victoires sur Charles, sur Alençon et cette bande de traîtres.

(Une fanfare. Ils sortent.)

WARWICK.

Milord d'York, le jeune roi, à mon avis, vient de parler avec beaucoup d'éloquence.

YORK.

J'en conviens; mais ce qui me déplaît, c'est qu'il porte la livrée de Somerset.

WARWICK.

Bon! c'est une pure fantaisie : ne l'en blâmez pas. J'ose assurer que cet aimable prince n'a en cela nulle intention d'offenser.

YORK.

Et moi, si je m'y connais bien, je l'en soupçonne. — Mais laissons cela. — Nous nous devons en ce moment à d'autres soins.

(Ils sortent.)

EXETER, seul.

Tu as bien fait, York, d'étouffer ta voix; car si la passion de ton cœur avait éclaté, je crains bien que nous n'eussions pu y voir plus de soif de vengeance et des discordes plus acharnées qu'il n'est possible de l'imaginer. Il n'est point d'homme si borné qui, en voyant ces violentes dissensions de la noblesse, et chaque parti réunissant ses serviteurs en bandes factieuses, ne prévoie dans l'avenir quelque événement funeste. C'est un malheur quand le sceptre est dans la main d'un enfant; mais c'est un bien plus grand malheur encore quand la rivalité enfante ces divisions cruelles : alors approche la ruine, alors commence la confusion.

SCÈNE II.

Devant les murs de Bordeaux.

Entre TALBOT, suivi de trompettes et de tambours.

TALBOT.

Trompette, avance aux portes de Bordeaux, et somme le gouverneur de paraître sur le rempart. (*La trompette sonne. — Le gouverneur paraît sur les murs.*) Capitaines, Jean Talbot d'Angleterre, homme d'armes et vassal de Henri, roi d'Angleterre, vous appelle sur vos murs et vous dit : Ouvrez les portes de votre ville; rendez-vous à nous; reconnaissez mon souverain pour le vôtre, rendez-lui hommage en sujets soumis, et alors je me retire avec ces troupes qui vous menacent. Mais si vous dédaignez la paix que je vous propose, vous tentez les trois fléaux qui suivent mes pas : la hideuse famine, le fer tranchant et le feu dévorant. Ces trois monstres abaisseront bientôt au niveau du sol vos hautes et orgueilleuses tours, si vous repoussez l'offre de notre amitié.

LE GOUVERNEUR.

Vautour funeste et redouté, ministre de la mort, l'effroi et le fléau sanguinaire de notre nation, le terme de ta tyrannie est proche : tu ne peux entrer dans notre ville que par les portes du trépas. Je t'annonce que nous sommes bien fortifiés, et assez forts pour sortir de nos murs et te combattre. Si tu te retires, le dauphin, bien accompagné, t'attend

pour t'envelopper dans les piéges de la guerre. De tous côtés, autour de toi, sont postés des escadrons pour t'ôter la liberté de fuir; tu ne peux tourner tes pas vers aucun asile que tu ne rencontres partout la mort en face, sûre de sa conquête : partout la pâle destruction t'environne. Dix mille Français ont fait serment de ne pointer leurs canons homicides contre nulle autre tête que celle de l'Anglais Talbot. Ainsi, tu es là maintenant plein de vie, héros d'un courage indomptable et invaincu; mais ces paroles que je t'adresse, moi ton ennemi, sont les dernières louanges de ta gloire que tu doives entendre, car avant que ce sable qui commence à couler ait comblé la mesure de cette heure, mes yeux qui te voient en cet instant plein de santé, te verront sanglant, pâle et mort. (*On entend des tambours au loin.*) Écoute, écoute; les tambours du dauphin, de leurs sons prophétiques, font entendre à ton âme effrayée une musique sinistre : les miens vont leur répondre et annoncer ta ruine prochaine.

(Le gouverneur s'en va.)

TALBOT.

Il ne ment point; j'entends l'ennemi. — Holà! quelques cavaliers des mieux montés pour aller reconnaître leurs ailes. — O molle et imprudente discipline! Comment arrive-t-il que nous soyons enfermés et cernés ici de toutes parts? Un petit troupeau de timides daims anglais, qu'environnent une meute de chiens français avides de proie! Eh bien, si nous sommes des daims anglais, que notre sang s'allume: n'allons pas succomber honteusement sous les premiers coups; mais plutôt, tels que des cerfs enragés

et au désespoir, retournons contre ces chiens ensanglantés nos redoutables pieds d'airain et forçons ces lâches à se tenir au loin, aboyant autour de nous. Mes amis, que chacun vende sa vie aussi cher que je vendrai la mienne, et ils paieront cher notre chair (8). Dieu et saint George! Talbot et le bon droit de l'Angleterre! Que nos drapeaux prospèrent dans ce périlleux combat!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une autre partie de la France.

Entre un MESSAGER qui va au-devant d'YORK, à la tête d'une troupe que précèdent des trompettes.

YORK.

Les agiles espions envoyés pour reconnaître les forces du dauphin ne sont-ils donc pas de retour?

LE MESSAGER.

Oui, milord, et ils annoncent que le dauphin marche vers Bordeaux avec son armée, pour combattre Talbot. Ils ont vu encore une armée double de celle du dauphin le joindre sur son passage, et marcher avec lui vers Bordeaux.

YORK.

Malédiction sur cet odieux Somerset, qui tarde si long-temps à m'envoyer le renfort promis d'un corps de cavalerie, levé exprès pour ce siége! Le brave Talbot attend mes secours, et je suis joué par

un traître, et ne puis secourir ce brave chevalier ; que Dieu l'assiste dans sa détresse ! S'il échoue, adieu les guerres en France.

(Entre sir William Lucy.)

LUCY.

O vous, le premier commandant des forces de l'Angleterre, jamais vous ne fûtes si nécessaire sur le territoire de France ! volez au secours du noble Talbot, qui en ce moment est environné d'une ceinture de fer, et assiégé de toutes parts par la hideuse destruction. A Bordeaux, vaillant duc ; à Bordeaux, York ! Ou c'est fait de Talbot, de la France et de l'honneur de l'Angleterre.

YORK.

O Dieu ! Que Somerset, dont l'orgueil jaloux détient ma cavalerie, fût à la place de Talbot ! Nous sauverions un brave guerrier, au prix de la perte d'un lâche et d'un traître. Oui, je pleure de rage et de désespoir, de voir que nous périssons, tandis que des traîtres dorment en repos.

LUCY.

Oh ! envoyez quelque secours à ce brave lord en danger.

YORK.

Talbot périt ! Nous perdons tout : je manque à ma parole de soldat. Nous pleurons ; la France sourit : et chaque jour nouvelle perte pour l'Angleterre ; le tout par la faute du traître Somerset !

LUCY.

Que Dieu prenne donc en pitié l'âme du brave

Talbot et de son jeune fils Jean, que j'ai rencontré il y a deux heures, voyageant pour aller joindre son glorieux père. Depuis sept ans entiers Talbot n'a pas vu son fils; et ils se revoient aujourd'hui pour mourir tous deux.

YORK.

Hélas! quelle joie le noble Talbot aura-t-il à revoir son jeune fils pour lui dire adieu au bord de la tombe! Loin de moi cette idée! le chagrin étouffe ma voix : deux amis séparés qui se saluent à l'heure de la mort! Adieu Lucy! Ma destinée ne me permet plus rien, que de maudire l'auteur de nos maux; mais je ne puis secourir ce brave. Le Maine, Blois, Poitiers et Tours sont déjà perdus, et tout par la faute de Somerset et de ses retards.

(Il sort.)

LUCY.

Ainsi, tandis que le vautour de la discorde se repaît du cœur de ces grands du royaume, l'inaction et la négligence perdent les conquêtes de notre héros dont les cendres sont tièdes encore, de cet homme d'éternelle mémoire, Henri V. Tandis qu'ils se traversent l'un l'autre, nos vies, nos terres, notre honneur, tout se perd et s'abîme.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la France.

Entre SOMERSET à la tête de son armée.

SOMERSET.

Il est trop tard : je ne puis les envoyer à présent ; cette expédition a été trop témérairement projetée par York et par Talbot. Toutes nos forces rassemblées pourraient être enveloppées et coupées par une sortie de la seule garnison de la ville. Le présomptueux Talbot a terni l'éclat de sa gloire par cette entreprise imprudente et désespérée, où il a mis tout au hasard. York l'a envoyé combattre et mourir dans la honte, afin que Talbot mort, le grand York puisse avoir l'honneur de la guerre.

UN CAPITAINE.

Voici sir William Lucy, qui a été député avec moi par nos troupes en péril, pour réclamer votre secours.

(Entre sir William Lucy.)

SOMERSET.

Hé bien, sir William, de la part de qui venez-vous?

LUCY.

De la part de qui, milord? de la part du lord Talbot, dont la vie est vendue et achetée. Assiégé de tous côtés par la fière adversité, il appelle à grands cris York et Somerset, pour repousser la mort qui

fond sur ses faibles légions. Et tandis que ce brave général voit une sueur sanglante couler de ses membres harassés par les combats, et profite de sa position pour prolonger sa résistance en attendant du secours; vous qui trompez son espérance, vous, dépositaires de l'honneur de l'Angleterre, vous vous tenez oisifs loin de lui, livrés à vos honteuses jalousies! que vos querelles personnelles ne retardent pas plus long-temps le renfort qui devait le secourir, lorsque ce brave et glorieux général expose sa vie aux chances les plus inégales. Le bâtard d'Orléans, Charles et le duc de Bourgogne, Alençon et René, l'environnent; et Talbot périt par votre faute.

SOMERSET.

York l'a engagé dans ce péril; York devrait le secourir.

LUCY.

Et York se déchaîne aussi contre vous, et jure que vous lui retenez sa cavalerie, qui avait été levée pour cette expédition.

SOMERSET.

York ment : il pouvait envoyer demander ce renfort, et il l'eût eu. Je lui dois peu de déférence et encore moins d'amitié, et je dédaigne de le flatter en le prévenant.

LUCY.

Ce sont les fraudes des chefs de l'Angleterre, et non la force de la France, qui ont précipité dans le piége le généreux Talbot. Jamais il ne reverra vivant sa patrie : il meurt livré au sort par vos dissensions.

SOMERSET.

Allons; je vais lui envoyer ce détachement : dans six heures ils seront en état de le secourir.

LUCY.

Le secours vient trop tard : il est déjà pris ou tué, car Talbot ne pourrait fuir, quand il le voudrait; et Talbot ne fuira jamais, quand il le pourrait.

SOMERSET.

S'il est mort, disons donc adieu au brave Talbot.

LUCY.

Sa gloire vit dans l'univers, et la honte de sa défaite s'attache à vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Un champ de bataille près de Bordeaux.

Entrent **TALBOT** et **SON FILS.**

TALBOT.

Jeune Jean Talbot, je t'ai mandé pour te servir de maître dans l'art de la guerre, afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, quand l'épuisement de l'âge et la faiblesse de membres impuissans retiendraient sur une chaise ton père immobile. Mais, ô fatale étoile qui préside à nos tristes destins! tu reviens aujourd'hui pour une fête funèbre, pour un terrible et inévitable péril. Cher enfant, remonte donc sur le plus léger de tes chevaux, et je t'ensei-

gnerai le moyen d'échapper par une fuite précipitée. Allons, ne diffère plus, et pars.

JEAN TALBOT.

Talbot n'est-il pas mon nom? ne suis-je pas votre fils? et je fuirais! Oh! si vous aimez ma mère, ne déshonorez pas son honorable nom, en faisant de moi un bâtard et un lâche. L'univers dira : « Il n'est point le fils de Talbot, celui qui a fui lâchement quand le noble Talbot est resté. »

TALBOT.

Fuis pour venger ma mort si je suis tué.

JEAN TALBOT.

Qui fuit ainsi ne reviendra jamais au combat.

TALBOT.

Si nous restons tous deux, nous sommes tous deux sûrs de mourir.

JEAN TALBOT.

Hé bien, laissez-moi rester, et vous, mon père, sauvez-vous. Votre mort est une perte immense, et vous devez vous conserver : mon mérite est inconnu; en me perdant, on ignore ce qu'on perd. Les Français tireront peu de gloire de ma mort; ils seraient fiers de la vôtre : avec vous s'évanouissent toutes nos espérances. La fuite ne peut ternir la gloire que vous avez acquise; mais la fuite me déshonorerait, moi qui n'ai fait aucun exploit. Tout le monde fera serment que vous avez fui pour vaincre un jour; mais moi, si je recule, on dira que c'était de peur. Il n'y aura plus d'espérance que je reste sur le champ de bataille, si à la première heure

je fléchis et me sauve. Ici, à genoux, j'implore la mort, plutôt qu'une vie conservée par l'infamie.

TALBOT.

Quoi ! toutes les espérances de ta mère descendront dans le même tombeau ?

JEAN TALBOT.

Oui, plutôt que de déshonorer le sein de ma mère.

TALBOT.

Au nom de ma bénédiction, je t'ordonne de partir.

JEAN TALBOT.

Pour combattre l'ennemi, mais non pour le fuir.

TALBOT.

Tu peux sauver en toi une partie de ton père.

JEAN TALBOT.

Je ne sauverai rien de mon père; il sera déshonoré en moi.

TALBOT.

Tu n'as pas encore eu de gloire; tu ne peux pas la perdre.

JEAN TALBOT.

Oui, et votre glorieux nom, irai-je le flétrir?

TALBOT.

L'ordre de ton père t'absoudra du reproche.

JEAN TALBOT.

Pourrez-vous rendre témoignage pour moi quand vous ne serez plus? Si la mort est si inévitable, fuyons ensemble.

TALBOT.

Que je laisse ici mes soldats combattre et mourir! Jamais pareille honte n'a souillé ma vie.

JEAN TALBOT.

Et ma jeunesse en serait souillée! Il n'est pas plus possible de séparer votre fils de vous, que vous ne pouvez vous-même vous partager en deux. Restez, fuyez, faites ce que vous voudrez, je le ferai aussi; si mon père meurt, je ne veux plus vivre.

TALBOT.

Je prends donc ici congé de toi, mon noble fils; tu es né pour voir ta vie s'éteindre avant la fin de ce jour. Allons vivre et mourir l'un à côté de l'autre, et que nos deux âmes, aussi inséparables, s'envolent ensemble de la France dans le ciel.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Une alarme. Sorties dans une desquelles le fils de TALBOT est enveloppé; il est sauvé par son père.

TALBOT.

Saint George, victoire! Combattons, soldats, combattons. Le régent a violé la parole qu'il avait donnée à Talbot, et nous a laissés exposés à la furie de l'épée française. — Où est Jean Talbot? — Repose-toi, mon fils, et reprends haleine : je t'ai donné la vie, et je viens de te sauver de la mort.

JEAN TALBOT.

O vous, deux fois mon père, je suis deux fois

votre fils. La première vie que vous m'aviez donnée, était perdue; c'en était fait; et votre belliqueuse épée, en dépit du sort, a fait recommencer le cours des ans qui me sont assignés.

TALBOT.

Quand j'ai vu ton épée faire jaillir le feu du casque du dauphin, cela a rallumé dans le cœur de ton père un orgueilleux désir de la victoire aux fiers regards. Alors la pesante vieillesse s'est sentie animée de l'ardeur du jeune âge et d'une fureur guerrière : j'ai repoussé Alençon, Orléans, le duc de Bourgogne, et je t'ai sauvé des mains qui sont l'orgueil de la France. Le fougueux Bâtard qui t'a tiré du sang, ô mon fils! et qui a eu les prémices de ton premier combat, — je l'ai attaqué soudain, — et dans le rapide échange de nos coups, j'ai bientôt fait couler son ignoble sang : et dans mon dédain, je lui ai adressé ces mots : « Je fais couler ton sang impur, » vil et méprisable, faible et indigne dédommage- » ment du pur sang que tu as fait jaillir des flancs » de Talbot mon brave enfant; » et ici brûlant de frapper à mort le Bâtard, je t'ai puissamment secouru. — Dis-moi, unique souci de ton père, n'es-tu pas fatigué, Jean? Comment te trouves-tu? Mon enfant, veux-tu maintenant quitter ce champ de bataille, et te sauver? Maintenant te voilà dignement reçu chevalier. Fuis, pour venger ma mort quand je ne serai plus : le secours d'un homme est peu de chose pour moi. Oh! c'est trop de folie de hasarder tous notre vie dans une seule petite barque. Moi, si je ne meurs pas aujourd'hui sous les coups des

Français, je mourrai demain de mon grand âge; ils ne gagnent rien par ma mort; et en restant ici, je n'abrège ma vie que d'un jour. Mais en toi mourront ta mère, et le nom de notre famille, et ma vengeance, et ta jeunesse, et la gloire de l'Angleterre. Si tu restes, nous exposons tout cela et bien plus encore : et si tu veux fuir, tout cela sera sauvé.

JEAN TALBOT.

L'épée d'Orléans ne m'a fait aucun mal; mais vos paroles font saigner mon cœur. Oh ! quel avantage, au prix d'une telle infamie, que de traîner une vie misérable et de sacrifier une glorieuse renommée! Avant que le jeune Talbot fuie le vieux Talbot, que le cheval qui me porte succombe et meure, et me laisse à pied comme les vils paysans de France, en butte au mépris, et objet d'outrages ! Oui, par toute la gloire que vous avez acquise, si je fuis je ne suis pas le fils de Talbot : ne me parlez donc plus de fuir; c'est en vain : si je suis le fils de Talbot, je dois mourir aux pieds de Talbot.

TALBOT.

Allons, suis-moi donc, et sois l'Icare d'un Dédale au désespoir. Ta vie m'est bien chère; si tu veux combattre, combats à côté de ton père, et après t'être illustré, mourons tous deux fièrement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Une alarme : combats. Entre le vieux TALBOT blessé, conduit par des soldats français.

TALBOT.

Où est ma seconde vie? — C'est fait de la mienne. — Oh! où est le jeune Talbot? où est le brave Jean? O mort glorieuse ternie par la captivité, la valeur du jeune Talbot fait que je te reçois en souriant. Lorsqu'il m'a vu chanceler et tomber sur mes genoux, il a brandi au-dessus de ma tête son épée sanglante, et comme un lion affamé, il a commencé avec furie les plus terribles exploits. Mais lorsque mon défenseur courroucé s'est vu seul, ne protégeant plus que ma vie expirante, et sans ennemis qui le vinssent assaillir, alors les yeux étincelans, le cœur saisi de rage, il s'est élancé soudain de mes côtés dans le plus épais des bataillons français, et dans cette mer de sang mon enfant a éteint sa vie et son âme sublime, et là est mort dans son noble orgueil mon Icare, la fleur des guerriers.

(On apporte Jean Talbot mort.)

UN DES SERVITEURS DE TALBOT.

O mon cher maître! voyez : c'est votre fils qu'ils portent.

TALBOT.

O mort hideuse, qui te fais un jeu de nous insulter ici, bientôt affranchis de ton insolente tyrannie, et unis par les liens de l'immortalité, les

deux Talbot voleront ensemble au travers des cieux légers, et en dépit de toi échapperont au néant de l'oubli. — (*A son fils.*) O toi dont les blessures si pressées annoncent une mort si dure, parle à ton père avant de rendre ton dernier soupir! brave encore la mort en parlant, qu'elle veuille ou ne veuille pas t'écouter; traite-la comme un Français, comme ton ennemi. — Pauvre enfant! il me semble qu'il sourit, comme s'il voulait dire : « Si la mort avait été un Français, la mort serait morte aujourd'hui! » Approchez, approchez, et mettez-le dans les bras de son père. Mon âme ne peut plus supporter tant de douleurs. Soldats! adieu : j'ai ce que je voulais avoir, et mes vieux bras sont le tombeau du jeune Jean Talbot!

(Il meurt.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours devant Bordeaux.

Entrent CHARLES, ALENÇON, LE DUC DE BOURGOGNE, LE BATARD D'ORLÉANS et LA PUCELLE.

CHARLES.

Si York et Somerset avaient envoyé du renfort ici, nous aurions eu une journée sanglante.

LE BATARD.

Avec quelle furie le jeune nourrisson de Talbot abreuvait de sang français son épée novice !

LA PUCELLE.

Je l'ai attaqué une fois en lui disant : « Toi, » jeune homme, sois vaincu par une jeune fille. » Mais, avec un fier et majestueux dédain, il m'a répondu : « Le jeune Talbot n'est pas fait pour se » commettre avec une escamoteuse ; » et, s'élançant dans le sein des bataillons français, il m'a quittée avec mépris, comme un adversaire indigne de lui.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Certes, il aurait fait un brave chevalier. Tenez,

le voici enseveli dans les bras de son père, sanguinaire auteur de ses exploits meurtriers.

LE BATARD.

Taillons-les en pièces, hachons les cadavres de ces deux ennemis, la gloire de l'Angleterre et la terreur de la France.

CHARLES.

Oh! non! arrêtez; n'outrageons pas morts ceux que nous avons fuis vivans.

(Entre sir William Lucy précédé d'un héraut.)

LUCY.

Héraut, conduis-moi à la tente du Dauphin, à qui est resté l'avantage de cette journée.

CHARLES.

Quelle soumission est l'objet de ton message?

LUCY.

Soumission, Dauphin! ce mot est purement français; nous autres soldats anglais, nous ignorons ce qu'il signifie. — Je viens savoir quels prisonniers vous avez faits, et reconnaître nos morts.

CHARLES.

Tu redemandes des prisonniers? nos prisons, c'est l'enfer. — Mais qui cherches-tu?

LUCY.

Où est le grand Hercule du champ de bataille, le vaillant lord Talbot, comte de Shrewsbury, créé, pour récompense de ses rares exploits, grand comte de Washford, de Waterford et de Valence, lord Talbot de Goodrig et d'Urchinfield? Où sont le lord Strange de Blachmore, le lord Vernon d'Alton,

le lord Cromwell de Wingfield, le lord Furnival de Sheffield, le lord Faulconbridge, illustre par trois victoires, chevalier de l'ordre de Saint-George, de Saint-Michel et de la Toison-d'Or, grand maréchal de notre roi Henri V dans toutes ses guerres de France?

LA PUCELLE.

Voilà un style bien impertinent et bien magnifique. Le grand sultan, qui domine sur cinquante-deux royaumes, ne s'exprime pas d'un ton si fastueux. — Vois; celui que tu pares de tous ces titres est ici gisant à nos pieds, cadavre impur et la proie des vers!

LUCY.

Talbot est donc tué, le fléau des Français, la terreur et l'ange exterminateur de votre nation! Oh! que mes deux yeux ne peuvent-ils se changer en balles! comme je les lancerais contre vous! Que ne puis-je rappeler ces morts à la vie! c'en serait assez pour effrayer toute la France. Oui, l'image seule de Talbot suffirait pour épouvanter le plus fier d'entre vous. — Cédez-moi leurs corps, que je les emporte de ce lieu, et que je leur donne la sépulture qui convient à leur mérite.

LA PUCELLE.

Au ton impérieux dont il parle, je suis tentée de prendre ce fanfaron pour le fantôme de Talbot. Au nom de Dieu, qu'il prenne ces cadavres, qu'il les emporte d'ici; ils ne serviraient qu'à infecter l'air de notre patrie.

CHARLES.

Tu peux enlever ces corps.

LUCY.

Oui, je vais les enlever d'ici; mais de leurs cendres renaîtra un phénix qui fera trembler la France.

CHARLES.

Délivre-nous de leur vue, et fais après ce que tu voudras. — Marchons vers Paris sans délai, et suivons le cours de nos conquêtes; tout va fléchir devant nous, à présent que le terrible Talbot est mort.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

En Angleterre.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER et EXETER.

LE ROI.

Avez-vous vu les lettres du pape, de l'empereur et du comte d'Armagnac?

GLOCESTER.

Oui, mon prince, et voici ce qu'elles contiennent: ils demandent en grâce à votre majesté qu'une bienheureuse paix soit conclue entre la France et l'Angleterre.

LE ROI.

Et que pensez-vous de cette demande?

GLOCESTER.

Je l'approuve, mon prince, comme le moyen

d'arrêter l'effusion du sang chrétien, et de rétablir la tranquillité dans les deux royaumes.

LE ROI.

Allons, j'y consens, mon oncle; car j'ai toujours pensé que c'était une chose impie et contre nature, que d'entretenir ces barbares et sanglantes querelles entre des nations qui professent la même foi.

GLOCESTER.

De plus, sire, pour accélérer et affermir encore plus le nœud de cette alliance, le comte d'Armagnac, proche parent de Charles, et homme d'un grand poids en France, propose à votre majesté sa fille en mariage, avec une riche et magnifique dot.

LE ROI.

En mariage? Mon oncle, je suis bien jeune encore : l'étude et les livres vont mieux à mon âge que l'amour et la société d'une épouse. Cependant, qu'on fasse entrer les ambassadeurs, et que chacun d'eux reçoive la réponse que vous jugerez convenable; je serai satisfait de toute résolution qui tendra à la gloire de Dieu et au bien de mon pays.

(Entrent un légat et deux ambassadeurs, avec Winchester, revêtu du chapeau de cardinal.

EXETER à part.

Quoi! voilà donc le lord Winchester élevé à la dignité de cardinal (9)! Ah! je commence à voir que ce qu'a prédit un jour Henri V pourra bien s'accomplir : « *Si jamais*, disait-il, *Winchester parvient à être cardinal, il fera de son chapeau le rival de la couronne.* »

LE ROI.

Ambassadeurs, vos différentes demandes ont été examinées et discutées. Votre proposition est juste et sage : aussi, nous sommes décidément résolus à dresser les articles d'une paix sincère ; et ils seront incessamment présentés à la France par milord Winchester.

GLOCESTER, à l'ambassadeur du comte d'Armagnac.

Et quant à l'offre particulière du comte votre maître, j'en ai instruit sa majesté en détail ; et le roi, satisfait des vertus de la princesse, informé de sa beauté, et content de sa dot, a le dessein de la faire reine de l'Angleterre.

LE ROI.

Pour preuve de mes intentions et de mon aveu, portez-lui ce joyau, gage de mon affection. (*Il lui remet un bijou.*) Et vous, lord protecteur, veillez à ce qu'ils soient escortés et conduits en sûreté jusqu'à Douvres ; et après qu'ils seront embarqués, remettez-les aux chances de la mer.

(Le roi sort avec sa suite.)

WINCHESTER, au légat.

Arrêtez, seigneur légat ; vous recevrez d'abord la somme que j'ai promise à sa sainteté, en échange de ces ornemens vénérables dont elle m'a revêtu.

LE LÉGAT.

J'attendrai votre convenance, milord.

WINCHESTER.

Maintenant Winchester ne se soumettra pas, je pense, et ne le cédera pas au plus fier des pairs. —

Humfroy de Glocester, tu reconnaîtras que l'évêque n'est pas ton inférieur, ni en naissance, ni en pouvoir; je te ferai plier et fléchir le genou, ou j'abîmerai ce royaume à force de révoltes.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

En France.

Entrent **CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, ALENÇON, LE BATARD, RENÉ et LA PUCELLE.**

CHARLES.

Ces nouvelles, seigneur, doivent ranimer nos esprits abattus. On dit que les fiers Parisiens se révoltent et reviennent au parti des Français.

ALENÇON.

Marchons donc vers Paris, prince, et ne tenons pas ici notre armée dans l'inaction.

LA PUCELLE.

Que la paix soit avec eux, s'ils reviennent à nous! Autrement, que la ruine s'attache à leurs palais!

(Entre un éclaireur.)

L'ÉCLAIREUR.

Succès à notre vaillant général, et prospérité à ses partisans!

CHARLES.

Quelles nouvelles nous envoient nos éclaireurs? Parle.

L'ÉCLAIREUR.

L'armée anglaise, qui était divisée en deux corps, est maintenant réunie en un seul, et se propose de vous livrer bataille à l'instant.

CHARLES

Cet avis est un peu soudain; mais nous allons nous mettre en état de les recevoir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'ai confiance; l'ombre de Talbot n'est pas au milieu d'eux : à présent que Talbot n'est plus, seigneur, vous ne devez plus vous alarmer.

LA PUCELLE.

De toutes les passions honteuses, la plus maudite est la peur. Commandez à la victoire, Charles, et la victoire est à vous. Que Henri écume de rage; et que l'univers murmure en voyant nos triomphes.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une alarme. — Attaques.

Entre LA PUCELLE.

LA PUCELLE.

Le régent triomphe, et les Français fuient! — Venez à notre secours, paroles magiques, charmes puissans [10]; et vous, esprits d'élite qui m'instruisez de l'avenir, et me faites prévoir les événemens. (*On entend un coup de tonnerre.*) Vous, génies légers,

qui servez sous les lois du souverain monarque du Nord, paraissez, et secondez-moi dans cette entreprise. (*Paraissent des démons.*) A cette prompte apparition, je reconnais votre obéissance ordinaire à ma voix. Maintenant, esprits familiers, qui sortez du redoutable empire des régions souterraines, assistez-moi aujourd'hui, et faites que la France ait la victoire! (*Les démons se promènent en silence.*) Ah! ne gardez pas plus long-temps ce morne silence. — Faut-il vous nourrir de mon propre sang? Je vais me couper un membre et vous le donner pour gage d'un plus riche salaire; consentez donc à m'assister. (*Les démons baissent la tête.*) N'est-il plus d'espoir de secours? — Hé bien, si vous m'accordez ma prière, mon corps sera le prix dont je paierai votre bienfait. (*Les démons secouent la tête.*) Quoi? le sacrifice de mon corps et de mon sang ne peuvent vous toucher, et obtenir votre assistance accoutumée? Prenez donc mon âme. Oui, mon corps, mon sang, mon âme, tout, plutôt que de laisser la France succomber sous l'Angleterre. (*Les démons s'évanouissent.*) Hélas! ils m'abandonnent! — L'heure est donc venue où la France doit couvrir d'un voile son superbe panache, et laisser tomber sa tête dans le giron de l'Angleterre. Mes anciens enchantemens sont impuissans, et l'enfer est trop fort pour que je lutte contre lui. C'en est fait, ô France; ta gloire va tomber en poussière.

(Elle sort.)

(Escarmouches. La Pucelle et York combattent corps à corps. La Pucelle est prise. Les Français fuient.)

YORK.

Damoiselle de France, je crois que je vous tiens.

— Déchaînez à présent vos esprits infernaux par vos sortiléges; essayez s'ils peuvent vous remettre en liberté : vous êtes une précieuse prise et qui doit tenter le diable. — Voyez comme cette sorcière hideuse fronce ses sourcils; on dirait que, comme une autre Circé, elle cherche à me métamorphoser.

LA PUCELLE.

Tu ne peux recevoir une forme plus odieuse que la tienne.

YORK.

Oh! sans doute, le dauphin Charles est un bel homme; nul autre que lui ne peut plaire à votre œil difficile.

LA PUCELLE.

Que la peste tombe sur Charles et sur toi! et puissiez-vous tous deux être surpris endormis dans votre lit, et assaillis par des mains homicides!

YORK.

Farouche et maudite sorcière, retiens ta langue.

LA PUCELLE.

Je t'en conjure, laisse-moi maudire à mon gré.

YORK.

Tu maudiras à ton gré, mécréante, quand tu seras attachée au poteau.

(Ils sortent.)

(Une alarme. Entre Suffolk tenant Marguerite par la main.)

SUFFOLK.

Soyez qui vous voudrez, vous êtes ma prisonnière. (*Il la regarde.*) O la plus belle de toutes les belles, ne crains rien, ne songe pas à fuir : je ne te touche-

rai que d'une main respectueuse ; je baise tes doigts de rose en signe d'une paix éternelle, et laisse retomber doucement ta main sur ton tendre sein. Qui es-tu ? dis-le-moi afin que je te rende l'hommage qui t'est dû.

MARGUERITE.

Marguerite est mon nom : je suis fille d'un roi, du roi de Naples ; apprends-le, qui que tu sois toi-même.

SUFFOLK.

Je suis comte, et je m'appelle Suffolk. Merveille de la nature, ne t'offense point du sort qui t'a fait ma captive ; c'est ainsi que le cygne sauve ses petits du danger en les tenant emprisonnés sous ses ailes. Mais si ce droit de la guerre t'offense, va, sois libre comme l'amie de Suffolk. (*Marguerite va pour s'éloigner.*) — Ah ! reste. — Je ne me sens pas le pouvoir de la laisser partir : ma main voudrait la laisser libre, mais mon cœur dit non. Telle que l'image du soleil dont les rayons se jouent dans l'onde pure, telle paraît à mes yeux cette beauté ravissante. — Je voudrais lui faire ma cour, mais je n'ose lui parler. Je vais demander une plume et de l'encre et lui écrire ma pensée. — Allons donc, Suffolk, aie plus de confiance en toi. N'as-tu pas une langue ? n'est-elle pas ta captive ? Seras-tu dompté par la vue d'une femme ? — Oh ! la majesté de la beauté est si souveraine qu'elle enchaîne la langue et confond tous les sens.

MARGUERITE.

Dis, comte de Suffolk, si tel est ton nom, quelle

rançon faudra-t-il que je paie pour obtenir ma liberté? car je vois que je suis ta prisonnière.

SUFFOLK, à part.

Comment peux-tu être sûr qu'elle dédaignera tes vœux, avant d'avoir essayé de gagner son amour?

MARGUERITE.

Pourquoi ne parles-tu pas? Quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK, à part.

Elle est belle, et dès lors faite pour être adorée; elle est femme, et dès lors faite pour être conquise.

MARGUERITE.

Veux-tu accepter une rançon, oui ou non?

SUFFOLK, à part.

Insensé, souviens-toi que tu as une femme : comment donc Marguerite pourrait-elle être l'objet de ton amour?

MARGUERITE.

Il vaut mieux que je le quitte; car il ne veut point m'entendre.

SUFFOLK, à part.

C'est là ce qui renverse tous mes projets; il n'y faut plus songer.

MARGUERITE.

Il parle au hasard : sûrement cet homme extravague.

SUFFOLK, à part.

Mais on pourrait obtenir une dispense.

MARGUERITE.

Et cependant je voudrais bien obtenir votre réponse.

SUFFOLK, toujours à part.

Je veux gagner le cœur de cette belle Marguerite.... Pour qui? — Quoi? pour mon roi. — Ah! c'est une créature de bois.

MARGUERITE.

Il parle de bois : c'est quelque charpentier.

SUFFOLK, à part.

Mais enfin ce moyen satisferait mon désir, et la paix serait cimentée entre les deux royaumes. — Mais à cela il reste encore un obstacle : car quoique son père soit roi de Naples, duc d'Anjou et du Maine, cependant il est pauvre, et notre noblesse dédaignerait cette alliance.

MARGUERITE.

M'entendez-vous, capitaine? N'en avez-vous donc pas le loisir?

SUFFOLK.

Cela sera, en dépit de tous leurs dédains. Henri est jeune, il cédera facilement. (*En se rapprochant d'elle.*) Madame, j'ai un secret à vous révéler.

MARGUERITE, à part.

Quoique je sois prisonnière, il me paraît un chevalier, et je ne dois craindre aucune insulte.

SUFFOLK.

Madame, daignez écouter ce que je vous dis.

MARGUERITE, à part.

Peut-être serai-je délivrée par les Français, et alors je n'ai pas besoin de mendier ses égards.

SUFFOLK.

Aimable dame, donnez-moi votre attention sur un objet important.

MARGUERITE.

Après tout, d'autres femmes ont été captives avant moi.

SUFFOLK.

Madame, pourquoi parlez-vous ainsi?

MARGUERITE.

Je vous demande merci; ce n'est qu'un prêté rendu [11].

SUFFOLK.

Répondez, aimable princesse; ne regarderiez-vous pas votre esclavage comme un heureux événement, s'il vous faisait reine?

MARGUERITE.

Une reine dans l'esclavage est plus avilie qu'un esclave dans la plus basse servitude : il faut que les princes soient libres.

SUFFOLK.

Et vous le serez, si le roi de la belle Angleterre l'est lui-même.

MARGUERITE.

Quoi ? que me fait sa liberté?

SUFFOLK.

J'entreprendrai de te faire la reine de Henri, de placer dans ta main un sceptre d'or, et une riche

couronne sur ta tête, si tu veux condescendre à être ma....

MARGUERITE.

Quoi ?

SUFFOLK.

L'objet de son amour.

MARGUERITE.

Je suis indigne d'être l'épouse de Henri.

SUFFOLK.

Non, madame, c'est moi qui suis indigne et me sens incapable de faire ma cour à une beauté si céleste, pour la rendre la femme de Henri, sans avoir moi-même aucune part dans ce choix. Hé bien! madame, que répondez-vous? êtes-vous satisfaite?

MARGUERITE.

Oui, je le suis, si mon père y consent.

SUFFOLK.

Allons, assemblons nos officiers et déployons nos enseignes; et, près des murs du château de votre père, faisons sonner un pourparler pour lui demander à conférer avec lui. (*Un trompette sonne un pourparler. — René paraît sur les murs.*) Vois, René, vois ta fille prisonnière.

RENÉ.

De qui?

SUFFOLK.

La mienne.

RENÉ.

Hé bien, Suffolk, quel remède? Je suis un soldat, et ne sais ni pleurer, ni me déchaîner contre l'inconstance de la fortune.

SUFFOLK.

Il est un remède, seigneur. Consentez (et pour votre gloire consentez-y) que votre fille soit mariée à mon roi, c'est avec peine que je suis parvenu à l'y déterminer, et cette captivité si douce aura valu à votre fille la liberté et un trône.

RENÉ.

Suffolk pense-t-il comme il parle?

SUFFOLK.

La belle Marguerite sait que Suffolk ne sait ni flatter, ni dissimuler, ni tromper.

RENÉ.

Sur ta parole de comte, je descends pour répondre à tes gracieuses offres.

SUFFOLK.

Et moi, je vais t'attendre ici.

(Les trompettes sonnent. Entre René.)

RENÉ.

Brave comte, sois le bienvenu dans notre territoire : commande dans l'Anjou selon qu'il te plaira.

SUFFOLK.

Je te rends grâce, René, père heureux dans une si belle enfant, faite pour devenir la compagne d'un roi. Quelle réponse fais-tu à ma demande?

RENÉ.

Puisque tu daignes rechercher le faible mérite de ma fille pour en faire la royale épouse d'un si grand prince, ma fille appartiendra à Henri s'il veut bien l'accepter, à condition que je jouirai tranquillement

de mes duchés du Maine et de l'Anjou, exempt des troubles et de tous les maux de la guerre.

SUFFOLK.

Ton consentement est sa rançon; je lui rends sa liberté; et je me charge d'obtenir pour toi la jouissance paisible de tes deux comtés.

RENÉ.

Et moi, au nom de l'auguste Henri, voyant en toi le représentant et l'envoyé de ce puissant roi, je te donne sa main pour gage de sa foi.

SUFFOLK.

René de France, je te rends grâces au nom du roi; car c'est ici un pacte convenu pour les intérêts du roi. (*A part.*) Et cependant il me semble que je serais avec plaisir, dans cet accord, mon propre mandataire. — Je vais partir pour l'Angleterre avec cette nouvelle, et hâter la célébration de ce mariage. Adieu, René : dépose ce diamant dans le plus beau de tes palais, ainsi qu'il convient.

RENÉ.

Je t'embrasse, comme j'embrasserais le pieux roi Henri s'il était ici.

MARGUERITE, à Suffolk.

Adieu, milord. Suffolk peut compter toute sa vie sur les vœux, les prières et les éloges de Marguerite.

(Elle va pour se retirer.)

SUFFOLK.

Adieu, ravissante dame. — Hé quoi! Marguerite, ne me chargerez-vous d'aucun compliment pour mon roi?

MARGUERITE.

Dites-lui de ma part tout ce que peut lui dire une jeune fille, son humble et dévouée servante.

SUFFOLK.

Douces paroles, pleines de grâce et de modestie! Mais, madame, il faut que je vous importune encore : quoi, nul gage d'amour pour sa majesté?

MARGUERITE.

Excusez-moi, mon cher lord : je lui envoie un cœur pur et sans tache, que n'a jamais profané l'amour.

SUFFOLK, en l'embrassant.

Et ce baiser aussi....

MARGUERITE.

Que ceci soit pour vous. — Je n'aurais pas la présomption d'envoyer à un roi des gages si téméraires.

(Sortent René et Marguerite.)

SUFFOLK.

Oh! si tu étais pour moi!.. Mais, arrête, Suffolk; ne t'engage pas dans ce dangereux labyrinthe : là sont cachés des monstres dévorans et d'horribles trahisons. — Éveille plutôt l'amour de Henri par les louanges de la charmante Marguerite; grave dans ta mémoire ses ravissantes vertus et ses grâces naturelles si supérieures à l'art : retrace-toi souvent son image en traversant les mers, afin qu'arrivé aux pieds de Henri, tu puisses troubler sa raison et l'enivrer d'admiration et d'amour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Camp du duc d'York, en Anjou.

Entrent YORK, WARWICK, UN BERGER, LA PUCELLE.

YORK.

Amenez cette sorcière, qui est condamnée au feu.

LE BERGER.

Ah ! Jeanne, ce coup donne la mort au cœur de ton père. N'ai-je donc parcouru tant de pays, et ne te retrouvé-je à présent que pour être témoin de ta mort cruelle et prématurée ? Ah ! Jeanne, ma chère fille, je veux mourir avec toi.

LA PUCELLE.

Malheureux vieillard, ignoble et vil mendiant, je suis sortie d'un plus noble sang que le tien : tu n'es point mon père, ni mon ami.

LE BERGER.

Ah ! malheureuse !.... Milord, je vous en conjure, cela n'est pas. Je suis son père : toute la paroisse le sait ; sa mère vit encore, et peut attester qu'elle fut le premier fruit de ma jeunesse.

WARWICK.

Ingrate, veux-tu donc renier tes parens ?

YORK.

On peut juger par-là quel genre de vie elle a

mené, honteuse et criminelle; sa mort répond à sa vie.

LE BERGER.

C'est une honte, Jeanne, de vouloir ainsi démentir ton père. Dieu sait que tu es formée de ma chair, et que pour toi j'ai versé bien des larmes : ne me méconnais pas, chère fille, je t'en conjure.

LA PUCELLE.

Loin de moi, paysan. (*Aux Anglais.*) Vous avez suborné cet homme pour flétrir ma noble origine.

LE BERGER.

Il est vrai que je donnai un *noble* (12) au prêtre, le jour où j'épousai sa mère. — Mets-toi à genoux, ma chère fille, et reçois ma bénédiction. Quoi, tu ne veux pas? Hé bien, maudit soit l'instant de ta naissance! je voudrais que le lait que tu suçais sur le sein de ta mère fût devenu un poison pour toi; ou je voudrais que dans le temps où tu gardais mes moutons dans les champs, quelque loup affamé t'eût dévorée : tu renies ton père, infâme prostituée? Brûlez-la! brûlez-la! le gibet serait un supplice trop doux pour elle.

(Il sort.)

YORK.

Qu'on l'emmène ; elle a vécu trop long-temps pour semer dans l'univers ces vices odieux.

LA PUCELLE.

Laissez-moi d'abord vous dire qui vous condamnez. Je ne suis point la fille d'un obscur berger : je suis issue de la race des rois; vierge chaste et sacrée, choisie par le ciel, inspirée par sa grâce, et appelée à opérer sur la terre les plus grands mira-

cles. Jamais je n'eus de commerce avec les esprits infernaux. Mais vous, hommes corrompus par la débauche, souillés du sang des innocens, chargés d'iniquités et de vices, parce que vous êtes privés de la grâce dont d'autres ont reçu les dons, vous jugez impossible d'opérer des merveilles, si ce n'est par le secours des démons. Non! cette Jeanne d'Arc, que méconnaît votre ignorance, naquit et vécut vierge depuis sa tendre enfance : elle vécut chaste et sans reproche même dans ses pensées; et son sang pur, que vos mains barbares versent si injustement, criera vengeance contre vous aux portes du ciel.

YORK.

Oui, oui; allons, qu'on l'entraîne au supplice.

WARWICK, *aux exécuteurs.*

Écoutez; comme elle est fille, allumez un grand bûcher, et placez au-dessus des barils de poix, afin d'abréger ses tourmens.

LA PUCELLE.

Rien ne touchera-t-il vos cœurs impitoyables? — Allons, infortunée Jeanne, puisqu'il le faut, dévoile donc ta faiblesse qui t'assure le privilége de la loi. Je suis enceinte, homicides sanguinaires; si vous m'entraînez à une mort violente, n'assassinez pas du moins le fruit qui vit dans mon sein.

YORK.

Que le ciel ne permette pas.... La sainte Pucelle enceinte?

WARWICK.

C'est là le plus grand miracle que tu aies jamais fait. Voilà donc où aboutit ta scrupuleuse vertu?

YORK.

Sûrement le Dauphin et elle auront eu commerce ensemble. J'avais prévu que ce serait là son dernier refuge.

WARWICK.

Allons, pars : nous ne voulons point sauver la vie à des bâtards, surtout à ceux dont Charles est le père.

LA PUCELLE.

Vous vous trompez; mon enfant n'est point de lui : c'est Alençon qui a eu mon amour.

YORK.

Alençon, cet indigne Machiavel (13) ! Elle mourra, eût-elle mille vies à perdre.

LA PUCELLE.

Oh! permettez. Je vous ai trompés encore : ce n'est ni Charles ni ce duc que je viens de nommer, c'est René, le roi de Naples, qui a triomphé de ma vertu.

WARWICK.

Un homme marié! Ce crime est intolérable.

YORK.

Bon; nous avons ici une vraie fille : je crois qu'elle ne sait trop lequel accuser, tant elle a eu d'amans!

WARWICK.

C'est une marque qu'elle a été facile et libérale.

YORK.

Et cependant tout à l'heure elle était vierge.—Vile prostituée, tes paroles te condamnent, toi et ton indigne fruit. Cesse tes instances; elles sont inutiles.

LA PUCELLE.

Hé bien ! emmenez-moi, vous à qui je lègue mes malédictions. Puisse le brillant soleil ne jamais laisser tomber ses rayons sur le pays que vous habitez! que la nuit et les funestes ombres de la mort vous environnent, jusqu'à ce que le malheur et le désespoir vous poussent à vous égorger ou à vous étrangler vous-mêmes !

(Les gardes l'emmènent.)

YORK.

Va tomber en lambeaux et te réduire en cendres, ministre maudit de l'enfer.

(Entre l'évêque de Winchester, cardinal de Beaufort.)

LE CARDINAL.

Lord régent, je salue votre grâce, et vous remets des lettres du roi. Apprenez, milord, que les puissances de la chrétienté, émues de pitié à la vue de ces sanglantes querelles, ont sollicité avec les plus vives instances une paix générale entre nous et l'ambitieuse France.—Et voyez le Dauphin et sa suite qui s'avancent, pour conférer avec nous sur les articles.

YORK.

Est-ce là tout le fruit de notre expédition ? Après le meurtre de tant d'illustres lords, de tant de braves guerriers, capitaines et soldats, qui ont été immolés dans cette querelle et ont donné leur vie pour leur patrie, finirons-nous par conclure une paix honteuse? N'avons-nous pas perdu par trahison, par fraude, la plupart des villes qu'avaient conquises nos illustres ancêtres? O Warwick, Warwick, je prévois avec douleur la perte complète de tout le royaume de France.

WARWICK.

Calmez-vous, York : si nous signons une paix, ce sera à des conditions si rigoureuses et si sévères, que les Français en retireront peu d'avantage.

(Entrent Charles, Alençon, le Bâtard et René.)

CHARLES.

Lords d'Angleterre, puisqu'il est arrêté qu'il sera proclamé une trêve en France, nous venons savoir de vous-mêmes quelles doivent être les conditions du traité.

YORK.

Parlez, Winchester : car la bouillante colère me suffoque et étouffe ma voix à la vue de nos mortels ennemis.

LE CARDINAL.

Charles, et vous, princes de France, voici les clauses : Qu'en reconnaissance de ce que le roi Henri, ému de compassion, et par pure clémence, consent à soulager votre pays des calamités de la guerre, et à vous laisser respirer au sein d'une heureuse paix, vous vous reconnaîtrez les vassaux fidèles de sa couronne. Et vous, Charles, à condition que vous ferez serment de lui payer tribut, et l'hommage de votre soumission, vous serez établi en qualité de vice-roi sous ses ordres, et vous n'en jouirez pas moins de la dignité royale.

ALENÇON.

Quoi! faudra-t-il qu'il ne soit plus que l'ombre de lui-même? qu'il orne son front d'une couronne, et qu'en réalité et en autorité il ne conserve que le

privilége d'un simple sujet ? Cette offre est absurde et dénuée de toute raison.

CHARLES.

Il est notoire que je suis déjà en possession de plus de la moitié du territoire de la France, et que j'y suis reconnu pour légitime souverain. Irai-je, pour gagner le reste des provinces non encore conquises, ravaler le privilége de ma royauté au point de n'avoir plus que le titre de vice-roi ? Non, non, lord ambassadeur ; j'aime mieux garder ce que je possède, que de me voir, par un désir trop pressé d'acquérir ce que je n'ai pas encore, dépouillé de l'espoir de devenir maître de tout.

YORK.

Présomptueux Charles ! as-tu donc, par de sourdes intrigues, imploré l'intercession de l'Europe pour obtenir une paix, et aujourd'hui qu'on en vient à la conclure, tu oses comparer ton état présent aux conditions que nous t'offrons ? Ou accepte de tenir comme un bienfait de notre roi le titre que tu usurpes, et non comme un droit qui t'appartienne, ou nous te poursuivrons d'une guerre éternelle.

RENÉ, bas au dauphin.

Seigneur, vous avez tort de vous obstiner à chicaner les articles du traité ; si vous laissez échapper cette occasion, je gage dix contre un que vous n'en retrouverez jamais une aussi favorable.

ALENÇON, bas au dauphin.

Il faut convenir qu'il est de votre prudence de

sauver vos sujets d'un si cruel carnage, et de toutes les horreurs barbares qui s'exercent tous les jours dans le cours de nos hostilités. Ainsi, acceptez cette trêve, vous la romprez quand votre intérêt l'exigera.

WARWICK.

Que répondez-vous, Charles? nos conditions tiennent-elles?

CHARLES.

Elles tiendront. Je demande seulement que vous ne conserviez aucune force dans nos villes de garnison.

YORK.

Jure donc foi et hommage à sa majesté, et, par l'honneur d'un chevalier, jure de ne jamais désobéir, de n'être jamais rebelle à la couronne d'Angleterre, ni toi ni ta noblesse. (*Charles et sa suite font acte d'hommage.*) A présent, licenciez votre armée quand il vous plaira; suspendez vos étendards, et que vos tambours se taisent, car nous promettons ici d'observer une paix sacrée.

SCÈNE VI.

En Angleterre. — Un appartement du palais.

Entrent SUFFOLK s'entretenant avec LE ROI HENRI, GLOCESTER et EXETER.

LE ROI.

Noble comte, votre ravissant portrait de la belle Marguerite m'a saisi d'étonnement. Ses vertus pa-

rées des grâces de la beauté éveillent dans mon cœur, auparavant tranquille, toutes les passions de l'amour. Tel qu'un ruisseau dans la tempête, que la fureur des vents soulève et pousse contre la marée, tel mon cœur agité par le récit de son rare mérite se sent invinciblement entraîné, ou vers le naufrage, ou vers le terme où je pourrai jouir de son amour.

SUFFOLK.

Hé bien, mon bon prince, ce récit superficiel n'est pour ainsi dire que l'exorde des louanges dont elle est digne. Toutes les perfections de cette divine dame, si j'avais assez d'art pour les décrire, rempliraient un volume entier qui plongerait dans l'extase l'imagination la plus stupide et la plus insensible; et ce qui met le comble à son mérite, c'est qu'avec cette beauté céleste, avec tant de grâces et d'appas, elle proteste, de l'âme la plus humble et la plus modeste, qu'elle est satisfaite d'être à vos ordres, s'ils sont honnêtes et vertueux; qu'elle est prête à aimer et respecter Henri comme son seigneur.

LE ROI.

Et jamais Henri n'osera exiger d'elle autre chose; ainsi, milord protecteur, donnez votre consentement à ce que Marguerite soit la reine de l'Angleterre.

GLOCESTER.

Je consentirais donc à flatter le crime? Vous savez, mon prince, que votre majesté est engagée à une autre dame du mérite le plus distingué. Comment vous dispenserez-vous de ce contrat sans souiller votre honneur d'un reproche honteux?

SUFFOLK.

Comme un souverain se dispense d'accomplir des sermens illégitimes; ou comme un athlète qui, dans un tournois, ayant fait vœu de combattre, abandonne la lice à cause de l'inégalité de son adversaire. La fille d'un pauvre comte est un parti inégal, et dont on peut se dégager sans offense.

GLOCESTER.

Eh quoi! je vous prie, qu'est de plus Marguerite? Son père n'est rien de mieux qu'un comte, malgré tous les titres fastueux dont il se décore.

SUFFOLK.

Milord, son père est un roi, roi de Naples et de Jérusalem; et il a une si grande autorité en France, que son alliance affermira notre paix et tiendra les Français dans l'obéissance.

GLOCESTER.

Et le comte d'Armagnac aura le même pouvoir, car il est le proche parent de Charles.

EXETER.

D'ailleurs son opulence promet une riche dot, tandis que René est plus prêt à recevoir qu'à donner.

SUFFOLK.

Une dot, milords? N'avilissez pas notre monarque à ce point, d'être assez abject, assez pauvre, pour déterminer son choix par la richesse et non par l'amour. Henri est en état d'enrichir une reine, au lieu de chercher une reine qui l'enrichisse. C'est ainsi que les vils paysans marchandent leurs femmes, comme ils marchandent des bœufs, des chevaux ou

des moutons. Mais le mariage est une affaire trop importante pour être ainsi traitée par precureur. Ce n'est pas celle que nos intérêts pourraient nous faire préférer, mais celle qui plaît à sa majesté, qui doit partager sa couche nuptiale. Ainsi, lords, puisque c'est Marguerite que Henri préfère, c'est là un motif plus puissant que tous les autres qui nous oblige à la préférer aussi. Car qu'est-ce qu'un mariage forcé, sinon une vie de discorde et de querelles éternelles, tandis qu'une union libre et volontaire donne le bonheur et fait goûter ici-bas la paix des cieux? Quel autre parti associerons-nous à Henri, qui est roi, que Marguerite qui est la fille d'un roi? Ses incomparables attraits, joints à sa naissance, annoncent qu'elle n'est faite que pour épouser un roi. Son vaillant courage, son âme intrépide à un degré bien au-dessus du courage ordinaire de son sexe, nous promettent tout ce que nos espérances attendent de la lignée d'un roi. Henri, fils d'un conquérant, ne peut manquer d'engendrer des conquérans, si l'amour l'unit avec une femme d'une âme aussi élevée que l'est celle de la belle Marguerite. Rendez-vous donc, milords, et convenez ici avec moi que Marguerite sera notre reine, et nulle autre qu'elle.

LE ROI.

Si c'est l'impression puissante que m'a faite votre récit, mon noble lord Suffolk, ou si c'est que mon jeune cœur n'a jamais encore senti l'atteinte des flammes de l'amour, c'est ce que je ne puis expliquer : mais il est certain que je sens un trouble si violent dans mon âme, de si vives alarmes de crainte

et d'espérance, que je suis fatigué et malade du tumulte de mes pensées. Allez donc vous embarquer : pressez votre arrivée en France, convenez de toutes les conditions, et faites tout pour que la belle Marguerite consente à traverser les mers, et vienne en Angleterre se voir couronner la reine fidèle et sacrée du roi Henri. Pour fournir aux dépenses et aux honneurs de votre ambassade, levez un dixième sur le peuple, et partez sans délai, car jusqu'à votre retour je vais être agité de mille soucis. — Et vous, mon cher oncle, bannissez tout reproche; si vous jugez ma faiblesse sur ce que vous fûtes autrefois, et non sur ce que vous êtes aujourd'hui, je suis sûr que vous pardonnerez cette soudaine exécution de ma volonté. — Allez, conduisez-moi dans un lieu où, loin de tout témoin, je puisse me livrer sans contrainte aux pensées qui tourmentent mon âme.

(Il sort.)

GLOCESTER.

Oui, je crains bien que ces tourmens qui commencent avec ce dessein ne cessent plus désormais.

(Glocester et Exeter sortent.)

SUFFOLK seul.

Ainsi, Suffolk l'emporte : et comme autrefois Pâris s'embarqua pour la Grèce, il part aujourd'hui pour la France, avec l'espoir de rencontrer la même fortune en amour, mais de prospérer plus heureusement que ne fit le Troyen. Marguerite sera reine, et gouvernera le roi : et moi je gouvernerai la reine, le roi et le royaume.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LA PREMIÈRE PARTIE

DE HENRI VI.

---

(1) Mahomet avait, disent les traditions arabes, une colombe qu'il nourrissait avec des grains de blé qui tombaient de son oreille; quand la colombe avait faim, elle venait se poser sur l'épaule de Mahomet, et introduisait son bec dans l'oreille de son maître pour y chercher sa nourriture; Mahomet disait alors à ses sectateurs que c'était le Saint-Esprit qui venait le conseiller.

(2) Les quatre filles de Philippe dont il est fait mention dans les actes des apôtres, et qui étaient douées du don de prophétie.

(3) C'était la couleur des vêtemens des appariteurs ou huissiers des cours ecclésiastiques; le jaune était aussi, à cette époque, une couleur de deuil, comme le noir.

(4) On croyait alors que, lorsqu'on pouvait tirer du sang à une sorcière, on était hors de l'atteinte de son pouvoir.

(5) Il ne paraît pas qu'à cette époque le *Temple*, où se font encore les études de droit, eût aucun privilége analogue au droit d'asile; peut-être ce lieu en avait-il été investi dans des temps antérieurs, lorsque les Templiers l'habitaient.

(6) WINCHESTER. *This Rome shall remedy.*
GLOCESTER. *Roam thither then.*

Ce jeu de mots entre *Rome*, Rome, et *to roam*, rôder, vagabonder, est impossible à reproduire.

(7) Sir Jean Fastolffe, capitaine anglais, se conduisit en effet lâchement dans les guerres de France, et fut tué en 1429, à la bataille de Patay. Il y a lieu de croire que c'est la lâcheté, devenue proverbiale, de sir Jean Fastolffe qui a donné à Shakspeare l'idée d'appeler Falstaff le compagnon des débauches du prince Henri, lorsqu'il renonça à mettre ce rôle sous le nom de sir John Oldcastle.

(8) Toujours le jeu de mots entre *deer*, daim, et *dear*, cher, qu'on rend ici par un équivalent qui s'y adapte presque partout.

(9) Shakspeare a oublié ici que dans les premières scènes de cette tragédie il avait déjà, à diverses reprises, qualifié Winchester de cardinal; du reste, c'est en lui donnant trop tôt ce titre qu'il s'est trompé; l'évêque de Winchester ne reçut en effet le chapeau de cardinal que dans la cinquième année du règne de Henri VI.

(10) *Periapts*, amulettes.

(11) *A quid pro quo*, c'est-à-dire : *Quelque chose, pour quelque chose de pareil.*

(12) Jeu de mots sur *noble*, noble, et un *noble*, monnaie du temps.

(13) Machiavel est postérieur à Henri VI, et cela a fait supposer à quelques critiques que ce vers avait été intercalé par quelque comédien ignorant; mais Shakspeare commet bien souvent de tels anachronismes.

SECONDE PARTIE

DE HENRI VI,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR LA SECONDE PARTIE

DE HENRI VI.

Cette seconde partie de Henri VI, beaucoup plus intéressante que la première, n'est pas conduite avec beaucoup plus d'art; des monologues y sont continuellement employés à exposer les faits; les sentimens s'expriment dans des *a parte*. Les scènes, séparées par des intervalles considérables (la pièce entière renferme un espace de dix ans), ne présentent entre elles aucun lien; on n'y aperçoit aucun de ces efforts que Shakspeare a faits dans la plupart de ses autres ouvrages, pour les unir, quelquefois même aux dépens de la vraisemblance; et comme en même temps rien n'avertit de ce qui les sépare, on est souvent étonné de se trouver, sans l'avoir remarqué, transporté à des années de distance de l'événement qu'on vient de voir finir. Les diverses parties de la pièce n'appartiennent pas non plus essentielle-

ment les unes aux autres, défaut très-rare dans les ouvrages incontestablement reconnus pour être de la main de Shakspeare. Ainsi, l'aventure de Simpcox est absolument hors d'œuvre; celle de l'armurier et de son apprenti ne se rattache que faiblement au sujet, et les pirates qui mettent Suffolk à mort ne tiennent en rien au reste de l'intrigue. Quant à la partie des caractères, il s'en faut de beaucoup qu'elle réponde au talent ordinaire de Shakspeare; on ne peut nier qu'il n'y ait du mérite dans la peinture de Henri, ce prince dont les sentimens pieux et la constante bonté parviennent presque toujours à nous intéresser malgré le ridicule de cette faiblesse et de cette pauvreté d'esprit qui touche à l'imbécillité : le rôle de Marguerite est assez bien soutenu; mais cet excès de fausseté envers son mari sort des bornes de la vraisemblance, et ce n'est pas Shakspeare, du moins dans son bon temps, qui eût donné à deux criminels tels que Marguerite et Suffolk, des sentimens aussi tendres que ceux de leur dernière entrevue. Pour Warwick et Salisbury, ce sont deux caractères sans aucune espèce de liaison, et impossibles à expliquer.

Que Shakspeare soit ou non l'auteur de la pièce intitulée : *The first contention*, etc., la seconde partie de Henri VI est entièrement calquée sur cet ouvrage. Shakspeare n'en a cependant pris textuellement qu'une assez petite partie, et particulièrement les scènes coupées en dialogue rapide, comme celle de l'aventure de Simpcox, le combat des deux artisans, la dispute de Glocester et du cardinal à la chasse; il a fait peu de changemens dans ces morceaux, ainsi que dans une partie de la révolte de Cade. Cependant cette scène d'une horrible effet, où l'on voit le lord Say entre les mains de la populace, est presqu'entièrement de lui. Quant aux discours un peu longs, il les a tous plus ou moins retouchés, et la plupart même lui appartiennent entièrement, comme ceux de Henri en faveur de Glocester, ceux de Marguerite à son mari, une grande partie de la défense de Glocester, des monologues d'York, et presque tout le rôle du jeune Clifford. Il n'est pas difficile d'y reconnaître la main de Shakspeare, à une poésie plus hardie, plus brillante d'images, moins exempte peut-être de cet abus d'esprit que Shakspeare ne paraît pas avoir emprunté

aux poëtes dramatiques de l'époque. Du reste, sauf un certain nombre d'anachronismes communs à tous les ouvrages de Shakspeare, celui-ci est assez fidèle à l'histoire, et la lecture des chroniques a donné, en ce temps, aux auteurs de pièces historiques un caractère de vérité et des moyens d'intéresser que les hommes supérieurs peuvent seuls tirer des sujets d'invention.

F. G.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VI.
HUMPHROY, duc de Glocester, son oncle.
LE CARDINAL BEAUFORT, évêque de Winchester, grand-oncle du roi.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.
ÉDOUARD,
RICHARD, } ses fils.
LE DUC DE BUCKINGHAM,
LE DUC DE SOMERSET,
LE DUC DE SUFFOLK,
LORD CLIFFORD,
LE JEUNE CLIFFORD, } partisans du roi.
LE COMTE DE SALISBURY,
LE COMTE DE WARWICK, son fils, } de la faction d'York.
LE LORD SAY.
LE LORD SCALES, gouverneur de la Tour.
SIR HUMPHROY STAFFORD.
LE JEUNE STAFFORD, son frère.
SIR JOHN STANLEY.
ALEXANDRE IDEN, gentilhomme du comté de Kent.
UN CAPITAINE de vaisseau, UN MAITRE, UN CONTRE-MAITRE, et WALTER WHITMORE, pirates.
UN HÉRAUT.
DEUX GENTILSHOMMES, prisonniers avec Suffolk.
HUME VAUX et SOUTHWELL, deux prêtres.
BOLINGBROOK, devin.
THOMAS HORNER, armurier, et PIERRE, son apprenti.
UN CLERC de Chatam.
LE MAIRE de Saint-Albans.
SIMPCOX, imposteur.
DEUX MEURTRIERS.
JACQUES CADE, rebelle.

BEVIS,
MICHEL,
GEORGE,
JEAN,
DICK, boucher,
SMITH, tisserand,
} partisans d'York.

LA REINE MARGUERITE, femme de Henri VI.
ÉLÉONOR, duchesse de Glocester.
MARGERY JOURDAIN, sorcière.
LA FEMME DE SIMPCOX.
LORDS, LADYS, SUITE, PÉTITIONNAIRES, ALDERMANS, CHAPELAIN, SHÉRIF, OFFICIERS, CITOYENS, APPRENTIS, FAUCONNIERS, GARDES, SOLDATS, MESSAGERS, et autres.

La scène se passe successivement dans les différentes parties de l'Angleterre.

SECONDE PARTIE
DE HENRI VI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une salle d'apparat dans le palais.

Fanfares et trompettes, suivies de hautbois. Entrent d'un côté LE ROI HENRI, le duc de GLOCESTER, SALISBURY, WARWICK, et le cardinal BEAUFORT; de l'autre, la reine MARGUERITE, conduite par SUFFOLK et suivie de YORK, SOMERSET, BUCKINGHAM et plusieurs autres.

SUFFOLK, s'avançant vers le roi.

Chargé, à mon départ pour la France, en qualité de représentant de votre haute et souveraine majesté, d'épouser pour elle et en son nom, la princesse Marguerite, c'est dans la fameuse et ancienne ville de Tours, qu'en présence des rois de France et de Sicile, des ducs d'Orléans, de Calabre, de Bretagne et d'Alençon, de sept comtes, de douze barons, et de vingt respectables évêques, j'ai rempli mon mes-

sage, et épousé la princesse : aujourd'hui, je viens humblement le genou en terre, à la vue de l'Angleterre et des lords ses pairs, remettre le titre que j'ai acquis sur la reine entre les mains de votre majesté, qui est la réalité d'où provient cette ombre auguste dont je n'ai fait qu'offrir l'image. Voici le plus précieux don que marquis ait jamais pu faire, la plus belle reine que roi ait jamais reçue.

LE ROI.

Suffolk, levez-vous; — reine Marguerite, soyez la bienvenue. Je ne puis vous donner de mon amour un gage plus tendre que ce tendre baiser. — O toi, mon Dieu, qui me prêtes la vie, prête-moi aussi un cœur plein de reconnaissance! Car tu as donné à mon âme, dans cet objet plein de charmes, un monde de félicités terrestres, si tu permets que la sympathie unisse nos pensées dans un mutuel amour.

MARGUERITE.

Grand roi d'Angleterre, et mon gracieux seigneur, le jour ou la nuit, depuis quelque temps éveillée, ou dans mes songes, ou dans les cercles des cours, ou en faisant mes prières, je me suis si souvent entretenue dans ma pensée avec vous, mon souverain chéri, que j'en deviens plus hardie à saluer mon roi dans un langage sans art, tel qu'il se présente à mon esprit, et que me le fournit la joie que ne peut contenir mon cœur.

LE ROI.

Sa beauté ravit, mais la grâce de ses discours, ses paroles que décore la majesté de la sagesse, me font passer de l'admiration aux larmes de la joie, tant

mon cœur est plein de son bonheur ! — Lords, que vos joyeuses voix saluent unanimement ma bien-aimée.

TOUS LES PAIRS.

Longue vie à la reine Marguerite, la joie de l'Angleterre !

MARGUERITE.

Nous vous rendons grâces à tous.

(Fanfares.)

SUFFOLK, au duc de Glocester.

Lord protecteur, permettez-moi de présenter à votre grâce les articles de la paix contractée entre notre souverain et Charles, roi de France, et conclue, d'un commun accord, pour l'espace de dix-huit mois.

GLOCESTER lit.

« *In primis*, il est convenu, entre le roi français Charles [1] et William de la Pole, marquis de Suffolk, ambassadeur d'Henri, roi d'Angleterre, que ledit Henri épousera la princesse Marguerite, fille de René, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, et la fera couronner reine d'Angleterre, avant le trente de mai prochain.

» *Item.* Que le duché d'Anjou, et le comté du Maine, seront évacués et remis au roi son père. »

LE ROI.

Mon oncle, qu'avez-vous ?

GLOCESTER.

Pardonnez, mon gracieux seigneur. Un saisissement soudain a pressé mon cœur, et obscurci mes yeux tellement que je ne puis en lire davantage.

LE ROI.

Mon oncle de Winchester, continuez, je vous prie.

LE CARDINAL.

« *Item*. Il est de plus convenu entre eux que les duchés d'Anjou et du Maine [2] seront évacués et remis au roi son père, et que la princesse sera envoyée à Londres, aux frais et dépens du roi d'Angleterre, et sans dot. »

LE ROI.

Je suis satisfait des articles. Lord marquis, mets-toi à genoux. Nous te créons ici premier duc de Suffolk, et te ceignons de l'épée. — Mon cousin d'York, vos fonctions de régent dans nos provinces de France sont suspendues jusqu'à la complète expiration des dix-huit mois. — Je vous remercie, mon oncle de Winchester, Glocester, York, Buckingham, et vous, Somerset, Salisbury et Warwick, des marques d'affection que vous venez de me donner par l'accueil que vous avez fait à ma noble reine. Venez, rentrons et ordonnons avec toute la diligence possible les apprêts de son couronnement.

(Sortent le Roi, la Reine et Suffolk.)

GLOCESTER.

Braves pairs de l'Angleterre, colonnes de l'état, c'est dans votre sein que le duc Humphroy doit déposer le fardeau de sa douleur, de la vôtre, de la douleur commune à toute notre patrie. Eh quoi! mon frère Henri aura donc prodigué, dans les guerres, sa jeunesse, sa valeur, son peuple et ses trésors; il aura si souvent habité en plein champ, soit au froid de l'hiver, soit aux ardeurs dévorantes

de l'été pour conquérir la France, son légitime héritage; et mon frère Bedford aura fatigué son esprit à conserver, par la politique, ce qu'avait conquis Henri; vous-mêmes, Somerset, Buckingham, brave York, Salisbury, et vous, victorieux Warwick, vous avez reçu de profondes blessures en France et en Normandie; mon oncle Beaufort, et moi-même, avec les sages assemblées du royaume, nous aurons médité si long-temps, tenu conseil durant de longues journées, discutant en tous sens les moyens de tenir dans la soumission la France et les Français; sa majesté aura été, dans son enfance, couronnée dans Paris, en dépit de ses ennemis; et tant de travaux, tant d'honneurs vont être perdus! La conquête de Henri, la vigilance de Bedfort, vos exploits, tous nos conseils seront perdus! O pairs d'Angleterre, cette alliance est honteuse, ce mariage fatal! Il anéantit votre renommée, efface vos noms du livre de mémoire, détruit les titres de votre gloire, renverse les monumens de la France asservie, et défait tout ce qui a jamais été fait.

LE CARDINAL.

Mon neveu, que signifient ce discours si passionné et les images accumulées dans votre péroraison? La France est à nous, et nous prétendons bien la conserver toujours.

GLOCESTER.

Oui, sans doute, mon oncle, nous la conserverons, si nous le pouvons; mais à présent il est impossible que nous le puissions. Suffolk, ce duc de nouvelle fabrique qui fait ici la pluie et le beau temps[3], a

donné les duchés du Maine et de l'Anjou à ce pauvre roi René, dont le style boursoufflé s'accorde mal avec la maigreur de sa bourse.

SALISBURY.

Et par la mort de celui qui mourut pour tous, ces deux comtés étaient les clefs de la Normandie... Mais de quoi pleure Warwick, mon valeureux fils?

WARWICK.

De la douleur de les voir perdus sans retour : car s'il y avait quelque espoir de les reconquérir, mon épée ferait couler un sang fumant, et mes yeux ne verseraient point de larmes. Anjou et Maine, c'est moi qui les avais conquis, voilà les bras qui ont assujetti ces provinces ; et ces villes que j'ai gagnées par mes blessures, on les rend pour des paroles de paix! Mort Dieu[4]!

YORK.

C'est le duc de Suffolk! Puisse-t-il être étranglé, lui qui ternit l'honneur de cette île belliqueuse! La France eût arraché et déchiré mon cœur, avant qu'on m'eût vu souscrire à ce traité. J'ai vu partout dans l'histoire les rois d'Angleterre recevant avec leurs épouses de fortes sommes d'or, des dots considérables : et notre roi Henri abandonne ce qui lui appartient pour épouser une fille qui n'apporte avec elle aucun avantage.

GLOCESTER.

C'est une vraie plaisanterie, une chose inouïe, que Suffolk demande un quinzième tout entier pour les frais de son transport. Elle eût pu rester en

France; elle eût pu mourir de faim en France avant que je.....

LE CARDINAL.

Milord Glocester, vous vous échauffez trop; cela s'est fait par le bon plaisir de notre seigneur et roi.

GLOCESTER.

Milord Winchester, je connais vos dispositions : ce ne sont pas mes discours qui vous déplaisent, c'est ma présence qui vous gêne. — Ta haine se fait jour, prélat superbe; je vois ta fureur sur ton visage. Si je restais plus long-temps, nous recommencerions nos anciens démêlés. Adieu, lords; et, quand je ne serai plus, dites que j'ai été prophète : avant peu, la France sera perdue pour nous.

(Il sort.)

LE CARDINAL.

Voilà le protecteur qui nous quitte plein de rage. Vous savez qu'il est mon ennemi; je dirai plus, il est votre ennemi à tous, et je le crois fort peu ami du roi. Faites-y attention, milords, il est le plus proche du trône par le sang, et l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Quand Henri, par son mariage, aurait acquis un empire et toutes les riches monarchies de l'Occident, Glocester eût encore eu des raisons pour en être mécontent. Prenez-y garde, milords; ne laissez pas séduire vos cœurs par ses paroles insidieuses : soyez prudens et circonspects; car bien qu'il ait la faveur du peuple, qui l'appelle *Humphroy, le bon duc de Glocester!* frappe des mains et crie à haute voix : *Que Jésus conserve votre altesse royale! que Dieu*

garde le bon duc Humphroy ! je crains, milords, qu'avec tout cet éclat flatteur il ne devienne un protecteur dangereux.

BUCKINGHAM.

Pourquoi serait-il le protecteur de notre souverain, maintenant d'âge à se gouverner par lui-même ? Mon cousin de Somerset, joignez-vous à moi, et unissons-nous tous deux avec le duc de Suffolk, et nous aurons bientôt fait sauter de son poste le duc Humphroy.

LE CARDINAL.

Cette importante affaire ne souffrira point de délais : je me rends à l'instant chez le duc de Suffolk.

(Il sort.)

SOMERSET.

Cousin de Buckingham, quoique l'orgueil d'Humphroy et l'éclat de sa place ne laissent pas de nous être pénibles, crois-moi, surveillons avec soin ce hautain cardinal : son insolence est plus insupportable que ne le serait celle de tous les autres princes de l'Angleterre. Si Glocester est renversé, c'est lui qui sera protecteur.

BUCKINGHAM.

Toi, Somerset ou moi, nous devons l'être, en dépit du duc Humphroy et du cardinal.

(Sortent Buckingham et Somerset.)

SALISBURY.

L'orgueil s'est mis le premier en mouvement, l'ambition le suit. Tandis qu'ils vont travailler pour leur fortune, il nous convient de travailler pour

le pays. Je n'ai jamais vu Humphroy, duc de Glocester, se conduire autrement qu'il n'appartient à un digne gentilhomme; mais j'ai vu souvent cet orgueilleux cardinal, plus semblable à un soldat qu'à un homme d'église, et aussi fier, aussi hautain que s'il eût été maître de tout, je l'ai vu blasphémer comme un brigand, et se comporter d'une manière bien peu convenable au régulateur d'un empire. Warwick, mon fils, l'appui de ma vieillesse, tes actions, ta franchise, ton hospitalité, t'ont placé dans le cœur de la nation plus haut qu'aucun autre, si ce n'est le bon duc Humphroy. Et vous, mon frère York, vos soins en Irlande, pour soumettre ses habitans au joug régulier des lois [(5)], et vos derniers exploits dans le cœur de la France, tandis que vous y exerciez la régence au nom de notre souverain, vous ont fait craindre et respecter des peuples. Unissons-nous ensemble, dans la vue du bien public, pour réprimer et contenir, en tant qu'il nous sera possible, l'orgueil de Suffolk et du cardinal, ainsi que l'ambition de Somerset et de Buckingham; et soutenons de tout notre pouvoir la marche du duc Humphroy, puisqu'elle tend à l'avantage du pays.

WARWICK.

Que Dieu seconde Warwick, comme il aime la patrie et le bien général de son pays!

YORK.

York en dit autant, car il a plus que personne sujet de le désirer.

SALISBURY.

Ne perdons pas un instant; et voyons où ceci nous mène [(6)].

WARWICK.

Où ceci nous mène! ô mon père! le Maine est perdu, le Maine que Warwick avait conquis avec le courage qui le mène, et qu'il aurait gardé tant qu'il aurait eu un souffle de vie! Mon père, vous demandiez où ceci nous mène, et moi, je ne parle que du Maine que je reprendrai sur la France, ou j'y périrai.

(Sortent Salisbury et Warwick.)

YORK.

Le Maine et l'Anjou sont cédés aux Français! Paris est perdu; le sort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil fragile: maintenant que nous avons perdu le reste, Suffolk a conclu ce traité, les pairs y ont accédé, et Henri s'est trouvé satisfait d'échanger deux duchés contre les charmes de la fille d'un duc. Je ne saurais les en blâmer; car que leur importe? C'est de ton bien, York, qu'ils disposent, et non du leur. Des pirates peuvent faire bon marché de leur pillage, en acheter des amis, le prodiguer à des courtisanes, toujours en fêtes, toujours grands seigneurs, jusqu'à ce que tout soit dissipé, tandis que l'impuissant propriétaire de ces richesses, les pleure, tord ses faibles mains, et tremblant, secouant la tête, demeure à regarder de loin ceux qui se partagent et emportent son bien, sans oser, dans la faim qui le presse, y porter sa main. Comme lui, il faut qu'York reste assis, enrageant et mordant ses lèvres, tandis que les pays qui lui appartiennent sont vendus à l'encan. — Il me semble que ces trois royaumes, d'*Angleterre*, de *France*, d'*Irlande*, soient à ma chair et à mon sang, ce qu'était au prince de

Calydon ce fatal tison d'Althée, qui en brûlant consumait son cœur. L'Anjou et le Maine, tous deux abandonnés aux Français! nouvelle qui me glace; car j'espérais posséder la France, aussi-bien que les champs fertiles de l'Angleterre. Un jour viendra où York pourra réclamer son bien. Dans cette vue, je veux m'associer au parti des Nevil, et faire montre d'affection pour l'orgueilleux duc Humphroy; et, dès que je pourrai saisir l'occasion favorable, revendiquer la couronne; car c'est à ce but brillant que je vise. Et il ne sera pas dit que l'orgueilleux Lancastre usurpe mes droits, retienne le sceptre dans une main d'enfant, et porte le diadème sur cette tête dont les inclinations de prêtre conviennent mal à la couronne. Sois donc patient et tranquille, York, jusqu'à ce que l'occasion te favorise; épie le moment, et veille, pendant que les autres dorment, pour pénétrer dans les secrets de l'état, jusqu'à ce que Henri, enivré de l'amour de cette nouvelle épouse, si chèrement achetée par l'Angleterre, Glocester, et les pairs, soient tombés dans la discorde. Alors j'élèverai dans les airs la rose blanche comme le lait, et je les parfumerai de sa douce odeur; je porterai sur mon étendard les armes d'York, pour lutter avec la maison de Lancastre; et je le forcerai bien à me céder la couronne, ce roi, dont les maximes scolastiques ont abattu notre belle Angleterre.

SCÈNE II.

Toujours à Londres, un appartement dans le palais du duc de Glocester.

Entrent GLOCESTER, et LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Pourquoi mon seigneur semble-t-il ployer comme l'épi mûr, forcé de courber sa tête sous le poids des libéralités de Cérès? Pourquoi le noble duc Humphroy fronce-t-il le sourcil comme irrité à l'aspect du monde? Pourquoi tes yeux demeurent-ils attachés sur la terre insensible, occupés à considérer un objet qui semble obscurcir ta vue? Qu'y aperçois-tu ? le diadème du roi Henri, enrichi de tous les honneurs de l'univers? Si ta pensée est là, continue à y fixer tes yeux, et prosterne ta face jusqu'à ce que tu en aies couronné ta tête. Étends ta main pour atteindre à ce glorieux trésor. Quoi! serait-elle trop courte? je l'allongerai de la mienne, et quand à nous deux nous l'aurons saisi, tous deux nous élèverons nos têtes vers le ciel, et notre vue ne s'abaissera plus jamais jusqu'à accorder un coup d'œil à la terre.

GLOCESTER.

O Nell, chère Nell, si tu aimes ton époux, chasse le ver dévorant de ces ambitieux désirs, et puisse la première pensée de nuire à mon roi et à mon neveu, le vertueux Henri, être mon dernier soupir dans ce monde périssable! Les songes inquiétans de cette nuit ont jeté la tristesse dans mon âme.

LA DUCHESSE.

Qu'a rêvé mon époux? Dis-le moi, et je t'en récompenserai par le récit du songe flatteur que j'ai eu ce matin.

GLOCESTER.

Il m'a semblé que le bâton de commandement, signe de mon office à la cour, avait été rompu en deux. Par qui? Je l'ai oublié; mais si je ne me trompe, c'était par le cardinal; et sur les deux bouts de ce bâton brisé étaient placées les têtes d'Edmond, duc de Somerset, et de Guillaume de la Pole, premier duc de Suffolk. Tel a été mon songe : ce qu'il présage, Dieu le sait!

LA DUCHESSE.

Eh quoi, la seule chose que cela puisse nous annoncer, c'est que quiconque rompra un rameau du bocage de Glocester, paiera de sa tête une semblable audace. Mais écoute-moi, maintenant, mon bien-aimé Humphroy, mon cher duc. Il m'a semblé que j'étais solennellement assise sur un siége royal, dans l'église cathédrale de Westminster, et dans ce fauteuil où les rois et les reines sont couronnés. Henri et dame Marguerite ont plié le genou devant moi, et sur ma tête ils ont placé le diadème.

GLOCESTER.

En vérité, Éléonor, tu me forces à te réprimander sévèrement. Présomptueuse que tu es, mal apprise Éléonor, n'es-tu pas la seconde femme du royaume, la femme du protecteur, l'objet chéri de sa tendresse? N'as-tu pas à ta disposition une plus

grande abondance des joies de ce monde que n'en peut atteindre ou concevoir ta pensée? Et tu veux t'efforcer d'attirer à toi les complots, pour précipiter ton mari et toi-même, du faîte des honneurs, au plus bas degré de la honte! Laisse-moi, je ne veux plus rien entendre.

LA DUCHESSE.

Eh quoi, quoi donc, milord! tant de colère contre Éléonor, pour vous avoir raconté son rêve! Dorénavant, je garderai mes rêves pour moi seule, et ne m'exposerai plus à ces reproches.

GLOCESTER.

Allons, ne te fâche pas, me revoilà de bonne humeur.

(Entre un Messager.)

LE MESSAGER.

Milord protecteur, le bon plaisir de sa majesté est que vous vous disposiez à monter à cheval pour Saint-Albans, où le roi et la reine ont l'intention d'aller chasser au faucon.

GLOCESTER.

Je vais m'y rendre. Allons, Nell, tu viendras avec nous.

LA DUCHESSE.

Oui, mon cher lord, je vous suis. (*Sortent Glocester et le messager.*) Il faut bien que je suive, je ne peux marcher devant, tant que Glocester portera cette âme abjecte et servile. Si j'étais un homme, un duc, un prince du sang, j'écarterais bientôt ces

incommodes obstacles ; je m'aplanirais mon chemin par-dessus leurs troncs mutilés : mais, quoique femme, je ne négligerai pas le rôle que j'ai à jouer dans ce spectacle. Où êtes-vous, sir John ? Eh non, homme, ne crains rien ; nous sommes seuls ; il n'y a ici que toi et moi.

(Entre Hume.)

HUME.

Jésus conserve votre royale majesté !

LA DUCHESSE.

Que dis-tu, majesté ? je n'ai que le titre de grâce.

HUME.

Mais par la grâce du ciel et les conseils de Hume, le titre de votre grâce sera bientôt agrandi.

LA DUCHESSE.

Homme, qu'as-tu à me dire ? As-tu conféré déjà avec Margery Jourdain cette habile sorcière, et Roger Bolingbrook, qui conjure les esprits ? Entreprendront-ils de me servir ?

HUME.

Ils m'ont promis de faire paraître devant votre grandeur un esprit évoqué des profondeurs de la terre, qui répondra à toutes les questions que pourra lui faire votre grâce.

LA DUCHESSE.

Il suffit. Je songerai aux questions. Il faut qu'à notre retour de Saint-Albans, ils accomplissent entièrement leurs promesses. Toi, Hume, prends cette récompense, et va te réjouir avec tes associés dans cette importante opération.

(Elle sort.)

HUME.

Hume a ordre de se réjouir avec l'or de la duchesse : vraiment, il n'y manquera pas. Mais songez-y bien, sir John Hume, mettez un sceau à vos lèvres, et ne prononcez pas un mot, si ce n'est, chut. Cette affaire exige un profond secret. — Dame Éléonor me donne de l'or, pour lui amener la magicienne ! Fût-ce le diable, son or ne peut venir mal à propos ; et l'or m'arrive encore d'un autre point du compas ; j'ose à peine le dire, du riche cardinal et de ce puissant et nouveau duc de Suffolk ; cependant, cela est ainsi, et à parler franchement, connaissant l'humeur ambitieuse de dame Éléonor, ils me payent pour tramer secrètement la ruine de la duchesse, et lui mettre dans la tête ces idées d'apparitions. On dit qu'habile fripon n'a pas besoin de courtier : cependant je suis le courtier de Suffolk et du cardinal. — Mais prenez donc garde, Hume, il ne s'en faut de rien que vous ne parliez d'eux comme d'une paire d'habiles fripons. A la bonne heure, puisqu'il en est ainsi. Je crains bien, qu'en définitive, la friponnerie de Hume ne soit la perte de la duchesse, et sa disgrâce, la chute d'Humphroy. Arrive qui pourra, j'aurai de l'argent de tout le monde.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Toujours à Londres. — Une salle du palais.

Entrent PIERRE et plusieurs autres avec des pétitions.

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Restons là tout près, mes maîtres. Milord protecteur va bientôt passer par-ici, nous pourrons alors lui présenter nos suppliques par écrit.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

Ma foi, Dieu le conserve, car c'est un brave homme. Jésus le bénisse!

(Entrent Suffolk et la reine Marguerite.)

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Je crois que le voilà qui vient, et la reine avec lui. Je serai le premier, c'est sûr.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

En arrière, imbécile. C'est le duc de Suffolk, et non pas milord protecteur.

SUFFOLK.

Hé bien, qu'y a-t-il? me veux-tu quelque chose?

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Je vous prie, milord, pardonnez; je vous ai pris pour milord protecteur.

MARGUERITE, lisant le dessus des pétitions.

Milord protecteur! C'est à sa seigneurie que vos

suppliques s'adressent? Laissez-moi les voir. — Quelle est la tienne?

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

La mienne, avec la permission de votre grâce, est contre James Goodman, un des gens de milord cardinal, qui m'a pris ma maison, mes terres, ma femme et tout.

SUFFOLK.

Ta femme aussi? Cela n'est pas trop bien, en effet. Et vous, la vôtre? — Qu'est-ce que c'est? (*Il lit.*) Contre le duc de Suffolk, pour avoir fait enclore les communes de Melfort. Comment, monsieur le drôle!

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Hélas! monsieur; je ne suis qu'un pauvre citoyen chargé des plaintes de toute notre ville.

PIERRE, présentant sa pétition.

Contre mon maître Thomas Horner, pour avoir dit que le duc d'York était le légitime héritier de la couronne.

MARGUERITE.

Que dis-tu là? Le duc d'York a-t-il dit qu'il était l'héritier légitime de la couronne?

PIERRE.

Que mon maître l'était? non vraiment. Mais mon maître a dit qu'il l'était, et que le roi était un usurpateur.

(Entrent des domestiques.)

SUFFOLK.

Y a-t-il quelqu'un là? Retenez cet homme et en-

voyez chercher son maître par un huisssier. Nous nous occuperons de votre affaire en présence du roi.

(Les domestiques sortent avec Pierre.)

MARGUERITE.

Et vous qui aimez à être protégé des ailes de votre *duc protecteur*, vous pouvez recommencer vos suppliques, et vous adresser à lui. (*Elle déchire leurs requêtes.*) Sortez, canaille. Suffolk, renvoyez-les.

TOUS.

Allons, sortons.

(Ils sortent.)

MARGUERITE.

Milord de Suffolk, parlez. Sont-ce là vos usages? est-ce là la mode de la cour d'Angleterre, le gouvernement de votre île britannique? est-ce là la royauté d'un roi d'Albion? Eh quoi! le roi Henri demeurera-t-il éternellement sous la sombre domination d'Humphroy? Et moi, reine seulement de nom et pour la forme, faut-il que je sois la sujette d'un duc? Je te le dis, Pole, quand dans la ville de Tours, tu rompis une lance pour l'amour de moi, et enlevas les cœurs des dames de France, je crus que le roi Henri te ressemblait en galanterie, en beauté, en courage; mais son esprit est entièrement tourné à la dévotion : tout occupé à compter des *ave Maria* sur son chapelet, il n'a d'autres champions que les prophètes et les apôtres, d'autres armes que les passages sacrés de l'Écriture Sainte, d'autre champ clos que son cabinet, d'autres amours que les images en bronze des saints canonisés. Je voudrais que le collége des cardinaux voulût le nommer pape

et l'emmener à Rome, pour y placer sur sa tête la triple couronne. Tels sont les honneurs qui conviennent à sa piété.

SUFFOLK.

Madame, prenez patience. C'est moi qui ai fait venir votre altesse en Angleterre, et je travaillerai à ce qu'en Angleterre tous les désirs de votre grâce soient pleinement satisfaits.

MARGUERITE.

Outre ce hautain protecteur, n'avons-nous pas encore Beaufort, ce prêtre impérieux, et Buckingham, et Somerset, et York, toujours murmurant; et d'eux tous, le moins puissant ne l'est-il pas en Angleterre plus que le roi?

SUFFOLK.

Et de tous, le plus puissant ne l'est pas en Angleterre plus que les Nevil. Salisbury et Warwick ne sont point de simples pairs.

MARGUERITE.

Tous ces lords ensemble ne m'irritent pas autant que cette arrogante Éléonor, la femme du lord protecteur. On la voit, suivie d'un cortége de dames, balayer les salles du palais, plutôt de l'air d'une impératrice que de la femme du duc Humphroy. Les personnes étrangères à la cour la prennent pour la reine. Elle porte sur elle le revenu d'un duché, et dans son cœur elle insulte à notre indigence. Ne vivrai-je point assez pour me voir vengée d'elle? L'autre jour, au milieu de ses favoris, cette créature de rien ne disait-elle pas insolemment, méprisante drôlesse! que la queue de sa

plus mauvaise robe de tous les jours valait mieux que toutes les terres de mon père, avant que Suffolk lui eût donné deux duchés en échange de sa fille.

SUFFOLK.

Madame, j'ai moi-même disposé la glu sur le buisson où elle doit venir se prendre, et j'y ai placé un chœur d'oiseaux si propres à l'attirer, qu'elle viendra s'y abattre pour écouter leurs chants, et ne reprendra plus le vol qui vous blesse. Laissez-la donc en paix, et écoutez-moi, madame, car j'ose vous donner ici quelques conseils. Quoique le cardinal nous déplaise, il faut nous unir à lui et au reste des pairs, jusqu'à ce que nous ayons fait tomber le duc Humphroy dans la disgrâce. Quant au duc d'York, la plainte que nous venons de recevoir n'avancera pas ses affaires; ainsi, nous les déracinerons tous l'un après l'autre, et de vous seule l'heureux gouvernail recevra sa direction.

(Entrent le roi Henri, York et Somerset causant avec lui, le duc et la duchesse de Glocester, le Cardinal, Buckingham, Salisbury et Warwick.)

LE ROI.

Quant à moi, nobles lords, le choix m'est indifférent : ou Somerset, ou York, c'est pour moi la même chose.

YORK.

Si York s'est mal conduit en France, que la régence lui soit refusée.

SOMERSET.

Si Somerset est indigne de la place, qu'York soit régent, je suis prêt à la lui céder.

WARWICK.

Que votre grâce soit digne ou non, ce n'est pas là la question : York en est le plus digne.

LE CARDINAL.

Ambitieux Warwick, laisse parler ceux qui valent mieux que toi.

WARWICK.

Le cardinal ne vaut pas mieux que moi sur le champ de bataille.

BUCKINGHAM.

Tous ceux qui sont ici présens valent mieux que toi, Warwick.

WARWICK.

Et Warwick pourra vivre assez pour être un jour le meilleur de tous.

SALISBURY.

Paix ! mon fils. — Et vous, Buckingham, faites-nous connaître, par quelques raisons, pourquoi Somerset doit être préféré en ceci.

MARGUERITE.

Eh ! vraiment, parce que cela convient au roi.

GLOCESTER.

Madame, le roi est en âge de dire lui-même son avis ; et ce n'est point ici l'affaire des femmes.

MARGUERITE.

Si le roi est en âge, qu'a-t-il besoin, milord, que vous demeuriez protecteur de sa majesté ?

GLOCESTER.

Je suis protecteur du royaume, madame; et, quand il le voudra, je résignerai mes fonctions.

SUFFOLK.

Résigne-les donc, et mets un terme à ton insolence. Depuis que tu es roi (car qui donc est roi que toi ?), l'état se précipite chaque jour vers sa ruine. Le dauphin a triomphé au delà des mers ; les pairs et les nobles du royaume ne sont plus autre chose que les vassaux de ton pouvoir.

LE CARDINAL.

Tu as écrasé le peuple, appauvri, exténué la bourse du clergé par tes extorsions.

SOMERSET.

Tes somptueux palais, les parures de ta femme, ont absorbé une portion des richesses publiques.

BUCKINGHAM.

La cruauté de tes exécutions sur les coupables a excédé la rigueur des lois, et te livre à ton tour à la merci des lois.

MARGUERITE.

Ton trafic des emplois, et la vente des villes de France, si tant de faits étaient prouvés, comme le soupçon en est grand, devraient avant peu te rapetisser de la tête (7). (*Glocester sort. — La reine laisse tomber son éventail.*) Donnez-moi mon éventail. — Quoi donc, beau sire, ne sauriez-vous faire ce que je vous dis ? (*Elle donne un soufflet à la duchesse.*) Ah ! madame, je vous demande pardon : quoi ! c'est vous ?....

LA DUCHESSE.

Si c'est moi ? Oui, c'est moi, orgueilleuse Fran-

çaise. Si mes ongles pouvaient atteindre votre beauté, j'imprimerais mes dix commandemens sur votre face.

LE ROI.

Ma chère tante, calmez-vous ; c'est contre sa volonté.

LA DUCHESSE.

Contre sa volonté ! Bon roi, prends-y garde à temps ; elle t'emmaillotera et te bercera comme un enfant. Quoiqu'il y ait ici plus d'un homme qui ne sache pas porter le haut-de-chausses, elle n'aura pas impunément frappé dame Éléonor.

BUCKINGHAM.

Lord cardinal, je vais suivre Éléonor, et m'informer de Glocester, de tous ses mouvemens. — La voilà lancée, elle n'a pas besoin maintenant d'éperons pour l'échauffer, elle va courir assez grand galop à sa perte.

(Buckingham sort.)

(Rentre Glocester.)

GLOCESTER.

Maintenant, milords, qu'un tour de terrasse a dissipé ma colère, je reviens délibérer sur les affaires de l'état. Quant à vos odieuses et fausses imputations, prouvez-les, soumettez-les au jugement de la loi. Puisse Dieu dans sa miséricorde traiter mon âme selon la mesure de mon affectueuse fidélité envers mon pays et mon roi ! Mais venons à l'objet qui nous occupe. Dans mon opinion, mon souverain, York est l'homme le plus propre à remplir en France l'office de régent.

SUFFOLK.

Avant qu'on choisisse, permettez-moi de vous

faire comprendre, par quelques raisons qui ne sont pas de peu d'importance, qu'York est de tous les hommes le moins propre à cet emploi.

YORK.

Je te le dirai, Suffolk, pourquoi j'y suis le moins propre. D'abord, c'est parce que je ne sais point flatter ton orgueil; ensuite si le choix tombe sur moi, milord de Somerset me laissera encore sans munitions, sans argent et sans secours, jusqu'à ce que la France soit retombée entre les mains du dauphin. Dernièrement il m'a fallu attendre, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre (8), son bon plaisir, jusqu'à ce que Paris fût assiégé, affamé et perdu.

WARWICK.

J'en puis rendre témoignage, et jamais traître n'a commis envers son pays une action plus criminelle.

SUFFOLK.

Paix donc, emporté Warwick.

WARWICK.

Emblème d'orgueil, pourquoi me tairais-je?

(Entrent les domestiques de Suffolk amenant Horner et Pierre.)

SUFFOLK.

Parce qu'il y a ici un homme accusé de trahison. Dieu veuille que le duc d'York réussisse à se justifier!

YORK.

Quelqu'un accuse-t-il York de trahison?

LE ROI.

Que signifie tout ceci, Suffolk? Dis-moi qui sont ces hommes?

SUFFOLK.

Avec la permission de votre majesté, cet homme est celui qui accuse son maître de haute trahison. Il assure lui avoir entendu dire que Richard, duc d'York, était le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et que votre majesté était un usurpateur.

LE ROI, à Horner.

Dis, as-tu tenu ce discours?

HORNER.

Avec la permission de votre majesté, je n'ai jamais rien dit ni pensé de semblable. Dieu m'est témoin que je suis faussement accusé par ce coquin.

PIERRE, levant les mains en haut.

Par ces dix os, milords, il m'a dit cela un soir que nous étions dans le grenier à nettoyer l'armure du duc d'York.

YORK.

Infâme misérable, vil artisan, ta tête me paiera tes criminelles paroles. Je conjure votre royale majesté de le livrer à toute la rigueur de la loi.

(York sort.)

HORNER.

Hélas, milord, que je sois pendu si jamais j'ai prononcé ces mots. Mon accusateur est mon apprenti. L'autre jour, comme je l'avais corrigé pour une faute, il a fait serment à genoux qu'il me le revaudrait : j'ai de bons témoins du fait. Je conjure donc votre majesté de ne pas perdre un honnête homme sur l'accusation d'un coquin.

LE ROI.

Glocester, que pouvons-nous légalement ordonner sur ceci ?

GLOCESTER.

Voici mon jugement, seigneur, s'il m'appartient de décider : donnez à Somerset la régence de la France, parce que ceci a élevé des soupçons contre York, et indiquez un jour, un lieu convenable pour le combat singulier entre ces deux hommes. Telle est la loi, telle est la sentence du duc Humphroy.

LE ROI.

Qu'il en soit ainsi. Milord de Somerset, nous vous nommons lord régent de France.

SOMERSET.

Je remercie humblement votre royale majesté.

HORNER.

Et moi, j'accepte volontiers le combat.

PIERRE.

Hélas! milord, je ne saurais combattre. Pour l'amour de Dieu, prenez en pitié ce qui m'arrive; c'est la méchanceté des hommes qui m'a conduit là. O seigneur, ayez pitié de moi! Jamais je ne serai en état de porter un coup. O Dieu! ô mon cœur !

GLOCESTER.

Il faut que tu te battes ou que tu sois pendu.

LE ROI.

Conduisez-les en prison. Le dernier jour du mois prochain sera celui du combat. — Viens, Somerset : nous allons te donner tes provisions.

SCÈNE IV.

Toujours à Londres. — Dans les jardins du duc de Glocester.

Entrent MARGERY JOURDAIN, HUME, SOUTHWELL et BOLINGBROOK.

HUME.

Venez, mes maîtres : la duchesse, je vous l'ai dit, attend l'accomplissement de vos promesses.

BOLINGBROOK.

Nous sommes tout prêts, maître Hume. Mais la duchesse veut-elle entendre et voir nos mystères?

HUME.

Oui, et pourquoi pas? comptez sur son courage.

BOLINGBROOK.

J'ai entendu dire que c'était une femme d'une fermeté inébranlable. Cependant, il sera bon, maître Hume, que vous soyez là haut près d'elle, tandis que nous travaillerons ici en bas. Ainsi, je vous prie, sortez, au nom de Dieu, et laissez-nous. (*Hume sort.*) Mère Jourdain, prosternez-vous la face contre terre. Southwell, lisez, et commençons notre œuvre.

(La Duchesse paraît à une fenêtre.)

LA DUCHESSE.

Bien dit mes maîtres; soyez tous les bienvenus. A la besogne; le plus tôt sera le mieux.

BOLINGBROOK.

Patience, ma bonne dame; les magiciens connaissent leur temps; la profonde nuit, la sombre nuit, le silence de la nuit, l'heure de la nuit où l'on mit le feu à Troie; le temps où errent les oiseaux funèbres, où hurlent les chiens de garde, où les esprits errent librement, où les mânes brisent leurs tombeaux : tel est le temps propre à l'œuvre qui nous tient occupés. Asseyez-vous madame, et ne craignez rien; ce que nous allons faire paraître ne pourra sortir de l'enceinte sacrée.

(Ils exécutent les cérémonies d'usage, et tracent le cercle. Bolingbrook ou Southwell lit la formule, *conjuro te*, etc. Éclairs et tonnerres effroyables, l'Esprit sort de terre.)

L'ESPRIT.

Adsum.

MARGERY.

Asmath, par le Dieu éternel, dont le nom et le pouvoir te font trembler, réponds à mes demandes; car jusqu'à ce que tu m'aies satisfait, tu ne passeras point cette enceinte.

L'ESPRIT.

Demande ce que tu voudras : que n'ai-je déjà dit et fini!

BOLINGBROOK, lisant les questions contenues dans un papier.

D'abord le roi, qu'en doit-il advenir?

L'ESPRIT.

Le duc est vivant qui déposera Henri; mais il lui survivra et mourra d'une mort violente.

(A mesure que l'Esprit parle, Southwell, écrit la réponse.)

BOLINGBROOK.

Quel est le sort qui attend le duc de Suffolk?

L'ESPRIT.

Par l'eau il mourra et y trouvera sa fin.

BOLINGBROOK.

Qu'arrivera-t-il au duc de Somerset?

L'ESPRIT.

Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines sablonneuses, qu'aux lieux où les châteaux se tiennent en haut. Finis; à peine pourrais-je endurer plus long-temps.

BOLINGBROOK.

Descends dans les ténèbres et dans le lac brûlant, esprit pervers: en fuite.

(Tonnerre et éclairs. L'Esprit descend sous terre.)

(Entrent précipitamment York et Buckingham, suivis de gardes, et autres personnages.)

YORK.

Saisissez-vous de ces traîtres et de tout leur bagage. Sorcière, nous vous suivions, je crois, de bien près. Quoi! madame, vous ici? le roi et l'état vous devront beaucoup pour les peines que vous avez prises, et milord protecteur désirera sans doute vous voir bien récompensée de cette bonne œuvre.

LA DUCHESSE.

Elle n'est pas de la moitié aussi coupable que les tiennes envers le roi d'Angleterre, duc outrageant qui menaces sans cause.

BUCKINGHAM.

En effet, sans la moindre cause, madame! Comment appelez-vous ceci? (*Lui montrant le papier qu'il a saisi.*) Emmenez-les, qu'on les tienne bien renfermés et séparés. — Vous, madame, vous allez nous suivre. Stafford, prends-la sous ta garde. (*La duchesse quitte la fenêtre.*) Nous allons mettre au jour toutes ces bagatelles. Sortez tous.

(Les gardent sortent, emmenant Margery, Southwell, etc.)

YORK.

Je vois, lord Buckingham, que vous l'avez épiée bien juste. C'est une petite intrigue bien imaginée, et sur laquelle on peut bâtir bien des choses. Maintenant je vous prie, milord, voyons ce qu'a écrit le diable. (*Il lit.*) *Il vit encore le duc qui doit déposer Henri, mais il lui survivra et mourra d'une mort violente.* C'est tout justement...... *Ajo te, Æneïda, Romanos vincere posse* (9). — *Dites-moi quel sort attend le duc de Suffolk. — Il mourra par l'eau et y trouvera sa fin. — Qu'arrivera-t-il au duc de Somerset? — Qu'il évite les châteaux, il sera plus en sûreté dans les plaines sablonneuses que là où les châteaux se tiennent en haut.* Allons, allons, milord, ce sont là des oracles dangereux à obtenir, et difficiles à comprendre. Le roi est sur la route de Saint-Albans, et l'époux de cette aimable lady l'accompagne. Que cette nouvelle leur arrive aussi promptement qu'un cheval pourra la leur porter. Triste déjeuner pour milord protecteur!

BUCKINGHAM.

Que votre grâce me permette, milord d'York, de

porter moi-même ce message, dans l'espoir d'en obtenir la récompense.

YORK.

Comme il vous plaira, mon cher lord. — Y a-t-il quelqu'un ici? (*Entre un domestique.*) Invitez de ma part les lords Salisbury et Warwick à souper chez moi ce soir. Allons-nous-en.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Saint-Albans.

Entrent LE ROI HENRI et la REINE MARGUERITE, GLOCESTER, le CARDINAL, et SUFFOLK suivis de fauconniers rappelant des oiseaux.

MARGUERITE.

En vérité, milords, depuis sept ans je n'ai pas vu de plus belle chasse aux oiseaux d'eau, et cependant vous conviendrez que le vent était très-fort, et qu'il y avait dix contre un à parier que le vieux Joan ne partirait pas.

LE ROI, à Glocester.

Mais quelle pointe a fait votre faucon, milord! A quelle hauteur il s'est élevé au-dessus de tous les autres! Comme on reconnaît l'œuvre de Dieu dans toutes ses créatures! Vraiment oui, l'homme et l'oiseau aspirent à monter.

SUFFOLK.

Il n'est pas étonnant, si votre majesté me permet de le dire, que les oiseaux de milord protecteur sachent si bien s'élever; ils n'ignorent pas que leur

maître aime les hautes régions, et porte ses pensées bien au delà du vol de son faucon.

GLOCESTER.

C'est un esprit ignoble et vulgaire, milord, que celui qui ne s'élève pas plus haut qu'un oiseau ne peut voler.

LE CARDINAL.

Je le savais bien; il voudrait se voir au-dessus des nuages.

GLOCESTER.

Sans doute. Milord cardinal, qu'entendez-vous par-là? Ne siérait-il pas à votre grâce de prendre son essor vers le ciel?

LE ROI.

Trésor d'éternelle félicité!

LE CARDINAL.

Ton ciel est sur la terre. Tes yeux et tes pensées demeurent attachés sur la couronne, trésor de ton cœur. Pernicieux protecteur, dangereux pair, flatteur du roi et du peuple!

GLOCESTER.

Eh quoi! cardinal, cela me paraît bien violent pour un prêtre, *Tantæne animis cœlestibus iræ?* Les ecclésiastiques sont-ils donc si colères? Mon cher oncle, cachez mieux votre haine. Convient-elle à votre caractère sacré?

SUFFOLK.

Il n'y a point là de haine, milord, pas plus qu'il ne convient dans une si juste querelle contre un pair si odieux.

GLOCESTER.

Qui.... qui, milord?

SUFFOLK.

Qui? vous, milord, n'en déplaise à sa seigneurie milord protecteur.

GLOCESTER.

Suffolk, l'Angleterre connaît ton insolence.

MARGUERITE.

Et ton ambition, Glocester.

LE ROI.

Tais-toi, de grâce, chère reine : n'aigris point la haine de ces pairs furieux; bénis sont ceux qui établissent la paix sur la terre!

LE CARDINAL.

Que je sois donc béni pour la paix que j'établirai entre ce hautain protecteur et moi au moyen de mon épée!

GLOCESTER, à part au Cardinal.

En honneur, mon saint oncle, j'aimerais fort que nous en fussions déjà là.

LE CARDINAL, à part.

Nous y serons vraiment, dès que tu en auras le cœur.

GLOCESTER, à part.

Ne va pas ameuter pour cela un parti de factieux; charge-toi de répondre seul de tes insultes.

LE CARDINAL, à part.

Oui, pour que tu n'oses pas montrer ton nez; mais si tu l'oses, ce soir même, du côté oriental du bocage

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est donc, milords ?

LE CARDINAL, haut.

Croyez-m'en sur ma parole, cousin Glocester : si votre écuyer n'avait pas si soudainement rappelé l'oiseau, nous aurions poussé plus loin la chasse. (*A part.*) Viens avec ton épée (10) à deux mains.

GLOCESTER, à part.

Vous y pouvez compter, mon oncle.

LE CARDINAL, à part.

Entendez-vous ?.... du côté oriental du bocage.

GLOCESTER, à part.

J'y serai, cardinal.

LE ROI.

Comment ? Qu'est-ce que c'est, oncle Glocester ?

GLOCESTER.

Nous parlons de chasse : rien de plus, mon prince. (*A part.*) Par la mère de Dieu, prêtre, je vous élargirai la tonsure du crâne, ou tous mes coups porteront à faux.

LE CARDINAL, à part.

Medice teipsum, protecteur ; songez-y, songez à vous protéger vous-même.

LE ROI.

Les vents augmentent, et votre colère aussi, milords. Quelle aigre musique vous faites entendre à mon cœur! Quand de pareilles cordes détonnent, comment espérer la moindre harmonie? Je vous en prie, milords, laissez-moi arranger ce différent.

(Entre un habitant de Saint-Albans criant : *Miracle !*)

GLOCESTER.

Que signifie ce bruit? Ami, quel miracle proclames-tu là ?

L'HABITANT.

Un miracle ! un miracle !

SUFFOLK.

Avance vers le roi, et dis-lui quel est ce miracle.

L'HABITANT.

Eh ! vraiment : un aveugle qui a recouvré la vue à la châsse de Saint-Albans, il n'y a pas une demi-heure ; un homme qui n'avait vu de sa vie.

LE ROI.

Gloire à Dieu, qui donne aux âmes croyantes la lumière dans les ténèbres, et les consolations dans le désespoir !

(Entrent le Maire de Saint-Albans et des compagnons, Simpcox, porté par deux personnes dans une chaise, et suivi de sa femme et d'une grande foule de peuple.)

LE CARDINAL.

Voici le peuple qui vient en procession présenter cet homme à votre majesté.

LE ROI.

Grande est sa consolation dans cette vallée terrestre, quoique la vue doive augmenter pour lui le nombre des péchés !

GLOCESTER.

Arrêtez, mes maîtres, portez-le près du roi. Sa majesté veut l'entretenir.

LE ROI.

Bon homme, raconte-nous la chose en détail, afin

que nous puissions glorifier en toi le Seigneur. Est-il vrai que tu sois depuis long-temps aveugle, et que tu aies été guéri tout à l'heure?

SIMPCOX.

Je suis né aveugle, n'en déplaise à votre grâce.

LA FEMME.

Oui, en vérité, il est né aveugle.

SUFFOLK.

Quelle est cette femme?

LA FEMME.

Sa femme, sauf le bon plaisir de votre seigneurie.

GLOCESTER.

Tu en serais plus certaine si tu eusses été sa mère.

LE ROI.

Où es-tu né?

SIMPCOX.

A Berwick, dans le nord, n'en déplaise à votre grâce.

LE ROI.

Pauvre créature! la bonté de Dieu a été grande envers toi. Ne laisse passer ni jour ni nuit sans le célébrer, et conserve éternellement la mémoire de ce que le Seigneur a fait pour toi.

MARGUERITE.

Dis-moi, mon ami, est-ce par hasard ou par dévotion que tu es venu à cette sainte châsse?

SIMPCOX.

Dieu sait que c'est par pure dévotion, parce que j'avais été appelé cent fois et plus pendant mon som-

meil par le bon saint Albans, qui me disait : « Simpcox, va te présenter à ma châsse, et je viendrai à ton secours. »

LA FEMME.

Cela est bien vrai, sur ma parole. Moi-même j'ai entendu plusieurs fois, très-souvent, une voix qui l'appelait comme cela.

GLOCESTER.

Mais quoi ! es-tu donc boiteux ?

SIMPCOX.

Oui ; que le Dieu tout-puissant aie pitié de moi !

GLOCESTER.

Par quel accident ?

SIMPCOX.

Je suis tombé d'un arbre.

LA FEMME.

D'un prunier, monsieur.

GLOCESTER.

Combien y a-t-il que tu es aveugle ?

SIMPCOX.

Oh ! je suis né comme cela, milord.

GLOCESTER.

Et tu voulais monter au haut d'un arbre ?

SIMPCOX.

Cette seule fois de ma vie, quand j'étais jeune.

LA FEMME.

C'est encore la vérité : il lui en a coûté cher pour y avoir monté.

GLOCESTER.

Par la messe! il fallait que tu aimasses bien les prunes pour t'exposer ainsi.

SIMPCOX.

Hélas! mon bon monsieur, c'était ma femme qui eut envie de quelques prunes de damas, et cela me fit monter au péril de ma vie.

GLOCESTER.

Tu es un rusé coquin!... mais cela ne te servira de rien. — Laisse-moi voir tes yeux. — Ferme-les. — Ouvre-les, à présent. Il me semble que tu ne vois pas bien.

SIMPCOX.

Si fait, monsieur, aussi clair que le jour, grâce à Dieu et à saint Albans.

GLOCESTER.

Vraiment? De quelle couleur est cet habit?

SIMPCOX.

Rouge, monsieur, rouge comme du sang.

GLOCESTER.

Ta réponse est juste. De quelle couleur est le mien?

SIMPCOX.

Il est noir, vraiment, comme du charbon, comme jais.

LE ROI.

Quoi! tu sais donc de quelle couleur est le jais?

SUFFOLK.

Et pourtant je m'imagine qu'il n'a jamais vu de jais.

GLOCESTER.

Mais il a vu bien des manteaux et des habits avant ce jour.

LA FEMME.

Jamais de la vie : pas un avant aujourd'hui.

GLOCESTER.

Dis-moi, l'ami, quel est mon nom ?

SIMPCOX.

Hélas! monsieur, je ne le sais pas.

GLOCESTER.

Quel est son nom ?

(Montrant un autre lord.)

SIMPCOX.

Je ne le sais pas.

GLOCESTER.

Ni le sien ?

(En montrant un autre.)

SIMPCOX.

Non, en vérité, monsieur.

GLOCESTER.

Et ton nom, quel est-il ?

SIMPCOX.

Saunder Simpcox, ne vous en déplaise, monsieur.

GLOCESTER.

Je te déclare donc, Saunder, ici présent, le plus menteur coquin de toute la chrétienté. Si tu avais été en effet aveugle de naissance, il ne t'aurait pas été plus difficile de connaître ainsi nos noms, que de nommer les différentes couleurs de nos habits. La vue peut, il est vrai, distinguer les couleurs ; mais

leur donner leurs noms divers la première fois qu'on les voit, cela est impossible. Milords, saint Albans a fait ici un miracle; mais ne pensez-vous pas que ce serait une grande habileté que de rendre à cet estropié l'usage de ses jambes?

SIMPCOX.

Ah! plût à Dieu, monsieur, que vous le pussiez!

GLOCESTER.

Messieurs de Saint-Albans, n'avez-vous pas d'officier de justice dans votre ville, et de ces choses qu'on appelle des fouets?

LE MAIRE.

Oui, milord, si c'est votre bon plaisir.

GLOCESTER.

Envoyez-en chercher un à l'instant.

LE MAIRE.

Allez, et amenez ici sans délai un exécuteur.

(Sort un homme de la suite.)

GLOCESTER.

Maintenant mettez-moi là un escabeau tout près. — Maintenant, l'ami, si vous voulez éviter les coups de fouet, sautez-moi par-dessus cet escabeau et sauvez-vous.

SIMPCOX.

Hélas! monsieur, je ne suis pas en état de me soutenir seul; vous allez me tourmenter en vain.

(Entre l'homme de la suite avec l'exécuteur.)

GLOCESTER.

C'est bon, mon ami, il faut que nous vous fassions

retrouver vos jambes. Exécuteur, frappez jusqu'à ce qu'il saute par-dessus l'escabeau.

L'EXÉCUTEUR.

Je vais obéir, milord. — Allons l'ami, vite, ôtez votre pourpoint.

SIMPCOX.

Hélas! monsieur, que ferais-je? Je ne suis pas en état de me soutenir.

(Au premier coup de fouet, il saute par-dessus l'escabeau et s'enfuit. Le peuple le suit en criant : *Miracle!* [11])

LE ROI.

O Dieu, tu vois de telles choses, et tu retiens si long-temps ta colère!

MARGUERITE.

J'ai bien ri de voir courir ce misérable.

GLOCESTER.

Poursuivez le drôle, et emmenez-moi cette malheureuse.

LA FEMME.

Hélas, monsieur, c'est la misère qui nous l'a fait faire.

GLOCESTER.

Qu'ils soient fouettés le long de toutes les villes de marché, jusqu'à Berwick, d'où ils sont venus.

(Sortent l'Exécuteur, le Maire, la Femme, etc.)

LE CARDINAL.

Le duc Humphroy a fait un miracle aujourd'hui!

SUFFOLK.

Il est vrai, il a fait sauter et s'enfuir les boiteux.

GLOCESTER, à Suffolk.

Vous avez fait de plus grands miracles que moi, milord : en un seul jour vous avez fait échapper de nos mains des villes entières.

(Entre Buckingham.)

LE ROI.

Quelles nouvelles nous apporte notre cousin Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Des choses que mon cœur frémit de vous apprendre. Une bande de méchans, adonnés à des œuvres maudites sous les auspices et dans la compagnie de la femme du protecteur, d'Éléonor, chef et auteur de cette odieuse réunion, se sont livrés à des pratiques criminelles contre votre majesté, de concert avec des sorcières et des magiciens, que nous avons pris sur le fait, faisant sortir de terre des esprits pervers, et les interrogeant sur la vie et la mort d'Henri, et d'autres personnages du conseil privé de votre majesté, comme on le mettra plus en détail sous les yeux de votre grâce.

LE CARDINAL, bas à Glocester.

Hé bien, lord protecteur, par ce moyen votre épouse va figurer encore dans Londres. Cette nouvelle, je crois, aura un peu émoussé le fil de votre épée. Il n'y a pas d'apparence, milord, que notre rendez-vous tienne.

GLOCESTER.

Prêtre ambitieux, cesse d'affliger mon cœur. L'accablement et la douleur ont vaincu mon courage ;

et vaincu que je suis, je te cède comme je céderais au dernier valet.

LE ROI.

O Providence! quels crimes trament les méchans! et toujours pour amener la destruction sur leur propre tête!

MARGUERITE.

Glocester, ton nid est déshonoré; et toi-même, prends bien garde d'être irréprochable, je te le conseille.

GLOCESTER.

Madame, pour moi j'en appelle au ciel de l'amour que j'ai porté à mon roi et à l'état. Quant à ma femme, j'ignore comment sont les choses. Je suis affligé d'avoir appris ce que je viens d'apprendre. Elle est noble; mais si elle a mis en oubli l'honneur et la vertu, et qu'elle ait eu commerce avec gens dont le contact, semblable à la poix, entache toute noblesse, je la bannis de mon lit et de ma compagnie, et j'abandonne aux lois et à l'opprobre celle qui déshonore l'honnête nom de Glocester.

LE ROI.

Allons, nous coucherons ici cette nuit. Demain nous retournerons à Londres pour examiner cette affaire à fond, interroger ces odieux coupables, et peser leur cause dans les équitables balances de la justice, dont le fléau ne sait point fléchir, et d'où le droit sort triomphant.

(Fanfares. Ils sortent.)

SCÈNE II.

Londres. — Jardins du duc d'York.

Entrent YORK, SALISBURY et WARWICK.

YORK.

Maintenant, mes chers lords de Salisbury et de Warwick, souffrez qu'après notre modeste souper, et dans cette promenade solitaire, je me donne la satisfaction de chercher à vous prouver mon titre incontestable à la couronne d'Angleterre.

SALISBURY.

J'attends avec impatience, milord, que vous nous l'exposiez pleinement.

WARWICK.

Parle, cher York; et si ta réclamation est fondée, les Nevil n'attendent plus que tes ordres.

YORK.

Écoutez donc. — Édouard III, milords, eut sept fils. Le premier fut Édouard, le prince Noir, prince de Galles; le second, William de Hatfield, et le troisième, Lionel, duc de Clarence, que suivait immédiatement Jean de Gaunt, duc de Lancastre; le cinquième fut Edmond Langley, duc d'York; le sixième fut Thomas de Woodstock, duc de Glocester; Guillaume de Windsor fut le septième et le dernier. Édouard, le prince Noir, mourut avant son père, et laissa pour lignée Richard, son fils unique, qui, après la mort d'Édouard III, régna

en qualité de roi, jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, duc de Lancastre, fils aîné et héritier de Jean de Gaunt, couronné sous le nom d'Henri IV, s'empara du royaume, déposa le roi légitime, envoya la pauvre reine en France, sa patrie, et le roi au château de Pomfret, où, comme vous le savez tous, l'inoffensif Richard fut traîtreusement assassiné.

WARWICK.

Mon père, c'est la vérité que le duc vient de nous dire : ce fut ainsi que la maison de Lancastre obtint la couronne.

YORK.

Qu'aujourd'hui elle retient par force, et non par son droit : car après la mort de Richard, héritier de l'aîné, la postérité de son cadet immédiat devait succéder au trône.

SALISBURY.

Mais ce cadet William Hatfield mourut, comme vous en convenez, sans laisser d'héritier.

YORK.

Le duc de Clarence, troisième des fils et de qui je tiens mes prétentions au trône, laissa une fille, Philippe, qui épousa Edmond Mortimer, comte des Marches; Edmond eut un fils, Roger comte des Marches; Roger eut des enfans, Edmond, Anne et Éléonor.

SALISBURY.

Cet Edmond, sous le règne de Bolingbroke, fit valoir, ainsi que je l'ai lu, ses prétentions à la couronne, et eût été roi sans Owen Glendower, qui le

tint prisonnier jusqu'à sa mort [12]. — Mais passons plus avant.

YORK.

Anne, sa sœur aînée et ma mère, héritière de la couronne, épousa Richard, comte de Cambridge, fils d'Edmond Langley, cinquième fils d'Édouard III; et c'est de son chef que je réclame la couronne, car elle était héritière de Roger, comte des Marches, et d'Edmond Mortimer, qui avait épousé Philippe, fille unique de Lionel, duc de Clarence. Ainsi, si la postérité de l'aîné doit succéder avant celle du cadet, c'est moi qui suis roi.

WARWICK.

Quelle filiation directe est plus simple que celle-ci? Henri tire ses prétentions au trône de Jean de Gaunt, quatrième fils d'Édouard : York tire les siennes du troisième. Jusqu'à ce que la branche de Lionel s'éteigne, l'autre ne doit point régner, et cette branche n'a point encore manqué : elle fleurit en vous et dans vos fils, dignes rejetons d'une telle souche. Ainsi, Salisbury, fléchissons tous deux le genou devant lui, et dans ce pacte formé en secret, soyons les premiers à rendre à notre roi légitime les honneurs souverains qui appartiennent à son droit héréditaire!

TOUS DEUX.

Longue vie à notre souverain Richard, roi d'Angleterre.

YORK.

Nous vous remercions, milords; mais je ne suis point votre roi tant que je ne serai pas couronné, que mon épée ne sera pas rougie du sang sorti du

cœur de la maison de Lancastre ; et cela ne peut s'exécuter par une entreprise soudaine, mais par la prudence et un profond secret; sachez comme moi dans ces temps dangereux, fermer les yeux sur l'insolence de Suffolk, sur l'orgueil de Beaufort, sur l'ambition de Somerset, sur Buckingham, et sur toute la bande jusqu'à ce qu'ils aient enveloppé dans leurs piéges un gardien du troupeau, le bon duc Humphroy : c'est à cela qu'ils travaillent, et en y travaillant ils trouveront la mort si York a l'art de prédire.

SALISBURY.

C'en est assez, milord; nous voilà parfaitement instruits de vos intentions.

WARWICK.

Mon cœur m'assure que le comte de Warwick fera un jour du duc d'York un roi.

YORK.

Et moi, je m'assure, Nevil, que Richard vivra pour faire du comte de Warwick le plus grand personnage de l'Angleterre après le roi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Londres. — Salle du tribunal.

Les trompettes sonnent. Entrent **LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOCESTER, YORK, SUFFOLK, SALISBURY; LA DUCHESSE DE GLOCESTER, MARGERY JOURDAIN, SOUTHWEL, HUME** et **BOLINGBROOK**, gardés.

LE ROI.

Avancez, dame Éléonor Cobham, femme de Glocester. Aux yeux de Dieu et aux nôtres, votre crime est grand. Recevez la sentence de la loi, pour des offenses que le livre de Dieu a condamnées à la mort. (*A Margery.*) Vous allez tous les quatre retourner en prison, et de là au lieu de l'exécution. La sorcière sera brûlée et réduite en cendres à Smithfield, et les trois autres étranglés sur un gibet. (*A la duchesse.*) Vous, madame, en considération de votre naissance, dépouillée d'honneurs pendant votre vie, après trois jours d'une pénitence publique, vous vivrez dans votre pays, mais dans un bannissement perpétuel à l'île de Man, sous la garde de sir John Stanley.

LA DUCHESSE.

J'accepte volontiers l'exil : j'eusse de même accepté la mort [13].

GLOCESTER.

Tu le vois, Éléonor, la loi t'a jugée; je ne saurais

justifier celle que la loi condamne. (*La duchesse et les autres prisonniers sortent environnés de gardes.*) Mes yeux sont pleins de larmes, et mon cœur de douleur. Ah! Humphroy, cet opprobre de ta vieillesse va incliner vers la tombe ta tête chargée de douleur. Je demande à votre majesté la liberté de me retirer, ma douleur a besoin de soulagement, et mon âge de repos.

LE ROI.

Demeure un instant, Humphroy, duc de Glocester. Avant de te retirer, remets-moi ton bâton de commandement : Henri veut être son protecteur à lui-même, et Dieu sera mon espoir, mon appui, mon guide, et le flambeau de mes pas; et toi, va en paix, Humphroy, non moins chéri de ton roi que lorsque tu étais son protecteur.

MARGUERITE.

En effet, je ne vois pas pourquoi un roi en âge de régner aurait, comme un enfant, besoin d'un protecteur. Que Dieu et le roi Henri tiennent le gouvernail de l'Angleterre. Remettez ici votre bâton, monsieur, et au roi son royaume.

GLOCESTER.

Mon bâton? Le voilà, noble Henri, mon bâton de commandement, d'aussi bon cœur que me le confia Henri votre père : je le dépose à vos pieds avec autant de satisfaction que l'ambition de quelques autres en auraient à le recevoir. Adieu, bon roi : quand je serai mort et disparu de ce monde, puissent l'honneur et la paix environner ton trône!

(Il sort.)

MARGUERITE.

Enfin Henri est roi, et Marguerite est reine, et Humphroy, duc de Glocester, si rudement mutilé qu'il demeure à peine lui-même. Deux secousses à la fois : sa femme bannie, et un de ses membres enlevé, ce bâton de commandement ressaisi. Qu'il reste où il est, où il lui convient d'être, dans la main d'Henri.

SUFFOLK.

Ainsi ce pin orgueilleux laisse tomber sa tête et pendre ses branches flétries, ainsi meurt l'orgueil naissant d'Éléonor.

YORK.

N'en parlons plus, milords. — Avec la permission de votre majesté, voici le jour désigné pour le combat. Déjà l'appelant et le défendant, l'armurier et son apprenti, sont prêts à entrer dans la lice ; que vos majestés veuillent donc bien venir assister à cette lutte.

MARGUERITE.

Oui, certainement, mon cher lord, car j'ai quitté la cour exprès pour être témoin de cette épreuve.

LE ROI.

Au nom de Dieu, ayez soin que toutes choses soient bien ordonnées selon les règles ; qu'ils décident ici leur différent, et Dieu garde le droit !

YORK.

Je n'ai jamais vu, milord, un drôle de plus mauvaise minc, ni plus effrayé de combattre que l'appelant, le valet de cet armurier.

(Entrent d'un côté Horner et ses voisins qui boivent à sa santé, et de telle sorte qu'il est ivre. Il s'avance, précédé d'un tambour, avec son bâton auquel est attaché un sac plein de sable (14); de l'autre côté Pierre, aussi avec un tambour et un bâton pareil, accompagné d'apprentis qui boivent à sa santé.)

PREMIER VOISIN, à Horner.

Allons, voisin Horner, je bois à vous un verre de vin d'Espagne : n'ayez pas peur, voisin, vous irez bien.

SECOND VOISIN.

Et voilà, voisin, un verre de Malvoisie.

TROISIÈME VOISIN.

Et voilà un pot de bonne double bière; voisin, buvez, et n'ayez pas peur de votre apprenti.

HORNER.

Tout comme on voudra, par ma foi; je vous fais raison à tous, et je me moque de Pierre.

PREMIER APPRENTI.

Allons, Pierre, je bois à toi; n'aie pas peur.

SECOND APPRENTI.

Allons, ami Pierre, ne crains pas ton maître; combats pour l'honneur des apprentis.

PIERRE.

Je vous remercie tous : buvez, et priez pour moi, je vous en prie; car je crois bien que j'ai bu mon dernier coup en ce monde. — Tiens, Robin, si je meurs, je te donne mon tablier. — Et toi, William, tu auras mon marteau. — Et toi, Tom, tiens, prends tout l'argent que j'ai. O Seigneur! assistez-moi, mon Dieu, je vous en prie, car je ne serai jamais en état de tenir tête à mon maître, lui qui apprend l'escrime depuis si long-temps.

SALISBURY.

Allons, cessez de boire et venez aux coups.—Toi, quel est ton nom ?

PIERRE.

Pierre, vraiment.

SALISBURY.

Pierre ! Et encore ?

PIERRE.

Tap [15].

SALISBURY.

Tap ! Songe donc à bien taper ton maître.

HORNER.

Messieurs, je suis venu ici comme qui dirait à l'instigation de mon apprenti, pour prouver qu'il est un coquin et moi un honnête homme. — Et quant au duc d'York, je jurerai sur ma mort que jamais je ne lui ai voulu aucun mal, ni au roi, ni à la reine. En conséquence, Pierre, prends garde à ce coup que je t'assène avec la fureur dont Bevis de Southampton tomba sur Ascapart [16].

YORK.

Allons, dépêchez. — La langue de ce drôle commence à bégayer. Sonnez, trompettes, donnez le signal aux combattans.

(Signal. Ils se battent : Pierre, d'un coup, renverse son maître sur le sable.)

HORNER.

Assez, Pierre, assez ; je confesse, je confesse.... ma trahison.

(Il meurt.)

YORK.

Emporte son arme. Ami, remercie Dieu, et le

bon vin qui s'est trouvé dans le chemin de ton maître.

PIERRE.

O Dieu ! j'ai triomphé de mes ennemis en présence de cette assemblée ! O Pierre ! tu as triomphé dans la bonne cause !

LE ROI.

Allons, qu'on emporte d'ici le corps de ce traître, car sa mort nous a manifesté son crime ; et Dieu, dans sa justice, nous a révélé l'innocence et la sincérité de ce pauvre garçon, qu'il espérait faire périr injustement. Viens, suis-nous, pour recevoir ta récompense.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours à Londres. — Une rue.

Entrent **GLOCESTER** et ses **DOMESTIQUES**, tous vêtus de deuil.

GLOCESTER.

Ainsi quelquefois le jour le plus brillant se couvre de nuages ; et, après l'été, suit invariablement le stérile hiver, avec les rigueurs de son amère froidure ; comme les saisons se succèdent, ainsi se précipitent les biens et les peines. Quelle heure est-il, messieurs ?

UN SERVITEUR.

Dix heures, milord.

GLOCESTER.

C'est l'heure qui m'a été marquée pour attendre le passage de la duchesse subissant sa punition. On la traîne sans pitié dans les rues : ses pieds délicats ne posent qu'avec une douleur presque insupportable sur le pavé de ces rues. Chère Nell, ton âme noble a peine à supporter l'aspect de ce vil peuple, les yeux fixés sur ton visage, et du rire de l'envie insultant à ta honte; lui qui naguère suivait les roues orgueilleuses de ta voiture, lorsque tu passais en triomphe à travers les rues!... Mais paix, je crois qu'elle approche, et je veux préparer mes yeux troublés de larmes à voir ses misères.

(Entrent la duchesse de Glocester, couverte d'une pièce de toile blanche, plusieurs papiers attachés derrière elle, les pieds nus et un flambeau allumé à la main; sir John Stanley, un shérif et des officiers de justice.)

UN DES DOMESTIQUES.

Si votre grâce le permet, nous allons l'enlever au shérif.

GLOCESTER.

Non; tenez-vous tranquilles; sous peine de la vie, laissez-la passer.

LA DUCHESSE.

Venez-vous, milord, pour être témoin de ma honte publique? En ce moment, tu subis aussi ma pénitence. Vois comme ils nous contemplent, comme cette folle multitude te montre au doigt, comme ils balancent leurs têtes, et tournent les yeux sur toi. Ah! Glocester, cache-toi à leurs regards odieux, et, enfermé dans ton cabinet, vas-y pleurer ma honte, et maudire tes ennemis, à la fois les miens et les tiens!

GLOCESTER.

Prends patience, chère Nell : cesse de te rappeler tes douleurs.

LA DUCHESSE

Ah! Glocester, fais donc que je ne me rappelle plus qui je suis. Car quand je pense que je suis ta femme par mariage, et toi un prince, le protecteur de ce royaume, il me semble que je ne devrais pas être ainsi conduite à travers les rues, revêtue d'infamie, des écriteaux sur mon dos, et suivie par une vile populace qui se réjouit de voir mes pleurs, et d'entendre mes profonds gémissemens. La pierre impitoyable déchire mes pieds sensibles; et quand je tressaille de douleur, ce peuple curieux rit de ma peine, et m'avertit de prendre garde où je marche. Ah! Humphroy, puis-je supporter ce poids accablant de honte? Crois-tu que je veuille jamais jeter un regard sur ce monde, ou nommer heureux ceux qui jouissent de la lumière du soleil? Non : les ténèbres seront ma lumière, et la nuit sera pour moi le jour; la mémoire de ma grandeur passée sera mon enfer. Quelquefois je me dirai que je suis la femme du duc Humphroy, et lui un prince tout-puissant, maître dans ce pays : et que cependant tel a été l'exercice de sa puissance, telle a été sa dignité de prince, qu'il était là tandis que je passais, moi sa femme, abandonnée, donnée en spectacle à leur curiosité, et montrée au doigt par cette canaille fainéante rassemblée à ma suite. Mais continue à supporter ma honte; demeure inactif jusqu'à ce que la hache de la mort se lève sur ta tête, comme,

sois-en assuré, elle se lèvera bientôt; car Suffolk, lui qui peut tout obtenir, sur tous les points, de celle qui te hait et qui nous hait tous, et York, et l'impie Beaufort, ce prêtre sans foi, ont englué le buisson où doivent se prendre tes ailes; et, de quelque côté que tu diriges ton vol, ils t'envelopperont dans leurs trames; mais continue de ne rien craindre, et ne prends aucune précaution contre tes ennemis, jusqu'à ce que ton pied soit retenu dans le piége.

GLOCESTER.

Ah! cesse, Nell, tes conjectures t'égarent. Il faut que je sois coupable avant de pouvoir être condamné. Eussé-je vingt fois autant d'ennemis, et chacun d'eux eût-il vingt fois leur pouvoir, tous ensemble seraient hors d'état de me causer le moindre mal aussi long-temps que je serai loyal, fidèle et exempt de reproche. Voudrais-tu donc que je t'eusse enlevée de force à l'humiliation que tu subis? Crois-moi, ta honte n'eût point été lavée par-là, et je me serais mis en danger par l'infraction de la loi. C'est du calme, chère Nell, que tu pourras recevoir le plus de secours. Je t'en prie, forme ton âme à la patience; ce peu de jours de confusion seront bientôt épuisés.

(Entre un héraut.)

LE HÉRAUT.

Je somme votre grâce de se rendre au parlement de sa majesté, qui sera tenu le premier du mois prochain.

GLOCESTER.

Jamais ma présence n'y a été requise jusqu'à ce

jour. Il y a quelque chose de caché là-dessous. — Il suffit, je m'y rendrai. (*Le héraut sort.*) Mon Éléonor..... il faut nous séparer. Maître shérif, n'ajoutez point à la peine à laquelle le roi l'a condamnée.

LE SHÉRIF.

Avec la permission de votre grâce, mes fonctions ne vont pas plus loin, et sir John Stanley est chargé maintenant de l'emmener avec lui dans l'île de Man.

GLOCESTER.

Me promettez-vous, Stanley, de protéger mon épouse dans son exil?

STANLEY.

Ce sont là mes ordres, avec le bon plaisir de votre grâce.

GLOCESTER.

Ne l'en traitez pas plus mal parce que je vous sollicite en sa faveur. Le monde peut me montrer encore un visage riant, et je puis vivre assez pour vous bien traiter si vous en usez bien avec elle. Sur ce, adieu, sir John.

LA DUCHESSE.

Quoi! partir, milord, et sans me dire adieu!

GLOCESTER.

Mes pleurs te disent que je ne puis m'arrêter à parler.

(Sortent Glocester et ses domestiques.)

LA DUCHESSE.

Es-tu donc parti, et toute consolation avec toi, car aucune ne m'accompagne? Ma joie est la mort;

la mort, dont le nom seul m'a fait frémir tant de fois, parce que je souhaitais l'éternité de ce monde. Stanley, je t'en prie, allons, tire-moi d'ici; peu m'importe où tu me mèneras, car je ne te demande point d'autre faveur que de me conduire où on te l'a ordonné.

STANLEY.

Vous le savez, madame; c'est à l'île de Man, pour y être traitée selon votre condition.

LA DUCHESSE.

Je le serai donc bien mal, car ma condition, c'est la honte. Serai-je donc traitée honteusement?

STANLEY.

Vous le serez comme une duchesse, comme la femme du duc Humphroy; tel est le traitement qui vous attend.

LA DUCHESSE.

Shérif, sois heureux, et plus que je ne le suis, quoique tu aies dirigé les opprobres que je viens de subir.

LE SHÉRIF.

C'était mon office, madame, et je vous en demande pardon.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, adieu, ton office est rempli. Allons, Stanley, partons-nous?

STANLEY.

Madame, votre pénitence est finie; quittez cette toile qui vous couvre, et venez vous habiller pour notre voyage.

LA DUCHESSE.

Je ne dépouillerai point ma honte avec cette toile : non , elle couvrira mes plus riches vêtemens , et se montrera quelque parure que je prenne. Allons , conduisez-moi , je languis de voir ma prison.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'abbaye de Bury.

Entrent au parlement, **LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, SUFFOLK, LE CARDINAL, YORK, BUCKINGHAM,** et d'autres personnages.

LE ROI.

Je m'étonne que milord de Glocester ne soit pas arrivé encore ; je ne sais quelle raison peut le retenir aujourd'hui ; mais il n'a pas coutume de venir le dernier.

MARGUERITE.

Ne pouvez-vous donc voir, ou ne voulez-vous pas observer l'étrange changement qui s'est fait dans toutes ses manières, quel air de majesté il affecte, comme il est devenu depuis peu insolent, impérieux, différent de lui-même? Nous avons vu le temps où il était doux et affable. Si de loin seulement nous jetions un regard sur lui, aussitôt son genou fléchi faisait admirer à toute la cour sa soumission. Mais aujourd'hui si nous venons à le rencontrer, et

que ce soit le matin, au moment où chacun attache un souhait à l'heure du jour, il fronce le sourcil et, montrant un œil de colère, il passe fièrement avec un genou inflexible, dédaignant de nous rendre le respect qui nous appartient. Un petit roquet peut grogner sans qu'on y fasse attention; mais des hommes puissans tremblent lorsque le lion rugit; et Humphroy n'est pas en Angleterre un homme de peu de chose. Considérez d'abord qu'il est après vous le premier dans l'ordre de la naissance, et que si vous tombiez, c'est à lui de monter le premier. Il me semble donc que, considérant le ressentiment qu'il nourrit dans son cœur et les avantages qu'aurait pour lui votre mort, il serait contraire à la politique de le laisser approcher de trop près votre royale personne ou de l'admettre plus long-temps dans les conseils de votre majesté. Il a gagné par ses flatteries le cœur du peuple, et lorsqu'il lui plaira de le soulever, il est à craindre que tous ne le suivent. C'est un printemps qui commence; les mauvaises herbes ne se sont pas encore profondément enracinées : si nous les laissons maintenant sur pied, elles envahiront le jardin tout entier et étoufferont les plantes utiles, privées de la culture dont elles ont besoin. Ma religieuse sollicitude pour mon seigneur m'a conduite à recueillir tous les sujets de crainte qui nous viennent de la part du duc. Si elle m'a rendue trop pusillanime, nommez ma frayeur une vaine frayeur de femme. Cédant à de meilleures raisons, je souscrirai moi-même à ce jugement, et je dirai : j'ai fait injure au duc. Milords de Suffolk, de Buckingham et d'York, repoussez, si vous le

pouvez, mes allégations, ou concluez que mes paroles sont un fait.

SUFFOLK.

Votre grandeur a très-bien pénétré le duc, et si j'avais été le premier appelé à exprimer mon opinion, je crois que j'aurais dit absolument la même chose que votre grâce. C'est, j'en jurerais sur ma vie, à son instigation que la duchesse s'est livrée à ses pratiques diaboliques, ou, s'il n'a pas pris part à ce forfait, du moins son affectation à rappeler sa haute origine (étant en effet, comme le plus proche parent du roi, son successeur immédiat), toutes ses orgueilleuses vanteries sur sa noblesse auront excité l'esprit malade de la folle duchesse à pratiquer, par des moyens maudits, la chute de notre souverain. L'eau coule paisiblement là où son lit est profond; sous un extérieur simple il recèle la trahison. Le renard se tait quand il médite de surprendre l'agneau. Non, non, mon souverain; Glocester est un homme qu'on n'a point encore pénétré, et il est rempli d'une profonde dissimulation.

LE CARDINAL.

N'a-t-il pas, contre toutes les formes de la loi, inventé des genres de mort cruels pour de légères offenses?

YORK.

Et n'a-t-il pas, durant le cours de son protectorat, levé dans le royaume de grosses sommes d'argent pour la solde de l'armée de France, sans jamais les envoyer, d'où il arrivait que les villes se révoltaient chaque jour?

BUCKINGHAM.

Bon, ce ne sont là que de bien petits délits auprès de ceux que le temps dévoilera dans la conduite du doucereux duc Humphroy.

LE ROI.

Pour vous répondre à tous, milords, le soin que vous prenez d'arracher les épines qui pourraient offenser mes pieds, est digne de louange. Mais vous parlerai-je selon ma conscience? Notre cousin Glocester est aussi innocent de toute intention de trahison contre notre royale personne, que l'agneau qui tette ou l'innocente colombe. Le duc est né vertueux, et il est trop adonné au bien pour songer au mal, et travailler à ma ruine.

MARGUERITE.

Ah! qu'y a-t-il de plus dangereux que cette facile confiance! S'il ressemble à la colombe, son plumage est emprunté, car ses sentimens sont ceux de l'odieux corbeau. Le prenez-vous pour un agneau? c'est qu'on lui aura prêté une peau qui n'est pas la sienne, car ses inclinations sont celles des loups dévorans. Quel est celui qui, pour tromper, ne sait pas revêtir une forme traîtresse? Prenez-y garde, seigneur; il y va de notre sûreté à tous si l'on ne coupe court aux projets de cet homme artificieux.

(Entre Somerset.)

SOMERSET.

Santé à mon gracieux souverain!

LE ROI.

Vous êtes le bienvenu, lord Somerset. Quelles nouvelles de France?

SOMERSET.

Que toutes vos possessions dans ce royaume vous sont entièrement enlevées : tout est perdu.

LE ROI.

Tristes nouvelles, lord Somerset; mais que la volonté de Dieu soit faite.

YORK, à part.

Tristes nouvelles pour moi, car j'espérais la France aussi fermement que j'espère la fertile Angleterre. Ainsi la fleur de mes espérances périt dans son bouton, et les chenilles en dévorent les feuilles. Mais avant peu je remédierai à tout cela, ou vendrai mon titre pour un glorieux tombeau.

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Toutes sortes de bonheur à mon seigneur et roi; pardon, mon souverain, d'avoir tant tardé.

SUFFOLK.

Non, Glocester, apprends que tu es venu encore trop tôt pour un déloyal tel que toi. Je t'arrête ici pour haute trahison.

GLOCESTER.

Comme tu voudras, Suffolk, tu ne me verras point rougir ni changer de contenance à cet arrêt. Un cœur irréprochable n'est pas facile à intimider. La source la plus pure n'est pas si exempte de limon que je suis innocent de trahison envers mon souverain. Qui peut m'accuser? de quoi suis-je coupable?

YORK.

On croit, milord, que vous vous êtes laissé payer

par la France, et que durant votre protectorat vous avez retenu la solde des troupes, ce qui fait que sa majesté a perdu la France.

GLOCESTER.

On ne fait que le croire? Qui sont ceux qui le croient? je n'ai jamais dérobé aux soldats leur paie; je n'ai jamais reçu le moindre argent de la France. Que Dieu me protége, comme j'ai veillé la nuit, oui, une nuit après l'autre, occupé de faire le bien de l'Angleterre. Puisse l'obole, dont j'ai jamais fait tort au roi, la pièce de monnaie que j'ai détournée à mon profit, être produite contre moi au jour de mon jugement! bien plus, pour ne pas taxer les communes, j'ai déboursé sur mon propre bien, pour payer les garnisons, plus d'une somme dont je n'ai jamais demandé restitution.

LE CARDINAL.

Cela vous est très-bon à dire, milord.

GLOCESTER.

Je ne dis que la vérité, Dieu me soit en aide.

YORK.

Durant votre protectorat, vous avez inventé, pour les coupables, des supplices cruels et inouïs jusqu'alors, et vous avez déshonoré l'Angleterre par votre tyrannie.

GLOCESTER.

Eh quoi! l'on sait bien que tant que j'ai été protecteur, l'indulgence a été mon seul tort, car je me laissais attendrir par les larmes des coupables. Un aveu et quelques mots d'humilité suffisaient pour le rachat de leurs fautes. A l'exception du meurtrier

sanguinaire, et du brigand félon qui dépouillait les pauvres voyageurs, jamais je n'ai mesuré la punition à l'offense. Le meurtre, à la vérité, ce crime sanglant, je l'ai puni par des tourmens plus cruels que la félonie ou tout autre crime.

SUFFOLK.

Milord, il est bientôt fait de répondre à ces accusations; mais vous avez à votre charge des crimes d'une plus haute importance et dont il ne sera pas si facile de vous disculper. Je vous arrête au nom de sa majesté, et je vous remets entre les mains de milord cardinal, pour vous tenir en sa garde jusqu'au jour de votre procès.

LE ROI.

Milord de Glocester, j'ai, quant à moi, l'espérance que vous vous laverez de tout soupçon : ma conscience me dit que vous êtes innocent.

GLOCESTER.

Ah! mon gracieux seigneur, ces jours sont des jours de danger! la vertu est étouffée par la criminelle ambition, la charité chassée de cette cour par la main de la haine. L'odieuse subornation est en possession du pouvoir, et l'équité est exilée de la terre où vous régnez. Je sais que l'objet de leur complot est d'avoir ma vie; et si ma mort pouvait ramener le bonheur dans cette île, et devenir le terme de leur tyrannie, je la recevrais en toute satisfaction. Mais ma mort n'est que le prologue de la pièce; et mille autres qui sont bien loin de soupçonner le péril, ne cloront pas encore la sanglante tragédie qu'ils méditent. Les yeux rouges et étin-

celans de Beaufort racontent le fiel de son cœur; et le front nébuleux de Suffolk présage les tempêtes de sa haine. Buckingham, par l'âpreté de ses discours se soulage du poids de l'envie dont son sein est surchargé; et le sombre York, qui voudrait atteindre la lune, et dont j'ai retenu le bras présomptueux, dirige contre ma vie de fausses accusations; et vous, ma souveraine dame, ainsi que les autres, vous avez, sans que je vous en aie donné sujet, appelé les disgrâces sur ma tête, et employé tout ce que vous avez de moyens pour exciter contre moi l'inimitié de mon cher seigneur. Que dis-je! vous avez tous tenu conseil ensemble; j'ai su vos secrètes assemblées, et tout a été convenu pour vous délivrer de mon irréprochable vie. Je ne manquerai point de faux témoins qui déposeront contre moi, ni de trahisons accumulées pour grossir la liste de mes crimes, et l'ancien proverbe sera justifié : on a bientôt trouvé un bâton pour battre un chien.

LE CARDINAL.

Seigneur, ses invectives sont intolérables. Si ceux qui veillent pour garantir vos jours du poignard caché de la trahison et de la rage des traîtres, sont ainsi en butte aux personnalités, aux reproches et à l'injure, et que toute liberté de parole soit ainsi accordée au coupable, cela refroidira leur zèle pour votre grâce.

SUFFOLK.

N'a-t-il pas insulté notre souveraine dame par des paroles ignominieuses, bien que savamment tournées, comme si elle eût suborné des gens pour por-

ter contre lui, avec serment, de faux témoignages, et causer ainsi sa ruine?

MARGUERITE.

Je puis permettre les reproches à celui qui perd.

GLOCESTER.

Vous parlez beaucoup plus juste que vous n'en aviez l'intention. Je perds en effet, et malheur à ceux qui gagnent, car ils ont été envers moi joueurs infidèles, et qui perd ainsi, a bien le droit de parler.

BUCKINGHAM.

Il détournera le sens de nos paroles, et il nous tiendra ici tout le jour. Lord cardinal, il est votre prisonnier.

LE CARDINAL, à sa suite.

Vous, emmenez le duc, et gardez-le avec soin.

GLOCESTER.

Ainsi, le roi Henri rejette le bâton qui l'appuie, avant que ses jambes soient assez fermes pour soutenir son corps. Ainsi est chassé à grands coups le berger qui veillait à tes côtés, tandis qu'autour de toi hurlent déjà les loups, qui te dévoreront le premier. Ah! que ne peuvent mes craintes être vaines! Plût à Dieu! car, mon bon roi Henri, je crains ta chute.

(Des gens de la suite emmènent Glocester.)

LE ROI.

Milords, agissez selon que dans votre sagesse vous le jugerez le plus convenable; faites ou défaites comme si nous étions présent.

MARGUERITE.

Quoi, votre majesté veut-elle quitter le parlement?

LE ROI.

Oui, Marguerite; mon cœur est inondé d'une douleur dont les flots commencent à rouler dans mes yeux. Mon corps est tout autour ceint de misère; car quel homme plus misérable, que celui qui a perdu le contentement? Ah! mon oncle Humphroy, je vois sur ton visage tous les traits de la fidélité, de l'honneur, de la loyauté; et l'heure est encore à venir, bon Humphroy, où j'aie jamais éprouvé de toi une perfidie, où j'aie rien eu à craindre de ta foi. Quelle étoile contraire à ta fortune, lui jetant un regard d'envie, a donc pu engager ces nobles lords et Marguerite, mon épouse, à s'armer ainsi contre ta vie inoffensive? Tu ne leur as jamais fait aucun tort, tu n'as fait tort à personne. Las! comme le boucher emmène le jeune veau, lie le malheureux, et le bat s'il s'écarte du chemin qui le conduit à la sanglante maison du meurtre, de même, et sans remords, ils t'ont amené en ce lieu; et moi, comme la mère qui court çà et là en mugissant, et regardant le chemin par où lui a été emmenée son innocente géniture, et ne pouvant rien pour lui, que gémir sur la perte de son enfant chéri, je suis ici, là, déplorant le sort du bon Glocester, avec d'amères et d'inutiles larmes. Mes yeux obscurcis de pleurs suivent sa trace, et ne peuvent le secourir, tant sont puissans ses ennemis conjurés! Je pleurerai ses malheurs, et entre chaque gémissement je ré-

péterai : *Qui que ce soit qui puisse être un traître, ce n'est pas* Glocester.

(Il sort.)

MARGUERITE.

Milords, vous qui êtes libres de scrupules, songez que la chaleur des rayons du soleil fond la neige la plus glacée. Henri, mon seigneur, est froid dans les grandes affaires. Trop plein d'une puérile pitié, l'apparente vertu de Glocester le trompe, comme la plainte du crocodile attire dans le piége de sa fausse douleur le voyageur compatissant, ou comme le serpent qui, sur un tapis de fleurs, et paré des brillantes variétés de la peau, blesse l'enfant à qui sa beauté l'avait fait juger excellent en toutes choses. Croyez-moi, milords, si personne ici n'était plus sage que moi, et cependant je ne crois pas mon jugement mauvais, ce Glocester serait bientôt délivré des soins du monde, pour nous délivrer de la peur qu'il nous fait.

LE CARDINAL.

Il est d'une sage politique de le faire périr : mais nous manquons de couleurs pour sa mort; il convient qu'il soit jugé dans la forme régulière des lois.

SUFFOLK.

C'est là ce qui, dans mon opinion, serait contre la politique. Le roi travaillera sans relâche à lui sauver la vie. Le peuple peut aussi très-bien se soulever pour le défendre. Et cependant nous n'avons, pour prouver qu'il a mérité la mort, rien autre chose que le prétexte banal du soupçon.

YORK.

En sorte que, par cette raison, vous ne voulez pas qu'il meure?

SUFFOLK.

Ah! York, nul homme vivant ne le désire autant que moi.

YORK.

C'est York qui a le plus grand intérêt à sa mort. Mais parlez, milord cardinal, et vous, milord Suffolk, dites ce que vous pensez, et parlez dans toute la sincérité de vos âmes. Ne vaudrait-il pas autant charger un aigle à jeun de garder les poulets contre un vautour affamé, que de faire du duc Humphroy le protecteur du roi?

MARGUERITE.

Les pauvres poulets seraient bien sûrs de leur mort.

SUFFOLK.

Il est bien vrai, madame. Pourrait-on, sans folie, établir le renard pour gardien de la bergerie, et, tout accusé qu'il est de donner la mort en trahison, attendre sottement à le déclarer coupable, sous le prétexte qu'il n'a point encore exécuté son crime? Non, qu'il meure, parce que c'est un renard, connu par sa nature pour ennemi des troupeaux, et avant que sa gueule se soit rougie de sang : ainsi est-il prouvé, par de solides raisons, que tel serait Humphroy à l'égard de notre roi. N'allons donc point perdre le temps en subtils débats sur le genre de sa mort; par embûche, piége ou surprise, éveillé ou endormi, peu importe, pourvu qu'il meure. La

fraude est permise quand elle prévient celui qui le premier a médité la fraude.

MARGUERITE.

Trois fois noble Suffolk, c'est parler avec courage.

SUFFOLK.

Il n'y a point de courage si l'action ne suit les paroles; car souvent on dit ce qu'on a rarement l'intention d'exécuter : mais en ceci mon cœur s'accorde avec ma langue. Considérant que l'acte est méritoire, et va à défendre mon roi de son ennemi, vous n'avez qu'à dire un mot, et je lui servirai de prêtre.

LE CARDINAL.

Mais je voudrais qu'il mourût, milord de Suffolk, un peu plus tôt que vous ne pouvez avoir reçu les ordres; l'action bien examinée, prononcez que vous en êtes d'accord; et je me charge de l'exécution, tant je chéris le salut de mon souverain !

SUFFOLK.

Voilà ma main, l'action est légitime.

MARGUERITE.

J'en dis autant.

YORK.

Et moi aussi; et maintenant que nous l'avons prononcé tous trois, il importe peu qui attaque notre arrêt.

(Entre un Messager.)

LE MESSAGER.

Nobles pairs, je suis venu d'Irlande en grande diligence pour vous informer que les peuples se sont révoltés, et ont passé les Anglais au fil de l'épée.

Envoyez un prompt secours, milords, et hâtez-vous d'arrêter leur furie avant que le mal devienne incurable ; car, tandis qu'il est dans sa nouveauté, on peut espérer d'y porter remède.

LE CARDINAL.

C'est une brèche qui demande qu'on la répare promptement. Lords, donnez votre avis dans ce péril urgent.

YORK.

Que Somerset y soit envoyé comme régent. Il est à propos d'employer un heureux administrateur ; il a eu tant de succès en France !

SOMERSET.

Si York, avec sa politique tortueuse, avait commandé à ma place, il n'eût jamais tenu en France aussi long-temps.

YORK.

Non pas, certes, pour la perdre toute entière comme tu l'as fait. J'aurais plutôt perdu la vie à propos, que de rapporter dans ma patrie ce fardeau de déshonneur, en m'arrêtant si long-temps jusqu'à ce que tout fût perdu. Montre-moi sur ta peau la marque d'une blessure. Une chair si bien conservée remporte rarement la victoire.

MARGUERITE.

Eh quoi ! cette étincelle va devenir un incendie violent, si on s'accorde à l'exciter et à l'entretenir. York, cher Somerset, contenez-vous. — Si on t'eût chargé de la régence, ta fortune, York, eût peut-être été pire encore que la sienne.

YORK.

Quoi? pire que rien? Mais que la honte les engloutisse!

SOMERSET.

Et toi avec, qui nous désires la honte.

LE CARDINAL.

Milord York, éprouvez votre fortune : les sauvages Kernes d'Irlande sont en armes, et trempent la terre avec le sang des Anglais. Voulez-vous conduire en Irlande une troupe d'hommes d'élite choisis séparément sur chaque comté, et essayer votre bonheur contre les Irlandais?

YORK.

Je le veux bien, milord, si c'est le bon plaisir de sa majesté.

SUFFOLK.

Notre autorité dirige son consentement. Ce que nous établissons, il le confirme toujours. Allez donc, noble York, et chargez-vous de cette tâche.

YORK.

Je l'accepte. Ayez soin de me fournir des soldats, milord, tandis que je mettrai ordre à mes affaires particulières.

SUFFOLK.

C'est un soin dont je me charge, lord York. Revenons à présent au perfide duc Humphroy.

LE CARDINAL.

N'en parlons plus. Je ferai ses affaires de telle sorte, que dorénavant nous n'aurons plus à nous en inquiéter : ainsi, brisons là. Le jour baisse;

lord Suffolk, vous et moi, nous avons quelque chose à régler ensemble sur cet événement.

YORK.

Milord de Suffolk, dans quinze jours j'attendrai mes soldats à Bristol; c'est là que je les embarquerai pour l'Irlande.

SUFFOLK.

J'aurai soin que tout soit bien préparé, milord d'York.

(Tous sortent excepté York.)

YORK.

A présent, York, ou jamais, arme de fer tes timides pensées, et change enfin tes doutes en courage. Sois ce que tu espères être, ou cède à la mort ce que tu es, et qui ne mérite pas d'être conservé. Laisse la pâle crainte à l'homme né dans la bassesse; elle ne doit point trouver asile dans un homme de race royale. Poussées comme les gouttes de la pluie du printemps, les pensées en moi se succèdent aux pensées, et pas une qui ne tende au pouvoir. Mon cerveau plus actif que l'araignée laborieuse, ourdit de pénibles trames pour envelopper mes ennemis. — A merveille, nobles, à merveille, c'est un trait de votre haute prudence de m'envoyer avec un corps de soldats. Je crains bien que vous ne fassiez que réchauffer le serpent affamé qui, ranimé dans votre sein, vous percera le cœur. Il me manquait des hommes et vous allez me les donner. Je vous en sais bon gré, mais soyez sûrs que vous placez des épées tranchantes dans les mains d'un furieux. Tandis qu'en Irlande j'entretiendrai des forces redoutables,

je veux susciter en Angleterre quelque noire tempête, dont le souffle envoie dix mille âmes au ciel ou en enfer ; et cet ouragan terrible ne s'apaisera que lorsque, placé sur ma tête, le cercle d'or, semblable aux rayons perçans du soleil, calmera la violence de ce tourbillon furieux. J'ai déjà séduit, pour me servir d'instrument, un habitant de Kent, le fougueux Jean Cade d'Ashford ; il doit, sous le nom de Jean Mortimer, exciter un soulèvement aussi étendu qu'il lui sera possible. J'ai vu en Irlande cet indomptable Cade combattre seul une troupe de Kernes, et se défendre si long-temps que ses cuisses hérissées de traits offraient presque l'aspect d'un porc-épic redressant ses dards, et lorsqu'enfin il eut été secouru, je le vis sauter en se relevant sur ses pieds comme un danseur moresque, et secouant les dards sanglans comme celui-ci agite ses sonnettes. Souvent, sous l'apparence d'un rusé Kerne aux cheveux roux et crépus, il s'est introduit parmi les ennemis, et sans être découvert il est revenu vers moi me rendre compte de leurs perfides projets. Ce démon sera mon substitut dans ces lieux ; car dans son port, dans ses traits, dans le son de sa voix, il ressemble en tout à Jean Mortimer qui n'est plus. Par-là je sonderai les dispositions du peuple, et je connaîtrai s'il est disposé en faveur de la maison et des prétentions d'York. Supposons qu'il soit pris, mis à la gêne, torturé : parmi les tourmens qu'on lui peut infliger je n'en connais pas un qui soit capable de lui arracher l'aveu que c'est à mon instigation qu'il a pris les armes. Supposons qu'il prospère, comme cela est vraisemblable, j'arriverai d'Irlande à la tête

de mes troupes et recueillerai la moisson qu'aura semée ce coquin. Car Humphroy mort, comme il va l'être, et Henri mis de côté, le reste est à moi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

A Bury. — Un appartement dans le palais.

Entrent précipitamment quelques ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Cours vers milord de Suffolk : apprends-lui que nous venons d'expédier le duc comme il l'a commandé.

SECOND ASSASSIN.

Ah ! que cela fût à faire encore ! Qu'avons-nous fait ! — As-tu jamais entendu un homme si pénitent ?

(Entre Suffolk.)

PREMIER ASSASSIN.

Voici milord.

SUFFOLK.

Hé bien, vous autres, avez-vous expédié notre affaire ?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, mon bon seigneur.

SUFFOLK.

Voilà une bonne parole ; allez chez moi, je récompenserai ce périlleux service. Le roi et tous les pairs sont sur mes pas ; disparaissez. Avez-vous re-

mis le lit en ordre, et tout disposé suivant les instructions que je vous avais données?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, mon bon seigneur.

SUFFOLK.

Allez, partez.

(Les Assassins sortent.)

(Entrent le roi Henri, la reine Marguerite, le Cardinal, Somerset, lords et autres personnages.

LE ROI.

Allez, avertissez le duc de Glocester de comparaître sur-le-champ en notre présence : dites à sa grâce que j'ai résolu d'examiner aujourd'hui s'il est coupable, comme on le publie.

SUFFOLK.

Je vais le chercher, mon noble seigneur.

(Suffolk sort.)

LE ROI.

Milords, prenez vos places, et, je vous en prie, ne procédez point avec rigueur contre mon oncle Glocester, à moins que des témoins sincères, et d'une bonne réputation, ne l'aient convaincu de pratiques coupables.

MARGUERITE.

A Dieu ne plaise que la haine puisse réussir à faire condamner un noble qui ne serait pas coupable! Je prie le ciel que Glocester parvienne à se laver de tout soupçon.

LE ROI.

Je te remercie, Marguerite; ces paroles me don-

nent une grande satisfaction. (*Rentre Suffolk.*) Qu'est-ce, Suffolk? D'où vient cette pâleur? Pourquoi trembles-tu ainsi?.... Où est notre oncle? Que lui est-il arrivé, Suffolk?

SUFFOLK.

Mort dans son lit, seigneur! Glocester est mort!

MARGUERITE.

Dieu nous en préserve!

LE CARDINAL.

Un secret jugement de Dieu! J'ai rêvé cette nuit que le duc était muet et ne pouvait prononcer une parole.

(Le Roi s'évanouit.)

MARGUERITE.

Qu'arrive-t-il à mon seigneur?—Au secours, milords! — Le roi est mort!

SOMERSET.

Relevez-le; tordez-lui le nez.

MARGUERITE.

Courez, allez... Au secours! au secours! Oh! Henri, ouvre les yeux!

SUFFOLK.

Il se ranime, madame; calmez-vous.

LE ROI.

O Dieu du ciel!...

MARGUERITE.

Comment se trouve mon gracieux seigneur?

SUFFOLK.

Prenez courage, mon souverain; gracieux Henri, prenez courage.

LE ROI.

Quoi! c'est milord de Suffolk qui me conseille de prendre courage, lui qui vient de me faire entendre un chant de corbeau dont les sons funèbres ont arrêté en moi les forces vitales! croit-il que la voix joyeuse d'un roitelet qui, du fond d'un sein perfide, viendra me crier *courage*, pourra chasser le souvenir du son que j'ai d'abord entendu? — Ne cache point ton venin sous des paroles emmiellées. — Ne porte pas tes mains sur moi; éloigne-toi, te dis-je: leur toucher m'épouvante comme le dard du serpent. Sinistre messager, ôte-toi de ma vue; sur l'orbite de tes yeux s'assied la tyrannie sanguinaire, effrayant le monde de sa hideuse majesté. Ne porte point tes regards sur moi; tes regards assassinent... Mais non, ne t'éloigne pas; viens, basilic, et tue de tes regards l'innocent qui te contemple, car dans les ombres de la mort je trouverai la joie; et vivre, c'est pour moi une double mort, puisque Glocester ne vit plus.

MARGUERITE.

Pourquoi maltraiter ainsi milord Suffolk? Quoique le duc fût son ennemi, il déplore chétiennement sa mort: et moi-même, quelque inimitié qu'il m'ait montrée, si d'humides larmes, des gémissemens qui déchirent le cœur, et si les soupirs qui consument le sang pouvaient le rappeler à la vie, je serais aveuglée par mes pleurs, malade à force de gémissemens; mon sang, dévoré par les soupirs,

laisserait mes joues pâles comme la primevère, et tout cela pour rendre la vie au noble duc. Et que sais-je de l'opinion que va prendre de moi le monde? On a appris qu'il y avait entre nous peu d'amitié. On pourra soupçonner que c'est moi qui me suis débarrassée du duc : ainsi la calomnie flétrira mon nom, et les cours des princes seront remplies de mon déshonneur. Voilà ce qui me revient de sa mort : malheureuse que je suis ! être reine et se voir couronnée d'infamie!

LE ROI.

Ah! malheur à moi d'avoir perdu Glocester! Pauvre infortuné!

MARGUERITE.

Malheur à moi, bien plus à plaindre que lui! Quoi ! tu te détournes et caches ton visage! Je ne suis point dégoûtante de lèpre, regarde-moi. Quoi ! es-tu donc devenu sourd comme le serpent (17)? Deviens donc venimeux comme lui, et tue ta reine abandonnée. Tout ton bonheur est-il donc renfermé dans la tombe de Glocester? S'il en est ainsi, Marguerite ne fit jamais ta joie. Élève une statue au duc, adore-le, et fais de mon image l'enseigne d'un cabaret. Est-ce donc pour cela que j'ai failli périr sur la mer, deux fois repoussée, par les vents contraires, des rivages de l'Angleterre sur ma terre natale! Que signifiait ce présage, si ce n'est un avertissement des vents bienveillans, qui semblaient me dire : Ne va point chercher un nid de scorpions, ne pose point ton pied sur ce rivage ennemi. Et moi, que faisais-je alors, que maudire les vents propices,

et celui qui les avait déchaînés de leurs antres d'airain? que les conjurer de souffler vers les bords chéris de l'Angleterre, ou de jeter la quille de notre bâtiment sur quelque rocher épouvantable? Cependant Éole ne voulut point devenir meurtrier; il te laissa cet odieux emploi. La mer bondissant avec ménagement refusa de m'engloutir, sachant que, sur le rivage, ta dureté devait me noyer dans dés larmes aussi amères que ses eaux. Les rochers aigus s'enfoncèrent dans les sables affaissés, et ne voulurent point me briser sur leurs flancs raboteux, afin que ton cœur de pierre, plus insensible qu'eux, fît dans ton palais périr Marguerite. Tandis que l'orage nous repoussait de tes bords, d'aussi loin que je pus apercevoir tes promontoires blanchâtres, je demeurai sur le tillac au milieu de la tempête : et lorsqu'un ciel ténébreux vint dérober à mes yeux avides la vue de ton pays, j'ôtai de mon cou un joyau précieux (c'était un cœur enchâssé dans le diamant), et je le jetai du côté de la terre. La mer le reçut, et je formai le voeu que ton sein pût de même recevoir mon cœur. C'est alors que, perdant de vue la belle Angleterre, j'aurais voulu que mes yeux pussent me quitter avec mon cœur, et les traitai de verres troubles et aveugles, pour n'avoir pas su me conserver la vue des rives désirées d'Albion. Combien de fois ai-je excité Suffolk, l'agent de ta coupable inconstance, à venir, assis près de moi, m'enchanter de ses récits, comme Ascagne égara l'âme de Didon en lui racontant les actions de son père, à partir de l'incendie de Troie? N'ai-je pas été séduite comme elle? N'es-tu pas perfide comme lui?

Hélas! je succombe. Meurs, Marguerite, car Henri déplore que tu vives si long-temps.

(Bruit derrière le théâtre. Entrent Salisbury et Warwick. Le peuple se presse à la porte.)

WARWICK.

Puissant souverain, un bruit se répand que le bon duc Humphroy a été assassiné en trahison, par l'ordre de Suffolk et du cardinal Beaufort. Le peuple, semblable à un essaim irrité qui a perdu son chef, se répand de côté et d'autre, sans s'inquiéter où tombe l'aiguillon. J'ai obtenu qu'ils suspendissent la fureur de leur révolte, jusqu'à ce qu'ils fussent instruits des circonstances de sa mort.

LE ROI.

Que le duc est mort, bon Warwick, il n'est que trop vrai; mais comment il est mort, Dieu le sait, et non pas Henri. Entrez dans sa chambre, voyez son corps inanimé, et faites alors vos conjectures sur sa mort soudaine.

WARWICK.

Oui, je vais y entrer, Seigneur. Salisbury, demeure jusqu'à mon retour près de cette multitude emportée.

(Warwick entre dans une chambre intérieure, et Salisbury se retire.)

LE ROI.

O toi qui juges toutes choses, arrête mes pensées, mes pensées qui s'évertuent à convaincre mon âme que la violence a terminé la vie de Glocester. Si mon soupçon est injuste, pardonne-moi, grand Dieu! car le jugement n'appartient qu'à toi seul. — Mon désir serait d'aller, par vingt mille baisers,

réchauffer ses lèvres pâlies, verser sur son visage un océan de larmes amères, dire ma tendresse à ce corps muet et sourd, presser de ma main sa main insensible. Mais de quoi lui serviraient ces honneurs temporels? et, en tournant mes yeux sur sa froide et terrestre dépouille, que ferais-je qu'augmenter ma douleur?

(On ouvre les deux battans d'une porte conduisant à une chambre intérieure, où l'on voit Glocester mort dans son lit. Warwick et plusieurs autres l'entourent.)

WARWICK.

Approchez, mes gracieux souverains; jetez les yeux sur ce corps.

LE ROI.

C'est donc pour y contempler à quelle profondeur on a creusé ma tombe; car avec son âme se sont envolées toutes mes joies en ce monde; car, en le regardant, je vois dans sa mort le destin de ma vie.

WARWICK.

Aussi certainement que mon âme espère vivre avec ce roi redoutable qui, pour nous racheter de la malédiction de son père irrité, a pris sur lui notre état de réprobation, aussi certainement je crois que la violence a terminé les jours de ce duc trois fois renommé.

SUFFOLK.

C'est là un serment imposant, prononcé d'un ton bien solennel! Et quelle preuve donne lord Warwick de ce qu'il atteste?

WARWICK, au Roi.

Observez comme son sang est arrêté dans les veines de son visage. J'ai vu plus d'une fois un corps que

venait d'abandonner la vie, mais je l'ai vu de couleur terreuse, amaigri, pâle, vide de son sang, tout entier descendu vers le cœur qui, dans les assauts que lui livre la mort, attire le sang pour s'en aider contre son ennemi. Il s'y glace au même instant que le cœur, et ne retourne jamais animer et embellir la face des morts. Mais voyez ; son visage est noir, gonflé de sang, le globe de l'œil bien plus saillant que pendant sa vie, ses yeux ouverts et hagards comme ceux d'un homme étranglé ; ses cheveux dressés, ses narines dilatées par de violens efforts, ses mains ouvertes et écartées, comme celles d'un homme qui a cherché à saisir, qui a défendu sa vie, et a été vaincu par la force. Voyez sur ses draps l'empreinte de sa chevelure, et sa barbe, ordinairement si bien rangée, inégale et en désordre, comme le blé renversé par la tempête. Il est impossible, seigneur, que Glocester n'ait pas été étouffé à cette place : le moindre de ces signes fournirait à lui seul une probabilité.

SUFFOLK.

Quoi, Warwick ! Eh ! qui donc aurait assassiné le duc ? Beaufort et moi l'avions sous notre protection ; et ni l'un ni l'autre, j'espère, milords, nous ne sommes des assassins.

WARWICK.

Mais tous deux vous étiez les ennemis jurés du duc Humphroy, et tous deux, en effet, vous aviez le bon duc à votre garde. Il y avait lieu de juger que votre dessein n'était pas de le traiter en ami, et il est bien manifeste qu'il a trouvé un ennemi.

MARGUERITE.

Ainsi, vous paraissez soupçonner ces deux nobles pairs d'être coupables de la mort précipitée d'Humphroy?

WARWICK.

Qui peut trouver la génisse sans vie et saignant encore, et voir auprès d'elle le boucher, la hache à la main, et ne pas soupçonner que c'est lui qui a porté le coup mortel? Qui peut trouver la perdrix dans le nid du vautour, et ne pas imaginer comment est mort l'oiseau, quoique sur le bec du vautour qui s'envole, ne paraisse aucune trace de sang? Ce tragique spectacle fait naître des soupçons tout pareils.

MARGUERITE.

Êtes-vous le boucher, Suffolk? où est votre couteau? Beaufort est-il désigné pour le vautour? où sont ses serres?

SUFFOLK.

Je n'ai point de couteau pour poignarder un homme endormi; mais voici une épée vengeresse qui, rouillée par le repos, va s'éclaircir dans ce cœur rempli de fiel, qui me veut marquer ignominieusement des signes sanglans du meurtre. Dis, si tu l'oses, orgueilleux lord du comté de Warwick, que j'ai eu une coupable part à la mort du duc Humphroy.

WARWICK.

Que n'osera pas Warwick, si le perfide Suffolk ose le défier?

MARGUERITE.

Il craindrait, quand Suffolk l'en défierait vingt

fois, de contenir son caractère outrageant, d'imposer silence à son arrogante censure.

WARWICK.

Madame, tenez-vous en repos, j'ose vous le demander avec respect, car chaque mot que vous prononcez en sa faveur est un affront fait à votre royale dignité.

SUFFOLK.

Lord stupide et brutal, ignoble dans ta conduite, si jamais femme outragea son époux à cet excès, il est sûr que ta mère admit dans son lit déshonoré quelque paysan farouche et mal appris, et qu'elle enta sur une noble tige un vil sauvageon dont tu es le fruit, et non celui de la noble race des Névil.

WARWICK.

Si le crime de ton meurtre ne te servait de bouclier, si je consentais à frustrer le bourreau de ses profits, et à t'affranchir ainsi de dix mille opprobres, et si la présence de mon roi ne contenait ma colère, je voudrais, traître et lâche meurtrier, te faire demander pardon à genoux, pour la parole qui vient de t'échapper, et confesser que c'est de ta mère que tu voulais parler, et que c'est toi qui es né dans l'adultère; et, après avoir reçu de toi cet hommage de ta peur, je te donnerais ton salaire, et enverrais ton âme aux enfers, pernicieux vampire des hommes endormis.

SUFFOLK.

Tu seras éveillé quand je verserai le tien, si tu as le courage de me suivre hors de cette assemblée.

WARWICK.

Sortons tout à l'heure, ou je t'en vais arracher. Quoique tu en sois indigne, je veux bien me mesurer avec toi, et rendre ainsi un hommage funèbre aux mânes du duc Humphroy.

(Warwick et Suffolk sortent.)

LE ROI.

Quelle cuirasse plus impénétrable qu'un cœur irréprochable! il porte une triple armure, l'homme dont la querelle est juste: mais, fût-il enfermé dans l'acier, celui dont la conscience est souillée par l'injustice reste nu et sans défense!

(Bruit derrière le théâtre.)

MARGUERITE.

Quel bruit est-ce là?

(Rentrent Suffolk et Warwick l'épée nue.)

LE ROI.

Que vois-je, lords? quoi! vos épées menaçantes hors du fourreau, en notre présence! osez-vous vous permettre une telle audace? Eh quoi! quelle clameur tumultueuse s'élève près d'ici?

SUFFOLK.

Le traître Warwick et les hommes de Bury, puissant souverain, se sont tous réunis contre moi.

(Bruit tumultueux derrière le théâtre.)

(Rentre Salisbury.)

SALISBURY, parlant à la foule derrière le théâtre.

Écartez-vous, mes amis; le roi connaîtra vos sentimens. Redoutez, seigneur, les communes qui vous

déclarent par ma voix que, si le traître Suffolk n'est pas sur-le-champ mis à mort, ou banni du territoire de la belle Angleterre, on viendra l'arracher de force de votre palais, et lui faire souffrir les tourmens d'une mort lente et cruelle. Le peuple dit que c'est par lui qu'a péri le bon duc Humphroy, qu'il y a tout à craindre de lui pour la vie de votre majesté; et qu'un pur mouvement d'attachement et de zèle, exempt de toute espèce d'intention de révolte, telle que serait la pensée de contredire votre royale volonté, a seul excité la hardiesse avec laquelle vos sujets demandent son bannissement. Pleins de sollicitude, disent-ils pour votre royale personne, si votre majesté voulait se livrer au sommeil, et eût défendu sous peine de votre disgrâce, ou même de la mort, que l'on osât troubler votre repos, et que, cependant, on vît un serpent, avec sa langue à double dard, se glisser en silence vers votre majesté, malgré cet édit rigoureux il serait nécessaire que l'on vous réveillât, de peur que, si on vous laissait à ce dangereux assoupissement, l'animal meurtrier ne le changeât en un sommeil éternel. Tel est le motif, seigneur, qui porte vos peuples à vous crier, bien que vous l'ayez défendu, que, soit que vous y consentiez ou non, ils veulent vous garder d'un serpent aussi dangereux que le traître Suffolk, dont le dard fatal et empoisonné a déjà, disent-ils, lâchement ôté la vie à votre cher et digne oncle qui valait vingt fois mieux que lui.

LE PEUPLE, derrière le théâtre.

Une réponse du roi, milord de Salisbury.

SUFFOLK.

On conçoit que le peuple, canaille insolente et grossière, eût pu adresser un pareil message à son souverain : mais vous, milord, vous vous êtes chargé avec joie de le porter, pour montrer l'élégance de votre talent d'orateur. Cependant tout l'honneur qu'y aura gagné Salisbury, c'est d'avoir été auprès du roi le lord ambassadeur d'une compagnie de chaudronniers.

LE PEUPLE, derrière le théâtre.

Une réponse du roi, ou nous allons forcer l'entrée.

LE ROI.

Retournez, Salisbury; dites-leur à tous, de ma part, que je leur sais gré de leur tendre sollicitude, et que, n'en eussé-je pas été pressé par eux, j'avais dessein de faire ce qu'ils demandent; car j'ai dans l'esprit la continuelle et ferme pensée que l'état est menacé de quelque malheur par le fait de Suffolk. C'est pourquoi je jure, par la majesté suprême dont je suis le très-indigne représentant, que dans trois jours Suffolk aura, sous peine de mort, cessé de souiller de son haleine l'air de ce pays.

MARGUERITE.

O Henri! laissez-moi vous toucher en faveur du noble Suffolk (18).

LE ROI.

Reine peu touchée d'amour pour moi, quand vous me voulez parler pour lui, pas un mot de plus, je te le dis; en me parlant pour lui tu ne feras qu'ajouter à ma colère. N'eussé-je fait que le dire, j'aurais voulu tenir ma parole; mais, quand je l'ai juré, mon

arrêt est irrévocable. (*A Suffolk.*) Si, passé le terme de trois jours, on te trouve sur aucune terre de ma domination, le monde entier ne rachètera pas ta vie. Viens, Warwick, viens, bon Warwick, suis-moi; j'ai des choses importantes à te communiquer.

(Sortent le roi Henri, Warwick, lords, etc.)

MARGUERITE.

Puissent la fatalité et la douleur vous suivre en tous lieux! Que la désolation du cœur et l'inconsolable affliction soient les compagnes et la société de vos loisirs! Qu'avec vous deux le diable fasse le troisième, et qu'une triple vengeance s'attache à vos pas!

SUFFOLK.

Cesse, aimable reine, ces imprécations, et laisse ton cher Suffolk te dire un douloureux adieu.

MARGUERITE.

Honte à toi, lâche efféminé! malheureux au cœur faible, n'as-tu donc pas le courage de maudire tes ennemis?

SUFFOLK.

La peste les étouffe! — Et pourquoi les maudirais-je? Si, comme le gémissement de la mandragore, les malédictions avaient le pouvoir de tuer, je voudrais inventer des paroles d'une horreur aussi profonde, aussi maudites, aussi effrayantes, aussi horribles à entendre, et les faire sortir énergiquement de ma bouche à travers mes dents serrées, avec plus de signes d'une haine mortelle, que n'en manifeste dans son antre détestable le visage décharné de l'Envie. Ma langue s'embarrasserait dans la rapidité de mes

paroles, mes yeux étincelleraient comme le caillou sous l'acier, mes cheveux se dresseraient sur leurs racines, comme ceux d'un frénétique; oui, chacun de mes muscles semblerait exécrer et maudire; et même dans ce moment je sens que mon cœur surchargé se briserait si je ne les maudissais. Poison, sois leur breuvage; fiel pis que le fiel leur plus doux aliment; que leur plus gracieux ombrage soit un bocage de cyprès; que pour leur plus charmant aspect ils n'aperçoivent que de mortels basilics; que le toucher leur soit aussi âpre que la dent du lézard; qu'ils aient pour toute musique des sons effrayans comme le sifflement des serpens, et que les lugubres cris du hibou, précurseur de la mort, viennent compléter le concert! puissent toutes les noires terreurs de l'enfer, siége de ténèbres...

MARGUERITE.

Arrête, cher Suffolk, tu ne fais que te tourmenter toi-même; et c'est contre toi seul que reculent et tournent toute leur force ces terribles malédictions, comme une arme trop chargée, ou le rayon du soleil répercuté par une glace.

SUFFOLK.

C'est vous qui m'avez demandé ces imprécations, et c'est vous qui voulez les arrêter! Par cette terre dont je suis banni, je pourrais maintenant passer à maudire toute une nuit d'hiver, dussé-je la passer nu, sur le sommet d'une montagne, où l'âpreté du froid n'aurait jamais laissé croître un seul brin d'herbe; et ce ne serait pour moi qu'une minute écoulée dans les plaisirs.

MARGUERITE.

Oh ! je t'en conjure, cesse. Donne-moi ta main, que je l'arrose de mes douloureuses larmes ; ne laisse jamais la pluie du ciel la mouiller et en effacer ce monument de ma douleur. (*Elle lui baise la main.*) Oh ! je voudrais que ce baiser pût s'imprimer sur ta main, comme un cachet qui te rappelât ces lèvres d'où s'exhalent pour toi mille soupirs. Allons, va-t'en pour que je connaisse tout mon malheur ; tant que tu es là près de moi, je ne fais que me le représenter, comme on peut penser au besoin, au milieu des excès d'un repas. — J'obtiendrai ton rappel, ou, sois-en bien assuré, je m'exposerai à être bannie moi-même. Je le suis bannie, puisque je le suis de toi ; va, ne me parle pas, va-t'en tout de suite. Oh ! ne t'en va pas encore!... ainsi deux amis condamnés à la mort se pressent et s'embrassent, et se disent mille fois adieu, ayant bien plus de peine à se séparer qu'à mourir... Et cependant adieu enfin, et avec toi, adieu la vie!

SUFFOLK.

Ainsi le pauvre Suffolk souffre dix exils, un par le roi, et par toi trois fois un triple exil. Ce n'est point mon pays que je regrette. Si tu en sortais avec moi! Un désert est assez peuplé pour Suffolk, s'il y jouissait du charme céleste de ta présence ; car où tu es, là est mon univers, accompagné de tous les plaisirs qui le remplissent, et où tu n'es pas, il n'y a rien que désolation. Je n'en puis plus ; vis, pour vivre heureuse : moi, pour ne sentir qu'une seule joie, c'est que tu vives.

(Entre Vaux.)

MARGUERITE.

Où court Vaux avec tant de précipitation ? Quelles nouvelles, je t'en prie ?

VAUX.

Annoncer au roi, madame, que le cardinal Beaufort touche à l'heure de sa mort; il a été tout à coup saisi d'un mal effrayant qui le fait haleter, rouler les yeux, et aspirer l'air avec avidité, blasphémant Dieu, et maudissant tous les hommes de la terre. Tantôt il parle comme si l'ombre du duc Humphroy était à ses côtés; tantôt il appelle le roi, puis confie tout bas à son oreiller, comme s'il parlait au roi, les secrets de son âme surchargée; et dans ce moment je suis envoyé pour informer sa majesté qu'il l'appelle à grands cris.

MARGUERITE.

Allez, faites votre triste message au roi. (*Vaux sort.*) Hélas ! qu'est-ce que ce monde? et quelle nouvelle ! Mais quoi, irai-je donc m'affliger d'une misérable perte à déplorer une heure, et oublier l'exil de Suffolk, trésor de mon âme! Comment se fait-il, Suffolk, que je ne pleure pas uniquement sur toi, le disputant aux nuages du midi par l'abondance de mes larmes qui nourriraient mon chagrin comme les leurs nourrissent la terre? Mais hâte-toi de partir; le roi, tu le sais, va venir; et s'il te trouve avec moi, tu es mort.

SUFFOLK.

Si je me sépare de toi, je ne puis plus vivre. Mou-

rir à tes yeux, serait-ce autre chose que m'endormir avec joie dans tes bras? J'exhalerais mon âme dans les airs aussi doucement, aussi paisiblement que l'enfant au berceau qui meurt la mamelle de sa mère entre les lèvres. Mais mourant loin de toi, je mourrai dans les accès de la rage; je t'appellerai à grands cris pour clore mes yeux, pour fermer ma bouche de tes lèvres, et retenir mon âme prête à fuir, ou la recevoir dans ton cœur avec mon dernier soupir, et la faire vivre ainsi dans un doux Élysée. Mourir près de toi, n'est qu'un jeu; mourir loin de toi, serait un tourment pire que la mort. Oh! laisse-moi rester ici, arrive qui pourra.

MARGUERITE.

Ah! pars : la séparation est un douloureux corrosif, mais qu'il faut appliquer à une blessure mortelle. En France, cher Suffolk! Instruis-moi de ton sort, et, quelque part que tu t'arrêtes sur ce vaste globe, je saurai trouver une Iris pour t'y découvrir.

SUFFOLK.

Je pars!

MARGUERITE.

Et emporte mon cœur avec toi.

SUFFOLK.

Joyau gardé dans la plus lugubre cassette qui ait jamais renfermé une chose de prix! Nous nous séparons en deux comme une barque brisée sur le rocher; c'est de ce côté que la mort va m'engloutir.

MARGUERITE.

Et moi de ce côté.

(Ils sortent de deux côtés différens.)

SCÈNE III.

Londres. — La chambre à coucher du cardinal Beaufort.

Entrent LE ROI HENRI, SALISBURY, WARWICK, et plusieurs autres. Le CARDINAL est dans son lit entouré de plusieurs personnes.

LE ROI.

Comment vous portez-vous, milord? Parle, Beaufort, à ton souverain.

LE CARDINAL.

Si tu es la mort, je te donnerai des trésors de l'Angleterre, assez pour acheter une autre île pareille, afin que tu me laisses vivre et cesser de souffrir.

LE ROI.

Ah! quel signe d'une mauvaise vie, lorsque l'approche de la mort se montre si terrible!

WARWICK.

Beaufort, c'est ton souverain qui te parle.

LE CARDINAL.

Faites-moi mon procès quand vous voudrez. — N'est-il pas mort dans son lit? Où devait-il mourir? Puis-je faire vivre les hommes bon gré malgré? — Oh! ne me torturez pas davantage, je confesserai... Quoi, encore en vie? Montrez-moi donc où il est. Je donnerai mille livres pour le voir... Il n'a point d'yeux, la poussière les a éteints. Rabaissez donc ses

cheveux. Voyez, voyez, ils sont hérissés et droits comme des rameaux englués, dressés, pour arrêter les ailes de mon âme! Donnez-moi quelque chose à boire, et dites à l'apothicaire d'apporter le violent poison que je lui ai acheté.

LE ROI.

O toi, éternel moteur des cieux, jette un regard de miséricorde sur ce misérable! repousse le démon actif et vigilant qui assiége de toutes parts cette âme malheureuse, et délivre son sein de ce noir désespoir!

WARWICK.

Voyez, comme les angoisses de la mort le font grincer des dents.

SALISBURY.

Ne le troublons point; laissons-le passer paisiblement.

LE ROI.

Que la paix soit à son âme, si c'est la volonté de Dieu! Milord cardinal, si tu espères en la félicité du ciel, lève ta main, donne-nous quelque signe d'espérance.... Il meurt, et ne donne aucun signe! O Dieu, pardonne-lui!

WARWICK.

Une fin si funeste atteste une vie monstrueuse.

LE ROI.

Abstenez-vous de juger, car nous sommes tous pécheurs. Fermez ses yeux, tirez les rideaux sur son corps, et allons tous méditer.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le bord de la mer près de Douvres.

On entend sur la mer des coups de feu, puis on voit descendre d'un bâtiment un CAPITAINE de navire, un PILOTE, un CONTRE-MAITRE, WALTER WHITMORE, et leurs gens, amenant SUFFOLK, et d'autres gentilshommes de sa suite, prisonniers.

LE CAPITAINE.

Enfin le jour indiscret, joyeux, ouvert à la pitié, est rentré dans le sein profond de la mer. Maintenant les loups et leurs bruyans hurlemens éveillent les coursiers qui tirent le char funeste de la nuit mélancolique, et que de leurs ailes paresseuses, traînantes et assoupies, couvrent les tombeaux des morts, tandis que de leur gueule humide s'exhalent, dans l'air épaissi, les ténèbres contagieuses. Amenez donc les guerriers de ce vaisseau que nous venons de prendre; tandis que notre pinasse va rester à l'ancre dans les dunes, ils vont ici, sur la plage, traiter de leur rançon, ou ils teindront de leur sang ce sable décoloré. Pilote, je te cède de bon cœur ce

captif : et toi, contre-maître, fais ton profit de son compagnon. (*Désignant Suffolk.*) Whitmore, celui-ci est ton partage.

PREMIER GENTILHOMME.

A quoi suis-je taxé, maître ? fais-le moi savoir.

LE PILOTE.

A mille couronnes ; faute de quoi, à bas la tête.

LE CONTRE-MAITRE.

Et vous, vous m'en donnerez autant, ou la vôtre sautera.

LE CAPITAINE.

Quoi ! pensez-vous donc que deux milles couronnes ce soit payer bien cher pour des gens qui portent le nom et la mine de gentilshommes ? Coupez-moi la gorge à ces coquins-là : vous mourrez, de si faibles rançons ne compensent point la perte de nos compagnons tués dans le combat.

PREMIER GENTILHOMME.

Je vous les donnerai, monsieur, épargnez ma vie.

SECOND GENTILHOMME.

Et moi aussi ; et je vais écrire sur-le-champ pour les avoir.

WHITMORE, à Suffolk.

J'ai perdu un œil à l'abordage de cette prise ; et pour ma vengeance tu mourras, toi ; il en arriverait autant aux autres, si je faisais ma volonté.

LE CAPITAINE.

Ne sois pas si fou ; prends une rançon et laisse-le vivre.

SUFFOLK.

Vois ma croix de Saint-George; je suis gentilhomme; taxe-moi au prix que tu voudras, tu seras payé.

WHITMORE.

Je suis gentilhomme aussi, mon nom est Walter Whitmore...Comment! qui te fait tressaillir? Quoi! la mort te fait peur?

SUFFOLK.

C'est ton nom qui me fait peur; il renferme pour moi le son de la mort. Un habile homme, d'après des calculs sur ma naissance, m'a dit que je périrais par l'eau; et c'est là ce que signifie ton nom [19]. Cependant que cela ne t'inspire pas des idées sanguinaires. Ton nom bien prononcé est Gauthier.

WHITMORE.

Que ce soit Gauthier ou Walter, peu m'importe: jamais l'ignoble déshonneur n'a terni notre nom, que ce fer n'en ait aussitôt effaché la tache. Aussi, quand je me résoudrai à vendre la vengeance comme une marchandise, que mon épée soit brisée, mes armes déchirées et effacées, et moi proclamé lâche dans tout l'univers.

(Il saisit Suffolk.)

SUFFOLK.

Arrête, Whitmore, ton prisonnier est un prince, le duc de Suffolk, William de la Pole.

WHITMORE.

Le duc de Suffolk, caché sous des haillons!

SUFFOLK.

Oui: mais ces vêtemens me sont étrangers. Ju-

piter s'est quelquefois travesti : pourquoi n'en ferais-je pas autant ?

LE CAPITAINE.

Mais Jupiter n'a jamais été tué, et toi, tu vas l'être.

SUFFOLK.

Ignoble et vil paysan, le sang du roi Henri, le noble sang de Lancastre ne doit point être versé par un vil valet comme toi. Ne t'ai-je pas vu, baisant ta main, me tenir l'étrier, tête nue, et soutenant la housse de ma mule, heureux d'obtenir de moi un signe de tête? Combien de fois as-tu attendu pour recevoir mon verre, t'es-tu nourri des restes de mon buffet, t'es-tu agenouillé près de la table, lorsque je m'y asseyais avec la reine Marguerite? Souviens-t'en, et que cela te fasse un peu baisser le ton, et adoucisse ton orgueil prématuré. Combien de fois ne t'es-tu pas tenu dans mes vestibules, pour attendre respectueusement ma sortie? Cette main a écrit en ta faveur : elle pourra donc charmer ta langue téméraire.

WHITMORE.

Parlez, capitaine : poignarderai-je ce matelot déguisé ?

LE CAPITAINE.

Laisse-moi auparavant poignarder son cœur de mes paroles, comme il a fait le mien.

SUFFOLK.

Bas esclave, tes paroles sont sans vigueur comme toi.

LE CAPITAINE.

Emmenez-le d'ici, et tranchez-lui la tête sur notre chaloupe.

SUFFOLK.

Sur ta vie, tu ne l'oseras pas.

LE CAPITAINE.

Si fait, Poole [20].

SUFFOLK.

Poole?

LE CAPITAINE.

Pole, sir Pole, lord Poole, ruisseau boueux, mare, marais, dont le limon et la fange troublent les sources pures où s'abreuve l'Angleterre; je vais combler ta bouche toujours ouverte pour dévorer les trésors de l'état. Tes lèvres qui ont baisé celles de la reine, balayeront la poussière. Toi, qu'on vit sourire à la mort du bon duc Humphroy, tu montreras en vain tes dents aux vents insensibles, qui te répondront avec mépris par leurs sifflemens. Sois marié aux furies de l'enfer, pour avoir eu l'audace de fiancer un puissant prince à la fille d'un misérable roi, sans sujets, trésors, ni diadème. Tu t'es agrandi par une politique infernale, et, comme l'ambitieux Sylla, tu t'es gorgé du sang tiré à plaisir du cœur de ta mère. Par toi les riches provinces de l'Anjou et du Maine ont été vendues aux Français. Par ta faute, les perfides Normands révoltés dédaignent de nous rendre hommage; la Picardie a massacré ses gouverneurs, surpris nos forteresses, et renvoyé, en Angleterre, les débris de nos soldats sanglans. C'est en haine de toi que le généreux Warwick et tous les Névil, dont l'épée rèdoutable ne fut

jamais tirée en vain, courent aux armes; et que la maison d'York, précipitée du trône par le honteux assassinat d'un roi innocent et les envahissemens d'un tyran orgueilleux, brûle des feux de la vengeance. Déjà ses drapeaux pleins d'espoir marchent en avant sous l'emblème d'un soleil à demi voilé, et aspirent à briller avec cette devise : *Invitis nubibus*. Le peuple de Kent a pris les armes; et, pour conclure enfin, la honte et la misère sont entrées dans le palais de notre roi, et tous ces maux sont ton ouvrage. Allons, emmenez-le.

SUFFOLK.

Oh! que ne suis-je un Dieu pour lancer la foudre sur cette misérable, cette abjecte et vile canaille! Il faut bien peu de chose pour enivrer des hommes de rien. Ce malheureux, parce qu'il commande une pinasse, menace plus haut que Bargulus, le puissant pirate de l'Illyrie. Des frelons ne sucent point le sang des aigles; c'est assez pour eux de piller la ruche de l'abeille. Il est impossible que je meure par la main d'un vassal aussi abject que toi. Tes discours émeuvent en moi la rage et non pas la crainte. La reine m'a chargé d'un message pour la France. Je te commande de me transporter sur ton bord de l'autre côté du canal.

LE CAPITAINE.

Walter...

WHITMORE.

Viens, Suffolk, je vais te transporter à la mort.

SUFFOLK.

Gelidus timor occupat artus : c'est toi que je crains.

WHITMORE.

Je t'en donnerai sujet avant de nous séparer. Quoi! êtes-vous dompté à présent? ne consentez-vous pas à vous humilier?

PREMIER GENTILHOMME.

Mon gracieux seigneur, intercédez pour votre vie: donnez-lui de bonnes paroles.

SUFFOLK.

La voix souveraine de Suffolk est rauque et inflexible. Accoutumée à commander, elle ne sait point demander grâce. Loin de moi la faiblesse d'honorer ces brigands d'une humble prière! Non; que ma tête s'abaisse sur le billot fatal, plutôt qu'on voie mes genoux fléchir devant personne, que le Dieu du ciel, ou que mon roi; qu'on la voie plutôt s'avancer en cadence sur un pieu sanglant, que découverte devant cette ignoble valetaille. La vraie noblesse est exempte de peur. (*A Whitmore.*) J'en puis souffrir plus que vous n'en osez exécuter.

LE CAPITAINE.

Arrachez-le d'ici, et qu'il n'en dise pas davantage.

SUFFOLK.

Allons, soldats, montrez-vous aussi cruels que vous pourrez, afin que ma mort ne soit jamais oubliée! plus d'un grand homme fut immolé par de vils brigands. Un estafier romain et un misérable bandit massacrèrent l'éloquent Cicéron; la main bâtarde de Brutus poignarda Jules-César; de

sauvages insulaires égorgèrent le grand Pompée, et Suffolk meurt par la main des pirates.

(Sortent Suffolk, Withmore, et plusieurs autres.)

LE CAPITAINE.

A l'égard de ceux dont nous avons fixé la rançon, ma volonté est que l'un d'eux soit relâché sur sa parole : ainsi donc venez avec nous et laissez-le partir.

(Tous sortent excepté le premier Gentilhomme.)

Rentre Whitmore, portant le corps de Suffolk.)

WHITMORE.

Que cette tête et ce corps sans vie restent gisans ici (*il les jette sur la terre*) , jusqu'à ce que la reine, sa maîtresse, lui donne la sépulture.

(Il sort.)

PREMIER GENTILHOMME.

O barbare et sanglant spectacle ! je veux porter son corps au roi; et s'il laisse sa mort impunie, ses amis la vengeront. La reine la vengera, elle à qui Suffolk vivant était si cher.

(Il sort en emportant le corps.)

SCÈNE II.

Une autre partie du comté de Kent.

BEVIS, laboureur, JOHN HOLLAND.

BEVIS.

Viens, et procure-toi une épée, ne fût-elle que de latte. Ils sont sur pied depuis deux jours.

HOLLAND.

Ils n'en ont que plus besoin de dormir aujourd'hui.

BEVIS.

Je te dis que Jacques Cade, le drapier, se propose de rhabiller l'état, de le retourner et de le mettre à neuf.

HOLLAND.

Il en a bien besoin, car on voit la corde. Oui, je le répète, il n'y a pas eu un moment de bon temps en Angleterre, depuis que les nobles ont pris le dessus.

BEVIS.

O malheureux âge! on ne fait aucun cas de la vertu dans les gens de métier.

HOLLAND.

La noblesse croit que c'est une honte que de porter un tablier de cuir.

BEVIS.

Bien plus, il n'y a dans le conseil du roi que de mauvais ouvriers.

HOLLAND.

C'est la vérité ; et cependant il est dit : *Travaille dans ta vocation.* C'est comme qui dirait : Que les magistrats soient des travailleurs, et dès lors nous devrions être magistrats.

BEVIS.

Tu as touché juste, car il n'y a point de signe plus certain d'un bon courage qu'une main durcie.

HOLLAND.

Oh! je les vois, je les vois; je reconnais le fils de Best, tanneur de Wingham.

BEVIS.

Il prendra la peau de nos ennemis pour faire du cuir de chien.

HOLLAND.

Et voilà aussi Dick, le boucher.

BEVIS.

Allons, le péché sera assommé comme un bœuf, et l'iniquité égorgée comme un veau.

HOLLAND.

Et Smith, le tisserand.

BEVIS.

Argo, le fil de leur vie tire à sa fin.

HOLLAND.

Allons, viens : mêlons-nous avec eux.

(Tambour. Entrent Cade, Dick le boucher, Smith le tisserand, et d'autres en grand nombre.)

CADE.

Nous, Jean Cade, ainsi appelé du nom de notre père putatif.

DICK.

Ou plutôt pour avoir volé une caque [21] de harengs.

CADE.

Et parce que nos ennemis tomberont devant nous [22], qui sommes inspirés de l'esprit de renversement contre les rois et les princes... — Commande le silence.

DICK.

Silence !

CADE.

Mon père était un Mortimer.

DICK, à part.

C'était un fort honnête homme, un fort bon maçon.

CADE.

Ma mère, une Plantagenet.

DICK, à part.

Je l'ai bien connue : elle était sage-femme.

CADE.

Ma femme descendait des Lacy.

DICK, à part.

En effet, elle était fille d'un porte-balle, et elle a vendu force lacets.

SMITH, à part.

Mais depuis quelque temps, n'étant plus en état de voyager chargée de sa malle, elle est blanchisseuse ici dans le canton.

CADE.

Je suis donc sorti d'une honorable maison.

DICK, à part.

Oui, sur ma foi. Les champs sont un honorable domicile, et c'est là qu'il est né, sous une haie; car jamais son père n'a eu d'autre maison que la prison.

CADE.

Je suis vaillant.

SMITH, à part.

Il le faut bien : la misère est brave.

CADE.

Je sais souffrir la peine.

DICK, à part.

Oh ! cela n'est pas douteux ; car je l'ai vu fouetter pendant trois jours de marché consécutifs.

CADE.

Je ne crains ni le fer ni le feu.

SMITH.

Il ne doit pas craindre le fer, car son habit est à l'épreuve de tout.

DICK, à part.

Mais il me semble qu'il devrait craindre un peu le feu, après avoir eu la main brûlée pour un vol de moutons.

CADE.

Soyez donc braves, car votre chef est brave et fait vœu de réformer l'état. Les sept pains d'un demi-penny seront vendus, en Angleterre, pour un penny ; la mesure de trois pots en contiendra dix, et sous mes lois ce sera félonie que de boire de la petite bière. Tout le royaume sera en communes, et mon palefroi ira paître l'herbe de Cheapside. Et lorsque je serai roi... (car je serai roi !)

TOUT LE PEUPLE.

Dieu conserve votre majesté !

CADE.

Je vous remercie, bon peuple. Il n'y aura plus d'argent ; tous boiront et mangeront à mes frais, et je les habillerai tous d'un même uniforme, afin qu'ils puissent être unis comme des frères et me révérer comme leur souverain.

DICK.

La première chose à faire, c'est d'aller tuer tous les gens de loi.

CADE.

Oui, c'est bien mon dessein. N'est-ce pas une chose déplorable que la peau d'un innocent agneau serve à faire du parchemin, et que le parchemin, lorsqu'il aura été griffonné, puisse perdre un homme? On dit que l'abeille fait mal avec son aiguillon, et moi je dis que c'est la cire de l'abeille. Je n'ai usé du sceau qu'une fois, et je n'ai jamais été mon maître depuis. — Qu'y a-t-il? Qui vient à nous?

(Entrent quelques hommes, conduisant le clerc de Chatam.)

SMITH.

C'est le clerc de Chatam : il sait écrire et lire, et dresser un compte.

CADE.

Chose horrible!

SMITH.

Nous l'avons pris faisant des exemples pour les enfans.

CADE.

C'est un infâme.

SMITH.

Il a dans sa poche un livre écrit en lettres rouges.

CADE.

C'est de plus un sorcier.

DICK.

Il sait encore faire des contrats, et écrire par abréviation.

CADE.

J'en suis fâché pour lui. C'est un homme de bonne façon, sur mon honneur : et si je ne le trouve pas coupable, il ne mourra pas. — Approche ici, je veux t'examiner. Quel est ton nom?

LE CLERC.

Emmanuel.

DICK.

C'est le nom que les nobles ont coutume d'écrire en tête de leurs lettres. — Vos affaires vont mal.

CADE.

Laissez-moi lui parler. — As-tu coutume d'écrire ton nom? Ou as-tu une marque pour désigner ta signature, comme il convient à un honnête homme qui y va tout bonnement?

LE CLERC.

Monsieur, j'ai été, Dieu merci, assez bien élevé pour savoir écrire mon nom.

LE PEUPLE.

Il a avoué. Emmenez-le : c'est un scélérat, un traître.

CADE.

Emmenez-le, je dis, et qu'on le pende avec sa plume et son cornet au cou.

(Sortent quelques-uns emmenant le Clerc.)

(Entre Michel.)

MICHEL.

Où est notre général?

CADE.

Me voici. Que me veux-tu si particulièrement?

MICHEL.

Fuyez, fuyez, fuyez! Milord Stafford et son frère sont ici près avec les troupes du roi.

CADE.

Arrête, misérable, arrête, ou je te jette à bas. — Il aura affaire à aussi bon que lui. Ce n'est qu'un chevalier, n'est-ce pas?

MICHEL.

Non.

CADE.

Pour être son égal, je vais me faire chevalier à l'instant. Relève-toi, sir Jean Mortimer. A présent, marchons à lui.

(Entrent sir Humphroy Stafford et William son frère, avec des tambours et des soldats.)

STAFFORD.

Populace rebelle, l'écume et la fange du comté de Kent, marqués pour la potence, jetez vos armes, regagnez vos chaumières, et abandonnez ce drôle. Le roi sera miséricordieux, si vous abjurez la révolte.

WILLIAM STAFFORD.

Mais il sera furieux, inexorable et sanguinaire, si vous y persévérez : ainsi, l'obéissance ou la mort.

CADE.

Pour ces esclaves vêtus de soie, je n'y fais pas attention. C'est à vous que je m'adresse, bon peuple, sur qui j'espère régner un jour; car je suis l'héritier légitime de la couronne.

STAFFORD.

Misérable! ton père était un maçon; et toi-même,

qu'est-ce que tu es, un tondeur de draps, n'est-ce pas?

CADE.

Et Adam était un jardinier.

WILLIAM STAFFORD.

Eh bien, quelle conséquence?

CADE.

Vraiment, la voici. Edmond Mortimer, comte des Marches, épousa la fille du duc de Clarence. Cela n'est-il pas vrai?

STAFFORD.

Hé bien, après?

CADE.

Elle accoucha, à la fois, de deux enfans mâles.

WILLIAM STAFFORD.

Cela est faux.

CADE.

Oui, c'est là la question; mais je dis, moi, que cela est vrai. Le premier né des deux ayant été mis en nourrice, fut enlevé par une mendiante; et ignorant sa naissance et son parentage, se fit maçon quand il fut en âge. Je suis son fils. Niez-le, si vous pouvez.

DICK.

Oui, c'est encore vrai; en conséquence, il sera roi.

SMITH.

Oui monsieur, il a fait une cheminée chez mon père, et les briques en sont encore sur pied pour rendre témoignage; ainsi, n'allez pas dire le contraire.

STAFFORD.

Ajouterez-vous donc foi aux paroles de ce vil coquin qui parle de ce qu'il ne sait pas?

LE PEUPLE.

Oui, nous le croyons; allez-vous-en donc.

WILLIAM STAFFORD.

Jack Cade, c'est le duc d'York qui vous fait la leçon.

CADE, à part.

Il ment, car c'est moi qui l'ai inventée. (*Haut.*) Va, mon cher, dis au roi de ma part, que pour l'amour de son père, Henri V, au temps de qui les enfans jouaient au petit palet avec des écus de France, je consens à le laisser régner, à condition que je serai son protecteur.

UN CHEF DU PEUPLE.

Et de plus, que nous voulons avoir la tête du lord Say, qui a vendu le duché du Maine.

CADE.

Et cela est juste; car par-là l'Angleterre a été estropiée, et marcherait bientôt avec un bâton, si ma puissance ne la soutenait. Camarades rois, je vous dis que le lord Say a mutilé l'état, et l'a fait eunuque; et pis que tout cela, il sait parler français, et par conséquent c'est un traître.

STAFFORD.

O grossière et déplorable ignorance!

CADE.

Eh bien, répondez si vous pouvez. Les Français sont nos ennemis; cela posé, je dis seulement : celui

qui parle avec la langue d'un ennemi, peut-il être un bon conseiller ou non?

TOUT LE PEUPLE.

Non, non, et nous voulons avoir sa tête.

WILLIAM STAFFORD.

Allons, puisque les paroles de douceur n'y peuvent rien, fondons sur eux avec l'armée du roi.

STAFFORD.

Allez, héraut, et proclamez traîtres, dans toutes les villes, tous ceux qui s'armeront en faveur de Cade : annoncez que ceux qui fuiront de nos rangs avant la fin de la bataille seront, pour l'exemple, pendus à leur porte, sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfans. Que ceux qui tiennent pour le roi me suivent.

(Les deux Stafford sortent avec leurs troupes.)

CADE.

Et que ceux qui aiment le peuple me suivent : voici le moment de montrer que vous êtes des hommes; c'est pour la liberté. Nous ne laisserons pas sur pied un seul lord, un seul noble. N'épargnons que ceux qui seront mal vêtus; car ce sont de pauvres et honnêtes gens, qui prendraient bien notre parti s'ils l'osaient.

DICK.

Les voilà qui viennent en bon ordre, et qui s'avancent contre nous.

CADE.

Et notre ordre, à nous, c'est d'être bien en désordre. En avant, marche!

SCÈNE III.

Une autre partie de la plaine de Blackheath.

Alarmes. Les deux partis entrent et combattent : les deux STAFFORD sont tués.

CADE.

Où est Dick, le boucher d'Ashford?

DICK.

Me voilà, monsieur.

CADE.

Ils tombaient devant toi comme des bœufs et des brebis, et tu y allais comme si tu avais été dans ta boucherie. Voici donc ta récompense : le carême sera deux fois aussi long qu'il l'est à présent; et d'ici à cent ans moins un, tu auras tout ce temps-là le privilége exclusif de tuer.

DICK.

Je n'en demande pas davantage.

CADE.

Et pour dire vrai, tu ne mérites pas moins. Je veux porter ce monument de ma victoire [23], et les corps seront traînés aux jarrets de mon cheval jusqu'à ce que j'arrive à Londres, où nous ferons porter devant nous l'épée du maire.

UN CHEF DU PEUPLE.

Si nous voulons prospérer et faire le bien, forçons les portes des prisons, et délivrons les prisonniers.

CADE.

Ah! n'aie pas peur, tu peux y compter. Allons, marche à Londres.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entre LE ROI HENRI lisant une requête. Il est suivi du duc de BUCKINGHAM et du lord SAY. Vient à quelque distance LA REINE MARGUERITE, pleurant sur la tête de Suffolk.

MARGUERITE.

J'ai souvent ouï dire que la douleur amollit l'âme, et la remplit de crainte, d'abattement. Pense donc à la vengeance et cesse de pleurer. — Mais qui peut cesser de pleurer en voyant cet objet? Sa tête peut bien reposer ici sur mon sein palpitant; mais où est le corps que je serrerais dans mes bras?

BUCKINGHAM.

Quelle réponse fait votre majesté à la requête des rebelles?

LE ROI.

Je vais députer quelque saint évêque pour tâcher de les ramener; car à Dieu ne plaise que tant de pauvres simples créatures périssent par l'épée! Et plutôt que de souffrir qu'elles soient exterminées par une guerre sanglante, je veux avoir moi-même une entrevue avec leur général Cade. Mais attendez, je veux lire encore une fois leur requête.

MARGUERITE.

Scélérats barbares ! Ce visage enchanteur qui, comme une planète, dominait ma destinée, n'a-t-il donc pu vous obliger à la pitié, vous qui n'étiez pas dignes de le regarder ?

LE ROI.

Lord Say, Jack Cade a juré d'avoir ta tête.

SAY.

Oui, mais j'espère que votre majesté aura la sienne.

LE ROI.

Hé quoi, madame, toujours vous lamentant, toujours pleurant la mort de Suffolk ! Ah ! je crains, ma bien-aimée, que, si j'étais mort à sa place, vous ne m'eussiez pas tant pleuré.

MARGUERITE.

Non, mon bien-aimé, je ne te pleurerais pas, mais je mourrais.

(Entre un messager.)

LE ROI.

Quoi ? Quelles nouvelles apportes-tu ? Pourquoi arrives-tu en si grande hâte ?

LE MESSAGER.

Les rebelles sont dans Southwark. Fuyez, seigneur; Cade se proclame lord Mortimer, descendant de la maison du duc de Clarence. Il traite hautement votre majesté d'usurpateur, et il jure de se couronner lui-même dans Westminster. Il a pour armée une multitude déguenillée de paysans, d'ouvriers, gens grossiers et sans pitié. La mort de sir Humphroy

Stafford et de son frère leur a donné cœur et courage pour marcher en avant. Tout homme sachant lire et écrire, homme de loi, courtisan, gentilhomme, est, selon eux, une infâme sangsue du peuple, et qu'il faut mettre à mort.

LE ROI.

O hommes sans pitié! Ils ne savent ce qu'ils font.

BUCKINGHAM.

Mon gracieux seigneur, retirez-vous à Kenel-Worth, jusqu'à ce qu'on ait levé des troupes pour faire main-basse sur eux.

MARGUERITE.

Oh! si le duc de Suffolk vivait encore, les rebelles de Kent seraient bientôt soumis.

LE ROI.

Lord Say, ces traîtres te haïssent : viens donc avec nous à Kenel-Worth.

SAY.

Cela pourrait exposer la personne de votre grâce. Ma vue leur serait odieuse : je demeurerai donc dans la ville, et je m'y tiendrai aussi caché que je le pourrai.

(Entre un autre Messager.)

LE MESSAGER.

Jack Cade s'est rendu maître du pont de Londres. Les bourgeois fuient et abandonnent leurs maisons. La mauvaise populace, toujours avide de pillage, court se joindre au traître, et tous jurent de concert de dévaster la ville et votre palais.

BUCKINGHAM.

Ne perdez pas un moment, seigneur, montez à cheval.

LE ROI.

Venez, Marguerite; Dieu, notre espérance, viendra à notre secours.

MARGUERITE.

Mon espérance est morte avec Suffolk.

LE ROI, à Say.

Adieu, milord, ne vous fiez pas aux rebelles de Kent.

BUCKINGHAM.

Ne vous fiez à personne, de peur d'être trahi.

SAY.

Ma confiance est dans mon innocence : ainsi je suis sans alarmes, et résolu à mon sort.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Toujours à Londres. — La Tour.

Le lord SCALES et d'autres paraissent sur les murs. Au pied arrivent quelques CITOYENS.

SCALES.

Quelles nouvelles? Jack Cade est-il tué?

PREMIER CITOYEN.

Non, milord, et il n'y a point d'apparence que cela lui arrive. Ils se sont emparés du pont, et ils

tuent tout ce qui leur résiste. Le lord-maire vous demande quelque renfort des troupes de la Tour, pour défendre la ville contre les rebelles.

SCALES.

Tout ce que je pourrai en détacher sans inconvénient sera à vos ordres. Mais je suis moi-même ici dans les alarmes. Les rebelles ont déjà tenté d'emporter la Tour. Mais gagnez la plaine de Smithfield, formez un corps de troupes, et je vais y envoyer Mathieu Gough. Allez, combattez pour votre roi, pour votre pays et pour votre vie. Adieu, il faut que je m'en retourne.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Londres. — Cannon-street.

Entrent JACK CADE et sa troupe ; il frappe de son bâton de commandement la pierre de Londres.

CADE.

A présent, Mortimer est seigneur de Londres; et, ici placé sur la pierre de Londres, j'entends et j'ordonne, qu'aux frais de la ville, la fontaine ne verse que du vin clairet pendant la première année de mon règne. Dorénavant il y aura crime de trahison pour quiconque m'appellera autrement que lord *Mortimer*.

(Entre un soldat.)

LE SOLDAT, courant.

Jack Cade! Jack Cade!

CADE.

Tuez-le sur la place.

(Ils le tuent.)

SMITH.

Pour peu que cet homme ait de raison, il ne lui arrivera jamais de vous appeler Jack Cade. Je crois qu'il est content de la leçon.

DICK.

Milord, il se rassemble une armée à Smithfield.

CADE.

Marchons donc; allons les combattre. Mais auparavant allez mettre le feu au pont de Londres; et, si vous pouvez, brûlez la Tour aussi.—Allons, marchons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Smithfield.

Une alarme. Entrent d'un côté CADE et sa troupe; de l'autre, les citoyens et les troupes du roi, commandés par MATHIEU GOUGH. Ils combattent: les citoyens sont mis en déroute. Mathieu Gough est tué.

CADE.

Voilà ce que c'est, mes amis. — Allez quelques-uns de vous abattre leur palais de Savoie, d'autres les colléges de droit: abattez tout.

DICK.

J'ai une requête à présenter à votre seigneurie.

CADE.

Fût-ce le titre de lord, tu es sûr de l'obtenir pour ce mot.

DICK.

La grâce que je vous demande, c'est que toutes les lois de l'Angleterre émanent de votre bouche.

JEAN, à part.

Par la messe! ce seront de sanglantes lois; car il a reçu dans la mâchoire un coup de lance, et la plaie n'est pas encore guérie.

SMITH, à part.

Et de plus, Jean, ce seront des lois qui ne sentiront pas bon; car son haleine sent furieusement le fromage grillé.

CADE.

J'y ai pensé, cela sera ainsi. Allez, brûlez tous les registres du royaume; ma bouche sera le parlement d'Angleterre.

JEAN.

Cela a tout l'air de vouloir nous donner des statuts qui mordront ferme, à moins qu'on ne lui arrache les dents.

CADE.

Et désormais tout sera en commun.

(Entre un Messager.)

LE MESSAGER.

Milord, une capture! une capture! le lord Say! qui vendait les villes en France, et qui nous a fait payer vingt-un quinzièmes et un schelling par livre dans le dernier subside.

(Entre George Bevis avec le lord Say.)

CADE.

Hé bien, pour cela il sera décapité dix fois. Te voilà donc, lord Say [24], lord de serge, lord de bougran. Te voilà dans le domaine de notre juridiction souveraine! Qu'as-tu à répondre à ma majesté, pour te disculper d'avoir livré la Normandie à monsieur Basimecu [25], le dauphin de France? Qu'il te soit donc déclaré par-devant cette assemblée, et par-devant lord Mortimer, que je suis le balai destiné à nettoyer la cour d'immondices telles que toi. Tu as traîtreusement corrompu la jeunesse du royaume, en érigeant une école de grammaire; et tandis que, jusqu'à présent, nos ancêtres n'avaient eu d'autres livres que la mesure et la taille, c'est toi qui es cause qu'on s'est servi de l'imprimerie. Contre les intérêts du roi, de sa couronne et de sa dignité, tu as bâti un moulin à papier. Il te sera prouvé en fait que tu as autour de toi des hommes qui parlent habituellement de noms, de verbes, et autres mots abominables, que ne peut supporter une oreille chrétienne. Tu as établi des juges de paix, pour citer devant eux les pauvres gens, pour des choses sur lesquelles ils ne sont pas en état de répondre : de plus, tu les as fait mettre en prison, et parce qu'ils ne savaient pas lire, tu les as fait pendre; tandis que seulement, pour cela, ils auraient mérité de vivre. Tu montes un cheval couvert d'une housse : cela est-il vrai ou non?

SAY.

Qu'importe cela?

CADE.

Ce qu'il importe? Tu ne dois pas souffrir que ton cheval porte un manteau, tandis que de plus honnêtes gens que toi vont en chausses et en pourpoint.

DICK.

Et souvent travaillent en chemise, comme moi, par exemple, qui suis boucher!

SAY.

Peuple de Kent...

DICK.

Que voulez-vous dire de Kent?

SAY.

Rien de plus que ceci : *Bona terra, mala gens.*

CADE.

Emmenez-le, emmenez-le, il parle latin.

SAY.

Écoutez seulement ce que j'ai à dire, puis, prenez-le comme vous voudrez. — Kent, dans les commentaires écrits par César, est nommé le canton le plus policé de notre île. Le pays est agréable, parce qu'il est rempli de richesses; le peuple libéral, vaillant, actif, opulent; ce qui me fait espérer que vous n'êtes pas dénués de pitié. — Je n'ai point vendu le Maine, je n'ai point perdu la Normandie; mais pour les recouvrer je perdrais volontiers la vie. J'ai toujours rendu la justice avec indulgence; les prières et les larmes ont touché mon cœur, et jamais les présens. Quand ai-je exigé une seule imposition de vous, si ce n'est pour l'utilité de Kent, du roi, du royaume et de vous? j'ai répandu de

grandes largesses sur les savans clercs, parce que c'était à mes livres que j'avais dû mon avancement auprès du roi. Et voyant que l'ignorance est la malédiction de Dieu, la science l'aile avec laquelle nous nous élevons au ciel, à moins que vous ne soyez possédés de l'esprit du démon, vous vous garderez certainement de me tuer. Cette langue a négocié avec les rois étrangers, pour votre avantage.

CADE.

Bah! Quand as-tu frappé un seul coup sur le champ de bataille?

SAY.

Les hommes en place ont les bras longs. J'ai frappé souvent ceux que je ne vis jamais, et les ai frappés à mort.

GEORGE.

Oh! l'infâme lâche! venir comme cela par derrière le monde!

SAY.

Ces joues sont pâlies par mes veilles pour votre bien.

CADE.

Frappez-le au visage, et cela lui fera revenir les couleurs.

SAY.

Les longues séances que j'ai données pour juger les causes des pauvres, m'ont accablé d'infirmités et de maladies.

CADE.

On vous fournira, pour les guérir, une chandelle de chanvre et l'assistance d'une hache.

DICK.

Comment ! est-ce que tu trembles ?

SAY

C'est la paralysie, et non la peur, qui me fait trembler.

CADE.

Voyez, il remue la tête, comme s'il nous disait : Je vous le revaudrai. Je veux voir si elle sera plus ferme sur un pieu. Emmenez-le, et coupez-lui la tête.

SAY.

Dites-moi donc quel grand crime j'ai commis. Ai-je affecté l'opulence ou la grandeur ? Répondez. Mes coffres sont-ils remplis d'un or extorqué ? Mes vêtemens sont-ils somptueux à voir ? A qui de vous ai-je fait tort pour que vous vouliez me faire mourir ? Ces mains sont pures du sang innocent : ce sein est exempt de toutes pensées de crimes et de perfidie. Oh ! laissez-moi vivre.

CADE.

Je sens que ses paroles me touchent le cœur, mais j'y mettrai ordre ; il mourra, ne fût-ce que pour avoir si bien plaidé pour sa vie. Emmenez-le. Il a un démon familier sous sa langue ; il ne parle pas au nom de Dieu. Emmenez-le, je vous dis, et abattez-lui la tête sur l'heure. Ensuite allez enfoncer les portes de la maison de son gendre, sir James Cromer ; tranchez-lui la tête aussi, et rapportez-les ici toutes deux, fichées sur des pieux.

LE PEUPLE.

Cela va être fait.

SAY.

O compatriotes! si, quand vous faites vos prières, Dieu était aussi endurci que vous l'êtes, comment s'en trouveraient vos âmes après la mort? Laissez-vous fléchir, et épargnez ma vie.

CADE

Emmenez-le, et faites ce que je vous ordonne. (*Quelques-uns sortent emmenant lord Say.*) Le plus magnifique pair du royaume ne pourra porter sa tête sur ses épaules sans me payer tribut. Pas une fille ne sera mariée qu'elle ne paie un tribut pour sa virginité avant qu'on en jouisse. Les hommes relèveront de moi *in capite*, et nous voulons et prétendons que leurs femmes soient aussi libres que le cœur peut le désirer, ou la langue l'exprimer.

DICK.

Milord, quand irons-nous à Cheapside prendre des marchandises sur notre bon?

CADE.

Eh vraiment, sur-le-champ.

LE PEUPLE.

Bravo.

(On apporte la tête du lord Say, et celle de son gendre.)

CADE.

Ceci ne vaut-il pas encore plus de bravos?—Faites-les se baiser l'un l'autre, car ils s'aimaient beaucoup quand ils étaient en vie. A présent séparez-les, de peur qu'ils ne consultent ensemble sur le moyen de livrer quelques villes de plus aux Français. Soldats, différons jusqu'à la nuit qui approche le pillage de

la ville, et promenons-nous dans les rues avec ces têtes portées devant nous en guise de masses d'armes, et à chaque coin de rue faites-les se baiser. Allons.

(Ils se retirent.)

SCÈNE VIII.

Southwark.

Une alarme. Entre CADE, suivi de toute la populace.

CADE.

Montez par Fish-Street, descendez par l'angle de Saint-Magnus; tuez, assommez : jetez-les dans la Tamise. (*Une trompette sonne un pourparler et une retraite.*) Quel bruit là? Qui donc est assez hardi pour sonner la retraite ou un pourparler quand je commande qu'on tue?

(Entrent Buckingham et le vieux Clifford, avec des troupes.)

BUCKINGHAM.

C'est nous vraiment qui avons cette hardiesse, et qui venons te déranger. Sache, Cade, que nous venons comme ambassadeurs de la part du roi vers le peuple que tu as égaré, pour annoncer un pardon absolu à tous ceux qui t'abandonneront et retourneront tranquillement chez eux.

CLIFFORD.

Que dites-vous, compatriotes? Voulez-vous vous rendre au pardon qui vous est encore offert, ou attendez-vous que votre révolte vous conduise à la

mort? Qui aime le roi et accepte son pardon, qu'il jette son chaperon en l'air et crie : *Dieu garde le roi!* Que celui qui le hait et n'honore pas son père Henri V, qui fit trembler la France, secoue son arme contre nous et continue son chemin.

LE PEUPLE.

Dieu garde le roi! Dieu garde le roi!

CADE.

Quoi! Buckingham et Clifford, êtes-vous si braves? et vous, stupides paysans, croyez-vous à leurs paroles? Avez-vous donc envie d'être pendus avec vos lettres de grâce attachées au cou? Mon épée s'est-elle donc fait jour à travers les portes de Londres pour que vous m'abandonniez au White-Hart dans Southwark? Je pensais que jamais vous ne poseriez les armes avant d'avoir recouvré vos anciennes libertés; mais vous êtes tous des misérables, des lâches, qui vous plaisez à vivre esclaves de la noblesse. Laissez-les vous briser les reins à force de fardeaux, vous chasser de dessous vos toits, ravir devant vos yeux vos femmes et vos filles. Il y en a toujours un que je saurai bien tirer d'affaire. Que la malédiction de Dieu vous écrase tous!

LE PEUPLE.

Nous voulons suivre Cade, nous voulons suivre Cade.

CLIFFORD.

Cade est-il le fils de Henri V pour crier ainsi que vous voulez le suivre? Vous conduira-t-il dans le cœur de la France pour y faire, des derniers d'entre vous, des comtes ou des ducs? Hélas! il n'a pas seulement

une maison, un asile pour se réfugier; il ne sait comment se procurer de quoi vivre, si ce n'est par le pillage, en nous volant, nous qui sommes vos amis. Ne serait-ce pas une honte, si, tandis que vous êtes ici à vous chamailler, le timide Français, naguère vaincu par vous, faisait une subite incursion sur la mer, et venait vous vaincre? Il me semble déjà le voir, au milieu de nos discordes civiles, parcourir en maître les rues de Londres, en appelant villageois tous ceux qu'il rencontre. Ah! périssent plutôt dix mille canailles de Cades, que de vous voir demander grâce à un Français! En France! en France! et regagnez ce que vous avez perdu; épargnez l'Angleterre, c'est votre rivage natal. Henri a de l'argent; vous êtes forts et courageux; Dieu est avec nous: ne doutez pas de la victoire.

TOUT LE PEUPLE.

A Clifford! à Clifford! nous suivons le roi et Clifford.

CADE.

Vit-on jamais plume aussi facile à souffler çà et là que cette multitude? Le nom de Henri V les entraîne à cent mauvaises actions, et ils me laissent là seul et abandonné. Je les vois se consulter ensemble pour me saisir par surprise. Mon épée m'ouvrira un chemin, car il n'y a plus moyen de rester ici. En dépit des diables et de l'enfer, je passerai au milieu de vous. Le ciel et l'honneur me sont témoins que ce n'est pas défaut de courage en moi, mais seulement la basse, l'ignominieuse trahison de ceux qui me suivent, qui me force de tourner les talons et de fuir.

BUCKINGHAM.

Quoi ! il s'est échappé? Que quelques-uns de vous aillent après lui. Celui qui apportera sa tête au roi, recevra mille couronnes pour sa récompense. (*Quelques-uns sortent.*) Suivez-moi, soldats; nous allons chercher un moyen de vous réconcilier tous avec le roi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Château de Kenel-Worth.

LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE et SOMERSET paraissent sur la terrasse du château.

LE ROI.

Fut-il jamais un roi qui, possesseur d'un trône, fût aussi peu maître de se procurer quelque satisfaction? Je commençai à peine à ramper hors de mon berceau, qu'on fit de moi un souverain, à l'âge de neuf mois. Hélas! jamais sujet ne souhaita de devenir roi, comme je souhaite et languis du désir d'être sujet.

(Entrent Buckingham et Clifford.)

BUCKINGHAM.

Salut et bonnes nouvelles à votre majesté!

LE ROI.

Comment! Buckingham, le rebelle Cade est-il surpris? ou ne s'est-il retiré que pour attendre de nouvelles forces?

CLIFFORD.

Il est en fuite, seigneur, et tout son monde se soumet. (*Entrent un grand nombre des partisans de Cade, la corde au cou.*) Ils viennent humblement la corde au cou, recevoir de votre majesté leur sentence de vie ou de mort.

LE ROI.

Ouvre donc, ô ciel, tes portes éternelles, pour donner passage à tes louanges et à mes actions de grâces. Soldats, vous avez, dans ce jour, racheté votre vie, et montré combien vous chérissiez votre roi et votre pays. Persévérez toujours dans de si bons sentimens, et Henri, fût-il malheureux, vous assure qu'il ne sera jamais dur pour vous. Recevez donc tous, tant que vous êtes, mes remercîmens et mon pardon, et retournez dans vos différens pays.

TOUTE LA MULTITUDE.

Dieu conserve le roi! Dieu conserve le roi!

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Votre grâce, avec sa permission, doit être avertie que le duc d'York est récemment arrivé d'Irlande, avec un corps nombreux et puissant de Gallowglasses déterminés; il s'avance vers ces lieux en belle ordonnance, et proclame, sur la route, que le seul objet de son armement est d'éloigner de la cour le duc de Somerset, qu'il appelle un traître.

LE ROI.

Ainsi, entre Cade et York, mon pouvoir flotte dans la détresse, comme un vaisseau qui, sortant

de la tempête, est surpris par un calme, et abordé par un pirate. Cade vient seulement d'être réprimé, et ses forces dispersées, et voilà qu'York s'élève en armes et lui succède. Va, je te prie, à sa rencontre, Buckingham; demande-lui le motif de cette prise d'armes. Dis-lui que j'enverrai le duc Edmond à la tour; et en effet, Somerset, nous t'y ferons renfermer jusqu'à ce qu'il ait congédié son armée.

SOMERSET.

Seigneur, je me rendrai de moi-même à la prison; j'irai, s'il le faut, à la mort, pour le bien de mon pays.

LE ROI, à Buckingham.

Quoi qu'il arrive, n'employez pas des termes trop durs; vous savez qu'il est violent, et ne supporte pas un langage trop sévère.

BUCKINGHAM.

Je prendrai soin, seigneur, et agirai, n'en doutez pas, de telle sorte, que toutes choses vous tourneront à bien.

(Il sort.)

LE ROI.

Venez, ma femme, rentrons; et apprenons à mieux gouverner; car jusqu'ici l'Angleterre peut maudire mon malheureux règne.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

Kent. — Le jardin d'Iden.

Entre CADE.

Peste soit de l'ambition ! et peste soit de moi, qui porte une épée, et cependant suis près de mourir de faim! Cinq jours entiers je suis resté caché dans ces bois sans oser mettre le nez dehors, car tout le pays est après moi ; mais à présent je suis si affamé, que, quand on me ferait un bail de mille ans de vie, je ne pourrais y tenir plus long-temps. J'ai donc escaladé ce mur de briques, et pénétré dans ce jardin pour tenter si je n'y pourrais pas trouver de l'herbe à manger, ou bien arracher une fois ou l'autre une salade, ce qui n'est pas mauvais pour rafraîchir l'estomac dans cette extrême chaleur ; et je pense que les salades de toute espèce ont été créées pour mon bien : car plus d'une fois, sans ma salade [26], j'aurais bien pu avoir le crâne fendu d'un coup de hache d'armes ; et plus d'une fois aussi, lorsque j'étais pressé de la soif, et marchant sans relâche, elle m'a servi de pot pour y boire, et aujourd'hui c'est encore une salade qui va me rassasier.

(Entre Iden avec des domestiques.)

IDEN.

O Dieu ! qui voudrait vivre dans le tumulte d'une cour lorsqu'il peut jouir de promenades aussi paisibles que celles-ci ? Ce modique héritage que m'a laissé mon père, suffit à mes désirs, et vaut une

monarchie. Je ne cherche point à m'agrandir par la ruine des autres, non plus qu'à accumuler des richesses, sauf à attirer sur moi, je ne sais combien d'envie; il me suffit d'avoir de quoi soutenir mon état, et renvoyer toujours de ma porte le pauvre satisfait.

CADE.

J'aperçois le maître du terrein qui vient me saisir comme un vagabond, pour être entré dans son domaine sans sa permission. Ah! misérable, tu me livrerais et recevrais du roi mille couronnes pour lui avoir porté ma tête; mais avant que nous nous séparions je veux te faire manger du fer comme une autruche, et avaler une épée comme une grande épingle.

IDEN.

A qui en as-tu, brutal que tu es? Qui que tu sois je ne te connais pas. Pourquoi donc te livrerais-je? N'est-ce pas assez d'être entré dans mon jardin, malgré moi, qui en suis le maître, et d'y venir comme un voleur par-dessus les murs dérober les fruits de ma terre? il faut que tu me braves encore par tes propos insolens.

CADE.

Te braver? oui, par le meilleur sang qui ait jamais été tiré, et te faire la barbe encore. Regarde-moi bien; je n'ai pas mangé depuis cinq jours: viens cependant avec tes cinq hommes, et si je ne vous étends pas là, raides comme un clou de porte, je prie Dieu qu'il ne me soit plus permis de manger un seul brin d'herbe.

IDEN.

Non, il ne sera jamais dit, tant que l'Angleterre subsistera, qu'Alexandre Iden, écuyer de Kent, ait combattu, en nombre inégal, un pauvre homme épuisé par la faim. Fixe sur mes yeux tes yeux assurés, et vois si tu peux m'intimider de tes regards; mesure tes membres contre mes membres, et vois si tu n'es pas le plus petit de beaucoup. Ta main n'est qu'un doigt comparée à mon poing, ta jambe qu'un bâton auprès de cette massue, mon pied soutiendrait le combat contre toute la force que t'a donnée le ciel. Si mon bras s'élève en l'air, ta fosse est déjà creusée en terre; et au lieu de paroles supérieures aux tiennes et dont la grandeur puisse répondre au reste de mes discours, je charge mon épée de te dire ce que t'épargne ma langue.

CADE.

Par ma valeur, c'est bien le champion le plus accompli dont j'aie jamais ouï parler! Toi, fer, si tu fléchis, et si, avant de t'endormir dans le fourreau, tu ne fais pas une émincée de bœuf de cette énorme charpente de paysan, je prie Dieu à genoux que tu serves à faire des clous de fer à cheval. (*Ils se battent, Cade tombe.*) Oh! je suis mort. C'est la famine, pas autre chose qui m'a tué. Envoie dix mille démons contre moi; pourvu que tu me donnes seulement les dix repas que j'ai perdus, je les défie tous. Sèche, jardin, et sois désormais la sépulture de tous ceux qui vivent dans cette maison, puisqu'ici l'âme indomptée de Cade s'est évanouie.

IDEN.

Est-ce donc Cade que j'ai tué? cet horrible traître!

O mon épée ! je veux te consacrer pour cet exploit, et quand je serai mort, te faire suspendre sur ma tombe. Jamais ce sang ne sera essuyé de ta pointe : tu le porteras comme un écusson glorieux, emblème de l'honneur que s'est acquis ton maître.

CADE.

Iden, adieu, et sois fier de ta victoire ; dis au pays de Kent, de ma part, qu'il a perdu son meilleur soldat, et exhorte tous les hommes à être des lâches ; car moi je ne redoutai jamais personne, je suis vaincu par la famine, et non par la valeur.

(Il meurt.)

IDEN.

Tu me fais injure. Que le ciel soit mon juge ! Meurs, scélérat maudit, malédiction sur celle qui t'a porté dans son sein ! Et comme j'enfonce mon épée dans ton corps, puissé-je enfoncer ton âme dans l'enfer ! Je veux te traîner par les pieds dans un fumier qui te servira de tombeau. Là, je couperai ta tête proscrite, et la porterai en triomphe au roi, laissant ton corps pour pâture aux corbeaux des champs.

(Il sort en traînant le corps.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plaines entre Dartford et Blackheath.

D'un côté le camp du roi, de l'autre entre YORK avec sa suite, des tambours et des drapeaux, ses troupes à quelque distance.

YORK.

Ainsi, York revient de l'Irlande pour revendiquer ses droits et arracher la couronne de la tête du faible Henri. Cloches, sonnez à grand bruit; feux de joie, brûlez d'une flamme claire et brillante, pour fêter le monarque légitime de l'illustre Angleterre.—Ah! *sancta majestas*, qui ne voudrait t'acheter au plus haut prix! Qu'ils obéissent, ceux qui ne savent pas gouverner. Cette main fut faite pour ne manier que l'or. Je ne puis donner à mes paroles l'influence qui leur appartient, si cette main ne balance une épée ou un sceptre. S'il est vrai que j'aie une âme, elle aura un sceptre, sur lequel s'agiteront les fleurs de lis de la France. (*Entre Buckingham.*) Qui vois-je s'avancer? Buckingham, qui vient me gêner par sa

présence. Sûrement c'est le roi qui l'envoie : dissimulons.

BUCKINGHAM.

York, si tes intentions sont bonnes, je te salue de bon cœur.

YORK.

Humphroy de Buckingham, je reçois ton salut. Es-tu envoyé, ou viens-tu de ton propre mouvement?

BUCKINGHAM.

Envoyé par Henri, notre redouté souverain, pour savoir la raison de cette prise d'armes en temps de paix, ou pour que tu me dises à quel titre, toi, sujet comme moi, et contre ton serment d'obéissance et de fidélité, tu assembles, sans l'ordre du roi, ce grand nombre de soldats, et oses conduire tes troupes si près de sa cour.

YORK, à part.

A peine puis-je parler tant est grande ma colère. Oh! dans l'indignation que m'inspirent ces paroles avilissantes, que ne puis-je déraciner les rochers et me battre contre la pierre! et que n'ai-je en ce moment, comme Ajax, le fils de Télamon, le pouvoir de décharger ma furie sur des bœufs et des brebis! Je suis né bien plus haut que ce roi, bien plus semblable à un roi, bien plus roi par mes pensées... Mais je dois encore un peu de temps affecter la sérénité, jusqu'à ce que Henri soit plus faible et moi plus fort. (*Haut.*) Oh! Buckingham, pardonne-moi, je te prie, d'avoir été si long-temps sans te répondre; mon esprit était absorbé par une profonde mélancolie. — Mon but, en amenant cette armée, est... d'éloigner du roi

l'orgueilleux Somerset, traître envers sa grâce et envers l'état.

BUCKINGHAM.

Cela est trop présomptueux de ta part. Cependant, si cet armement n'a point d'autre but, le roi a cédé à ta demande : le duc de Somerset est à la Tour.

YORK.

Sur ton honneur, est-il en prison?

BUCKINGHAM.

Sur mon honneur, il est en prison.

YORK.

En ce cas, Buckingham, je congédie mon armée. Soldats, je vous remercie tous : allez-vous-en chacun de votre côté, et venez demain me trouver aux prés de Saint-George; vous y recevrez votre paie, et tout ce que vous pourrez désirer. Que mon souverain, le vertueux Henri, me demande mon fils aîné; que dis-je! tous mes fils, comme otages de ma fidélité et de mon attachement : je les lui remettrai tous avec autant de satisfaction que j'en ai à vivre. Terres, biens, cheval, armure, tout ce que je possède est à ses ordres, comme il est vrai que je désire que Somerset périsse.

BUCKINGHAM.

York, je loue cette affectueuse soumission, et nous allons nous rendre ensemble à la tente du roi.

(Entre le Roi avec sa suite.)

LE ROI.

Buckingham, York n'a-t-il donc point dessein de nous nuire, que je le vois s'avancer ainsi son bras passé dans le tien?

YORK.

York vient, rempli de soumission et de respect, se présenter à votre majesté.

LE ROI.

A quelle intention as-tu donc amené toutes ces troupes?

YORK.

Pour enlever d'auprès de vous le traître Somerset, et pour marcher contre Cade, cet abominable rebelle, que je viens d'apprendre avoir été défait.

(Entre Iden avec la tête de Cade.)

IDEN.

Si un homme grossier comme moi et d'une aussi basse condition, peut paraître en la présence d'un roi, je viens offrir à votre grâce la tête d'un traître, la tête de Cade que j'ai tué en combat.

LE ROI.

La tête de Cade! Grand Dieu, quelle est ta justice! Oh! laisse-moi regarder mort le visage de celui qui vivant m'a suscité de si cruels embarras. Dis-moi, mon ami; est-ce toi qui l'as tué?

IDEN.

C'est moi-même, n'en déplaise à votre majesté.

LE ROI.

Comment t'appelles-tu? quelle est ta condition?

IDEN.

Alexandre Iden est mon nom, un pauvre écuyer de Kent, qui aime son roi.

BUCKINGHAM.

Avec votre permission, seigneur, il ne serait pas mal de le créer chevalier pour un pareil service.

LE ROI.

Iden, mets-toi à genoux (*il se met à genoux*), et relève-toi chevalier. Je te donne mille marcs pour récompense, et je veux que désormais tu demeures attaché à notre suite.

IDEN.

Puisse Iden vivre pour mériter tant de bonté! et ne vivre jamais que pour être fidèle à son souverain!

(Entrent la reine Marguerite, Somerset.)

LE ROI.

Voyez, Buckingham, voilà Somerset qui s'approche avec la reine; allez la prier de le cacher promptement aux regards du duc.

MARGUERITE.

Pour mille York, il ne cachera pas sa tête; mais il demeurera hardiment pour l'affronter en face.

YORK.

Quoi donc! Somerset en liberté! S'il en est ainsi, York, laisse donc un libre cours à tes pensées emprisonnées trop long-temps, et que ta langue parle comme ton cœur? Endurerai-je la vue de Somerset? Perfide roi, pourquoi as-tu rompu ta foi avec moi, toi qui sais combien je souffre peu qu'on m'outrage? T'appellerai-je donc roi? Non, tu n'es point un roi, tu n'es point propre à gouverner ni à régir des peuples, toi qui n'oses pas, qui ne peux pas maîtriser un traître. Ta tête ne sait point porter une couronne. Ta main est faite pour serrer le bâton de

palmier, non pour soutenir le sceptre imposant d'un souverain. C'est mon front qui doit ceindre l'or de la couronne; ce front dont la sérénité ou la colère peut, comme la lance d'Achille, tuer ou guérir par ses divers mouvemens. Voilà la main qui saura tenir un sceptre, qui saura établir ses lois suprêmes. Cède-moi la place. Par le ciel, tu ne régneras pas plus long-temps sur celui que le ciel a créé pour régner sur toi.

SOMERSET.

O épouvantable traître! je t'arrête, York, pour crime de trahison capitale contre le roi et la couronne. Obéis, traître audacieux. A genoux, pour demander grâce.

YORK.

Moi, me mettre à genoux! demande d'abord à mes genoux s'ils souffriront que je plie devant un homme. Qu'on appelle mes fils pour me servir de caution. (*Sort un homme de la suite.*) Je suis bien sûr qu'avant qu'ils me laissent conduire en prison, leurs épées se rendront caution de mon affranchissement.

MARGUERITE.

Qu'on cherche Clifford : priez-le de venir promptement, et qu'il nous dise si les bâtards d'York peuvent servir de caution à leur traître de père.

YORK.

O napolitaine teinte de sang, rebut proscrit de Naples, fléau sanguinaire de l'Angleterre! Les fils d'York, bien meilleurs que toi par la naissance, seront la caution de leur père : malheur à ceux qui la refuseraient! (*Entrent d'un côté Édouard et Richard*

Plantagenet avec des soldats; et de l'autre aussi avec des soldats, le vieux Clifford et son fils.) Vois s'ils viennent; je réponds qu'ils tiendront ma parole.

MARGUERITE.

Et voilà Clifford qui arrive pour rejeter leur caution.

CLIFFORD.

Salut et bonheur à mon seigneur roi!

YORK.

Je te rends grâces, Clifford : dis quel sujet t'amène. Ne nous chagrine pas par un regard ennemi, c'est nous qui sommes ton souverain, Clifford; fléchis de nouveau le genou, nous te pardonnerons de t'être mépris.

CLIFFORD.

Voici mon roi, York; je ne me méprends point. Mais, toi, tu te méprends fort de m'imputer une méprise. Il le faut envoyer à Bedlam : cet homme est-il devenu fou?

LE ROI.

Oui, Clifford, une folie ambitieuse le porte à s'élever contre son roi.

CLIFFORD.

C'est un traître. Faites-le conduire à la Tour, et qu'on vous mette à bas sa tête séditieuse.

MARGUERITE.

Il est arrêté; mais il ne veut pas obéir. Ses fils, dit-il, donneront pour lui leur parole.

YORK.

N'y consentez-vous pas, mes enfans?

ÉDOUARD PLANTAGENET.

Oui, mon noble père, si nos paroles peuvent vous servir.

RICHARD PLANTAGENET.

Et si nos paroles ne le peuvent, ce sera nos épées.

CLIFFORD.

Quoi? quelle race de traîtres avons-nous donc ici?

YORK.

Regarde dans un miroir, et donne ce nom à ton image. Je suis ton roi, et toi un traître au cœur faux. Appelez ici, pour se placer au poteau (27), mes deux braves ours; que du seul bruit de leurs chaînes ils fassent trembler ces chiens félons qui tournent timidement autour d'eux. Priez Salisbury et Warwick de se rendre près de moi.

(Tambours. Entrent Salisbury et Warwick avec des soldats.)

CLIFFORD.

Sont-ce là tes ours? Hé bien! je harcèlerai tes ours jusqu'à la mort, et de leurs chaînes j'attacherai le gardien d'ours lui-même, s'il se hasarde à les conduire dans la lice.

RICHARD PLANTAGENET.

J'ai vu souvent un dogue ardent et présomptueux se retourner et mordre celui qui l'empêchait de s'élancer; puis aussitôt que, laissé en liberté, il sentait la pate cruelle de l'ours, je l'ai vu serrer la queue entre ses jambes en poussant des cris; tel est le rôle que vous jouerez, si vous vous mesurez en ennemi avec le lord Warwick.

CLIFFORD.

Loin d'ici, amas de disgrâces, hideuse et grossière ébauche, aussi difforme par ton âme que par ta figure!

YORK.

Nous allons dans peu vous échauffer autrement.

CLIFFORD.

Prenez garde que cette chaleur ne vous brûle vous-même.

LE ROI.

Quoi, Warwick! Tes genoux ont-ils désappris à fléchir?.... Et toi, Salisbury, honte sur tes cheveux blancs! Toi, guide insensé, qui égares le cœur malade de ton fils, veux-tu, sur ton lit de mort, jouer le rôle d'un brigand, et chercher ton malheur avec tes lunettes? Oh! où est la foi, où est la loyauté? Si elles sont bannies d'une tête glacée par les ans, où trouveront-elles un refuge sur la terre? Veux-tu donc creuser ton tombeau pour y trouver encore la guerre, et souiller de sang ton âge honorable? Quoi! vieux comme tu l'es, tu manques d'expérience; ou, si tu en as, pourquoi lui fais-tu un tel outrage? Pour ton honneur, rends-toi au devoir, fléchis devant moi ces genoux que ton âge avancé fait déjà plier vers la tombe.

SALISBURY.

Seigneur, j'ai examiné avec moi-même le titre de ce très-renommé duc, et, dans ma conscience, je crois que c'est à sa grâce qu'appartient par droit de succession le trône d'Angleterre.

LE ROI.

Ne m'as-tu pas juré fidélité et obéissance?

SALISBURY.

Oui.

LE ROI.

Peux-tu te dégager envers le ciel de la nécessité d'acquitter ton serment?

SALISBURY.

C'est un grand péché de jurer le péché; mais c'en est un plus grand encore de tenir un serment coupable. Quel vœu assez solennel peut contraindre à commettre un meurtre, à dépouiller autrui, à outrager la pudeur d'une vierge sans tache, à ravir le patrimoine de l'orphelin, à priver la veuve de ses droits légitimes, sans autre raison de cette injustice que le lien d'un serment solennel?

MARGUERITE.

Un traître subtil n'a pas besoin de sophiste.

LE ROI.

Appelez Buckingham; dites-lui de s'armer.

YORK.

Appelle Buckingham, Henri, et tout ce que tu as d'amis. Je suis résolu à mourir ou à régner.

CLIFFORD.

Je te garantis le premier, si les songes prédisent la vérité.

WARWICK.

Tu ferais mieux de regagner ton lit et d'y aller rêver encore, pour te mettre à l'abri de la tempête du champ de bataille.

CLIFFORD.

Je suis résolu à soutenir une tempête plus terrible que celle qu'il est en ton pouvoir de susciter aujourd'hui; et je compte écrire cette résolution sur ton cimier, si je puis seulement te reconnaître aux armes de ta maison.

WARWICK.

Oui, j'en jure par les armoiries de mon père, par l'ancien écu des Névil, l'ours rampant enchaîné à un poteau tortueux, je veux porter aujourd'hui mon panache élevé, comme le cédre qui se déploie sur le sommet d'une montagne et conserve son feuillage en dépit de la tempête, pour te faire trembler seulement à le voir.

CLIFFORD.

Et moi, je t'arracherai ton ours de dessus ton casque, et le foulerai sous mes pieds avec tout le mépris dont je suis capable, en haine du gardeur d'ours par qui l'ours sera défendu.

LE JEUNE CLIFFORD.

Aux armes donc, mon victorieux père, pour réprimer ces rebelles et leurs complices!

RICHARD PLANTAGENET.

Fi donc! pour votre honneur un peu plus de charité; ne proférez point de paroles de haine, car vous souperez ce soir avec *Jésus-Christ*.

LE JEUNE CLIFFORD.

Odieux signe de colère, c'est plus que tu n'en peux dire.

RICHARD PLANTAGENET.

Si ce n'est pas dans le ciel que vous soupez, ce sera donc sûrement en enfer.

(Ils sortent de différens côtés.)

SCÈNE II.

Saint-Albans.

Alarmes, combattans qui passent et repassent. Entre WARWICK.

WARWICK.

Clifford de Cumberland, c'est Warwick qui t'appelle; et si tu ne te caches pas devant l'ours, maintenant que les trompettes furieuses sonnent l'alarme et que les cris des mourans remplissent le vide des airs, Clifford, je t'appelle. Viens et combats contre moi, orgueilleux lord du nord. Clifford de Cumberland, Warwick épuise sa voix à t'appeler aux armes. (*Entre York.*) Quoi! mon noble lord, comment, à pied?

YORK.

Clifford, dont la mort arme le bras, vient de tuer mon cheval; mais coup pour coup, et au même moment j'ai fait de cette excellente bête qu'il aimait tant un repas pour les vautours et les corbeaux.

(Entre Clifford.)

WARWICK.

L'heure d'un de nous ou de tous deux est arrivée.

YORK.

Arrête, Warwick, et cherche ailleurs quelque

autre proie; car c'est moi qui dois poursuivre celle-ci jusqu'à la mort.

WARWICK.

En ce cas, fais vaillamment, York; c'est pour une couronne que tu combats Clifford; comme il est vrai que je compte réussir aujourd'hui, j'ai chagrin au cœur de te quitter sans te combattre.

(Warwick sort.)

CLIFFORD.

Qu'as-tu donc à voir en moi, York? Pourquoi t'arrêter ainsi?

YORK.

J'aimerais ta contenance guerrière si tu ne m'étais pas si profondément ennemi.

CLIFFORD.

Et l'on ne refuserait pas à ta valeur la louange et l'estime, si tu ne l'employais pas honteusement et pour le crime.

YORK.

Puisse-t-elle me défendre contre ton épée, comme il est vrai qu'elle soutient la justice et la bonne cause!

CLIFFORD.

Mon âme et mon corps ensemble sur cette affaire-ci.

YORK.

Voilà un terrible gage. En garde sur-le-champ.

(Ils combattent, Clifford tombe.)

CLIFFORD.

La fin couronne les œuvres (28).

(Il meurt.)

YORK.

Ainsi la guerre t'a donné la paix, car te voilà tranquille. Que le repos soit avec son âme, si c'est la volonté du ciel !

(Il sort.)

(Entre le jeune Clifford.)

LE JEUNE CLIFFORD.

Honte et confusion ! Tout est en déroute. La peur crée le désordre, et le désordre frappe ceux qu'il faudrait défendre. O guerre ! fille des enfers, dont le ciel irrité a fait l'instrument de sa colère, jette dans les cœurs glacés des nôtres les charbons brûlans de la vengeance ! Ne laisse pas fuir un soldat. L'homme qui s'est vraiment consacré à la guerre ne connaît pas l'amour de soi. Quiconque s'aime lui-même, n'a point essentiellement, mais seulement par le hasard des circonstances, les caractères de la valeur. . . . . . . (*Voyant son père mort.*) O que ce vil monde prenne fin, et que les flammes du dernier jour confondent, avant le temps, la terre et le ciel embrasés ensemble ! Que le souffle de la trompette universelle se fasse entendre et impose silence au son mesquin des divers bruits du monde ! Père chéri, étais-tu donc destiné à perdre ta jeunesse dans la paix, et à revêtir les couleurs argentées de l'âge, de la prudence, pour venir, aux jours vénérables où l'on garde la maison, périr dans une mêlée de brigands. A cette vue, mon cœur se change en pierre, et tant qu'il m'appartiendra il demeurera dur comme elle. — York, n'épargne point nos vieillards, je n'épargnerai pas davantage les enfans des tiens. Les larmes des jeunes vierges feront sur

mon cœur l'effet de la rosée sur la flamme; et la beauté, qui si souvent a rappelé les tyrans à la clémence, ne fera, comme l'huile et la cire, qu'animer l'ardeur de ma colère. Dès ce moment, la pitié ne m'est plus rien. Si je trouve un enfant de la maison d'York, je le couperai en autant de bouchées que la farouche Médée fit du jeune Absyrte, et je chercherai ma gloire dans la cruauté. (*Il prend sur ses épaules le corps de son père.*) Viens, toi, ruine récente de l'antique maison de Clifford, comme Énée emporta le vieil Anchise, je vais te charger sur mes robustes épaules. Mais Énée portait une charge vivante, elle ne lui pesait pas ce que pèsent mes douleurs.

(Il sort.)

(Entrent Richard Plantagenet et Somerset : ils combattent; Somerset est tué.)

RICHARD PLANTAGENET.

Te voilà donc là gissant! Par sa mort sous une misérable enseigne du château de Saint-Albans, mise à la porte d'un cabaret, Somerset va rendre fameuse la sorcière qui l'a prédite [29]. Fer, conserve ta trempe; cœur, continue d'être impitoyable. Les prêtres prient pour leurs ennemis, mais les princes tuent.

(Il sort.)

(Alarmes. Différentes excursions des deux partis. Entrent le roi Henri et la reine Marguerite et quelques autres faisant retraite.)

MARGUERITE.

Fuyez, seigneur. Que vous êtes lent! N'avez-vous pas de honte? fuyez.

LE ROI.

Pouvons-nous fuir les volontés du ciel? Chère Marguerite, arrêtez.

MARGUERITE.

De quelle nature êtes-vous donc? Vous ne voulez ni combattre, ni fuir. Maintenant c'est force d'esprit, sagesse et sûreté, de céder le champ aux ennemis, et de garantir notre vie par tous les moyens possibles, puisque tout ce que nous pouvons c'est de fuir. (*On entend au loin une alarme.*) Si vous êtes pris, nous sommes au bout de nos ressources; mais si nous avons le bonheur d'échapper, comme le temps nous en reste si nous ne le perdons pas par votre négligence, nous pourrons gagner Londres où vous êtes aimé, et où l'échec de cette journée pourra être promptement réparé.

(Entre le jeune Clifford.)

CLIFFORD.

Si je n'avais attaché toute mon âme à l'espoir de leur nuire un jour, vous m'entendriez blasphémer, plutôt que de vous engager à fuir. Mais fuyez, il le faut. L'incurable découragement règne dans le cœur de notre parti. Fuyez pour votre salut, et nous vivrons pour voir arriver leur tour, et leur transmettre notre fortune. Hâtez-vous, seigneur; fuyez.

SCÈNE III.

Plaines près de Saint-Albans.

Une alarme, retraite, fanfare. Puis entrent YORK, RICHARD PLANTAGENET, WARWICK et des soldats avec des tambours et des drapeaux.

YORK.

Qui peut raconter les exploits de Salisbury, ce lion d'hiver, qui dans sa colère oubliant les contusions de l'âge et les coups du temps, semblable à un guerrier paré des traits de la jeunesse, se ranime par le danger? cet heureux jour perd tout son mérite, et nous n'avons rien gagné, si nous avons perdu Salisbury.

RICHARD PLANTAGENET.

Mon noble père, trois fois aujourd'hui je l'ai aidé à remonter sur son cheval; trois fois je l'ai défendu renversé à terre : trois fois je l'ai conduit hors de la mêlée, et l'ai voulu engager à quitter le champ de bataille, et je l'ai toujours retrouvé au sein du danger : telle qu'une riche tenture dans une simple demeure, telle était sa volonté dans son vieux et faible corps. Mais voyez, le voilà qui s'approche, ce noble guerrier.

(Entre Salisbury.)

SALISBURY, à Richard.

Par mon épée! tu as bien combattu aujourd'hui; par la messe! nous en avons tous fait autant. — Je

vous remercie, Richard. Dieu sait combien j'ai encore de temps à vivre, et il a permis que trois fois, aujourd'hui, vous m'ayez sauvé d'une mort imminente. Mais, lords, ce que nous tenons n'est pas encore à nous : ce n'est pas assez que nos ennemis aient fui cette fois : ils sont en situation de réparer bientôt cet échec.

YORK.

Je sais que notre sûreté est de les poursuivre; car j'apprends que le roi a fui vers Londres, pour y convoquer sans délai le parlement. Marchons sur ses pas avant que les lettres de convocations aient eu le temps de partir. Qu'en dit lord Warwick? Irons-nous après eux?

WARWICK.

Après eux! avant eux si nous le pouvons. — Par ma foi, milords, ç'a été une glorieuse journée! la bataille de Saint-Albans, gagnée par l'illustre York, vivra éternellement dans la mémoire des siècles futurs. Battez, tambours, sonnez, trompettes, et marchons tous vers Londres. Et puissions-nous avoir encore d'autres jours semblables à celui-ci!

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LA SECONDE PARTIE

DE HENRI VI.

---

(1) *The French king*. Le roi d'Angleterre, dans ce traité, ne reconnaît Charles ni pour roi de France, ni pour roi des Français, mais simplement pour roi français.

(2) On peut remarquer que le cardinal qui reprend ce qu'a lu Glocester, le lit différemment, preuve singulière de l'extrême négligence qu'apportait Shakspeare dans la composition et la révision de ses pièces. Celle-ci en offrira un second exemple du même genre.

(3) *That rules the roast*, qui conduit le rôti.

(4) Warwick prononce ce jurement en français.

(5) Le duc d'York avait épousé une sœur consanguine du comte de Salisbury. Il ne fut vice-roi d'Irlande que quelques années plus tard, comme on le verra dans la suite même de cette pièce.

(6) *Look unto the main.*
— Unto the main! O father, Maine is lost.

Look unto the main, signifie : songeons au principal. Il a fallu passer à côté du sens littéral, pour conserver quelque chose du jeu de mots entre *main* et *Maine;* et de même dans la suite du discours de Warwick, où celui-ci dit avoir conquis le Maine, *by main force*, (par une très-grande valeur), etc.

(7) *Would make thee quickly hop without thy head.*

Devraient avant peu te rendre boiteux de la tête.

(8) *I danc'd attendance on his will.*

(9) On retrouve encore ici la même inadvertance que celle qui a été relevée dans la note 2.

(10) *Two hand-sword.* Cette sorte d'épée s'appelait aussi *long-sword*, (longue épée.)

(11) L'anecdote du miracle de saint Albans est rapportée par sir Thomas More qui l'avait entendu raconter à son père. (V. *ses OEuvres*, p. 134, édit. 1557.)

(12) *Jusqu'à sa mort.* Le poëte entend probablement la mort d'Owen Glendower, car on a vu dans la pièce précédente mourir Edmond Mortimer à la Tour de Londres, où cependant il paraît qu'il ne fut jamais renfermé.

(13) Le procès et la condamnation de la duchesse de Glocester eurent lieu en 1441, trois ans avant le mariage du roi, ainsi le personnage d'Éléonor est ici un pur anachronisme.

(14) Dans ces sortes d'épreuves, les chevaliers combattaient avec la lance et l'épée, les gens du commun avec un bâton noirci au bout duquel était attaché un sac rempli de sable très-pressé.

(15) Dans l'original, *Thump*, qui signifie *coup pesant.* Il a fallu y substituer un nom qui permît de conserver dans la traduction la plaisanterie de Salisbury. — Cet homme se nommait en réalité John Davy, et son maître William Calour. La chose se passa comme elle est représentée ici, à cela près que l'armurier ne fut pas tué dans le combat, mais seulement vaincu, et pendu ensuite; il ne s'était cependant pas déclaré coupable, et, selon Hollinshed, en effet l'accusation était fausse.

(16) *Ascapart*, nom d'un géant fameux dans les récits populaires.

(17) Le serpent qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.

(18) *O Henry let me plead for gentle Suffolk.*
— Ungentle queen to call him gentle Suffolk.

Il a fallu changer un peu ces deux répliques pour conserver la forme du dialogue, *gentle* et *ungentle* ne pouvant se traduire par deux mots qui se répondissent exactement. *Gentle* veut dire à la fois, *noble* et *doux*, et *ungentle* ici ne pourrait guère se rendre que par *mauvaise*, *sans affection*.

(19) *C'est là ce que signifie ton nom.* Il a fallu ajouter ces paroles pour rendre la chose intelligible. *Walter* se prononce comme *water* (eau), ce qui dans l'anglais fait comprendre sur-le-champ le sujet de la crainte de Suffolk, et ne peut se suppléer en français.

(20) Le capitaine travestit ici le nom de Pole en *poole* ou *pool*, qui signifie *eau stagnante*.

(21) En vieil anglais *cade* signifie *caque*.

(22) De *cado*.

(23) Cade, après cette bataille, se revêtit en effet de l'armure de Stafford.

(24) *Say*, en vieux langage, signifiait *Sire*.

(25) *Basimecu*, par corruption, pour *Basemycu;* sobriquet facile à comprendre, et qu'apparemment la populace de Londres donnait au dauphin.

(26) *Sallet*, salade, dans la double signification de *casque* et de salade à manger.

(27) *Call hither to the stake.*

Cette allusion de l'ours qu'on enchaînait à un poteau, et qu'on faisait harceler par une meute de chiens, est familière à Shak-

speare pour désigner un guerrier redoutable. Un ours rampant était l'écusson des Névils.

(28) Clifford dit ces paroles en français : il ne mourut point de la main du duc d'York, mais fut tué dans la mêlée. Sa mort est ainsi racontée dans la troisième partie de Henri VI, et la même incohérence se remarque dans les pièces originales. Que Shakspeare en soit ou non l'auteur, il répond de ce qu'il a corrigé comme de ce qu'il a fait, et c'est là une des inadvertances qui lui sont familières.

(29) La sorcière avait prédit à Somerset qu'il aurait à se garder des châteaux qui se tiennent en haut, *that mounted stand*, et il meurt sous l'enseigne du château de Saint-Albans, à la porte d'un cabaret.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

